UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00377224 1

C C Donald

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1840-1841

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
QUAI DES AUGUSTINS, 55.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

III

PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 15.

1834

DS
48
M6
t. 3

LIBRARY
JUL 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

991932

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE LI.

VISITES.

Péra, octobre 1830.

J'étudie de mon mieux les mœurs de ce peuple, si différent du nôtre, et les physionomies originales des Osmanlis; je passe une grande partie de mes journées à parcourir la ville, à faire des visites; j'en apprends plus dans une promenade, dans une conversation, que dans beaucoup de gros livres. Je vous montrerai quelques-unes des figures

que je vois tous les jours; je veux les faire passer devant vous, afin que vous ayez une idée du peuple de Stamboul, qui a quelquefois envie de devenir un peuple civilisé. Vous verrez que les Turcs tiennent encore à la barbarie pour beaucoup de choses; mais cette barbarie n'a rien de sauvage et de grossier; souvent même elle a plus de finesse et de bon sens que notre civilisation avancée.

J'ai fait hier une visite à un kodja, professeur turc, qui demeure dans le quartier de la *Soliman-eh*. Ibrahim-Effendi (c'est son nom), est un homme d'une cinquantaine d'années; il montre dans sa physionomie une douceur pleine de dignité; le front élevé, le nez aquilin, un teint pâle, m'ont rappelé les Turcs que j'avais vus dans l'Anatolie. Il passe pour avoir plus de philosophie que la plupart des ulémas, ce qui ne l'empêche pas d'être très-attaché à la religion du Prophète, et même à beaucoup de préjugés de sa nation. J'en ai été fort bien accueilli, car il aime les Français. Un fils, qu'il m'a présenté, et qui paraît avoir dix à douze ans, nous a servi le café et la pipe. Cet usage d'être servi par les enfans de la maison, est assez commun dans les familles turques. En me présentant son fils, le kodja m'a dit qu'il avait le projet de l'envoyer à Paris pour faire ses études. « C'est là, ajoutait-il, qu'on peut acquérir de véritables lumières. » Mais il hésitait encore dans l'exécution de son dessein; d'abord parce que la mère de l'enfant ne pouvait

se résoudre à s'en séparer; ensuite parce qu'il avait quelque scrupule de faire élever son fils chez les chrétiens. Je n'avais rien à dire sur les craintes d'une mère; quant au second motif de son hésitation, je lui ai dit qu'il y avait à Paris un collége ou une école pour les jeunes musulmans, où ils sont élevés dans leur religion. Je n'ai pu le rassurer complètement. Une autre chose l'inquiétait pour son fils, c'est ce qu'on lui avait dit de notre jeunesse, impatiente du présent et dédaigneuse du passé. « La vérité, lui dis-je alors, c'est que nous avons en France une jeunesse qui ne veut plus l'être; et nous pouvons nous appliquer ce mot d'un ancien : *L'année a perdu chez nous son printemps*. On a cru que les lumières trouvées dans les livres étaient une dispense d'âge pour la raison, et qu'avec les doctrines nouvelles, on pouvait, sans passer par les épreuves de la vie, arriver tout à coup aux jours de l'expérience et de la maturité. Ce sont là les illusions naturelles d'une nation et d'un siècle éclairé ; mais vous n'aurez rien à craindre de tout cela pour votre jeunesse et pour votre pays.» Ma réponse n'a pu dissiper toutes ses craintes. L'idée d'une jeunesse *dédaigneuse du passé* jetait quelque trouble dans son esprit; il croyait voir dans ce dédain de nos jeunes gens une disposition à mépriser les leçons du pouvoir paternel. Pour se faire une idée des inquiétudes du bon kodja, il faut savoir jusqu'à quel point les Turcs portent le

respect pour ceux dont ils ont reçu le jour. Le souverain absolu de la Turquie n'est pas plus respecté dans son empire que le père de famille ne l'est dans sa maison. L'inquiétude paternelle du professeur turc s'accroissait encore par le souvenir d'un vieux père qu'il avait perdu récemment. Il m'a parlé, les larmes aux yeux, de cette perte douloureuse. « Ah! que n'est-il encore dans ce monde, s'est-» il écrié; il serait la lumière de ma vie, le flam-» beau de mes actions; il serait pour moi comme » la fontaine d'où découlent les grâces et les bien » faits. S'il était pauvre, il mangerait mon pain, » et ma demeure serait la sienne; s'il était in-» firme et malade, je le servirais comme son es-» clave. » Il prononçait ces paroles touchantes du ton le plus pénétré; il regardait en même temps son fils, auquel il voulait inspirer ses propres sentimens.

J'ai demandé au kodja ce qu'on enseignait dans les écoles turques : « D'abord le Coran, et cette partie de l'éducation est très-soignée ; car le Coran est chez nous la religion, la loi, et même la société tout entière. — Qu'enseigne-t-on après le Coran? — Un peu de logique, de physique et même de l'astrologie. Il y a une ignorance, a-t-il ajouté, qui s'apprend comme la science elle-même, et cette ignorance apprise est quelquefois plus encouragée que les lumières véritables. — Les langues d'Orient n'entrent-elles pas pour beaucoup

dans le système de votre éducation? — Il n'y a point de *softa* qui ne consacre plusieurs années de sa jeunesse à l'étude de l'arabe et du persan. — C'est fort bien, lui répondis-je; mais l'arabe est la langue des patriarches, des pasteurs et des poètes, et non celle de la législation et de la politique. Les langues orientales, formées dans les temps primitifs du monde, ne sauraient exprimer les progrès d'un civilisation que l'Orient n'a jamais connue. Elles portent d'ailleurs toutes vos pensées vers l'Asie, et vous avouez vous-même que vous avez besoin de chercher ailleurs des lumières et des modèles. » Le professeur turc m'écoutait d'un air distrait et rêveur. En détournant ses pensées de la terre classique de l'islamisme, il croyait abjurer sa religion et sa patrie. Sa raison adoptait les réformes empruntées à l'Europe; mais il avait quelque peine à les arranger avec les doctrines venues de la Mecque, et surtout avec la mémoire de son père enseveli à Scutari. Il lui semblait que ce père, si chéri et si regretté, souffrait dans sa tombe, et qu'il se plaignait de son fils aux deux anges du sépulcre. Il se rappelait en même temps l'exemple de plusieurs Musulmans élevés en France, en Italie, en Angleterre; presque tous avaient été proscrits à leur retour, et leur vie avait été remplie de grandes calamités.

« Je vois bien, lui dis-je, que vous n'enverrez

pas votre fils à Paris. — Je ne renonce pas à mon dessein; mais j'y réfléchirai; et ce que le destin aura décidé pour mon fils s'accomplira. — Je devine quel sera l'arrêt du destin et quelles seront vos réflexions. Vous penserez que votre fils pourra revenir chez vous avec quelques lumières de plus, mais aussi avec quelques croyances de moins. Cette considération suffit bien sans doute pour vous faire hésiter, et vous resterez entre la Mecque et Paris sans prendre une détermination. » L'honnête kodja ne m'a pas répondu, et la conversation est demeurée là.

Le Turc que vous venez d'entendre parler, passe pour un des amis de la réforme. Il est au nombre de ceux qui applaudissent le plus à la révolution du sultan Mahmoud. Voilà les Turcs tels qu'ils sont aujourd'hui, placés sans cesse entre les idées de l'Europe et les souvenirs de l'Asie, entre l'espérance d'acquérir nos lumières et le danger de perdre leurs habitudes. Je vous parle ici des préjugés des honnêtes gens; mais si je vous parlais de ceux du peuple, ce serait bien autre chose. La crainte de se mettre en butte aux opinions populaires retient les plus éclairés. Le gouvernement lui-même ne se croit pas assez fort pour braver les répugnances nationales. Il y a quelques mois que le sultan voulait envoyer à Paris un certain nombre de jeunes Turcs. On avait demandé une frégate à l'ambassadeur de France; la frégate avait été ac-

cordée; tout était prêt; mais on a hésité, on a réfléchi, on a craint, et personne n'est parti. Tel est encore l'empire de la superstition et de l'ignorance. Nous voyons tous les jours dans le monde physique les ténèbres de la nuit se retirer, à l'heure marquée, devant la lumière du soleil. Il n'en est pas de même dans les sociétés humaines, où il n'y a point d'heure marquée pour l'arrivée du jour, où la nuit des préjugés replie lentement ses voiles, et ne se dissipe qu'à force d'épreuves, de secousses et de malheurs.

Que résultera-t-il de ces contradictions, de ces incertitudes qu'on remarque dans les sentimens et le caractère d'un peuple qui veut tout à la fois être nouveau et ancien? On pourrait croire quelquefois que les Turcs s'éloignent de la barbarie; mais s'approchent-ils de la civilisation? le temps nous l'apprendra. Je me rappelle avoir vu dans le *Paradis Perdu* de Milton un tableau des premiers momens de la création, qui ressemble assez à l'état actuel des Ottomans. Le poète nous montre les êtres sortant par degré du néant, la terre s'essayant à produire des plantes inconnues, des animaux à moitié formés. C'est ainsi qu'on trouve partout chez les Turcs les images imparfaites d'une création commencée. Un monde nouveau semble apparaître; mais le chaos est encore là, toujours prêt à ressaisir son empire. Voilà bien des comparaisons, mon cher ami, pour vous dire la même chose; mais

n'oubliez pas que je suis sur la terre classique du style figuré, et que j'habite un pays où la raison elle-même ne va jamais droit ni à un fait, ni à un principe, ni à une idée.

En quittant le professeur turc, j'ai dirigé mes pas vers le Fanar : je voulais voir le patriarche grec. J'ai traversé un quartier triste et solitaire, autrefois très-brillant et très-peuplé. Je suis entré dans un assez beau palais, dont les avenues sont désertes. Des papas, qui occupaient l'antichambre et qui font l'office de serviteurs, m'ont introduit dans l'appartement du patriarche. Je me suis trouvé au milieu de dix ou douze évêques grecs assemblés en synode. Sa sainteté (c'est le titre qu'on lui donne) m'a fait asseoir à côté d'elle, sur un sofa. Le patriarche est un homme d'esprit; il a beaucoup voyagé, et sa mémoire s'est enrichie de tout ce qu'il a vu. Il a publié un ouvrage historique et géographique sur le mont Sinaï. On a de lui une assez bonne carte de l'île de Chypre[1] : il vient de donner une description, en grec moderne, de la ville et des antiquités de Constantinople. Avant d'entrer en conversation, il m'a fallu, comme chez les Turcs, prendre le café et fumer le chibouk. Le prélat grec s'exprime en français avec beaucoup de facilité. Il m'a d'abord demandé des nouvelles de

[1] Le bureau topographique du ministère de la guerre vient de recevoir une copie de cette carte.

M. de Chateaubriant, qu'il a connu à Alexandrie lorsque notre illustre voyageur revenait de Jérusalem. Sa sainteté a cru devoir me parler et se féliciter avec moi de la conquête d'Alger. C'est aujourd'hui l'événement qui fait le plus d'honneur à la France dans toutes les contrées d'Orient. Depuis l'expédition des Français en Égypte, rien n'a remué plus vivement l'esprit des Grecs, des Arabes, et des Turcs. L'entretien est tombé ensuite sur la révolution de Paris, qui a détrôné Charles X. Le patriarche ne concevait pas trop la chute d'une monarchie après une aussi grande victoire ; il s'étonnait qu'un prince qui avait fait trembler l'Afrique pour un coup d'éventail, n'eût pas réussi à venger dans sa capitale d'autres injures, et qu'une ancienne monarchie eût succombé en quelques heures comme un homme qui meurt dans un duel.

Depuis quelque temps, il nous arrive chaque jour par la poste deux ou trois révolutions. Tantôt c'est en Belgique, tantôt c'est en Pologne, tantôt en Allemagne et en Italie. On croirait que le monde marche violemment à sa fin. Toutes ces révolutions excitent ici une grande curiosité. Le patriarche m'a fait là-dessus beaucoup de questions, qui exprimaient plus que de l'étonnement. « Il y a quelques jours, me disait sa sainteté, que nous admirions l'Europe telle qu'elle était, et voilà qu'on veut en faire une nouvelle. Les sceptres de vos rois, dont nous attendions nos destinées, sont

devenus des jouets d'enfans, et votre civilisation, que nous prenions pour modèle, ne nous offre plus que l'aspect d'un tremblement de terre. » Au milieu du désordre général, le prélat déplorait surtout le sort de la France et celui des fils de saint Louis. Ce qui confondait toutes ses idées, c'est que Charles X fût tombé du trône comme un ennemi de la liberté, lui que la Grèce appelait son libérateur, et qui venait de renverser la tyrannie des pirates africains. Le patriarche ne savait que ce qui s'est passé en Orient; il ne comprenait point nos querelles sur les élections et sur la liberté de la presse; il ne savait rien ni sur le centre gauche, ni sur le centre droit, ni sur la congrégation, ni sur le comité directeur, ni sur le ministère du 8 août, ni sur les deux cent vingt-un. J'ai tourné et retourné la révolution nouvelle dans tous les sens, afin de lui en faire au moins comprendre quelque chose; mais tout ce que j'ai voulu éclaircir est resté pour lui une énigme. C'est comme si je lui avais parlé de l'origine des vents et de la lumière du mont Thabor.

Au reste, ne pas comprendre, c'est quelquefois juger. La France du mois de juillet n'est pas jugée autrement chez les étrangers; dans l'éloignement, on ne voit que les grandes choses, et c'est pour les petites, bien souvent, qu'on ébranle les sociétés. Il n'est pas très sûr, d'ailleurs, que ceux qui ont fait votre dernière révolution aient compris eux-mêmes tout ce qu'ils faisaient. Comment voulez-

vous qu'on le comprenne au-dehors? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne se doute pas ici de ce qui a mis tout-à-coup l'Europe en mouvement; et les partis qu'on voit de loin s'agiter, sans qu'on sache trop pourquoi, nous paraissent, passez-moi cette comparaison familière, comme des gens qui danseraient sans les violons.

Je n'ai point osé demander au patriarche des nouvelles de la Grèce; je sais qu'il se trouve, à cet égard, dans une situation très-embarrassante. Le gouvernement et les fidèles de la Morée ne reconnaissent point son autorité et ne correspondent point avec lui, même pour les affaires spirituelles. De son côté, il s'applaudit de n'avoir point de rapports avec un pays qui doit être, plus que jamais, odieux à la Porte. Sa suprématie, reconnue parmi des peuples qui ont secoué le joug des Turcs, entraînerait pour lui une responsabilité pleine de périls. La fin tragique d'un de ses derniers prédécesseurs doit être toujours présente à son esprit. Dans son entretien, il ne m'a pas laissé ignorer qu'il est surveillé de près par les disciples du prophète. Chez nous, on met le plus grand prix à publier ses opinions, ici à les cacher.

L'objet principal de ma visite était d'obtenir du patriarche quelques éclaircissemens sur l'ancienne Constantinople. Je l'ai mis sur ce chapitre, et après avoir parlé des ruines qu'entassent de tous côtés les révolutions présentes, nous avons parlé de celles

qu'ont faites les révolutions d'autrefois. J'avais été introduit auprès de lui par un libraire, qui m'avait recommandé, par-dessus toute chose, de ne point parler à sa *très-haute Sainteté* du livre qu'elle vient de publier sur Bysance. Le libraire pensait, avec raison peut-être, qu'il pouvait y avoir quelque danger pour le patriarche, à se déclarer comme auteur d'un gros livre sur la ville de Stamboul; car les Turcs n'aiment pas qu'on parle de ce qu'il y a de curieux dans leur pays, et cacheraient volontiers aux étrangers tout ce que leurs cités renferment d'anciennes ruines; j'ai donc suivi fidèlement l'avis de mon introducteur, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ma réserve était au moins fort inutile. J'ai questionné le savant prélat sur l'emplacement des palais de Blaquernes et de Bucoleon, et sur les murailles et les tours de l'ancienne Bysance; il a répondu à mes questions, et comme je lui opposais quelques doutes, que je lui citais d'autres témoignages que le sien, il m'a répété plusieurs fois qu'il avait fait un livre sur Constantinople, et qu'il connaissait mieux que personne la ville impériale. J'ai reconnu, à ces mots, que le prélat ne se souciait guère de garder l'incognito et de rester caché sous le voile de l'anonyme; je l'ai complimenté, quoique un peu tard, sur son livre, que j'avais acheté la veille; j'étais bien aise de trouver la vanité d'auteur dans ce quartier du Fanar, qui avait été autrefois le quartier de toutes les va-

nités. Je dois, au reste, vous dire que j'ai peu profité de l'ouvrage du patriarche ; quoique ce livre soit digne d'éloges, il n'apprend que peu de choses à ceux qui ont lu les savantes recherches de Pierre Giles, de Ducanges et de Çantemir, ainsi que les relations de Pierre Grelot, de M. Lechevalier, et surtout du voyageur anglais Delaway ; j'ai pris congé du patriarche. Comme j'avais le projet de visiter la bibliothèque des Grecs à Jérusalem, j'ai demandé à sa Sainteté une lettre pour l'évêque métropolitain de la ville sainte ; il m'a promis de me l'envoyer, et m'a accompagné jusqu'à la porte, en me recommandant d'aller voir, dans mes courses, son ancien diocèse du mont Sinaï. Après ma visite au patriarche, je suis entré, avec mon guide, chez quelques habitans notables du Fanar : ils sont, en général, plus affables et plus polis que les Grecs qui habitent les autres quartiers de la capitale ; j'ai retrouvé, surtout dans la princesse Mo...., à laquelle j'ai été présenté, cet esprit d'aménité, cette grâce dans les manières, qui distinguaient autrefois les premières familles grecques de Constantinople. Elle a éprouvé, dans ces derniers temps, toutes sortes de malheurs, et les a supportés avec un courage héroïque ; son mari est exilé depuis dix ans ; elle a perdu la plus grande partie de sa fortune. A force de prudence et de fermeté, elle a survécu au règne de la persécution, et s'est fait respecter des Turcs. Ses enfans ont reçu sous ses yeux et par ses

soins, l'éducation la plus parfaite; je la comparerais volontiers, si je ne craignais d'être accusé de faire de la poésie, à la mère des Alcyons, qui élève sa famille en présence de la tempête. Il y a quelques mois que le plus jeune de ses fils, à peine âgé de douze ans, partit pour Vienne en Autriche, tout seul et sans rien dire à personne. Il arriva chez M. le prince de Metternich, qui fut très-surpris de voir voyager ainsi un jeune enfant; il l'accueillit avec une grande bonté. « Si vous désirez quelque chose, lui dit-il, vous n'avez qu'à me le demander. Que peut demander, répondit le jeune voyageur, un fils dont le père est exilé? » A ces mots, M. de Metternich l'embrassa et lui promit de solliciter le rappel de son père auprès de la Porte. La princesse Mo.... racontait cet exemple de piété filiale avec l'orgueil naïf d'une mère. Cette femme intéressante a pu regretter quelquefois l'ancienne splendeur de sa famille; mais n'y a-t-il pas plus de gloire à nous offrir le modèle des vertus domestiques, qu'à être saluée princesse des Moldaves ou des Valaques?

En parcourant les rues du Fanar, j'ai trouvé sur tous les visages un air de tristesse, une préoccupation inquiète. Les grandes familles sont dispersées, les plus belles maisons restent sans habitans. Naguère la jalousie et l'ambition troublaient sans cesse la population choisie du Fanar: maintenant il n'y reste que le deuil, la misère et la crainte;

j'ai demandé ce qu'étaient devenues ces riches bibliothèques qu'avaient rassemblées quelques amateurs distingués, et ces réunions savantes où l'on se plaisait à parler la langue d'Homère et de Platon. Pour toute réponse, on m'a montré deux presses mal entretenues, où s'impriment des circulaires, et une école pour les petits enfans. Tout ce que j'ai vu dans ce quartier si fameux, qui offrit longtemps aux étrangers une image de l'ancienne Bysance, m'a laissé de bien tristes pensées. De toutes les grandeurs du Fanar, il ne reste véritablement que le patriarche grec; encore le succcesseur de Photius m'a-t-il apparu comme ces débris des vieux monumens qu'on vient visiter à Constantinople, comme cette *colonne brûlée*, que j'avais vue la veille, entourée de misérables échoppes et parmi les décombres d'un incendie.

Voilà, mon cher ami, bien des visites dans un jour; je n'en fais pas autant à Paris dans une semaine. Tant de choses me passent sous les yeux, que je n'ai guère le temps de les juger, encore moins de mettre de l'ordre dans mon récit. Il faudra vous contenter de mes impressions et de mes surprises exprimées à la hâte; j'ai visité beaucoup d'autres personnages que je vous ferai connaître. Vous me dites, dans vos lettres, que vous m'avez suivi sur la carte, et que vous êtes comme un de mes compagnons de voyage; il faut donc que vous m'accompagniez partout où il me plaira d'aller, et que

je vous présente à toutes mes connaissances de ce pays-ci.

Dans une autre lettre, je vous conduirai chez un colonel de la garde impériale, et chez un des premiers magistrats de l'empire, le mollah d'Eyoub.

LETTRE LII.

VISITES.

Péra, octobre 1830.

J'ai fait, ce matin, une visite au mollah d'Eyoub. Le village ou faubourg d'Eyoub est situé à l'extrémité de la Corne-d'Or, au pied d'une colline riante, et près de l'embouchure du Barbisès. Ce village renferme les tombeaux de plusieurs princes et princesses de la famille d'Othman, de plusieurs visirs et ministres de la Porte. Un silence religieux règne dans les rues, bordées à droite et à gauche de turbès ou chapelles sépulcrales. On n'y entend que le bruit du ciseau qui travaille les pierres tumulaires, et la voix de quelques pauvres femmes turques qui vivent de la charité qu'inspire la vue des sépulcres.

C'est dans Eyoub, dans cette ville des morts, que les sultans, à leur avénement au trône, reçoivent le sabre impérial. Quel spectacle que celui d'une grandeur qui s'élève, d'un règne qui commence dans le lieu même où tout succombe et tout finit ! Un contraste aussi imposant aurait pu donner aux princes d'utiles leçons ; pourquoi faut-il qu'il n'ait jamais frappé que l'imagination des voyageurs, et qu'il soit devenu un lieu commun pour les poètes sans avoir jamais occupé la pensée des sultans ! On nous a montré, dans une rue d'Eyoub, le mausolée que la sultane, sœur de Mahmoud, a fait bâtir pour elle à côté de la chapelle sépulcrale de son époux, mort il y a quelques années. La chronique de Stamboul raconte plusieurs aventures galantes dont cette princesse est l'héroïne, et qui sembleraient annoncer qu'elle ne songe pas encore à rejoindre son mari dans sa dernière demeure. Nous avons vu quelques chansons amoureuses qu'on lui attribue, et dans lesquelles elle adopte franchement la maxime d'Horace et des poètes érotiques, qui nous disent que la vie est courte, et qu'il faut la passer gaiement. Nous nous sommes arrêtés devant un turbè récemment construit. Une inscription invite les passans à prier Dieu pour l'âme de Seïda-Effendi. Seïda fut un des ministres les plus vertueux de la Porte ; on croit généralement qu'il mourut empoisonné pour avoir dit la vérité au grand-seigneur, et lui avoir conseillé la modération envers les Grecs

et les Arméniens catholiques. Que Dieu fasse paix, dans une autre vie, aux amis de la modération et de la vérité, toujours si persécutés dans ce monde! J'étais préoccupé de ces tristes pensées, lorsque nous sommes arrivés chez le mollah d'Eyoub. Comme le mollah est un des hauts justiciers de la capitale, nous avons trouvé à sa porte un grand nombre de plaideurs ayant des procès à faire juger. Lorsque nous sommes entrés chez lui, il était assis au coin de son sofa, entouré de beaucoup de papiers. Je ne savais trop quel titre me donner pour me présenter à un mollah. J'aurais bien pris celui d'académicien; mais qu'est-ce qu'un académicien pour les Osmanlis qui n'ont point d'académies? J'imaginai de me donner pour un uléma, et le titre d'uléma parisien a fait merveille. Nous avons été sur-le-champ à notre aise, et nous avons causé dès l'abord avec un abandon qui ressemblait presque à de l'intimité. Le mollah a des manières élégantes et polies. Son esprit n'est pas brillant, mais il s'allie à une raison solide: c'est un bon sens perfectionné. Si on me demandait ce qu'est un *homme comme il faut* chez les Turcs, je citerais le mollah d'Eyoub.

Nous avons parlé des révolutions en général; car c'est un sujet qui ne s'épuise jamais, et qui revient toujours à l'esprit en quelque pays que l'on soit. La conversation s'est d'abord portée sur le danger qu'il y a de se mêler de la politique. Je lui

ai dit que j'avais été condamné à mort dans la première révolution française. La chose lui a paru toute simple; il en est de la politique comme de la guerre; pour l'un et pour l'autre on doit savoir mourir. « Pour vivre tranquille dans ce monde, ajoutait-il, il faut se confier à la puissance de Dieu, et se tenir bien éloigné des puissances humaines. Le sultan Mustapha avait coutume de dire : Heureux celui qui ne me connaît pas et que je ne connais pas ! — Ces paroles sont si vraies, lui ai-je répondu, qu'un de nos monarques les plus populaires, Henri IV, a dit à peu près la même chose. » Le mollah d'Eyoub s'occupe depuis quelque temps du dénombrement de Constantinople, ordonné par le grand-seigneur. Ce travail est fort avancé; mais il n'a pu nous dire quelle était la population de la capitale. Au reste, ce dénombrement doit être très-incomplet, attendu qu'on ne compte pas les femmes, et qu'on ne peut pénétrer dans l'intérieur des maisons. Ajoutez à cela qu'on n'a point de registre pour les naissances et les décès. Les calculs les plus probables portent la population de Constantinople à quatre cent mille âmes.

Le sultan Mahmoud ne fait rien d'important sans consulter les principaux ulémas : on les consulte même pour des livres de tactique militaire qu'on traduit du français. Le mollah, en nous parlant d'un ouvrage qu'on vient de traduire, nous a demandé notre avis sur la signification du mot *aide-*

de-camp, qui n'a point d'équivalent dans la langue turque. Il est question depuis quelque temps de donner une nouvelle organisation à la police ; un conseil a été nommé pour cela, et les premiers magistrats de la capitale y sont appelés. Le mollah, qui est de ce conseil, m'a demandé si nous avions en français de bons livres sur la police des grandes cités. Je ne connaissais que le Traité du marquis d'Argenson, qu'on ne lit même plus aujourd'hui. C'est ici qu'on peut voir combien les Turcs sont peu avancés ; car le mollah d'Eyoub regardait comme une merveille la décision qu'on a prise de donner un numéro à chaque maison, un nom à chaque rue de Constantinople. Encore tout cela n'est-il que sur le papier ; on recule devant l'exécution ; on n'ose mettre la main à l'œuvre, dans la crainte d'un mécontentement populaire. Tout en nous parlant de ce projet et de l'hésitation du gouvernement, le mollah roulait dans ses mains une tabatière en terre cuite, où se trouvaient quelques figures en bas-relief. Il me l'a montrée, en me priant de lui donner l'explication des figures : c'était la fable du *Conseil des rats*, de La Fontaine. La physionomie grave du mollah s'est déridée lorsqu'il a reconnu les principaux personnages de la *gent trotte-menu*, assis à la manière des Turcs, et dans l'attitude de gens qui délibèrent. Je lui ai expliqué de mon mieux, aidé par mon spirituel interprète, la représentation un peu grotesque qu'il avait sous

les yeux. « Ce conseil que vous voyez, lui dis-je, a décidé qu'on attacherait un grelot à *Rodilard*, à l'*Alexandre des chats;* la résolution est unanime, mais personne ne se présente pour l'exécution.

L'un dit : « Je n'y vas point ; je ne suis pas si sot ; »
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta.....

Ce conseil des rats ressemble parfaitement au conseil dont le mollah d'Eyoub faisait partie. Le mollah souriait lui-même de la ressemblance et de la leçon; mais il n'en craignait pas moins d'éveiller les passions du peuple, et, pour justifier ses craintes, il nous a cité un apologue oriental, dont voici le sens :

« Un jour le *cousin* se présenta devant Salomon, » et se plaignit du vent du nord qui lui faisait de » grands dommages. Salomon écouta les plaintes » du *cousin*, et lui dit : Si le vent du nord t'a fait » quelque dommage, il sera puni; mais je ne dois » pas le condamner sans l'entendre : je vais le faire » venir devant moi. A ces mots, le *cousin* tout » effrayé, répliqua : O grand Salomon, que Dieu » me préserve de la présence du vent du nord ; » car s'il vient ici, je ne pourrai plus faire enten- » dre ma voix ni rester devant votre tribunal. » « Nous autres magistrats, ajouta le mollah, nous

sommes le *cousin* de cet apologue, et le vent du nord représente la multitude, dont il faut surtout éviter la présence dans les affaires politiques. »

La comparaison nous a paru fort ingénieuse et pleine de justesse. J'ai promis au mollah de faire connaître en France son apologue du *Cousin*, à condition qu'il parlerait aux ulémas *du Conseil des rats* de notre bon La Fontaine. La conversation, qui a roulé quelque temps sur ce sujet, paraissait beaucoup l'intéresser, lorsqu'on est venu le chercher pour aller à la mosquée. Voyant que je me disposais à sortir, il m'a invité à rester encore, et nous a dit du ton le plus poli : « S'instruire n'est-ce pas prier? » Comme nous prenions congé de lui, il nous a reconduits jusqu'à la porte, ce que les Turcs font rarement pour les chrétiens.

On croit généralement en Europe que les Turcs ne sont pas polis ; on se trompe. Il est vrai que ceux que j'ai vus sont des gens bien élevés, et qu'on ne doit pas juger toute la nation par ce qu'on appelle la bonne compagnie. Mais ce qui me fait croire que les habitudes de la politesse sont plus répandues qu'on ne pense, c'est que les Osmanlis ont plusieurs ouvrages fort estimés sur les déférences et les égards que les hommes se doivent entre eux dans leurs rapports habituels. En parcourant le catalogue de la bibliothèque du sérail et celui de plusieurs autres bibliothèques de la capitale, j'ai remarqué les titres

suivans : *Explication de la Civilité, Balance de la Civilité, le Jardin odorant de la Civilité, la Beauté de la Civilité.* On a fait un abrégé de ces livres, à l'usage de la jeunesse turque. J'ai su que dans les écoles de Constantinople, on enseigne la civilité en même temps que la philosophie et la morale. Les gens instruits, parmi les Turcs, sont persuadés que la politesse dans le discours et dans les manières, est l'expression ou tout au moins l'image de la bonté, et que le sentiment des convenances est une partie de la vertu. Les Turcs bien élevés sont, en général, très-polis; et pour paraître avec les avantages que leur donne l'éducation, il ne leur manque qu'une société comme la nôtre, où l'envie de plaire et les qualités aimables de l'esprit seraient encouragées et perfectionnées par la présence et le concours des deux sexes.

En sortant du village d'Eyoub, nous sommes entrés dans un café placé à la pointe de la Corne-d'Or. Ce café est le rendez-vous des hommes graves, tels que les derviches, les imans et les ulémas. Dans le cours de ma vie, trois choses m'avaient toujours paru difficiles : la première lettre, la première visite, le premier mot de la conversation. Ces difficultés, grâce à mon interprète, sont aujourd'hui diminuées de moitié pour moi; et je m'étonne de la facilité que j'ai d'ouvrir une conversation avec des hommes aussi peu communi-

catifs que les Turcs. Nous nous étions assis, dans le café, à côté d'un vieillard à longue barbe, au teint animé, à l'œil vif. Nous avons d'abord échangé quelques paroles; puis la conversation s'est établie, et nous nous sommes mis à parler de la prédestination. Notre interlocuteur, qui était supérieur d'un couvent de derviches, nous a paru, dès les premiers mots qu'il nous a dits, très-grand partisan de la doctrine du fatalisme. Il l'a soutenue avec nous par des sentences et surtout par des anecdotes qu'il racontait longuement; je lui opposais des doutes, je me retranchais dans mon ignorance des volontés de Dieu et des lois par lesquelles la Providence régit ce bas monde. « Nous savons si peu de choses dans cette vie, lui disais-je, que je n'ose rien affirmer. » Et, lui montrant les cimetières que nous avions devant nous, sur la colline de Saint-Dimitri, j'ajoutai : « Ces pierres sépulcrales, que nous voyons là-haut, en savent peut-être plus que nous. » Cette manière de raisonner a paru embarrasser notre derviche; et soit qu'il fût blessé de mon scepticisme, soit qu'il ne trouvât d'abord rien à me répondre, il a gardé le silence pendant quelques minutes, puis il est revenu à la charge, et s'est mis à nous raconter une histoire qui venait à l'appui de sa doctrine. Un Musulman avait une femme malade et en danger de mort. Comme cette femme avait des biens considérables, il s'occupa des moyens de recueillir sa succession,

et sortit pour consulter les hommes de la loi. En sortant de chez lui, il fait une chute ; il est reconduit dans sa maison blessé grièvement ; il meurt peu de jours après. Sa femme, au contraire, revint à la santé, et c'est elle qui disposa des biens de son mari. Le supérieur des derviches termina son histoire par cette moralité : *Quand la flèche de la fatalité est lancée, le bouclier de la prudence ne saurait nous en préserver.*

Je n'ai pas besoin de vous faire observer que dans la discussion, les Turcs emploient rarement le syllogisme, bien qu'ils connaissent la logique d'Aristote. Ils se contentent de citer un fait historique, un apologue, quelques passages d'un moraliste ou d'un poète. Pour achever notre conviction, et pour répondre aux doutes que je lui avais exprimés, en lui montrant le cimetière de Saint-Dimitri, notre vieux derviche a fini par nous réciter une épitaphe en vers turcs ; en voici la traduction littérale : « Ma » demeure est le sommet des montagnes. Plus ne » m'occupe de ce qui se passe dans la plaine. J'ai » bu le sorbet du destin. Plus n'ai besoin du secours » de Lokman. » Pour entendre cette épitaphe, il faut savoir que Lokman est ici le nom d'un médecin, et que le *sommet des montagnes* désigne un cimetière ; les Turcs aiment à se faire enterrer sur les hauteurs, et choisissent toujours pour leur sépulture un lieu apparent. J'ai demandé à ce grand partisan du fatalisme s'il appliquait sa doctrine aux

événemens politiques. Il m'a répondu que Dieu avait tout écrit d'avance dans le livre des destinées. Nous en sommes restés là. Le derviche que j'entendais parler ainsi me présentait un contraste frappant avec le mollah d'Eyoub; l'un était rempli de crainte et de prévoyance; l'autre montrait une aveugle sécurité. L'opinion du premier est celle d'un homme d'état, qui croit toujours devoir prendre des précautions avec l'avenir; l'opinion du second est celle d'un religieux qui s'est retiré du monde, et qui s'abandonne à la volonté de Dieu ou du destin. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans la nation la politique du magistrat est celle du petit nombre, et que la grande majorité des Osmanlis pense comme le cénobite.

L'histoire nous apprend que le fatalisme dominait dans les esprits aux siècles héroïques de la Grèce; c'est une disposition qu'on remarque chez tous les peuples barbares, surtout chez les peuples qui commencent. Cette doctrine peut être bonne dans les jours heureux, dans les temps de progrès et de victoire, parce qu'elle ajoute à l'enthousiasme des peuples, et qu'elle les fait marcher plus vite. Mais, dans les temps de décadence, elle n'est plus bonne à rien; elle nuit même plus qu'elle ne sert; la confiance extrême dans le destin empêche qu'on ne fasse ce qu'il faut faire; elle dérobe aux yeux d'un peuple les maux qu'il pourrait éviter, et la doctrine de la prédestination n'est plus alors qu'un dernier

oreiller où les empires s'endorment du sommeil éternel.

Nous avons pris un caïque pour traverser le port ; les rameurs étaient deux Turcs, qui nous ont paru être du parti de l'opposition. Comme on démolit la caserne des Bombardiers, bâtie près du hâvre, nous leur avons adressé quelques questions. « La mode » aujourd'hui, a dit l'un d'eux, est de tout changer ; » les pierres ont aussi leur révolution. » La passion du sultan est de faire démolir les édifices publics, pour les réédifier sur un plan nouveau. Cette passion, fort dispendieuse d'ailleurs, n'est pas faite pour plaire aux Turcs, qui ne sentent pas même la nécessité de réparer une maison qui peut les écraser sous ses ruines. Pendant que nous parlions ainsi de la démolition des casernes, nous avons vu passer près de nous un caïque rempli de femmes qui chantaient et qui paraissaient dans un état d'ivresse. « Ce sont des femmes turques, nous dit un de nos rameurs, qui *viennent des montagnes* (rendez-vous des débauchés dans les environs de la capitale). On voit tous les jours maintenant de pareils scandales; on n'aurait pas souffert cela autrefois ; rien de semblable n'arrivait dans le temps où un mari *pouvait tuer sa femme infidèle.* » Ce sont ici les expressions littérales de nos deux rameurs turcs. Ils ajoutèrent à ce qu'ils venaient de dire qu'on ne pouvait pas s'attendre à autre chose quand les mauvais exemples venaient de ceux-là même qui

devaient empêcher le mal. En parlant de la sorte, ils regardaient le sérail, et se regardaient l'un l'autre avec un sourire amer où se peignait leur mécontentement.

Nous sommes revenus à Péra, et vers les quatre heures du soir, nous avons été dîner chez le colonel Namik-Bey, dont le régiment occupe la grande caserne de Scutari; le colonel a un kiosque ou maison de plaisance, au-dessous du grand champ des morts : c'est là que nous nous sommes rendus. On nous a fait entrer dans un belvédère, donnant sur le Bosphore; la vue y est ravissante; le jardin que nous avons traversé est presque sans culture, et n'offre que l'aspect d'un lieu stérile et sauvage. L'appartement dans lequel nous sommes entrés est très-simple; point de glaces, point de tapisseries, quelques nattes, un sofa circulaire, voilà tout l'ameublement. Le couvert était déjà mis pour le dîner; c'étaient une petite table ronde, haute d'un pied et demi, des serviettes brodées en or, de longues cuillers de bois, un vase de terre rempli d'eau. On avait servi d'avance la salade, des raisins et des cornichons. Je commençai par là à me faire une idée de la manière de vivre des Turcs; ils n'ont pas de grandes tables comme nous, ils n'ont pas même de salles à manger; on ne sait pas en Turquie ce que c'est que nos repas de société, nos dîners d'invitation. Les grands comme les petits, les riches comme les pauvres, mangent presque toujours

seuls; à certaines solennités seulement, les gens de la cour sont traités par le grand visir et les ministres du divan ; on dresse alors vingt ou trente petites tables rondes dans un vaste appartement ou galerie, et chacune de ces petites tables reçoit trois ou quatre convives. Cette espèce de banquet de cérémonie peut offrir la perspective d'un grand salon de nos restaurateurs, où chacun dîne séparément, avec la différence que chez les Turcs on est assis ou couché sur des sofas, et que le silence religieux de la mosquée règne dans leurs festins.

Namik-Bey n'était point encore arrivé, nous l'avons attendu quelques minutes : c'était de sa part une recherche de politesse; les usages défendent aux Musulmans de se lever devant des chrétiens. En arrivant après nous, il se trouvait naturellement debout pour nous recevoir; il nous a exprimé, en fort bon français, et de la manière la plus gracieuse, le plaisir qu'il avait de nous recevoir et de passer quelques heures avec nous. Le colonel Namik-Bey est un homme de vingt-huit à trente ans, d'une tournure agréable, d'un air fort distingué; il avait le petit uniforme, une veste et un pantalon, avec la plaque de diamant, marque de son grade. Ses serviteurs ne sont pas nombreux; il n'avait dans son kiosque qu'un cuisinier grec et un renégat arménien qui lui sert de valet de chambre. Il n'est point marié; on voulait lui faire épouser une fille riche, il a mieux aimé acheter deux esclaves. Les

femmes qu'on achète sont moins difficiles à gouverner que celles qu'on épouse! Je vous prie de croire que cette observation est du colonel. Après les premiers complimens, on s'est mis à table; nous n'étions que trois, un Musulman et deux chrétiens. Il n'y avait que le colonel qui bût du vin; il avait placé la bouteille à ses pieds sur le parquet, et se versait lui-même la liqueur défendue, tandis que ses gens nous versaient de l'eau. On ne servait qu'un plat à la fois; d'abord est venue la soupe au riz, servie dans un grand vase de faïence, où chacun de nous puisait avec sa longue cuiller de buis; au potage a succédé un plat de viande bouillie, puis du mouton coupé en petits morceaux, des plats de légumes, des plats sucrés, enfin le pilaw, le dernier plat d'un dîner turc. Le colonel riait un peu de ma maladresse à me servir de mes doigts au lieu de fourchette; pendant le dîner, nous n'avons point été silencieux, selon l'usage du pays; nous avons parlé de la dernière revue de Scutari. Le jour de cette revue, Namik-Bey avait eu la police du camp, et veillait au maintien de l'ordre. Beaucoup de harems étaient venus à Scutari ce jour-là; il avait donné pour instruction aux officiers et aux soldats d'en agir avec plus de modération et de réserve qu'à l'ordinaire. Il leur avait recommandé surtout de ne point s'occuper des réglemens sur les costumes, et de n'être pas sévères avec les dames pour leur *iachmak* (leur voile), et leur *feredjé* (manteau).

Dans cette journée, qui était comme une fête donnée aux Francs, on avait suspendu les lois rigoureuses qui tiennent toujours les deux sexes séparés; un Musulman ou un chrétien pouvait se trouver à côté d'une ou de plusieurs dames turques sans qu'on y prît garde; il pouvait même leur parler sans courir le risque de la prison ou de la bastonnade; on ne devait punir que ceux qui troubleraient l'ordre de la fête. Cette tolérance de la police militaire paraîtra toute simple à Paris, mais on doit la regarder ici comme une innovation extraordinaire dans les usages et les mœurs des Turcs. Le colonel ajoutait qu'il avait vu plusieurs de ses officiers montant en arabat avec des femmes, et qu'il les avait laissé faire; chose qu'on eût regardée en d'autres temps comme un scandale inoui, et qu'on eût peut-être puni de mort. Il faut bien croire que tout cela se passait avec la permission du sultan, car sa hautesse se trouvait en personne à la grande revue de Scutari.

Namik-Bey a fait partie de l'ambassade envoyée à Pétersbourg, l'année dernière; il se plaît à raconter ce qu'il a vu en Russie, et ses souvenirs annoncent qu'il a voyagé avec fruit. C'est une grande chose que cette ambassade, au moins dans l'esprit et à la cour du sultan ; car le chef de cette mission solennelle a été nommé, à son retour, capitan-pacha; tous ceux qui l'accompagnaient ont obtenu des emplois distingués. Namik-Bey doit à

son voyage chez les Moscovites, l'honneur de commander un des plus beaux régimens de la garde. Comme la langue française est la langue de la diplomatie européenne, on avait choisi tous ceux qui savaient un peu de français; ils sont revenus émerveillés d'avoir vu notre langue répandue en Russie, dans toutes les classes de la société. On peut dire que cette ambassade ottomane a véritablement porté bonheur à la langue de Racine et de Fénélon; comme tous ceux qui la parlaient s'en sont bien trouvés, beaucoup de jeunes gens de Stamboul se sont mis à l'apprendre. Je demandais au colonel combien il comptait de ses compatriotes qui sussent le français, il m'a répondu : Cinq cents! Je crois entre nous qu'il y a ici de l'éxagération. Pour trouver cinq cents amateurs de la langue française à Stamboul, il faudrait au moins comprendre dans ce nombre tous ces *fashionables* turcs qui nous abordent quelquefois dans les rues, en nous disant : *Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous?* Ils ne savent que ces mots là, et lorsqu'on veut entrer en conversation avec eux, il vous répondent : *Mach allah, bakaloum.* Quoi qu'il en soit, néanmoins on peut affirmer que la connaissance de notre langue fait chaque jour des progrès parmi les jeunes effendis qui se destinent aux affaires. Si la sublime Porte envoyait maintenant une autre ambassade en Europe, elle trouverait encore plus de Turcs parlant bien le français, qu'elle

n'en a trouvé pour l'ambassade de Pétersbourg.

Lorsque nous sommes sortis de table, le renégat arménien qui nous servait pendant le dîner, nous a versé de l'eau sur les mains, en nous présentant une serviette brodée d'or ; puis sont venus la pipe et le café, par lesquels tout commence et tout finit dans ce pays-ci. Un des voisins de Namik-Bey est venu fumer avec nous le chibouc; on appellerait cela chez les Francs *passer la soirée*. La présence du nouveau venu a ranimé la conversation, qui commençait à languir. On a parlé des progrès de la civilisation en Turquie ; tout le monde est convenu que ces progrès allaient fort lentement, et que la civilisation était loin de se répandre d'une manière uniforme et générale. « Il nous manque une chose, disait Namik-Bey, c'est que nous autres Turcs, nous ne sentons pas assez le besoin de vivre ensemble et de nous communiquer nos idées ; nous avons d'ailleurs trop peu de rapports avec les étrangers qui pourraient nous instruire. Comment pourra s'éclairer un peuple qui s'endort dans ses propres foyers, chez lequel chacun vit dans l'isolement, et qui reste lui-même isolé au milieu des autres peuples ? » Ces réflexions nous semblaient fort judicieuses, et chacun de nous y ajoutait ses propres idées. « La première chose à faire pour les Turcs, c'est d'apprendre qu'ils sont ignorans, et jamais ils ne le sauront, s'ils ne voyagent hors de leur pays. La mesure du beau et du vrai pour eux est dans ce

qu'ils voient tous les jours : aussi ont-ils une grande disposition à se moquer de ce qu'ils n'ont jamais vu. Comment emprunteraient-ils aux étrangers des institutions qu'ils ignorent ou qu'ils dédaignent, et des lumières qu'ils croyent avoir? Tels sont d'ailleurs tous les peuples de l'Orient qui restent chez eux, et que les préjugés, plus forts que l'envie de s'instruire, empêchent de voyager. » Ainsi parlait le voisin du colonel que la Porte a chargé de plusieurs missions diplomatiques, et qui a beaucoup voyagé en Asie. En nous parlant des préventions réciproques des nations, et des antipathies que fait naître entre elles la différence des mœurs, il a raconté une anecdote qui nous a beaucoup amusés; je veux vous faire assister à notre conversation, en vous répétant son propre récit : « J'avais été envoyé, » nous a-t-il dit, auprès du pacha de Bagdad; à notre » première audience, le pacha et sa cour se mirent » à rire en nous regardant, et de notre côté nous » nous prîmes à rire aussi. Nous restâmes ainsi » pendant quelque temps en présence les uns des » autres sans pouvoir deviner pourquoi nous riions; » il se trouva que ceux de Bagdad n'avaient pu » voir sans rire l'énorme ampleur de nos turbans, » et que les députés de Stamboul n'avaient pu gar- » der leur sérieux, en voyant le pacha et tous ses » courtisans avec une barbe peinte en rose. » Nous conclûmes de ce récit, que nos habitudes font sur nous le même effet que les verres de couleurs, qui

nous empêchent de voir les objets tels qu'ils sont ; les hommes, même chez les peuples éclairés, ne peuvent échapper à l'empire des coutumes et des préjugés, et si on ôtait de notre esprit tout ce que l'habitude y a mis, il n'y resterait presque rien. Que de sang a coulé dans le monde pour des choses indifférentes en elles-mêmes, lorsque ces choses se liaient aux habitudes populaires ! Ne voyons-nous pas encore chez des peuples civilisés qu'on fait la guerre pour la couleur d'un drapeau ! Namik-Bey nous a dit à ce sujet que la Porte venait d'ouvrir une négociation avec les révoltés de l'Albanie, et que les plus ardens offraient de déposer les armes, si on n'exigeait point d'eux qu'ils changeassent leur costume. Ils s'engageaient à se soumettre à la discipline européenne ; mais ils avaient juré de se faire tuer tous jusqu'au dernier pour défendre leur *foustanelle*, espèce d'habillement particulier à leur pays.

Nos philosophes turcs ont parlé assez long-temps sur ce chapitre. Nos sages de Paris n'auraient pas mieux raisonné. Il fallait, disaient-ils, punir cette bizarre obstination, cet aveugle attachement à des usages surannés. Pour moi, qui suis venu en Orient pour voir ce qui nous reste des anciens, je n'étais pas de leur avis, et j'avoue que je penchais au fond du cœur pour la révolte des Albanais. Vous saurez que les Albanais de nos jours sont encore vêtus comme les héros grecs que nous voyons sur nos théâtres et dans les chefs-d'œuvre de la peinture et

de la poésie classique. Que de nobles souvenirs se rattachent à une forme de vêtement que portaient Achille, Agamemnon et les personnages si poétiques de l'Iliade! Il faut se rappeler aussi, que l'habillement des Albanais fut celui d'Alexandre, de Thémistocle, d'Alcibiade. Je n'ai rien vu, d'ailleurs, de plus élégant parmi les Orientaux. Lorsqu'on veut forcer aujourd'hui les enfans de l'Albanie à se dépouiller des costumes de la Grèce héroïque, ne vous semble-t-il pas qu'on fait la guerre à l'Antiquité, et qu'on outrage tous les héros de la fable et de l'histoire? Vous voyez que j'ai aussi mes préjugés.

Cette conversation m'intéresssait beaucoup, mais la voix des muezins venait d'annoncer la prière du soir. Il était près de huit heures; il a fallu nous séparer. Nous avons traversé le champ des morts, que la nuit couvrait de ses ombres. Dans la capitale des Osmanlis, tout le monde était couché, excepté les Francs. Nous n'avons rencontré personne dans les rues. Me voilà rentré dans ma petite chambre de Péra, où je prends la plume pour vous rendre compte d'une journée que je me flatte d'avoir assez bien employée pour mon instruction et pour la vôtre.

LETTRE LIII [1].

SUR LES BIBLIOTHÈQUES DE STAMBOUL.

Péra, octobre 1830.

Il n'est point de voyageur, un peu lettré, qui n'arrive à Constantinople avec la pensée que la bibliothèque du sérail et les autres bibliothèques de Stamboul renferment des manuscrits précieux, des ouvrages anciens dont nous regrettons la perte. J'ai partagé cette illusion, et je me suis laissé entraîner par les traditions accréditées parmi les savans des derniers siècles. Jean-Chrétien Clodio

[1] Cette lettre est adressée à M. Reinaud, conservateur de la bibliothèque royale, et membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

annonça le premier la nouvelle que Tite-Live avait été retrouvé en entier, et qu'on le traduisait en langue turque; on croyait facilement que les Grecs du Bas-Empire, qui affectaient de porter le nom de *Romains*, avaient conservé avec soin l'histoire des beaux temps de Rome, et que ce dépôt avait pu rester au pouvoir des Barbares. Pierre de la Vallée, qui vint quelque temps après Clodio, s'était persuadé que Tite-Live existait tout entier dans une traduction arabe; Spond croyait aussi à la possibilité d'une découverte intéressante; mais il ajoutait qu'on n'avait pu encore se procurer une copie complète de l'historien de Rome, quelque somme qu'on eût offerte à ceux qui en possédaient l'original.

Ces nouvelles ainsi répandues, et que personne d'ailleurs ne démentait, produisirent une telle sensation en Europe, que la diplomatie elle-même fut appelée à s'en occuper, et que des ambassadeurs adressèrent pour cela des notes au divan; on aurait volontiers, je crois, entrepris une croisade pour sauver deux ou trois auteurs anciens, retenus en captivité chez les Turcs. Si quelque prince chrétien avait été alors enfermé dans une tour du sérail, on n'aurait pas montré plus de sollicitude, on n'aurait pas fait plus de frais pour sa délivrance. Quelques siècles auparavant, on demandait à ceux qui revenaient d'Orient si les chevaliers de la Croix avaient vaincu les Sarrasins, et

s'ils étaient maîtres de Jérusalem. Au dix-septième siècle on ne leur demandait plus qu'une seule chose, au moins parmi les hommes lettrés : on leur demandait si on avait retrouvé les *Décades* de Tite-Live, les *Comédies* de Ménandre, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, écrites sur la peau d'un dragon.

Qui avait donné lieu à ces bruits ? qui avait fait naître ces espérances ? Il faut se reporter au temps passé : on savait en Europe que la bibliothèque de Mathias Corvin, roi de Hongrie, était tombée au pouvoir des Turcs, et qu'elle avait été transportée au sérail de Stamboul ; d'un autre côté, il s'était vendu à Péra une assez grande quantité de livres provenant du palais impérial, et portant le sceau des sultans. Plusieurs de ces livres ou manuscrits avaient été envoyés dans les principales capitales de l'Europe : la Bibliothèque du roi, à Paris, comme vous savez, en avait reçu quelques-uns qu'elle possède encore aujourd'hui. Toutes ces circonstances réunies avaient dû exciter la curiosité et nourrir l'espoir de retrouver quelques-uns des trésors littéraires de l'antiquité qu'on avait perdus.

Il arriva même que cet intérêt que l'Europe portait à la conservation ou à la découverte de quelques ouvrages anciens, réveilla l'esprit d'émulation parmi les habitans du sérail. Comme des notes diplomatiques leur étaient présentées au nom des grands monarques de la chrétienté pour le recouvrement de quelques manuscrits, les Osmanlis

se trouvèrent naturellement disposés à porter leurs regards sur les trésors qu'ils possédaient en ce genre ; l'importance qu'on mettait à des livres leur fit mettre quelque prix à ceux qu'ils avaient. C'est alors que s'établit la première bibliothèque du sérail. Rien n'est plus curieux que le firman par lequel Achmed III ordonna l'établissement de cette bibliothèque, placée dans la troisième cour du palais impérial, près de la demeure des sultans. Sa hautesse parle d'abord des *précieux et beaux manuscrits* acquis de tous les côtés depuis la fondation de l'empire ottoman, et jusque-là entassés dans *le fond des armoires où ils sont rongés par la poussière de l'oubli et par les vers;* sa majesté impériale, *éclairée par Dieu qui sait tout*, s'est affligée de voir que tant de livres fussent enfouis et soustraits aux regards des hommes studieux : des hommes sages, ajoute le firman, ne doivent pas s'exposer à ce qu'au dernier jugement Dieu leur reproche cette indifférence pour des trésors scientifiques, dérobés à la clarté du jour et au service des fidèles. D'après cette considération, le sultan se déterminait à faire construire dans l'intérieur du sérail une bibliothèque où devaient être déposés tous *les livres magnifiques et manuscrits parfaits*, gardés aux archives du trésor impérial. Après cette résolution, le sultan posa lui-même en grande pompe la première pierre de l'édifice, et quand l'édifice fut achevé, les livres y furent transportés en présence

de sa hautesse et de tous les grands de l'empire. Ainsi fut fondée la première bibliothèque du sérail.

Vous devez penser qu'une bibliothèque établie avec tant de solennité par le sultan n'était pas de nature à refroidir les esprits sur les précieuses découvertes dont l'Europe savante était toujours préoccupée. On regarda même la bibliothèque impériale comme le véritable dépôt de ce qu'on n'avait pu retrouver dans les états chrétiens, et personne ne douta plus que les Turcs n'eussent fidèlement conservé ce que nos moines du moyen-âge avaient laissé perdre. Le refus même de la part des Turcs, d'ouvrir leurs bibliothèques et de montrer leurs dépôts de livres aux érudits qui demandaient à les visiter, ne fit qu'accréditer les espérances qu'on avait conçues; dans le dernier siècle, plusieurs savans firent les recherches les plus laborieuses, et quelques tentatives furent renouvelées pour pénétrer dans la bibliothèque du sérail, ou tout au moins pour connaître les livres qu'elle renfermait. L'abbé Sévin, envoyé en Orient en 1727, rapporta en France plus de six cents manuscrits; mais aucun ne provenait du sérail. L'abbé Toderini, qui se trouvait à Constantinople en 1784, parvint enfin à se procurer un catalogue de la bibliothèque impériale, transcrit par un des pages du grand-seigneur. Ce catalogue qu'il a publié indique plusieurs copies du Coran, des commentaires sur le livre du Pro-

phète, quelques livres d'histoire et de littérature, beaucoup de livres de jurisprudence, de philologie, de dévotion ascétique, des ouvrages de physique, de médecine, d'astronomie, d'astrologie, de géométrie, de mathématiques; on trouve parmi ces livres la logique et la physique d'Aristote, les Merveilles de la nature par Pline, ouvrages traduits en arabe. Quoique ce catalogue n'ait jamais pu être vérifié, et qu'on soit autorisé à élever quelques doutes sur sa parfaite exactitude, il n'en a pas moins excité vivement l'attention des gens éclairés. Puisqu'on avait retrouvé Aristote et Pline, il n'était pas impossible qu'on retrouvât quelques autres auteurs de l'antiquité grecque ou latine. On savait d'ailleurs qu'il existait d'autres dépôts de livres dans l'intérieur du sérail, et qu'une autre bibliothèque, sous le nom de bibliothèque des Bostangis, avait été fondée par Moustapha III, en 1767, quarante-huit ans après la fondation de la bibliothèque impériale. Ainsi, rien ne pouvait démentir les conjectures plus ou moins probables, les espérances plus ou moins fondées, auxquelles s'étaient livrés les amis de la littérature ancienne.

A la fin du siècle dernier, le savant d'Anse de Villoison eut la mission de visiter les principales bibliothèques de l'Orient; mais il ne fut pas plus heureux que ceux qui l'avaient précédé; le mémoire dans lequel il rend compte de ses recherches, et qui se trouve imprimé dans le recueil de l'Académie

des Inscriptions, n'apprend rien de plus que le livre de l'abbé Toderini; le savant helléniste se borne à citer un manuscrit grec qui parle de quelques livres de la bibliothèqne des empereurs de Byzance, et la correspondance de M. Girardin, ambassadeur de France à Constantinople, sur des manuscrits provenant du sérail.

Lorsque l'Angleterre vint aider la Porte à reconquérir l'Égypte, le crédit des Anglais s'accrut dans le divan; et lord Elgin en profita pour faire ouvrir au docteur Carlisle quelques-uns des dépôts de livres enfermés dans le sérail. J'ai sous les yeux la lettre dans laquelle le voyageur anglais rend compte de son admission dans la bibliothèque des Bostangis. Voici son récit fidèlement abrégé : « Il traversa une vaste enceinte, couverte de cyprès, au fond de laquelle est une mosquée, qui sert comme de vestibule à la bibliothèque. Le bibliothécaire le conduisait ; trois mollahs avaient reçu l'ordre de l'accompagner. « Nous trouvâmes, dit-il, la bibliothè-
» que fermée; un sceau était sur la serrure; au-
» dessus de la porte on lisait une inscription arabe,
» avec le nom du sultan Moustapha III. La salle où
» sont enfermés les livres a la forme d'une croix
» grecque; un des bras de la croix sert de vesti-
» bule; les trois autres branches forment la biblio-
» thèque; sur la porte d'entrée, on lit ces mots
» écrits en arabe : *Entrez en paix;* le vase ou le vais-
» seau de la bibliothèque n'a guère plus de trente

» pas d'une branche de la croix à l'extrémité oppo-
» sée; le centre de la croix est couvert d'un dôme
» supporté par quatre colonnes de marbre; les trois
» branches de la croix qui s'écartent du centre ont
» chacune six fenêtres, trois en bas et trois en haut.
» Les cases des livres, qui sont au nombre de
» quatre dans chacun des trois bras, n'ont rien que
» de très-simple; elles sont fermées par des portes
» grillées et munies d'un cadenas avec le sceau ou
» le cachet du bibliothécaire. On a placé les livres
» les uns sur les autres, l'extrémité en dehors; cha-
» que volume porte trois lettres tracées sur la tran-
» che. La disposition des livres (c'est toujours le
» docteur Carlisle qui parle) a beaucoup facilité
» nos recherches; je suis sûr qu'il n'y a pas un seul
» volume que je n'aie examiné séparément; mais
» la présence des mollahs m'a empêché de faire un
» catalogue détaillé; j'ai cependant pris note de
» tous les auteurs, soit en histoire, soit en littéra-
» ture générale; et j'espère, au moyen d'un pré-
» sent, me procurer une liste exacte du reste. Le
» nombre total des livres de la bibliothèque se
» monte à douze cent quatre vingt-douze, la plus
» grande partie en arabe. On y trouve aussi les
» meilleurs écrivains turcs et persans; *mais hélas!*
» *pas un seul volume en grec, en hébreu ou en latin.* »

Telle fut la visite faite par le docteur Carlisle à la bibliothèque du sérail; il espérait obtenir la permission de visiter d'autres dépôts de livres, tels que

ceux qu'on disait enfermés au trésor impérial; mais le grand-seigneur refusa toute espèce de permission; il paraît que les ulémas avaient fait des représentations, et que la visite du docteur Carlisle avait éveillé les soupçons et la jalousie si naturelle chez les Turcs; le savant anglais fut obligé d'en rester là pour ses recherches; le docteur Carlisle n'en affirme pas moins qu'il n'y a dans le sérail que les livres qu'il a vus; il ne dit pas un mot, dans sa relation, de la bibliothèque impériale dont l'abbé Toderini nous a donné le catalogue; de même que celui-ci ne parle point dans son livre de la bibliothèque des Bostangis.

Le docteur Carlisle visita la bibliothèque des Bostangis en 1801; six ans après, la France reprit son crédit sur le divan, et comme la pensée de faire des découvertes littéraires était encore une des préoccupations de la diplomatie, M. Sébastiani, ambassadeur de France, demanda à son tour la permission de visiter les dépôts de livres du sérail; on lui répondit que cette permission n'était pas même accordée aux premiers des mollahs; cependant, comme la Porte avait le désir de faire quelque chose qui fût agréable au ministre de France, on fit chercher dans le sérail quelques manuscrits grecs ou latins; à la suite de cette recherche, l'ambassadeur reçut plusieurs volumes parmi lesquels se trouvaient un manuscrit de l'Évangile en grec et quelques fragmens de Denys d'Halicarnasse.

Depuis cette époque, je ne crois pas qu'aucune tentative ait été renouvelée ; devons-nous pour cela renoncer à tout espoir de quelque découverte intéressante? Je sais bien que le temps s'écoule, et qu'il détruit chaque jour ce qu'il avait épargné jusqu'à présent; les vers et la poussière ont pénétré dans les lieux où les savans n'ont pu parvenir! n'est-il pas permis toutefois de penser que tout n'est pas détruit? Les savans qui nous ont assuré qu'il n'existait dans le sérail aucun ouvrage grec ou latin, doivent-ils nous inspirer une entière confiance? Les manuscrits donnés par la Porte à M. Sébastiani ne sembleraient-ils pas prouver le contraire? N'a-t-on pas parlé des livres conservés au trésor impérial, où personne n'a jamais pu pénétrer! Ne serait-il pas possible que les manuscrits long-temps recherchés par le monde savant fussent restés dans un coin du sérail, dans le *coin de l'oubli*, selon l'expression d'Achmet, sans que les bibliothécaires turcs pussent le savoir, à cause de leur ignorance des langues grecque et latine? Ne voyons-nous pas tous les jours, dans nos grands dépôts de livres en Europe, des manuscrits qui sont restés long-temps ignorés, et qu'on possédait sans que personne s'en doutât? Un livre relié à la suite d'un autre par un ouvrier mal habile, un faux-titre donné à un volume, tout cela ne suffit-il pas quelquefois pour que des ouvrages précieux restent ensevelis dans la poussière, jusqu'à ce qu'une main laborieuse,

un œil exercé, ou le hasard, viennent les tirer de l'oubli où ils paraissaient condamnés? Rappelez-vous ce qui s'est passé à la renaissance des lettres, lorsqu'on cherchait partout des trésors littéraires de l'antiquité pour les transmettre au public par la voie de l'impression; qu'on se rappelle dans quel état et comment plusieurs manuscrits qu'on croyait perdus ont été retrouvés, non chez des barbares qui auraient pu en ignorer l'existence, mais dans les monastères et parmi des cénobites, à la garde desquels ils avaient été confiés. Les découvertes presque miraculeuses qui eurent lieu en d'autres temps ne peuvent-elles pas se renouveler encore!

Vous voyez, mon cher ami, que je défends mes illusions avec opiniâtreté, et que je renonce difficilement à mes espérances. Avant de quitter Paris, j'avais reçu de trois ministres de l'Intérieur l'autorisation de faire les dépenses nécessaires pour faire quelques recherches utiles; je rêvais déjà la gloire d'avoir découvert quelques pages de l'antiquité; mais la révolution qui vient d'éclater à Paris a fait évanouir cette destinée brillante; j'ai perdu le talisman qui fait qu'un voyageur peut se présenter partout; et, moins heureux que le docteur Carlisle, je n'ai pas même pu entrevoir la porte de cette bibliothèque des Bostangis où il est entré. J'espère que d'autres seront plus heureux que moi, et que je pourrai jouir de leurs découvertes. Pour obtenir toutefois d'heureux résultats, je sens qu'il ne faut

pas s'en rapporter aux voyageurs qui ne font que passer, ni aux diplomates qui ont beaucoup d'autres choses à faire. Tout le monde a les yeux aujourd'hui sur l'empire ottoman; les cabinets des rois, pour profiter de ses dépouilles, y envoient leurs ambassadeurs; pourquoi le monde savant n'y enverrait-il pas les siens?

SUITE

DE LA LETTRE LIII.

DES BIBLIOTHÈQUES DE STAMBOUL.

Péra, septembre 1830.

Stamboul a peu de mosquées impériales qui n'aient un dépôt de livres; l'abbé Toderini a compté à Constantinople treize bibliothèques publiques; d'Ohsson en compte jusqu'à trente-cinq; il s'en forme chaque jour de nouvelles; on m'en a cité plusieurs qui n'existaient pas du temps de ces deux savans; parmi les nouveaux établissemens en ce genre, je rappellerai seulement la bibliothèque des derviches tourneurs de Péra, fondée par Halet-Effendi; la plupart des bibliothèques de la capitale sont le produit de legs pieux; des sultans, des vi-

sirs, des pachas, ont cru assurer par là le repos de leur âme dans une autre vie.

Comme on ne peut entrer, dans la plupart des bibliothèques, qu'en traversant les mosquées, leur accès devient plus difficile pour des chrétiens; j'ai trouvé l'occasion de visiter la bibliothèque de Rhagid-Pacha. On lit sur la porte une inscription arabe qui annonce aux amateurs de livres, que cet établissement fut fondé *dans l'intention de plaire à Dieu*. La salle où se trouve la bibliothèque est assez vaste et bâtie en marbre; au milieu de la salle on voit une enceinte formée par des grilles de fer; c'est là que sont déposés les livres enfermés dans des cases de bois de noyer; chaque volume repose dans un étui ou couverture de peau; cette précaution préserve les livres de la poussière et des vers, qui font plus de ravages dans ce pays que partout ailleurs; les livres, et surtout ceux qui sont reliés à l'européenne, éprouvent souvent des altérations, et ne peuvent se conserver long-temps, ce qui expliquerait pourquoi tant de précieux manuscrits ont pu disparaître dans le sérail et dans d'autres lieux où ils restaient abandonnés.

Nous avons été reçus dans la bibliothèque de Rhagid-Pacha par trois bibliothécaires, qui sont là depuis huit heures du matin jusqu'au soir, et qui accueillent les étrangers avec beaucoup de politesse. Autour de l'enceinte, qui renferme les livres, on a placé des nattes ou tapis sur lesquels s'accroupis-

sent ou s'étendent les lecteurs. Ceux-ci ont auprès d'eux des tables de deux pieds de haut, dont ils se servent pour écrire et placer leurs volumes; les catalogues restent entre les mains des bibliothécaires, qui les ouvrent et les consultent à chaque livre qu'on leur demande. On nous a dit que le chef de la loi ou le mouphti venait chaque année visiter la bibliothèque; il fait l'examen des livres, et s'il n'y en a point de perdus ou de gâtés, il donne aux bibliothécaires de grands éloges et quelquefois une gratification. La bibliothèque de Rhagid-Pacha est surtout fréquentée par les softas et les ulémas; nous y avons trouvé sept à huit personnes occupées à lire et à prendre des notes. Le chef des gardiens nous a fait les honneurs de la bibliothèque, en nous montrant les ouvrages de son fondateur; ces ouvrages sont, 1° *le Vaisseau des gens d'étude*, où l'auteur traite de plusieurs points de morale, de religion et de philosophie; 2° un choix de mots remarquables et de sentences; 3° enfin, un recueil de lettres écrites par Rhagid-Pacha pendant son visiriat. J'ai interrogé un des gardiens sur le mérite de ces trois ouvrages, et j'ai pu juger à sa réponse que les chefs-d'œuvre du visir ne sortaient guère de leur étui de peau; Rhagid-Pacha, qui vivait au milieu du siècle dernier, avait eu la confiance de plusieurs sultans; le baron de Tot et quelques autres voyageurs nous le représentent comme un homme ambitieux, jaloux,

cruel, dissimulé, à qui tous les moyens étaient bons pour perdre ses ennemis ou ses rivaux. On admirait la finesse de son esprit, sa prudence consommée; et ce qui, dans l'opinion des Turcs, ne laisse aucun doute sur son habileté, c'est qu'après avoir accumulé d'immenses trésors et gouverné pendant plusieurs années la cour et l'empire, il mourut de vieillesse; il mourut dans son lit, toujours redouté, toujours puissant. Si je savais la langue turque, je mettrais un grand prix à lire les œuvres complètes du ministre de la Porte, car on doit y retrouver quelque chose de son caractère et de la politique ottomane.

La bibliothèque de Rhagid-Pacha renferme un bel exemplaire du premier des historiens turcs, Coggia-Effendi; c'est d'après cet historien, traduit en français par Galland, que j'ai raconté dans l'histoire des Croisades, la fameuse bataille de Varna, livrée par Amurath II, et la prise de Bysance, par les Turcs [1]. Parmi les livres arabes qu'on m'a montrés, mes regards se sont arrêtés avec intérêt sur l'histoire des Attabecks, par Ibn-Alatir; dans votre excellent travail sur les historiens arabes des croisades, vous avez eu à regretter que l'histoire des Attabecks, qui se trouve à la bibliothèque du roi,

[1] On peut lire dans le troisième volume de la *Bibliothèque des croisades*, des extraits de Coggia Effendi; les passages relatifs aux croisades ont été traduits fidèlement par M. Garçin de Tassy.

eût une lacune de trente années. L'exemplaire que j'ai vu, passe pour être très-complet. J'aurais bien voulu vous voir à mes côtés, non-seulement pour connaître tout ce qu'il y a d'intéressant dans Ibn-Alatir, mais pour me taire une idée des ouvrages historiques qu'on étalait à mes yeux [1], et que mon ignorance des langues orientales ne me permet pas d'apprécier.

La bibliothèque de Rhagid-Pacha avait été visitée par Toderini; le nombre des livres y est toujours le même; la piété a fondé ces établissemens, la piété seule les soutient; il arrive souvent qu'un Osmanli qui a des livres, les lègue en mourant à une bibliothèque; un *kiatib* qui a une belle écriture, fait une copie du Coran, et la donne à une mosquée pour faire une chose agréable à Dieu. Les cendres de Rhagid-Pacha reposent près de la bibliothèque qu'il a fondée; ceux qui gardent les volumes rassemblés par la piété du visir, sont chargés d'entretenir les lampes allumées près de son tombeau; on aime à voir se mêler ensemble le respect qu'on a pour les livres et le respect qu'on a pour les morts. Nous avons été obligés d'ôter nos souliers pour entrer dans ces deux sanctuaires.

Du reste, le gouvernement ottoman ne fait rien

[1] On peut voir dans le quatrième volume de la *Bibliothèque des croisades*, l'extrait de tous les historiens arabes qui ont parlé des guerres entreprises par les chrétiens contre les Musulmans, en Palestine, en Syrie et en Egypte.

pour les bibliothèques; il ne s'en occupe pas plus que de l'entretien et de la réparation des mosquées; dans la conversation que nous avons eue avec les gardiens de la bibliothèque de Rhagid-Pacha, nous avons appris que plusieurs bibliothèques de la capitale se trouvaient fermées; c'est une des suites malheureuses de l'altération des monnaies. Cette altération, qui va toujours croissant, a réduit à rien ou à très-peu de chose la pension ou traitement accordé aux bibliothécaires par l'acte de fondation; les administrateurs des mosquées n'ont pas cru devoir y suppléer; les gardiens des bibliothèques n'étant plus payés, ont fini par se retirer, et les livres sont restés tout seuls. Quoique les dépôts de livres à Constantinople soient ouverts gratuitement au public, on n'en est pas moins obligé de donner quelques piastres aux bibliothécaires qui vous ont reçus; c'est au moins la coutume des étrangers; il est d'usage, lorsqu'on voyage en Turquie, qu'on ne se présente nulle part les mains vides. On ne voit gratis à Stamboul que le soleil, la mer et les dômes des mosquées.

LETTRE LIV.

L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

Péra, octobre 1830.

Après vous avoir parlé des bibliothèques de Stamboul, je veux vous faire connaître l'imprimerie impériale. Cette imprimerie était établie autrefois à Scutari; elle a été transportée au centre de la capitale; elle occupe un vaste édifice, anciennement destiné à des bains publics. Nous avons d'abord été introduits dans une salle, où deux correcteurs accroupis sur un divan, corrigeaient des épreuves; après la cérémonie de la pipe et du café, le directeur nous a montré son établissement; dans une salle très-bien éclairée et très-spacieuse, se trouvent quatre presses qu'on a fait venir de Paris; six com-

positeurs, étendus sur des sophas, travaillaient à la casse; deux pressiers tiraient les feuilles d'un ouvrage de jurisprudence ou de théologie; l'imprimerie impériale a des caractères persans, arabes et turcs, qui ont été fondus à Constantinople; le papier qu'on emploie vient de Trieste. Le directeur nous a dit que son établissement avait peu d'activité, car le gouvernement fait rarement imprimer; la presse n'est point encore chez les Turcs un moyen de publication. On venait d'achever l'impression d'un ouvrage d'algèbre, dont les planches sont d'une exécution médiocre; chaque chapitre de ce livre commençait par des réflexions pieuses, car la religion se mêle à tout, et l'arithmétique ne peut dire que deux et deux font quatre, sans ajouter que Dieu est Dieu et que Mahomet est le prophète de Dieu. J'ai acheté à l'imprimerie impériale l'histoire turque de la destruction des janissaires, imprimée par ordre du sultan. Le directeur nous a dit que cette histoire était le seul des livres imprimés jusqu'à présent qui ait eu quelque débit [1].

Je vous épargnerai la longue histoire de l'imprimerie impériale; établie d'abord en 1726, suspendue quelques années après par la mort du directeur, rétablie de nouveau sous le règne d'Abdoul-Amid, suspendue une seconde fois, et remise en

[1] M. Reinaud a fait connaître dans une notice tous les ouvrages imprimés à l'imprimerie impériale dans les derniers temps. Cette notice a été publiée dans les journaux.

activité au temps de Sélim. Le gouvernement ne fait guère pour cet établissement que ce qu'il fait pour beaucoup d'autres, c'est de leur permettre d'exister. Le diplôme de sa création renferme quelques dispositions curieuses et fort bonnes en elles-mêmes; j'y ai remarqué celle-ci : « Il importe à l'imprimerie de ne pas admettre autant qu'il plaira à Dieu des sots et des ignorans. » Ne pensez-vous pas comme moi qu'un aussi bon conseil ne serait déplacé nulle part, et pourrait avoir son à-propos dans d'autres pays que celui-ci. J'aime à croire néanmoins qu'il eût été nécessaire pour les progrès de l'établissement de joindre à cet excellent avis quelques avances d'argent; mais le divan n'a point d'argent à donner pour l'encouragement de l'industrie ou la propagation des lumières.

L'opinion des Osmanlis n'est guère plus encourageante. Vous savez que l'art de Guttemberg s'accrédita d'abord dans la chrétienté, en reproduisant la Bible et les écritures; moins heureux dans ce pays, il lui est défendu de reproduire le Coran, et tout ce qui a rapport aux dogmes religieux. Les Turcs ne voient dans cet art merveilleux qu'une invention de l'Occident, et c'est pour eux une raison de s'en défier. On a dit que la jalousie des copistes avait beaucoup nui aux succès de l'imprimerie; le caractère ombrageux de la nation y a bien nui davantage. On m'a dit qu'on revenait un peu sur ce point; les ulémas commencent à se per-

suader que l'imprimrie ne peut faire ni bien ni mal, et cette opinion est un véritable progrès. Depuis quelque temps, il est permis aux presses impériales de tout imprimer, excepté le seul livre du Coran.

J'ai parlé au directeur des progrès qu'avait faits l'art de l'imprimerie en Europe depuis quelques années; ce que je lui ai dit lui a donné une grande surprise. J'ai cherché à lui expliquer l'action de la presse mécanique, nouvellement découverte, et la rapidité avec laquelle on est venu à bout de multiplier les exemplaires d'un journal ou d'un livre; il ne pouvait surtout concevoir comment on distribuait chaque matin dans les rues de Londres ou de Paris, trente mille feuilles d'une gazette. Je ne puis vous peindre son étonnement, lorsqu'il m'a entendu dire que la dernière révolution de Paris avait été faite par les journaux. « Les journalistes de votre pays sont donc des janissaires? » m'a-t-il dit. Notre pauvre directeur n'en savait pas davantage.

La réforme ottomane, comme vous voyez, n'en est pas encore à la liberté de la presse. Mais ne serait-ce pas un bien curieux spectacle que celui de la presse périodique établie à Stamboul, comme elle l'est à Paris? Supposons un moment que les Osmanlis ont renoncé à faire de la polémique en brûlant des maisons, et que les partis, dans leurs querelles, se sont armés de l'écritoire

de cuivre jaune et du calem des kiatib. L'opposition ne défendra point, comme chez nous, les nouveautés du présent, les vagues espérances de l'avenir ; mais on la verra, s'appuyant sur le passé, regretter les anciens jours de l'islamisme ; rappeler de ses vœux les milices exilées, la tactique d'Omar et de Soliman ; redemander à grands cris les beaux turbans de cachemire, la robe flottante des vieux Osmanlis. Si le gouvernement s'avise de prendre des précautions contre la peste, de réformer quelques abus, de proclamer une politique nouvelle, vingt journaux s'éleveront contre lui, armés des versets du Coran, et des doctrines de la fatalité. L'agitation sera grande dans Stamboul ; mais comment tous ces combats finiront-ils ? Quand on aura de part et d'autre noirci des montagnes de papier, sans avoir rien éclairci, et sans avoir rien décidé, il faudra bien que la force, qui est la raison des Turcs et celle de presque toutes les révolutions, reprenne son empire naturel, et qu'elle se mette à décider quelque chose. On apprendra un beau jour que le sultan a été étranglé dans son harem, et jeté par dessus les murs du sérail, ou bien que les têtes les plus ardentes de l'opposition ont été exposées devant la Porte *sublime*, dans un plat de bois ou d'argent. Qui pourrait nous dire ce que deviendrait alors la liberté chez les Turcs ?

Constantinople a plusieurs autres imprimeries, celles des Grecs, des Arméniens et des Juifs ; l'im-

primerie des Grecs est au quartier du Phanar : elle n'a que deux presses, deux compositeurs et un pressier. On n'y imprime que des livres de liturgie et des circulaires : elle se ressent de l'état de décadence où sont tombés les Grecs de Constantinople. Un Juif anglais avait formé un établissement assez considérable à Galata : on y trouvait rassemblés des caractères hébraïques, arméniens, turcs et arabes. Je n'ai point vu cette imprimerie, et je n'ai pu savoir quels ouvrages y avaient été publiés. L'imprimerie des Arméniens a trois presses toujours en activité ; c'est à ces presses que nous devons un dictionnaire arménien et turc, publié en 1826. Ce dictionnaire est imprimé en caractères turcs, ce qui annonce que la tolérance a fait quelques progrès parmi les Osmanlis, car il n'y a pas long-temps qu'il était défendu aux rayas de se servir dans leurs impressions des lettres turques ou arabes.

Il n'est pas inutile de dire que la censure n'est pas connue à Constantinople ; jamais la police ottomane ne s'inquiète de savoir ce qui se fait dans les imprimeries dont je viens de vous parler ; il est vrai que le public ne s'en occupe pas davantage. Les presses de ce pays n'ont pas à se reprocher d'avoir fait couper une tête. Il faudra bien du du temps encore pour que les partis de Stamboul se servent, dans leurs querelles, de ce que nous

appelons l'*artillerie de la pensée*, et les faubourgs de Péra et de Galata seront brûlés vingt fois avant que la presse périodique ne soit pour quelque chose dans l'opposition des Turcs.

LETTRE LV.

DES FEMMES TURQUES.

Péra, octobre 1830.

Vous m'avez fait promettre, quand je vous ai quitté, de vous parler des femmes turques; je ne les ai vues encore que dans les rues et dans les livres; mais j'en entends beaucoup parler tous les jours; je vous répéterai ce qu'on en dit à Péra; je ne vous montrerai peut-être qu'un côté d'un sujet aussi fécond, aussi varié; un autre correspondant pourrait vous écrire sur le même sujet une lettre plus longue que la mienne, et vous dire des choses toutes différentes, qui seraient peut-être également vraies; si un voyageur a dit des Turcs qu'ils étaient un *peuple d'antithèses*, à plus forte raison peut-on

le dire des dames turques. Je vais donc entrer en matière, et je commencerai, comme font les ignorans, par ce qui m'a le plus surpris.

Un Musulman peut épouser jusqu'à quatre femmes; on peut en acheter autant qu'on peut en nourrir, et Mahomet permet de vivre avec les femmes qu'on achète comme avec celles qu'on épouse. On m'a dit qu'on pouvait aussi louer des femmes pour un temps, et ce genre d'union se contracte devant la loi. La liberté de divorcer quand on veut, a fait renoncer à ce dernier moyen; la corruption légale n'a pas besoin de tous les avantages qu'on lui fait. Que dirait-on en France d'un homme qui aurait plusieurs femmes, et qui entretiendrait en même temps plusieurs maîtresses ou plusieurs esclaves dans sa maison? Nous avons aux galères des gens qui n'ont pas fait la moitié de ce que permet le Coran. Cette pluralité des femmes donne naissance à beaucoup d'abus que je ne signalerai point, à beaucoup de vices que je n'oserais nommer et qui se multiplient tellement qu'ils ne scandalisent plus que les étrangers.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les femmes ont rarement la liberté de choisir un époux, et qu'en Turquie il y a peu d'unions que l'amour ait formées; il ne faut pas croire toutefois, comme le disent les voyageurs, qu'on s'épouse toujours sans s'être vu; la loi religieuse ne l'exige point, et le prophète de la Mecque recommande à ses disciples

de ne point prendre aveuglément les femmes avec lesquelles ils doivent passer leur vie. Il est possible, à la rigueur, qu'on ne se connaisse pas mieux pour cela quand on se marie, comme cela arrive dans notre propre pays; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve toujours en Turquie, comme ailleurs, le moyen de se voir, ou d'avoir de bonnes informations avant la cérémonie décisive. Je trouverai peut-être l'occasion de vous parler de la célébration de l'hymen chez les Turcs; en attendant, vous trouverez dans d'Ohsson ou dans tout autre, ce qu'il importe de savoir sur ce chapitre; il me suffira de vous dire ici que les époux ne paraissent point aux mosquées [1], et que le prophète de la Mecque n'a pas jugé que le mariage fût une chose assez sérieuse, pour que sa religion dût s'en mêler.

Pénétrons maintenant dans les harems, et voyons comment s'écoulent les journées des dames turques. Elles passent la plus grande partie de leur vie à se peindre les sourcils et les paupières avec le *surmé*, à se faire au visage des mouches noires, découpées en croissant ou en étoiles, à se teindre les ongles et la paume des mains avec une argile rougeâtre, qu'on appelle *kinna*. Les momens les plus heureux d'une femme turque, sont ceux qu'elle emploie à essayer les riches étoffes des Indes, à

[1] Le contrat d'union se fait le plus ordinairement devant l'iman ou le cadi; mais l'iman et le cadi ne font que l'office de magistrats.

se parer des plus belles fourrures, à se couvrir d'éclatantes pierreries ; c'est à la quantité de ses bijoux qu'on reconnaît sa félicité; c'est au nombre des diamans achetés pour sa parure, qu'elle juge la tendresse de son mari. Les femmes des harems ne sortent jamais de la maison qu'avec le simple feredjé, le voile de mousseline et les bottines jaunes ou rouges; elles réservent leurs plus beaux atours pour les pénates, et c'est là qu'on peut les comparer aux lys de l'Écriture, qui ne filent ni ne travaillent, et qui sont vêtus magnifiquement. Les dames turques se font des visites entre elles; elles vont aux bains, quelquefois elles se promènent en arabat, ou traversent le Bosphore dans un kaïke élégant; les plaisirs les plus chers aux Osmanlis, le café, et le chibouck, font aussi les délices des harems; la danse, la musique, les marionnettes, occupent quelquefois les loisirs des belles captives; on pense bien que les passe-temps ou les joies de la médisance ne leur sont pas inconnus. Etudier l'avenir par la nécromancie, consulter les devineresses, chercher le bonheur de plaire dans des talismans ou des philtres magiques, voilà ce qu'un harem offre d'occupations sérieuses. Quant à l'étude, elle semble interdite aux femmes turques; jamais la lecture n'a dissipé leurs ennuis, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans un harem rien qui pût ressembler à une bibliothèque. L'éducation des femmes est en général fort négligée; la société

ne les élève que pour le plaisir des hommes, et les choses sont arrangées de telle manière qu'un sexe opprimé ne peut jamais, à l'aide des facultés intellectuelles, ressaisir ou partager l'empire qu'il a perdu. C'est ainsi que dans l'empire grec on privait quelquefois de la lumière les princes qu'une ambition jalouse avait détrônés.

Les femmes, traitées de la sorte, sont-elles plus heureuses que celles de notre Europe? Il me serait difficile de répondre à cette question: en jugeant les femmes des harems d'après nos habitudes, nous déplorons leur sort; il est probable, que de leur côté, les dames turques jugent aussi les femmes chrétiennes d'après leurs idées habituelles, et que tout ce qu'elles en apprennent, leur donne à la fois une grande surprise et une grande pitié. De tout cela, il faut conclure qu'il n'y a point de bonheur absolu ni en Turquie ni dans la chrétienté, et que pour savoir jusqu'à quel point on peut être heureux dans un autre pays que le nôtre, il faut bien nous garder, comme nous le faisons trop souvent, d'en juger d'après nos usages, nos goûts et nos penchans.

Je ne vous parle ici que des harems des grands, que de ceux où beaucoup de femmes se trouvent réunies. Je dois vous dire que la plupart des Turcs, surtout dans le peuple, n'ont qu'une femme; il est rare qu'un artisan ou un marchand ait deux épouses; lorsqu'il ne se trouve qu'une femme dans la

maison, il n'y a pas une très-grande différence entre elle et une femme chrétienne ou juive, si ce n'est que l'épouse turque est toujours voilée, et que sa vie a quelque chose de plus mystérieux. Plus il y a de femmes dans un harem, plus il est difficile d'y maintenir l'ordre et la discipline. Aussi le Coran recommande-t-il à ses disciples de n'avoir pas plus de femmes qu'ils n'en peuvent gouverner. Vous savez combien dans notre Europe on méprise les eunuques; le besoin qu'on en a ici leur a donné de la considération; c'est par eux que l'ordre se maintient dans les harems des gens riches et puissans. Les harems ont leurs lois répressives, qui sont quelquefois très-sévères; pour expier certaines fautes, on force les femmes à jeûner, à garder le silence, à se vêtir d'une toile grossière; la prison et la bastonnade sur la plante des pieds, ne sont pas inconnues dans ces tristes séjours de la volupté; plus d'une fois, les ondes du Bosphore ont englouti dans leur sein des femmes que la justice des harems avait condamnées.

Le premier supplice des femmes turques doit être la jalousie; elles sont jalouses pour la moindre chose; un regard, un mot, la plus légère préférence suffit pour mettre tout un harem en combustion; j'ai pour voisin, à Péra, un Turc que je vois souvent et qui n'a que deux femmes; ces deux femmes ne peuvent vivre sous le même toit, et lorsque l'une des deux est préférée, l'autre va se ca-

cher chez ses parens ; elles sont comme le jour et la nuit qu'on ne peut jamais rencontrer ensemble sur le même horizon ; mon voisin a fait ce qu'il a pu pour les mettre d'accord, et n'ayant pu y réussir, il a fini par prendre son parti ; il pourrait contraindre ses deux épouses à rester avec lui, mais il aime mieux être délaissé par l'une d'elles, ce qui est un grand scandale pour les Osmanlis, que d'avoir dans sa maison une guerre perpétuelle.

A travers les occupations et les plaisirs frivoles dans lesquels se prolonge l'enfance des femmes turques, il se rencontre, de temps à autre, des passions fortes, des haines vigoureuses, des caractères indomptables. Je pourrais vous citer la femme du malheureux Halet-Effendi. Cette femme, qui ne pouvait souffrir son mari vivant, montra une joie extraordinaire à sa mort ; elle immola deux moutons en action de grâce ; elle vint même, avec la foule des curieux, contempler la tête sanglante de son époux exposée à la porte du sérail. Des caractères semblables ne sont-ils pas propres à troubler la paix et la sécurité d'un harem? On m'a cité plusieurs pachas, qui n'entrent qu'en tremblant dans le sanctuaire redoutable de l'hymen ; comme leurs gardes ne peuvent les suivre dans le harem, il n'est pas étonnant que des pressentimens sinistres y troublent quelquefois leur sommeil, y empoisonnent jusqu'à la volupté. Il faut remarquer, à ce sujet, que les plus belles femmes des harems viennent

de l'ancien pays de Médée, cette maîtresse passionnée de Jason, avec laquelle on a fait tant de tragédies. Beaucoup de gens m'ont assuré que dans la révolution qui causa la mort de Sélim, ce prince fut étranglé par les femmes de Moustapha; ces femmes avaient déjà porté leurs mains homicides sur Mahmoud, qui s'en est ressouvenu et qui les a fait vendre au bazar.

Si je vous parlais du harem du grand-seigneur, je ne vous dirais que ce que vous savez déjà; on vante la discipline, l'ordre sévère qui règne dans ce lieu qui pourrait être appelé la cité des femmes. Les odalisques y sont partagées en compagnies; chaque compagnie a ses chefs, son uniforme, sa solde, son logement, je dirai presque sa caserne. On m'assure que, malgré toutes les précautions, malgré les murs, les grilles de fer et les gardiens, le grand-seigneur a quelquefois trouvé des infidèles parmi ses épouses. Entreprendre de comprimer l'essor des amours défendus, n'est-ce pas vouloir donner des fers aux vents? En vain, dit le proverbe turc, la nature enferme le feu dans l'intérieur d'un caillou, il parvient à sortir de sa retraite; il en est de même de l'amour emprisonné au sérail.

L'existence et la situation des femmes enfermées dans le harem impérial dépendent beaucoup du caractère et des goûts de chaque sultan. Le harem est quelquefois comme un divan, comme un conseil

du prince, où la politique se juge en dernier ressort; le plus souvent, ce n'est qu'un séjour où le plaisir semble l'affaire principale; je crois qu'aujourd'hui ce n'est ni le plaisir ni la politique qui animent cette enceinte tristement privilégiée; là s'écoule la jeunesse des odalisques au milieu de leurs rivalités qui pourraient paraître de l'ambition, au milieu de leurs jalousies, qu'on pourrait prendre pour de l'amour; ces vaines images de la félicité ne durent qu'un moment, et disparaissent plus vite encore que la beauté. N'allez pas croire qu'un harem impérial vieillisse avec le sultan, ce qui détruirait tout-à-fait l'objet de l'institution; il faut que le harem soit toujours jeune; il n'est donné qu'aux eunuques, aux femmes qui ont été mères et à celles qui exercent d'utiles emplois, d'y ressentir impunément le poids des années. A peine les belles esclaves de Circassie ont-elles passé quelque temps dans les jardins enchantés du sérail, qu'elles doivent quitter cette demeure passagère, pour languir dans quelque palais inconnu, ou pour épouser un pacha, quelquefois même pour être revendues au bazar. Il n'est point de pays où les générations s'écoulent avec plus de rapidité, point de cité qui change plus souvent d'habitans; la nature est moins prompte à renouveler les formes du printemps, à remplacer les feuilles des bois et les fleurs de nos prairies.

La plupart des relations de voyage renferment

quelques épisodes romanesques, quelques aventures galantes où figurent les dames turques; les conteurs peuvent ici se mettre à l'aise, car ils n'ont point de contradicteurs; toutefois il faut bien un peu de vérité à leurs récits pour qu'on les croie, comme il faut un peu d'or à la monnaie du grand-seigneur pour qu'elle circule. Pour moi, depuis que je connais mieux les usages, les lois, les préjugés qui veillent avec les eunuques noirs et blancs à la garde des harems, je ne crois guère que la moitié de ce qu'on dit, et je vous invite à en faire autant pour tout ce que vous diront les voyageurs. La première chose qu'on se demande à Stamboul, c'est de savoir comment l'amour peut y venir; les femmes y sont presque toujours voilées; elles ne voient les hommes qu'en passant, ne les connaissent point et n'en sont point connues; ajoutez à cela que tout ce qu'il y a de moral, tout ce qu'il y a de délicat dans les rapports des deux sexes, ne peut être parfaitement senti dans un pays où il n'y a que des maîtres et des esclaves. Si on lisait dans un harem la *Nouvelle Héloïse*, *Clarisse Harlowe*, ou quelques-uns des romans de Walter-Scot, il est probable qu'on n'y comprendrait rien; on ne comprendrait pas davantage la tragédie de *Bajazet* ou celle de *Zaïre*.

L'amour est toléré chez les Turcs comme on tolérait le vol à Sparte; il faut qu'il sache avant tout se dérober à tous les regards. Cette barbarie ja-

louse qui veille de tous côtés, suspend même les lois de la politesse entre les deux sexes ; à peine reconnaît-on les droits de la nature, les rapports de la famille ; c'est presque un état de siége pour l'amour et pour tout ce qui ressemble à la galanterie. Une femme musulmane qui s'appuierait sur le bras d'un homme, fût-il son père, son mari, son fils, ferait crier au scandale ; les patrouilles chargées de l'ordre public ne manqueraient pas d'arrêter une femme qui regarderait un homme en face ; il y aurait plus de danger à saluer une dame turque dans la rue qu'à la dépouiller de ses diamans. Quoique les lois sur l'adultère tombent chaque jour en désuétude, elles subsistent néanmoins, et de temps à autre, elles se montrent avec toutes leurs rigueurs, semblables à ces *goules* ou revenans, qui apparaissent la nuit dans un château abandonné.

Les rendez-vous amoureux se donnent dans le quartier des Francs, des Grecs ou des Juifs ; les cimetières paraissent aussi des lieux propices, et l'ombrage des cyprès funèbres a souvent protégé des amours illicites ; d'autres fois on se rend aux environs de Constantinople, dans des lieux incultes et inhabités que le peuple appelle *les Montagnes ;* les rives du Bosphore offrent plus d'un asile aux amans contre la vigilance de la police, et souvent un caïque arrêté dans une anse solitaire, est devenu la conque de Cypris. Il faut ajouter qu'une

aventure galante doit avoir lieu à la clarté du soleil, et que l'infidélité ne peut se couvrir ici des ombres de la nuit, car pendant la nuit toutes les maisons sont fermées, et personne ne peut y entrer ni en sortir. Les femmes ont coutume de choisir l'heure de la prière, et c'est la voix du muezzin qui appelle les amans à leur rendez-vous.

Parmi les Osmanlis, le libertinage ou la corruption vient surtout des militaires, par la raison qu'on n'ose pas trop sévir contre eux, et que la plupart n'ont point de femmes. Les Francs ou les Grecs qui figurent dans les aventures galantes sont ceux qui, par leur état, peuvent avoir quelque accès dans les harems, tels que les médecins, les apothicaires, les marchands de bijoux et d'étoffes ; on m'a parlé d'un jeune pharmacien qui a été obligé de changer trois fois de boutique, à cause des séductions périlleuses auxquelles une jolie figure l'avait exposé. On m'a cité un *bacal* (le mot bacal répond à notre mot de gargotier), qui a enlevé la femme d'un officier du sérail; la femme avec ses bijoux, le ravisseur avec son industrie, ont été s'établir à Odessa, où ils ont ouvert une auberge qu'on appelle *l'Auberge turque*. Vous pouvez voir, par cette préférence donnée à un bacal, que l'amour est ici comme le grand-seigneur ou l'ombre de Dieu, qui ne prend pas garde au rang et à la dignité des personnes pour le choix de ses favoris. Si les femmes turques ne sont pas libres de choisir

leurs époux, elles n'ont pas plus la liberté de choisir leurs amans.

Comme les femmes turques ne vont presque jamais seules, il doit arriver dans les aventures d'amour ce qui se voit dans nos comédies : la dame a toujours une ou plusieurs suivantes. Quelquefois une héroïne de roman est accompagnée de sa sœur ou même de sa mère. Si une intrigue galante venait à être découverte, il ne s'agirait de rien moins, pour la femme, que d'être cousue avec des chats dans un sac de cuir, et jetée ainsi dans le Bosphore; il est assez simple, d'après cela, qu'on prenne quelques précautions. De son côté, un homme pris en flagrant délit court le risque d'être empalé, étranglé, ou forcé, si c'est un chrétien, de prendre le turban; raison suffisante pour que les galans se fassent un peu prier, et qu'ils soient tenus à la plus grande discrétion comme les femmes. Aussi ne connaît-on rien d'une aventure qu'elle ne soit finie, et quelquefois long-temps après. La chronique scandaleuse est ici comme l'histoire, qui ne parle des événemens que lorsqu'ils sont accomplis.

Je ne vous ai point encore dit comment les jeunes Turcs ont coutume d'exprimer leur passion amoureuse. Qui n'a entendu parler du langage des fleurs? Ce langage ne pouvait manquer d'arriver à sa perfection dans un pays où la plupart des femmes ne savent pas écrire. Il existe une autre ma-

nière de faire la cour aux belles Musulmanes, qui peut-être vous est moins connue; un jeune Osmanli, en passant sous leurs fenêtres, porte la main à son cou, comme pour montrer que sa tête n'est plus à lui; il se donne de grands coups de yatagan dans les bras et dans les jambes, pour faire voir que son sang est prêt à couler pour celle qu'il a choisie. Cette manière d'exprimer son amour devient de jour en jour plus rare, et je n'en suis pas étonné, car elle n'est guère compatible avec l'humeur indolente des Osmanlis. Des Francs, qui ont vécu long-temps à Stamboul, m'ont assuré que la passion de l'amour n'y éclate presque jamais par des actes de violence. Un accident tragique arrivé depuis peu a surpris tout le monde, et les Turcs ont quelque peine à se l'expliquer. Un effendi a tué d'un coup de pistolet une jeune veuve qui avait promis de l'épouser, et qui en avait épousé un autre; il s'est présenté, déguisé en femme, au milieu des fêtes et des cérémonies du mariage; en s'approchant de la mariée, il s'est écrié d'une voix terrible : *Malheur à toi !* Et l'infortunée, frappée d'une balle, est tombée morte entre les bras de ses parentes et de ses voisines qui étaient venues la visiter. Le meurtrier a été arrêté dans sa fuite, et le lendemain on a pu voir sa tête exposée dans la rue, tandis que les tristes restes de sa victime étaient transportés au champ des morts. On a remarqué ici que la violence des sentimens n'y por-

tait jamais au suicide; jamais on n'entend dire à Stamboul que deux amans se sont asphyxiés ou se sont jetés dans le Bosphore, à la suite de quelque grand désespoir.

SUITE

DE LA LETTRE LV.

LES FEMMES TURQUES.

Péra, octobre 1830.

On a pu voir dans nos romans de chevalerie le respect que les anciens preux avaient pour la beauté ; les Turcs respectent aussi les femmes, mais c'est le respect qu'on a pour la propriété. Les Osmanlis n'aiment point les femmes pour elles-mêmes; ils ne combattront pas pour venger la gloire et l'honneur des dames, pour les délivrer d'un péril, ou briser les fers de leur captivité, mais seulement pour qu'elles ne puissent pas échapper à ceux qui les possèdent; cette condition des femmes, et cette manière de les respecter suffiraient seules

pour nous prouver que chez les Turcs la civilisation n'a point fait de progrès. Que d'actions héroïques, que de sentimens généreux, que d'inspirations du génie, sont dues parmi nous à la présence et aux suffrages des femmes! En Turquie, les femmes n'encouragent rien, ne dirigent rien, et ne peuvent concourir ni à la gloire ni au bonheur d'une société qu'elles ne connaissent point et qui ne les connaît point, où elles sont considérées comme une chose qu'on achète, et comme un trésor qu'il faut cacher.

Voyez parmi nous ce que produit cette heureuse alliance des deux sexes, qui mettent en commun leurs sentimens et leurs vertus, et qui supportent ensemble les chagrins et les adversités de cette vie; cette alliance, cette association morale, fondée sur une espèce d'égalité, ne peut avoir lieu dans les familles turques, où le mari est un maître absolu, et la femme un être subordonné, quelquefois un esclave acheté au bazar. On ne connaît point chez les Turcs la *dame du logis*, la *maîtresse de la maison*. Comment donnerait-on ce titre à la femme qui peut être chaque jour remplacée, et qui partage avec d'autres la confiance et l'affection du maître?

Les femmes turques nourrissent elles-mêmes leurs enfans, et pour remplir ce devoir si naturel, elles n'ont pas besoin des conseils de notre philosophie. Toutefois l'éducation de l'enfance ne sau-

rait être qu'imparfaite, en présence de plusieurs femmes animées par des passions jalouses. Comment les femmes, surtout les Circassiennes, auraient-elles pu apprendre à devenir de bonnes mères, elles qui ont été abandonnées ou vendues par leurs parens? Comment ces filles inconnues du Caucase, que n'a jamais émues la piété filiale, pourraient-elles connaître toutes les sollicitudes de la maternité? Sans doute que la nature a donné aux femmes de tous les pays les mêmes sentimens, mais les sentimens les plus humains, corrompus par de mauvaises lois, ne valent pas même quelquefois l'instinct des animaux. Sans vouloir faire ici une satire, il me semble qu'il y a moins de vertus domestiques dans un harem, qu'il n'y en a dans le nid d'un passereau ou d'un pigeon ramier; il me semble que les femelles des oiseaux du ciel mériteraient mieux le titre de mères de famille que les épouses d'un Osmanli.

Si les femmes ne peuvent rien être dans la maison, à plus forte raison au-dehors : elles ne peuvent embrasser aucune profession ni aucun genre d'industrie; on n'en trouve jamais ni dans les comptoirs ni dans les boutiques; on regrette de les voir éloignées de tout ce qui se fait de bon, de tout ce qui se fait d'utile, de ce qu'elles font beaucoup mieux que les hommes : je veux parler des œuvres de charité; elles ne sont jamais chargées de secourir les pauvres, de soigner les ma-

lades ; les hôpitaux et tous les lieux où l'humanité souffre ne connaissent point ces anges de la terre qu'on appelle chez nous les *sœurs grises*, ou *sœurs de l'hôpital*.

Tout le monde sait que dans nos sociétés d'Europe, c'est au commerce et à l'association des femmes, que nous devons ce sentiment des convenances qui distingue chez nous la bonne compagnie, et même les gens bien élevés parmi le peuple. Les Turcs en sont encore sous ce rapport à la rudesse des mœurs barbares; rien n'est plus libre que leurs conversations sur certains objets, rien n'est plus scandaleux que leurs danses et leurs spectacles. Cette licence, qui a quelque chose de sauvage, provient surtout de ce que les deux sexes vivent séparés, et que la place des femmes dans le monde est en quelque sorte restée vide. La décence et la pudeur sont nées, je crois, de la réunion des deux sexes.

Il n'est pas même permis aux femmes turques de se montrer sous les auspices de la religion. Je n'ai pu m'empêcher de faire une remarque générale : c'est qu'en France on voit plus de femmes que d'hommes dans les églises, et qu'en Turquie on voit plus d'hommes que de femmes dans les mosquées. Les femmes sont exemptes d'assister aux cérémonies religieuses ; on leur défend même d'y paraître. J'ai vu des Musulmans prier sur des chemins, dans des places publiques, dans les lieux déserts; je

n'ai vu nulle part une femme musulmane en prière. Les femmes turques ne peuvent recevoir un iman ou un prêtre de l'islamisme; les ministres de la loi religieuse n'exercent ici aucun empire sur les femmes, et l'intérieur de la famille ne leur est pas moins interdit qu'aux autres hommes, musulmans ou chrétiens.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Stamboul, au moins pour les étrangers qui arrivent de Paris, c'est que les femmes jeunes et jolies, sont celles qui ont le moins de crédit, qui ne se montrent pas et dont on ne parle point; il n'y a que les femmes, arrivées à l'âge où l'on peut paraître aux mosquées, à qui il soit permis de sortir souvent de leur maison, et de se mêler des affaires. Elles n'appartiennent plus à personne; on ne les regarde plus comme une propriété, elles sont comme des affranchis. Les Turcs, pour expliquer la considération dont jouissent ainsi les femmes d'un certain âge, ont coutume de dire qu'on aime ce qui est nouveau, et qu'on respecte ce qui est ancien.

Quoique l'éducation des femmes turques, comme je vous l'ai dit, soit en général fort négligée, il en est cependant quelques-unes qui se distinguent par leur esprit; les Francs, qui ont été à portée de voir quelques dames bien élevées de Stamboul, sont charmés surtout de la manière dont elles parlent leur langue; leur accent est doux et harmonieux, leurs discours sont remplis d'images; elles plaisan-

tent avec un naturel, avec un goût exquis. Un Français de mes amis demandait à l'une d'entre elles pourquoi les femmes turques riaient souvent aux éclats lorsqu'on les regardait. C'est, répondit-elle, que les femmes de ce pays ont les cheveux longs et l'intelligence courte. Je veux vous citer un autre trait d'esprit, quoique je l'aie vu imprimé quelque part. Un Turc, fort laid de figure, avait un nez si long, qu'il ne pouvait toucher la terre avec son front dans la prière du namaz. Il épousa une femme qui était aussi fort laide, et comme il ne voulait point la regarder, celle-ci le pria de supporter sa vue et de prendre pitié de sa laideur, ouvrage de Dieu. — Je n'ai pas assez de résignation pour cela, lui dit-il. — Comment donc, reprit la dame, avez-vous fait pour supporter jusqu'à présent le vilain nez que vous avez? Je pourrais nommer, parmi les femmes d'esprit de cette capitale, la sœur du sultan Mahmoud, dont je vous ai parlé plusieurs fois. On m'a montré un recueil de chansons turques copiées de sa main : la renommée lui attribue plusieurs de ces compositions légères et gracieuses.

Si on en croit certains docteurs de la loi, les femmes n'auront pas le même paradis que les hommes, parce qu'elles ont pratiqué sur la terre des vertus différentes et rempli d'autres devoirs. On consent néanmoins à enterrer les femmes dans les mêmes cimetières, ce qui devrait scandaliser

les morts, puisqu'ils conservent dans la tombe les opinions et les sentimens de cette vie. Dans la croyance musulmane, les femmes qui seront jugées favorablement par les anges du Sépulcre, resteront toujours jeunes et jolies; au moment de la résurrection elles seront comme à l'âge de seize ans, et elles n'auront que seize ans pendant toute l'éternité; on leur promet en outre d'autres maris que ceux qu'elles ont eus dans ce monde. La Turquie a sans doute beaucoup de femmes qui se contenteraient d'un semblable paradis, et qui renonceraient volontiers pour cela au bonheur d'habiter les soixante-dix pavillons faits de la main des anges.

Je voudrais pouvoir vous apprendre comment les réformes de Mahmoud sont jugées dans les harems : il serait difficile de satisfaire sur ce point votre curiosité. Il est probable d'ailleurs que les femmes turques ne s'occupent pas beaucoup de la réforme ottomane, d'autant plus qu'elle a respecté tout ce qui les concerne, et qu'elles les a laissées telles qu'elles étaient. Les femmes musulmanes, qui semblent être restées en dehors de la révolution présente, ont quelquefois figuré dans les émeutes de Stamboul. Au moment d'un incendie ou de tout autre désastre, ce sont quelquefois les femmes qui expriment les plaintes du peuple. Les femmes turques ont pu applaudir jusqu'ici à des innovations qui semblaient réserver exclusivement aux harems les riches étoffes, les fourrures et les dia-

mans. Comme aux yeux de la plupart des Turcs, la réforme ne consiste qu'à imiter les costumes d'Europe, on pourrait croire que les Osmanlis n'ont rien voulu changer dans les harems, par des raisons d'économie ; car il y aurait peu d'effendis assez riches pour faire suivre à leurs femmes nos modes européennes qui changent sans cesse ; et puis ce ne serait pas une petite affaire que de mettre les dames de Constantinople au courant des nouveautés de Paris ou de Londres, de Vienne ou de Pétersbourg ; ne faudrait-il pas alors que le beau sexe de Stamboul eût ses instructeurs comme les nouvelles milices, et que sur les rives du Bosphore la mode eût aussi ses ambassadeurs ? Si la réforme venait à pénétrer dans les harems, combien elle pourrait amener de changemens dans les mœurs et les habitudes du pays ! Qui pourrait prévoir les effets d'une révolution qui s'emparerait pour ainsi dire des sanctuaires domestiques, de ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans la nation, de ce qui touche le plus au cœur et à la vie de la société ? En attendant que les dames de Stamboul suivent les modes de France ou d'Angleterre, nous avons vu, il y a peu de jours, les jeunes princesses, filles du sultan, se promener dans les rues avec des vêtemens et des parures qui paraissent être une nouveauté venue d'Occident ; je dois vous dire que cet essai n'a point réussi, et qu'on n'y a vu qu'un travestissement grotesque. Il est probable qu'on en restera là.

LETTRE LVI.

DES ÉTUDES CHEZ LES TURCS.

Péra, octobre 1830.

Lorsqu'on veut étudier la physionomie d'un pays, on se demande d'abord quelles sont les lumières répandues dans le peuple; on se demande quelles sont les sciences qu'on y cultive, les doctrines qu'on y enseigne, comment on y élève la jeunesse. Toutes ces questions vont être l'objet de mes lettres.

Chez un peuple où la religion est tout, la théologie doit occuper le premier rang parmi les sciences. Les Turcs appellent la *théologie, l'art de parler convenablement de Dieu*, et cette définition me paraît assez juste. Chacun des quatre-vingt-dix-

neuf attributs de la divinité a donné lieu à des milliers de volumes, que doivent lire les théologiens musulmans. Je ne m'arrêterai point ici à réfuter sérieusement les dogmes de l'islamisme, comme on le faisait au moyen-âge et dans le temps des croisades; je veux laisser en paix les docteurs de Stamboul comme ceux du Grand-Caire et des villes saintes de la Mecque et de Médine.

A côté de la théologie, marche une autre science, c'est l'étude du Coran et de la tradition religieuse, considérée comme la loi civile et la loi politique, comme la règle souveraine qui prescrit à chacun ses devoirs, qui garantit à chacun ses droits, qu'on invoque dans tous les différens, et d'où émanent toutes les décisions de la justice. Comme ces lois religieuses n'ont pas toujours un sens précis et positif, qu'on en a fait mille applications diverses, qu'elles ont été commentées de cent façons, leur étude n'est pas facile, et toute la vie de l'homme y suffit à peine. Nous admirons, chez nous, la compilation laborieuse de d'Ohsson; mais je doute qu'avec un pareil travail on pût obtenir ici les derniers grades de Solimanieh.

Il ne faut pas perdre de vue la volonté du prince qu'on regarde aussi comme la volonté de Dieu et comme la loi suprême. On apprend aux Turcs qu'il serait impie de désobéir au sultan, et qu'ils doivent rester soumis aveuglément au successeur des califes. Les codes de Soliman, d'Achmet et plu-

sieurs autres, enseignés comme les *Commandemens du Seigneur*, n'ont jamais cessé d'obtenir le respect des Osmanlis ; mais tous ces codes qui n'éclaircissent rien, n'offrent souvent qu'une difficulté de plus pour l'étude de la législation ottomane, et la jurisprudence reste souvent indécise entre la volonté de Dieu et la volonté du pouvoir absolu.

On a fait sur le pouvoir législatif des sultans une remarque qui est bonne à répéter, car elle nous révèle l'esprit et la nature du despotisme en Turquie. Il n'est point de pays où les ordonnances tombent plus facilement en désuétude ; cela vient sans doute de ce qu'on en publie trop ; chaque jour voit naître un réglement, une prohibition nouvelle ; au premier moment, tout est d'obligation, la moindre contravention est quelquefois punie par la peine capitale ; mais bientôt l'autorité elle-même oublie ce qu'elle a défendu, et tout le monde agit comme si la loi n'avait pas été portée ; on m'a cité un proverbe souvent répété parmi le peuple, *que les firmans ne durent que trois jours*. Ce qu'il y a de curieux à observer, c'est que le pouvoir suprême n'est point offensé et ne souffre point de cette apparente désobéissance. Les sujets ne croient pas manquer ainsi au souverain, parce que l'habitude et l'expérience leur ont appris que le gouvernement tient lui-même peu de compte de ce qu'il a fait ; le despotisme tel qu'on le connaît ici,

le despotisme véritable, le despotisme classique, ressemble aux révolutions du temps présent, qui ne subsistent que par des principes généraux et par des déclarations vagues, qui ne veulent ni règle fixe, ni législation positive, qui ne peuvent souffrir aucune loi établie, pas même celles qui sont leur ouvrage; les révolutions, comme le despotisme, ne tiennent pas à ce qu'elles ont fait, mais à ce qu'elles font, et surtout à ce qu'elles veulent faire; il ne s'agit pas de ce qu'elles voulaient hier, mais de ce qu'elles veulent aujourd'hui, de ce qu'elles voudront demain. Le commencement d'une chose établie, d'une chose qui peut avoir quelque durée, serait la fin d'une révolution, et peut-être aussi du pouvoir arbitraire d'un despote.

On enseigne la philosophie chez les Turcs; mais dans la philosophie comme dans la politique, c'est le Coran qui est la base et le principe de tout; on ne s'occupe guère, par exemple, de prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme : il faut y croire parce que le Prophète l'a dit; mais quelles sont les preuves de la véracité du prophète? On se garde bien de laisser cela en supposition; une chose est vraie, parce que le Coran l'a dite, et que le Coran est un livre divin. Voilà tout le raisonnement des Turcs. Toutefois, les théologiens turcs n'ont pas négligé d'employer les armes tranchantes de la logique, qu'ils appellent la *science de la balance*. Ils connaissent la logique d'Aristote, qu'ils

ont adaptée à leur manière de raisonner. Aristote n'a pas été parmi les Osmanlis la source d'une foule de discordes et de querelles scholastiques, comme dans notre Occident au moyen-âge ; le précepteur d'Alexandre est, dans les médressés, le très-humble disciple du Prophète. Au reste, une religion qui ne s'est propagée que par le sabre, ne devait guère laisser dans les esprits l'habitude de subtiliser et de triompher par les armes du syllogisme. J'aime assez cette maxime des docteurs de la Turquie : *Faites du bien à tout le monde, et ne disputez point avec les ignorans.* On m'a parlé d'un de leurs livres, intitulé : *Adabe-il-Bahz* (règles de la discussion), qui enseigne la manière de disputer avec politesse et avec esprit tout à la fois. Je voudrais qu'on fît une bonne traduction de cet ouvrage, et qu'on la répandît dans les écoles de notre Europe civilisée.

La métaphysique a fait peu de progrès chez les Turcs. Quoique leur maintien soit grave et qu'ils aient un air réfléchi, leur esprit n'est pas porté pour cela aux idées spéculatives. Un Osmanli rêve plutôt qu'il ne médite ; et dominée par la folle du logis, sa raison ne va guère au-delà de ce que les sens peuvent découvrir, et préfère toujours ce qu'on peut imaginer à ce qui doit être approfondi. Aussi les lois du monde intellectuel n'occupent-elles que très-peu les savans de Stamboul. Les raisons qu'on peut en donner ne sont pas seulement

tirées du caractère national, mais des préceptes et de l'esprit du Coran. La religion musulmane a matérialisé l'homme : il y a, dans les croyances des Turcs, des souillures pour le corps comme pour l'âme, et ces souillures sont également des péchés. Beaucoup de cérémonies, prises au figuré et regardées parmi nous comme symboliques, sont prises à la lettre et dans le sens le plus matériel parmi les disciples du prophète de la Mecque. La manière dont ils prient, la plupart de leurs actes religieux, la persuasion où ils sont que les morts souffrent ou se réjouissent dans la tombe, les félicités de leur paradis, montrent une tendance évidente à matérialiser le monde intellectuel; c'est en cela surtout que l'islamisme diffère de la foi chrétienne qui tend partout à spiritualiser les sociétés humaines. Ce caractère de la religion musulmane est peut-être ce qui a le plus contribué à retenir les esprits dans une espèce de barbarie; et s'il est vrai, comme on l'a dit et comme je le crois, que le christianisme ait civilisé le monde, il est vrai aussi que l'islamisme a dû arrêter les progrès de l'intelligence chez la plupart des peuples de l'Orient.

Si la logique et la métaphysique sont peu avancées, il n'en est pas de même de la morale; la littérature lui doit ses plus nobles pensées, ses plus sublimes inspirations; l'imagination turque semble avoir transporté dans le monde moral toutes les couleurs, toutes les merveilles du pays où nous

sommes. C'est dans les livres des Orientaux que la vertu, que la raison même devient une magnifique poésie; c'est là que la morale est belle comme la nature, brillante comme le firmament avec ses étoiles, vénérable, auguste comme les ruines de l'antique Asie. Que d'ingénieuses allégories, que de fables riantes, que d'images vives, animées, se mêlent ici à tout ce qu'on y dit des devoirs de l'homme! Quels modèles parfaits présenteraient au monde les nations d'Orient, si elles mettaient en pratique toutes les belles choses qu'on enseigne dans leurs livres de littérature et de philosophie!

La physique, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, ne sont pas des sciences tout-à-fait ignorées des Osmanlis; mais la physique des écoles est encore celle qui s'enseignait dans la chrétienté avant la prise de Constantinople; les docteurs dissertent encore sur la propriété des corps, sur le mouvement, sur l'espace, sur le repos et les modifications diverses de la matière; la physique d'Aristote, l'optique d'Euclide, l'histoire naturelle de Pline, quelques autres ouvrages traduits des langues d'Europe, s'ils ne sont connus dans les écoles des Turcs, se trouvent du moins rappelés dans les catalogues de leurs bibliothèques. Quant à la chimie, elle se réduit à la transmutation des métaux, c'est-à-dire à l'alchimie; cette science, long-temps cultivée par les Arabes, n'a plus guère de partisans à Stamboul. Il faut dire, à la louange des Turcs,

qu'ils ne s'occupent guère maintenant de faire de l'or avec du charbon. Constantinople n'a plus d'autres chimistes que les apothicaires de Péra, et les distillateurs qui font l'eau de rose du sérail. Comme la connaissance des mathématiques est nécessaire dans la marine, dans l'artillerie et dans quelques professions, l'étude de cette science n'a jamais été abandonnée; l'imprimerie impériale a publié dans ces derniers temps quelques ouvrages de géométrie et d'algèbre. On enseigne surtout les mathématiques dans des écoles spéciales; on les enseigne d'après les ouvrages de Bezout et de Reynaud; comme ces ouvrages sont mal traduits, les élèves et même les professeurs, ne connaissent véritablement que les figures qui s'y trouvent jointes, et sont condamnés à deviner le reste; d'où il résulte que l'enseignement est très-imparfait.

L'abbé Toderini nous vante beaucoup les progrès que l'astronomie a faits chez les Osmanlis; je suis porté à croire qu'il y a un peu d'exagération dans ce que nous dit à ce sujet le savant voyageur; on a pu traduire en langue turque les ouvrages de Cassini et les élémens d'astronomie de Lalande; mais il est probable que ces traductions sont peu connues des savans de Stamboul; le sérail a pourtant son astronome; j'aurais bien voulu voir l'observatoire et les instrumens de cet officier du sérail à qui le sultan a donné le département du ciel; mais je n'ai pu satisfaire sur ce point ma curiosité;

je n'ai pas même pu me procurer l'almanach que publie chaque année l'astronome impérial, et dans lequel sont indiquées les saisons, les éclipses de la lune et du soleil, et les jours malheureux ou propices. Je vous dirai comme chose curieuse, que l'auteur de cet annuaire est un des personnages les plus considérables du divan; c'est à peu près comme si un de nos puissans monarques de la chrétienté appelait à son conseil le rédacteur de l'*Almanach de Liége* ou du *Messager boîteux;* on assure que les astronomes de la cour ont eu souvent plus de crédit que les grands-visirs et les muphtis. Le Nostradamus du sérail a pu diriger parfois la politique ottomane, en interrogeant les astres du ciel, et ses oracles n'inspiraient pas moins de confiance et de respect que ceux de Calchas dans le conseil d'Agamemnon ; nous voyons dans l'histoire qu'une éclipse de lune ou de soleil, commentée par l'astronome du sérail, a suffi quelquefois pour bouleverser la capitale et les provinces. Cependant les Turcs d'aujourd'hui ne paraissent pas beaucoup s'occuper des phénomènes du ciel; nous venons d'être témoins, ces jours derniers, d'une éclipse de soleil, et les Osmanlis sont restés dans leur calme habituel; au moment de l'éclipse, j'étais au champ des morts de Péra; quelques Turcs étaient assis sur les tombes des Arméniens, ou accroupis sur des nattes autour du café; les Francs qui restaient là paraissaient tout préoccupés du spectacle; pour les

Osmanlis, ils ne tournaient les yeux vers le ciel que pour suivre la fumée ascendante de leur chibouc; il ne s'agit pas pour eux d'étudier le phénomène en lui-même, mais de savoir ce que l'astronome aura prédit.

Chez les peuples enfans et chez les peuples encore barbares, on recherche surtout dans les sciences les secrets de l'avenir; comme les choses positives sont toujours celles qui ont le moins d'empire sur les esprits, on aime mieux s'en tenir à des connaissances vagues qui peuvent frapper l'imagination. Après avoir interrogé les astres du ciel sur les événemens futurs, les Osmanlis aiment aussi à interroger les rêves et les visions de la nuit; l'interprétation des songes est la science la plus accréditée à Stamboul, une science dont tout le monde s'occupe; on dit que les visions prophétiques ont souvent dirigé la politique de Mahmoud, et que dans les momens difficiles, il ne consulte pas moins ses astrologues ou ses devins, que ses ministres; il ne les consulte pas seulement sur les affaires de l'état, mais pour ses plaisirs et ses promenades sur le Bosphore.

Un peuple qui n'a des yeux que pour l'avenir, ne doit pas mettre beaucoup de prix à la connaissance du passé; aussi les médressés n'ont-ils point de chaires pour l'histoire; toutefois les sultans, en même temps qu'ils ont leurs astrologues ou leurs prophètes, ont aussi leurs historiens ou leurs his-

toriographes ; quoique la charge d'historien soit moins importante que celle de l'astronome de la cour, elle n'est pas tout à fait sans fonction ; les actes importans de chaque règne, les traités, les lois, les réglemens sont exactement remis à l'historiographe en titre, qui est chargé de les mentionner dans son histoire. On n'a pas besoin, je crois, d'avoir lu de pareilles annales, pour être assuré qu'elles n'ont pas cette impartialité, cet esprit de critique, cette philosophie que nous admirons dans les grands historiens. Plusieurs choses en Turquie s'opposeront toujours à ce qu'on pousse bien loin la science de l'histoire ; d'abord le pouvoir absolu ne donnera jamais de grands encouragemens à ceux qui diront la vérité ; le second obstacle est dans l'islamisme ; la religion musulmane est née dans des temps barbares, dont elle a, surtout chez les Turcs, conservé les préjugés et le caractère. Elle n'a point vu l'antiquité, et ne saurait en parler convenablement ; aussi le langage des ruines et des vieux monumens est-il inconnu à ses disciples ; ajoutez à cela que Mahomet, en racontant l'histoire ancienne qu'il ne savait pas, a tout brouillé ; et comme ses erreurs sont devenues des articles de foi, le Coran se trouve placé comme une barrière invincible sur le chemin des grandes vérités historiques. Il serait impossible de faire à Stamboul un cours d'histoire véridique, sans déplaire d'un côté au sultan ; et de l'autre, sans donner

quelques démentis au Prophète de la Mecque, ce qui exposerait tous les jours un professeur, ami de la vérité, à être *livré aux griffes de la strangulation.*

Plusieurs des sciences dont je viens de parler ne sont plus enseignées dans les écoles. Le gouvernement n'encourage aucune connaissance; mais on doit dire qu'il tolère toute sorte d'enseignemens; un Musulman, quel qu'il soit, s'il veut enseigner une science, obtient facilement la permission d'élever une chaire dans une mosquée et d'y réunir des auditeurs; cet enseignement est regardé comme une action pieuse, et l'opinion du peuple en tient compte comme d'une chose agréable à Dieu. J'ai demandé à plusieurs personnes éclairées, si on profitait beaucoup de cette liberté; on m'a répondu qu'on n'en voyait plus d'exemple depuis que l'empire est livré aux révolutions; on peut en conclure que plusieurs sciences ont dégénéré chez les Turcs, et que les lumières s'en vont avec tout le reste. En portant leurs regards vers l'Occident qui ne leur a rien appris, les Osmanlis ont oublié ce que leur apprenait autrefois l'Orient; ils n'ont point acquis nos connaissances, et ils ont oublié ce qu'ils savaient.

Avant de terminer ma lettre, je vous dirai quelques mots sur l'enseignement des langues. Les Osmanlis dont l'éducation a été soignée, parlent le persan et surtout l'arabe; la langue arabe étant

celle du Coran, a été conservée chez les Turcs pour le livre du prophète, comme chez nous la langue latine l'a été pour l'Évangile. Nos langues d'Europe, qui n'ont point de rapports et d'affinités avec le génie et les mœurs des Turcs, ne feront jamais de grands progrès en Turquie. On a établi à plusieurs reprises des écoles pour la langue française ; ces essais ont toujours été malheureux ; je vous ai parlé de l'école de l'arsenal ; on en avait établi une autre après la révolution grecque, la Porte ayant renoncé dès-lors à choisir ses interprètes parmi les Grecs du Phanar ; cette école nouvelle faisait quelques progrès, mais ces progrès alarmèrent le drogman en titre qui la dirigeait et qui parvint à la détruire. Au moment où je vous écris, il est encore question d'établir une école de français; lorsque j'ai été présenté au seraskier, il m'a parlé de son projet, et m'a prié de rester à Constantinople pour présider à cet établissement; il m'a fait beaucoup d'instances, et m'a pris plusieurs fois par le menton, ce qui est chez les Turcs une grande démonstration d'estime. J'avoue que j'étais tenté de me rendre à sa prière, car lorsqu'il s'agit de la langue française, je n'oublie pas les inspirations du fauteuil académique, et je suis volontiers de la propagande. Mais avant de commencer l'instruction des Turcs, je dois achever la mienne et profiter de mon séjour ici pour étudier le pays.

LETTRE LVII.

DES ÉCOLES CHEZ LES TURCS.

Péra, octobre 1830.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé des sciences et de l'état des lumières chez les Osmanlis; je vous parlerai maintenant du mode d'enseignement et des écoles établies en Turquie. Je commencerai par les mekteb ou écoles primaires : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les élémens de la religion musulmane, voilà ce qu'on enseigne dans les mekteb. Les premières lettres qu'épelle l'enfance sont celles qui composent le nom d'*Allah;* ce qu'elle apprend d'abord par cœur, ce sont les prières et le symbole des vrais croyans. Les élèves prononcent tous ensemble le même mot; en

le prononçant ils s'inclinent tous ensemble et de la même manière. Ainsi, cette institution première leur pénètre en quelque sorte par tous les sens; les mouvemens et les habitudes du corps se trouvent associés aux opérations de la mémoire et de l'intelligence : cet enseignement ressemble assez à notre enseignement mutuel.

Toutes les classes et tous les rangs se trouvent confondus dans ces écoles populaires. Les enfans des visirs et ceux des porteurs d'eau sont assis sur les mêmes nattes. On fréquente les mekteb depuis l'âge de cinq ans jusqu'à l'âge de douze à treize ans; quelquefois les petites filles vont à la même école que les garçons; elles ont néanmoins des écoles particulières tenues par des femmes, mais du reste en assez petit nombre. Tous les mekteb se ressemblent, ce sont toujours les mêmes élémens d'étude et de religion, mêlés à quelques préceptes de morale, à quelques conseils sur la civilité et la manière de vivre dans la société des Osmanlis. Chaque mekteb est dirigé par un kodja ou maître, particulièrement chargé d'enseigner le Coran; le reste est abandonné aux sous-maîtres. Chacune de ces écoles primaires est fondée par un legs pieux; car en Turquie, c'est la religion et non point le gouvernement qui fait les frais de l'éducation publique. On compte à Stamboul jusqu'à douze cents mekteb, répandus en divers quartiers. Il y a des quartiers qui en ont jusqu'à douze ou quinze. Une

foule de voix enfantines, aiguës et monotones vous avertissent du voisinage d'un mekteb. Je rencontre souvent dans les rues des enfans turcs qui vont à l'école ou qui en reviennent; point de dissipation, point de joies bruyantes parmi eux; leur maintien est calme, leur démarche lente et mesurée; ils ont déjà l'attitude et la gravité des vieux Osmanlis.

Quoique l'enseignement soit gratuit, les parens donnent ordinairement une gratification ou *bakchis* au kodja; cette gratification varie selon les facultés des familles : il y a beaucoup de pauvres gens qui donnent à peine une piastre, six ou sept sous par mois. Il arrive quelquefois que les familles riches prennent un kodja, comme on prend chez nous un précepteur, pour donner à leurs enfans les mêmes leçons qu'on reçoit dans les mekteb. Mais cela est assez rare; car de telles habitudes pourraient nuire à l'uniformité de l'enseignement; on aurait l'air d'ailleurs de renoncer à la communion des fidèles. Cet adage reçu partout : *Il faut faire comme tout le monde*, est chez les Turcs une véritable loi de Dieu.

Lorsque les jeunes Turcs sortent de l'école primaire, les uns prennent un métier, les autres vont dans les *médressés* ou colléges, établis auprès des grandes mosquées. Des maîtres, choisis parmi les principaux ulémas, enseignent dans ces médressés la syntaxe et la rhétorique, la langue arabe et persanne, la philosophie, la théologie, le droit, etc.

C'est aux dépens des mosquées, comme je vous l'ai dit, que subsistent les médressés ; chaque mosquée fournit à l'entretien d'un certain nombre d'élèves qui sont nourris par l'imaret et logés dans le collége. Comme l'étude est une chose toute religieuse, les élèves se rassemblent souvent dans les sanctuaires musulmans, et les leçons commencent après la prière de midi. Les administrateurs des mosquées ont le privilége de nommer les professeurs, en soumettant leur choix à l'approbation du mouphti.

La plupart de ceux qui fréquentent les médressés, se bornent à apprendre la syntaxe, un peu de rhétorique, et le turc choisi. A mesure qu'on avance dans les hautes classes, le nombre des étudians diminue, soit que les familles ne puissent fournir aux frais de l'éducation, soit que la plupart des Osmanlis aient peu de dispositions pour l'étude, soit enfin, et c'est ce qui arrive le plus souvent, que les élèves se dégoûtent de l'application et du travail. On a chez les Turcs une telle idée des difficultés de l'étude, qu'on donne aux écoliers le nom de softa, qui veut dire *brûlé* ou *patient*. Ceux qui ne peuvent *brûler* et *souffrir* long-temps dans les médressés, embrassent les uns des professions mécaniques, les autres la carrière des armes ; ceux qui ont une belle écriture se destinent à l'état de *kiatib* (écrivain). Les kiatib forment en Turquie une classe fort nombreuse, que la plupart des

voyageurs n'ont point assez fait connaître. Quoique la plume du kiatib ne soit qu'un roseau grossier, Mahomet nous assure que *Dieu a juré par cette plume ; la gloire que donne la plume à ceux qui s'en servent*, dit le Prophète de la Mecque, *durera pendant des siècles*. Ces paroles, que le génie de la poésie ou de l'éloquence pourrait prendre pour lui, et qui ne s'adressent cependant qu'au simple *kalem* du kiatib, sont écrites en lettres d'or sur la porte du reis-effendi, chef et patron de la classe des écrivains. Tous ceux qui copient le Coran ou d'autres livres, et qui forment la corporation des libraires, appartiennent à la classe des kiatib ; ce sont ces kiatib qui fournissent des employés et des commis au gouvernement. Toutes les pièces officielles, tout ce qui s'écrit dans le divan est leur ouvrage ; chaque ministre, chaque pacha, chaque mutzelin, chaque tribunal, a ses kiatib. Au milieu des perpétuelles révolutions du ministère ottoman, ce sont les kiatibs qui conservent les traditions du sérail, les coutumes et les habitudes politiques de chaque administration. Tous ces écrivains prêtent aussi leur talent au commerce et à l'industrie ; quelques-uns se consacrent au service du public ; dans le voisinage d'une grande mosquée, on voit presque toujours l'échoppe d'un kiatib qui sert de secrétaire à tous les gens du quartier ; il n'est point de famille turque qui ne s'honore d'appartenir à un homme exerçant la noble profession du *calem*.

En nous promenant aux champs des morts, nous avons souvent vu sur des pierres sépulcrales une plume et une écritoire, ce sont les tombeaux des kiatib.

Les softas qui suivent la carrière des études n'arrivent aux derniers degrés du doctorat qu'après de longs travaux et de rudes épreuves ; on n'admet tous les ans qu'un petit nombre de candidats pour chaque grade; ceux qu'on admet, sont ordinairement les plus instruits ou les mieux protégés; les autres sont obligés d'attendre, quel que soit leur âge; il est arrivé, m'a-t-on dit, que des muderis ou docteurs n'ont pu obtenir tous les grades de la science qu'à l'âge de soixante ans. C'est dans les médressés de Bajazet et de Soliman, que s'achèvent les études, surtout l'étude du droit; la solimanieh est l'école la plus célèbre de l'empire; on pourrait la comparer à nos anciennes universités d'Europe.

Voilà donc, pour ce qui a rapport à l'enseignement, la jeunesse turque partagée en trois classes. La première, la plus nombreuse, est celle qui est sortie des mekteb, après avoir appris la lecture, l'écriture, le catéchisme musulman ; beaucoup n'ont appris que les formules des prières. La seconde classe, ayant fréquenté pendant quelque temps les médressés, a pu s'instruire dans la syntaxe, étudier le turc choisi, se donner quelque teinture de la rhétorique, ce sont les kiatib; la troisième classe est celle des *soflas* ou brûlés, qui

poursuivent les hautes études; c'est delà que sortent les ulémas, à qui est réservé l'empire du monde intellectuel en Turquie; les ulémas représentent ce qu'il y a de plus important et de plus élevé dans la nation, et forment à la fois la magistrature, le clergé et le corps enseignant.

On parle beaucoup aujourd'hui des ulémas, et ce serait peut-être une occasion de rectifier les idées fausses qu'on s'en fait en Europe; mais peut-être faudrait-il pour cela faire un gros livre, et je n'en ai pas le loisir. Je vous dirai seulement que je trouve un peu d'exagération dans ce qu'on dit de l'opiniâtre opposition des ulémas aux réformes de Mahmoud. Quelle résistance invincible pourrait opposer aux entreprises d'un réformateur habile une magistrature nomade, qui ne demeure jamais plus de deux ans dans la même place, et qui attend son avancement de la faveur impériale? Le sultan des Osmanlis, en sa qualité de premier iman et de successeur des kalifes, ne doit-il pas conserver quelque influence sur un corps dont il est le chef suprême! Ajoutez à cela que le mouphti, chef de la loi religieuse, peut être destitué comme un visir, et que la faveur du prince distribue souvent des grades de docteur; ce qui doit affaiblir l'indépendance du corps enseignant. Une observation générale qu'il faut faire avant tout, lorsqu'on étudie ce pays-ci, c'est que tout y dépérit peu à peu, et que, dans l'opposition comme dans le gouver-

nement, on aperçoit partout des symptômes de destruction et de décadence. Le sérail a perdu sa force morale, et n'est plus qu'une vaine image de la grandeur des sultans ; les ulémas, depuis la chute des janissaires, ont pu quelquefois exprimer leur mécontentement, mais, énervés par les doctrines de la fatalité, ils n'ont plus ce fanatisme qui court au-devant du martyre, ce fanatisme qui agit et qui se montre autrement que par des malédictions ; les institutions qui rendaient le despotisme redoutable au peuple, celles qui rendaient le peuple redoutable au despotisme, semblent tomber chaque jour une à une, non pas précisément par une suite de la corruption, mais elles sont comme ces fruits détachés de l'arbre avant le temps, qui périssent dispersés sur le sol qui ne les nourrit plus, exposés au soleil qui les dessèche et les brûle sans les mûrir.

Toutefois, cet esprit de décadence s'est moins fait sentir dans les médressés et dans les mekteb que partout ailleurs. Le mode d'enseignement est ce qui a le mieux résisté jusqu'ici au temps et aux révolutions. Je vous ai dit que les chaires des mosquées étaient ouvertes à tous ceux qui avaient quelque chose à enseigner; peu de gens, il est vrai, usent de la permission; mais il n'est jamais arrivé qu'une école ait retenti d'un paradoxe ou d'une opinion contraire aux idées reçues ; aussi ne parle-t-on point de la liberté de l'enseignement en Tur-

quie; on ne parle guère de cette liberté que dans les pays livrés aux désordres de toutes les opinions, où l'anarchie n'existe pas seulement dans les idées, dans les spéculations de l'esprit, mais dans la morale et jusques dans les mœurs du peuple. Chacun alors se fait une vertu à sa manière, se fait une patrie, une religion, une conscience; comme la société se trouve dans un véritable état de dissolution, il ne reste plus que des individus, que des partis qui s'agitent dans le cahos, et chacun brûle de faire une société nouvelle avec ses systèmes ou ses doctrines particulières. Dans un pareil état de choses, la liberté de l'enseignement est la grande affaire, le grand mobile de toutes les oppositions; mais n'est-on pas plus près alors de la barbarie que d'une éducation publique qui puisse obtenir l'assentiment de la raison ou les suffrages du peuple.

Une même pensée préside à l'éducation des Turcs, et le seul aspect de la société nous révèle un enseignement uniforme. Il ne s'agit pas dans les colléges de ce pays, de faire des hommes, mais de faire des Turcs, et tous ces Turcs se ressemblent; ils se ressemblent non-seulement dans les occasions solennelles, mais dans les circonstances ordinaires de la vie; dans leur maintien et leur démarche, dans leur manière de parler, de saluer, de prier. La nation ottomane est jetée tout entière dans le même moule; on a comparé quelquefois les

peuples à un troupeau; cette comparaison, qui, dans d'autres pays, n'est qu'une image de rhétorique, est en Turquie d'une exacte vérité. La nation turque est un immense troupeau qui s'avance silencieusement et sans lever la tête. Vous jugez quel parti on devait tirer de cette uniformité, lorsque la société était pleine de vie et qu'elle marchait à la gloire; mais lorsqu'on arrive au jour de la décadence, une pareille société ne présente plus qu'une multitude d'hommes, tombés dans un même engourdissement, qui s'endorment tous ensemble, rangés côte à côte comme au champ des morts. Comme il n'y a qu'un chemin étroit par lequel tout le monde doit passer, on avance péniblement, et lorsque ce chemin étroit conduit à un abîme, il arrive que tout un peuple s'y précipite comme un seul homme.

Toutefois, l'éducation des Turcs, telle qu'elle est, a dans son organisation quelque chose qui me frappe, et me donne à penser. Les mekteb ou écoles primaires sont chargés d'apprendre à tous les membres de la famille musulmane ce qu'ils doivent savoir; vient ensuite une instruction plus étendue, une éducation supérieure; celle-là ne se donne qu'à un petit nombre; personne en Turquie ne peut ignorer ce qui doit le conduire dans la vie publique et privée; mais la société s'en tient là, et ne forme des savans, des hommes lettrés, qu'autant qu'elle en a besoin et qu'elle peut en entretenir.

Cette sagesse des Turcs m'a fait quelquefois songer à notre pauvre France, où nous voyons précisément le contraire de ce qui se passe en Turquie : ici l'éducation première qui appartient à tous est dans un état de perfection admirable ; l'éducation supérieure paraît beaucoup moins encouragée parce qu'elle est le partage du petit nombre, qu'elle est comme une exception, comme un privilége dont il importe de resserrer bien plus que d'étendre les effets et les limites. Chez nous, c'est l'éducation de tout le monde qu'on néglige et c'est l'éducation supérieure qu'on perfectionne ; on s'occupe peu de la première à laquelle on semble n'appeler personne, et qu'on laisse aller comme il plaît à Dieu ; toute l'attention, tous les soins, toutes les dépenses sont pour la seconde à laquelle tous sont appelés comme au festin de l'Évangile ; chez les Turcs, l'éducation publique se présente à moi comme une pyramide très-étendue dans sa base, et qui, à mesure qu'elle s'élève, va toujours en se rétrécissant ; en France la pyramide est renversée, et sa base est bien plus étroite que son sommet.

Aussi qu'est-il arrivé depuis quelque temps dans notre pays ? la grande manufacture des intelligences, pour parler le langage du jour, jette chaque année dans le monde une multitude d'esprits perfectionnés dont la société n'a que faire et qui ne peuvent y vivre ; que répondraient nos gouvernemens, si cette multitude intelligente qu'ils se sont plu à

former, s'élevait tout à coup contre eux et leur disait : « Nous avons été élevés pour être quelque chose dans ce monde et nous n'y sommes rien ; la fortune devait être le prix de nos lumières et nous restons misérables ; que la société périsse ou que les promesses de notre éducation ne soient pas vaines. »

Mais au moment où je parle, les hostilités n'ont-elles pas déjà commencé entre la société qui voudrait rester telle qu'elle est, et la jeunesse impatiente de la changer. Bien des gens cherchent la cause de nos révolutions dans les idées, dans les erreurs qui s'accréditent, dans la corruption des mœurs ; tout cela peut être vrai jusqu'à un certain point ; mais la véritable cause, la cause principale de cet esprit d'agitation et d'inquiétude, qui trouble les sociétés, modernes, c'est, je crois, celle que je viens d'indiquer ; je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur une question aussi triste ; il est douloureux de signaler un péril qu'on ne peut prévenir, et d'avoir à parler d'un mal sans remède ; chaque peuple porte avec lui les germes de sa ruine, comme chaque individu le principe de sa fin, et ce qu'il y a de plus fâcheux pour les sociétés humaines, c'est qu'elles prennent presque toujours les maladies dont elles doivent mourir, pour de la vie, de la prospérité et de la gloire. Malheur à ceux qui leur disent la vérité, car elles sont souvent plus disposées à lapider ceux qui les avertissent qu'à pro-

fiter de leurs avis. Aussi se glorifie-t-on d'ajouter au mal, et tandis que toutes les voix s'élèvent pour célébrer le siècle des lumières, la destruction arrive comme un voleur de nuit, *sicut latro*.

Je ne vous parle pas des écoles spéciales, entretenues par le gouvernement; parmi ces écoles, on distinguait celles de l'arsenal, de l'artillerie et du génie. La plupart des voyageurs ont parlé du collége des itchoglans, établi dans le faubourg de Péra; c'est là que s'élevait la jeunesse qui fournissait au sultan ses serviteurs les plus dévoués et les plus habiles; cet établissement magnifique est maintenant abandonné et tombe en ruines; le gouvernement de la Porte avait d'abord eu le projet de le remplacer par une école militaire; mais, comme cela arrive souvent dans les révolutions, on s'en est tenu à détruire ce qui existait.

Les rayas n'ont à Stamboul que des écoles primaires qui ne sont pas aussi bien tenues que celles des Turcs; les Osmanlis qui n'ont pas encouragé pour eux l'éducation supérieure, n'ont pas dû la protéger pour les sujets tributaires. L'éducation perfectionnée d'un raya ne leur présentait que l'idée d'un ennemi plus difficile à soumettre, ou d'un esclave plus difficile à contenir.

LETTRE LVIII.

SUR LES MURAILLES EXTÉRIEURES DE CONSTANTINOPLE ET SUR LA PRISE DE CETTE VILLE PAR LES CROISÉS ET PAR LES TURCS.

Péra, octobre 1830.

Je n'ai point eu jusqu'ici à parler des armées de la croix, si ce n'est pour indiquer leur passage à travers les îles de la Méditerranée; mais depuis que je suis arrivé à Constantinople, je n'ai point oublié que cette capitale vit plusieurs fois sous ses murs d'innombrables multitudes de pélerins venus de l'Occident, qu'elle eut souvent à souffrir de leurs violences, et qu'enfin elle devint leur conquête. J'ai fait, à plusieurs reprises, le tour de la cité impériale pour examiner les lieux où campèrent les croisés, les lieux où se dirigèrent leurs attaques ;

j'ai relu les chroniqueurs et les historiens des croisades, en présence de ces murailles en ruines qui furent témoins des misères, des excès et de la bravoure des soldats du Christ. Vous qui connaissez si bien les antiquités de Constantinople, vous aimerez à me suivre dans cette promenade avec les vieux croisés ; vous ne verrez pas sans quelque plaisir nos chevaliers de Flandre ou de Champagne entrer dans Constantinople par des portes que vous avez découvertes vous-même; tout autre pourrait bien s'ennuyer à la lecture de cette lettre; mais, en m'adressant à vous, je me sens plus à l'aise, car je vais parler à vos souvenirs [1].

Nous commencerons par la première croisade. La grande armée de Godefroi de Bouillon avait traversé la Thrace; elle arriva devant Bysance par les routes de Sélivrée et d'Andrinople. Les tentes des croisés se déployèrent sur ce terrain onduleux et découvert, coupé dans tous les sens par des routes la plupart pavées, où se trouvent aujourd'hui les villages de *Vitros*, de *Maltépé*, de *Daoud-Pacha;* j'ai souvent parcouru ce plateau, sur lequel on aperçoit des terres de labour, des vignes, une grande quantité de jardins, et quelques cimetières

[1] Cette lettre est adressée à M. Lechevalier que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois dans le cours de ce voyage ; M. Lechevalier est, après Pierre Gilles, le premier qui ait su déblayer les décombres de la vieille Bysance, et ses recherches nous ont beaucoup servi pour cette partie de notre travail.

plantés de cyprès. Après être restée quelques jours dans ces campagnes voisines de la capitale, l'armée de Godefroi traversa le Cydaris (maintenant Kiat-kana-souiou) sur un pont de pierre et se rapprocha de la rive occidentale du Bosphore.

Les tentes des pélerins furent plantées dans les vallées de *Belgrade* et de *Pirgos ;* les soldats de la croix occupaient les beaux édifices bâtis par les Grecs sur les bords du canal. Godefroi de Bouillon avait son quartier général dans la vallée de *Buyuk-deré*, où le voyageur visite avec respect le vaste platane qui porte encore son nom. A la suite de quelques rixes sanglantes entre les Latins et les Grecs, Godefroi, craignant d'être enfermé dans un espace étroit, se hâta de repasser le Cydaris, et de reprendre sa position sur le plateau de *Maltépé* d'où il dominait la ville. L'armée des croisés se répandit de là dans les campagnes voisines, et enleva tout ce qu'elle put trouver de vivres et de bestiaux. Guillaume de Tyr parle d'un combat qui fut alors livré près de l'église *Saint-Côme et Saint-Damien* et du palais des *Blaquernes*, à l'angle nord-ouest de la ville. Anne Comnène ajoute que les croisés entreprirent de mettre le feu à une des portes de la ville, située près de l'église *de Saint-Nicolas*. Cette porte existe encore maintenant ; les Turcs l'appellent *haivan hissari capou* (porte du château des animaux). Elle se trouve en face de la pointe du hâvre, dans le quartier habité par les Juifs ; il pa-

rait que de ce côté la ville n'avait point de fossés; aussi les murailles étaient-elles bâties plus solidement; elles sont parfaitement conservées; fondées sur le roc vif et fermées d'énormes pierres, elles présentent au premier coup-d'œil l'aspect d'une construction cyclopéenne.

Cependant la paix se rétablit entre les Grecs et les croisés; Alexis, impatient de délivrer sa capitale du voisinage et de la présence de toutes ces armées qui arrivaient chaque jour de l'Occident, obtint des chefs qu'ils passeraient le détroit avec leurs troupes. D'après les traditions les plus probables, et d'après l'aspect des lieux, on doit croire que la plupart des pélerins s'embarquèrent aux ports de *Thérapia* et de *Buyuk-déré*, et qu'ils abordèrent aux endroits qu'on appelle l'Échelle du grand-seigneur (*Soultanié Iskelessi*); le passage dut se faire en même temps à l'endroit où s'élèvent les deux châteaux, et sur plusieurs autres points de la côte depuis *Buyuk-déré* jusqu'à la pointe de *Tophana*.

Vous savez qu'après la prise de Jérusalem dans l'année 1100, il partit d'Europe d'innombrables bandes de pélerins. Toutes ces bandes passèrent par Constantinople; elles avaient à leur suite la discorde, la licence, la misère et tous les désordres qu'elle enfante. Les Lombards et les pélerins d'Aquitaine attaquèrent successivement la ville impériale, les uns du côté du palais des Blaquernes, les

autres près de la porte oblique appelée aujourd'hui *Egri-Capou*. Ces attaques qui n'étaient que l'œuvre de la discorde et de la sédition, n'offrent rien d'assez important pour que l'histoire s'y arrête; seulement, on se rappelle avec un intérêt de curiosité ces lions et ces léopards nourris dans les fossés de la ville, que l'empereur voulut opposer à la bravoure des guerriers francs; dans cette lutte étrange qui retraçait en quelque sorte une image des combats du cirque, on vit des croisés blessés ou déchirés sous les griffes ou sous la gueule de ces bêtes du désert, devenues en ce moment comme les gardiens de l'empire; mais bientôt les lions, dit Orderic Vital, furent tués à coups de pieux et de javelots, les léopards effrayés s'enfuirent *en grimpant comme des chats le long des murs*, et les Latins, vainqueurs de ces animaux terribles, remplirent d'épouvante la capitale d'Alexis.

Lorsqu'on relit les chroniques contemporaines, et qu'on y voit la haine qui animait les guerriers de l'Occident contre l'empereur grec, lorsqu'on voit d'un autre côté quelle était leur multitude, quelle était leur audace, on s'étonne que Bysance ne soit pas tombée au pouvoir des Latins dès le temps de la première croisade. Dans la seconde guerre sainte, la cité impériale eut encore à souffrir de la présence de deux grandes armées. L'armée des Allemands, à son arrivée devant Constantinople, campa non loin de la capitale, *vers ces*

douces retraites où l'on vient oublier les ennuis de la ville, lieux enchantés où les fleurs exhalent partout leurs parfums, et que des arbres touffus couvrent de leurs frais ombrages. Cinnam dont j'emprunte ici les expressions, désigne par ces paroles la vallée des eaux douces déjà renommée à cette époque comme un site charmant et comme le rendez-vous des habitans de la capitale. L'histoire ne dit pas que les Allemands aient commis aucune violence envers les Grecs; les croisés français conduits par Louis VII, quoiqu'ils eussent été mieux accueillis que les Allemands, montrèrent moins de modération; pendant qu'ils campaient sur les bords du Cydaris, un tremblement de terre renversa une partie des murailles de la ville du côté de la campagne : l'évêque de Langres proposa aux chevaliers et aux barons d'entrer dans Bysance par le chemin que la Providence venait de leur ouvrir. L'empereur Manuel Comnène qui régnait alors, eut beaucoup de peine à déterminer les pélerins de France à passer le Bosphore, et lorsque ceux-ci furent campés sur la rive asiatique, ils se repentirent avec amertume d'avoir laissé derrière eux une ville ennemie. Dans la troisième croisade, les Français et les Anglais prirent la route de la mer; les croisés allemands traversèrent seuls l'empire grec; Frédéric Barberousse qui les conduisait avait ravagé la Thrace, et s'était emparé de toutes les villes situées sur son passage; l'empereur Isaac Lange, après avoir

opposé une vaine ostentation à la marche triomphante de Frédéric, s'occupa prudemment de détourner l'orage qui menaçait la capitale, et détermina l'empereur d'Occident à s'embarquer avec son armée à Gallipoli. Ce n'est que douze ans après la troisième croisade que devaient s'accomplir les menaces des guerriers latins et que la superbe Bysance tomba au pouvoir des Vénitiens et des pélerins venus de la Champagne et de la Flandre.

Nous allons suivre ici pas à pas un chroniqueur, témoin oculaire et compagnon d'armes des croisés. La flotte de Venise qui portait les guerriers de l'Occident, aborda à Calcédoine, puis à Scutari que la chronique appelle *Scutaire;* l'armée des croisés débarqua sur cette partie de la côte, et campa pendant quelques jours dans cette vaste plaine que nous voyons aujourd'hui couverte de tombes et de cyprès. Les chefs de la croisade, dit Villhardouin, *tinrent leur parlement*, et ce *parlement* fut tenu à cheval, au milieu des champs. Ils voyaient devant eux, d'un côté, Bysance avec ses hautes tours, de l'autre, la colline des Figuiers, appelée maintenant la colline de Péra, où l'usurpateur Alexis avait fait assembler une armée. Ce spectacle ne fit qu'exciter leur enthousiasme guerrier; les trompettes donnèrent le signal, et les croisés, rentrant dans leur flotte, débarquèrent sur le rivage d'Europe; la partie de la rive où ils firent leur débarquement est celle qui s'étend entre Bechiktach et

la pointe de Tophana; les Grecs n'osèrent point attendre les croisés et revinrent dans Constantinople sans combattre; les Latins vinrent camper devant la tour de Galata, où aboutissait la chaîne qui fermait le port, et *bien virent les barons se ils ne prenoient cette tor et se ils ne rompoient cette chaîne, ils étoient morts et mal baillis.* Les croisés, après avoir passé la nuit dans le quartier habité alors par les Juifs, se disposaient à livrer un assaut à la forteresse; les Grecs qui la gardaient, firent une sortie et furent repoussés; les guerriers latins les poursuivirent et entrèrent dans la tour; *ainsi fu le chastiaux de Galathas pris, et li port de Constantinople gagné par force.* La flotte de Venise put alors briser chaîne et entrer dans la corne d'or.

La tour de Galata, long-temps occupée par les Génois sous les empereurs grecs, avait été conservée jusqu'à nos jours. Depuis la domination des Turcs, elle servait de fanal et de lieu d'observation pour les incendies; un incendie l'a détruite il y a quelques mois. On s'occupe maintenant d'en abattre les décombres, pour rebâtir une tour nouvelle qui aura la même destination. Le lieu où aboutissait la chaîne qui fermait le port, a été reconnu par Pierre Gilles, qui nous dit que de son temps on appelait ce lieu, *Porta Catena;* la porte de la ville à laquelle cette chaîne était attachée, existe encore sous le nom de *balouk-basar* (la porte du marché aux poissons).

Maîtres de Galata, les croisés résolurent d'attaquer la ville impériale par terre et par mer; la flotte vénitienne s'avança vers le fond du hâvre; les croisés français traversèrent le Cydaris sur un pont de pierre, et vinrent camper entre le palais des Blaquernes et le *chastel de Bohemond, qui ere une abaye close de murs* (le Cosmidium ou le monastère de Saint-Côme et Saint-Damien). Le maréchal de Champagne, en racontant les événemens du siége, nous dit que l'armée des chevaliers et des barons ne put assiéger qu'une des postes de Constantinople; *et ce fut mult grant merveille, que pour un homme qui étoit en l'ost, étoient-ils deux cents en la ville.* Le chroniqueur ne désigne pas dans son récit la porte qui fut assiégée; mais on doit croire que les Français, dans leurs attaques, se rapprochèrent le plus qu'ils purent de la flotte de Venise; leurs échelles, dit Villhardouin, furent dressés *à une barbacane emprès la mer.* L'historien grec Nicétas rapporte que les Flamands et les Champenois s'avancèrent du côté du monastère de *Saints Côme et Damien*, et qu'ils vinrent camper auprès de la colline, d'où s'apercevait le palais des *Blaquernes;* les habitans voyaient du haut des murs (c'est toujours Nicétas qui parle), les tentes de leurs ennemis, et pouvaient entendre parler ceux qui campaient à *Geroslemur*, dont ils ne se trouvaient séparés que par le rempart. Il faut conclure des récits de Nicétas et de Villehardouin que les tentes

des croisés couvraient l'espace occupé aujourd'hui par le village ou le faubourg d'*Eyoub*, et qu'elles s'étendaient vers l'extrémité méridionale du port.

Le point d'attaque qu'avaient choisi les croisés français était celui qui présentait le plus de difficultés pour un assaut; les murailles devant lesquelles ils étaient campés, et qui existent encore en partie, s'élevaient plus haut que partout ailleurs; les Grecs ne leur laissaient point de repos, et sortaient par une porte située au-dessus du palais des Blaquernes (vraisemblablement la porte oblique ou la porte *Karsia Poli*, appelée aujourd'hui *Egri Capou*). Dans un assaut général, quinze guerriers français seulement parvinrent au sommet d'une échelle, et deux d'entre eux furent faits prisonniers. L'attaque des Vénitiens, du côté du port, fut plus heureuse; la flotte *s'étendoit à trois arbalètées*, le long des remparts. Les mangonaux firent une large brèche, par où les assaillans se précipitèrent sur les pas de leur doge, qui *vieil home étoit et goute ne veyoit*. Vingt-cinq tours qui gardaient la ville du côté du port, tombèrent au pouvoir des Vénitiens. Les Grecs accouraient de toutes parts pour repousser leurs ennemis victorieux; ceux-ci mettent le feu aux quartiers voisins des murailles, et se retranchent derrière un vaste incendie.

Ce fut alors que l'empereur Alexis sortit avec toute son armée, par *autres portes situées bien loin d'une lieue de l'ost*. Ces portes ne pouvaient être

que la porte *Dorée*, la porte *Selivrée* et la porte *Bouchée* (*Kapaneu, Capouni*); *Bien sembloit périllose chose*, ajoute Villhardouin, *que les croisés françois n'avoient que six batailles, et les Grecs en avoient bien soixante.* Le doge de Venise, averti du danger où se trouvaient les chevaliers et les barons, accourut avec les siens. L'armée impériale s'était approchée à la portée du trait; mais l'empereur Alexis, soit qu'il fût satisfait d'avoir suspendu l'attaque des Vénitiens, soit qu'il n'osât combattre les guerriers français, se retira tout à coup vers *Philopas*. *Philopas* ou *Philopatrium*, était un palais impérial bâti hors de la ville, près de la porte Selivrée. Il n'en reste plus aucun vestige; les Grecs ont eu long-temps en ce lieu une chapelle qu'ils appelaient *Balukli*, ou l'église des poissons [1].

Cependant l'usurpateur Alexis résolut d'abandonner sa capitale, et toutes les hostilités furent

[1] Beaucoup de voyageurs ont parlé de ce caloyer qui faisait frire des poissons le jour de l'entrée de Mahomet II à Constantinople : comme on lui annonçait le triomphe des Turcs, « Bah ! s'écria-t-il, je croirais plutôt que ces poissons vont ressusciter et sortir de la poêle. » Et ausitôt le cénobite incrédule vit les poissons sauter dans un baquet d'eau qui était près de là. L'église, bâtie en mémoire de ce miracle, a été détruite par les Turcs au commencement de la révolution grecque ; mais la légende veut que les poissons, qui datent de la conquête de Mahomet II, aient survécu à ce dernier désastre. Nous avons vu au milieu des ruines de l'église grecque un pauvre caloyer qui entraîne le voyageur auprès d'un petit bassin, pour lui redire encore : *Idhos psari, effendi; Voici les poissons, monsieur.* Il faut dire en passant que cette histoire est une fable comme on en raconte beaucoup en

suspendues. Lorsque, plus tard, la guerre recommença, les croisés n'attaquèrent point la cité impériale du côté de la terre. Les Vénitiens et les Français réunirent tous leurs efforts contre les remparts qui bordaient le hâvre; on avait disposé les attaques de telle manière, qu'au rapport de Villhardouin, le premier assaut *s'étendait à une demi-lieue française*. Cet assaut dura jusqu'après l'heure de nones; on se battait *mult dur* en plus de cent lieux à la fois. Les croisés ayant été repoussés, les chefs *tinrent parlement*, et décidèrent qu'on recommencerait l'attaque; le second assaut fut plus vif que le premier, et dans le choc du combat, il *semblait que la terre se fondit*. L'attaque dura ainsi longuement, tant *que notre sire Jésus-Christ fit lever un vent qu'on appelle boire* (borée ou le vent du nord) *et bota les nefs et les vessiaux sur la rive plus qu'ils n'étaient devant*. Deux nefs liées ensemble, dont l'une *avait nom la Pélerine, l'autre li Paradis, approchèrent à une tor l'une d'une part, l'autre de l'autre;* bientôt un Français et un Vénitien parviennent à la tour; ils sont suivis par les plus braves de leurs compagnons; on dresse ensuite les échelles contre les murs; quatre tours sont prises; on abat trois portes de la ville; telle est la relation abrégée

Orient; à l'époque du siége de Constantinople par les Turcs, toutes les campagnes voisines devaient être occupées par les armées du Croissant, et les guerriers musulmans ne devaient guère laisser aux caloyers qui étaient aux portes de la capitale, le loisir de faire frire des poissons.

du maréchal de Champagne; Nicétas qui raconte les mêmes événemens, rapporte que deux soldats, montés sur une échelle *vis-à-vis du Pitrion*, montèrent dans une tour; en même temps un soldat nommé Pierre, qui avait la taille d'un géant et dont le casque était comme une tour, entra par *la porte qui était près du Pitrion*. Cette porte a été conservée, et les Turcs l'appellent *Petri capoussi*. Elle était dans le quartier désigné par *Phransès* sous le nom de *regio Petri*. Les trois portes dont parle Villhardouin, et qui furent prises d'abord par les croisés, étaient sans doute la *Porte sainte*, celle de *Petrion*, et la porte impériale; elles existent encore toutes les trois; la première est appelée *Aia-kapoussi*, la seconde, comme je viens de le dire, *Petri capoussi;* la troisième *Balart* ou *Palat* (porte du palais). Nicétas dit qu'il se fit un grand carnage à cette dernière porte et dans le voisinage du palais des Blaquernes. Alexis Mursufflé, qui avait usurpé la pourpre, voyant les Latins maîtres de la ville, *chevaucha*, dit Villhardouin, par plusieurs rues, le plus loin qu'il put, de *celle de l'Ost*, et vint à une porte qu'on appelle *porte Oirée* (porte Dorée) par laquelle il *déguerpit de la cité*. » Ainsi Constantinople fut prise par les croisés l'an 1204, le *lundi de Pâques-fleuri*.

La porte *Dorée* par laquelle sortit l'usurpateur Mursuffle, est située à l'angle oriental de la ville. Ce fut de ce côté là et par cette même porte, que

les Grecs rentrèrent dans la cité impériale, soixante ans après la conquête des Latins. Une maison de ce quartier, située près des remparts, avait une issue secrète dans la campagne; quelques soldats de Jean et de Michel Paleologue pénétrèrent par cette issue, abattirent à coups de hache la porte Dorée, et la ville fut reconquise. J'ai passé plusieurs fois devant la porte Dorée, qui fut murée dans les derniers temps du Bas-Empire à cause de certaines prédictions et qui n'a pas été rouverte par les Turcs.

SUITE

DE LA LETTRE LVIII.

SIÉGE ET PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS.

Péra, août 1830.

Le siége à la suite duquel les Turcs s'emparèrent de Bysance, commença au mois d'avril 1453, et dura plus de cinquante jours. « *Un matin*, dit l'historien Cogia-effendi, *pendant que l'armée lumineuse du soleil s'avançait pour s'emparer du château des ténèbres, l'avant-garde victorieuse du grand sultan (Mahomet II) arriva sous les murs de Constantinople;* bientôt l'armée impériale, *semblable à une mer sans limites et à mille torrens impétueux*, se précipita sur ses traces et vint assiéger la place du côté de la terre. » Les murailles de la ville furent atta-

quées dès le commencement du siége, sur toute la ligne qui s'étend depuis la porte Dorée jusqu'à l'angle qui domine le fond du hâvre, ce qui comprend un espace de cinq ou six mille anglais. Dans les attaques des Latins, on avait employé toutes les machines de guerre connues des anciens; dans le dernier siége, on joignit aux moyens de destruction en usage jusqu'alors, tous ceux qu'avait inventés le génie des modernes. Le terrible appareil des béliers et des catapultes s'y déploya avec celui de l'artillerie dont l'usage venait de s'introduire en Europe, et que les Turcs ne dédaignèrent point, quoiqu'elle fût une invention des chrétiens. La flamme vomie par ces *instrumens au corps d'airain, à la bouche enflammée*, jetait la douleur et le trouble *parmi les mécréans;* la fumée qui s'en échappait, rendait le jour semblable à la nuit sombre, et la face du monde *devint aussi obscure que la noire destinée des infidèles*. En même temps, les flèches, partant de l'arc comme des messagers du trépas, *annonçaient aux ennemis le jugement des destins*, les balistes *envoyaient aux gardiens des tours et des remparts les arrêts du Coran*. J'ai vu sur toute la ligne les brèches qui furent faites aux murailles dans ces terribles combats, et la reine des cités est encore là, étendue sur le champ de bataille, couverte de ses armes émoussées et de ses mortelles blessures; la plupart des inégalités de terrein que nous voyons autour de nous, sont aussi le résultat de ce siége si formi-

dable, qui, semblable à plusieurs tremblemens de terre, abattit les tours, ébranla les remparts, et bouleversa jusqu'au sol foulé par les armées.

Cependant les efforts et la multitude des assiégeans, toutes les foudres déployées contre la ville, n'avaient pu la réduire; les fossés, les hautes murailles, le courage des Grecs, semblaient avoir lassé l'ardeur impétueuse des Musulmans. Ce fut alors que la flotte de Mahomet fut transportée par terre des eaux du Bosphore dans celles du hâvre. Les Musulmans (je copie ici le récit des historiens turcs), tirèrent de la mer sur le sol, leurs *vaisseaux aussi grands que des montagnes;* après les avoir frottés de graisse et pavoisés, ils les firent *glisser sur la terre dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots* qui baignent les murs de la cité. J'ai suivi le chemin que prit la flotte musulmane, partie de la vallée de *Dolmak-bachi*, s'avançant derrière le champ des morts, gravissant la colline de Péra, et redescendant par la vallée profonde de Saint-Dimitrie jusqu'au quartier appelé *Kassan-pacha*. Les Musulmans purent alors attaquer le côté de la ville par lequel étaient entrés les croisés italiens et français.

J'ai souvent interrogé les Turcs sur la conquête de Constantinople; pour toute réponse, ils m'ont montré les boulets de granit, placés comme des trophées sur la porte Top Capoussi, autrefois la porte de Saint-Romain. Ils n'en savent pas davan-

tage, et paraissent ignorer les attaques faites sur d'autres points; les énormes brèches qu'on rencontre presque partout, attestent cependant que la ville fut pressée de tous les côtés, et que les remparts du côté de la terre, furent attaqués depuis la porte de Selivrée jusqu'à la porte Oblique, tandis que le phanar, défendu vaillamment par le grand duc Notaras, se trouvait en butte à des assauts opiniâtres. Les traditions des Turcs s'attachent ainsi exclusivement à Mahomet II; ils ne s'occupent que des lieux où il était présent, et ne voyent dans tous ces combats que la porte Saint-Romain devant laquelle le sultan avait planté ses pavillons victorieux. Un souvenir, un spectacle plus touchant occupe l'attention des voyageurs européens. Qui ne se rappelle avec attendrissement le sort du dernier des Constantin, se dévouant à sa patrie en péril, et périssant sous les ruines de son empire? On voudrait connaître ses dernières actions, ses dernières paroles; on voudrait savoir surtout en quel endroit il succomba; comme la plupart des historiens contemporains s'accordent à dire que Paléologue défendait la partie des remparts attaqués par Mahomet II, on en a conclu généralement qu'il était mort devant la porte Saint-Romain, comme le brave Hector, qu'il avait pris pour modèle, était mort devant les portes Scées. Un arbre magnifique, dit un voyageur anglais, élève en ce lieu ses rameaux sur une muraille écroulée, comme

pour marquer la place où tomba le dernier des héros grecs. L'aspect des lieux et la lecture approfondie des historiens ne me permettent point de partager cette opinion; je vais vous exposer en peu de mots mes motifs.

Cogia-effendi, quoique son récit soit fort incomplet, et quelquefois inexact, peut cependant nous fournir quelques lumières et nous conduire à la vérité. Si on en croit l'historien turc, l'empereur grec chargea les Génois et les Vénitiens de réparer la *partie des remparts située au midi de la porte d'Andrinople*. Il y eut là d'effroyables assauts livrés par les Turcs: pour ne pas laisser aux assiégés le temps de réparer leurs murailles démolies, les Musulmans poursuivaient leurs attaques pendant la nuit, et portaient des flambeaux au bout de leurs lances, ce qui, selon l'expression de l'historien ottoman, *faisait ressembler le champ de bataille à un jardin semé de roses et de tulipes*. Ce fut dans un de ces assauts, que Justiniani, chef des guerriers francs, fut atteint d'une flèche, et que le désordre se mit dans la troupe qu'il commandait. Dans le même temps, (c'est toujours le récit de Cogia-effendi) l'empereur grec, entouré de ses soldats les plus braves, *était dans son palais, situé au nord de la porte d'Andrinople*, et cherchait à en défendre les avenues contre les guerriers musulmans. Lorsqu'il apprit que l'ennemi avait franchi les murailles de la ville, il quitta sa demeure royale pour secourir

ceux qui fuyaient, et plusieurs des assiégeans qui couraient au pillage, tombèrent sous ses coups; après plusieurs exploits, il fut renversé de son cheval sur la terre ensanglantée, et périt de la main d'un soldat turc, blessé lui-même, et gisant parmi les morts. Les auteurs grecs ajoutent à ce récit que les assiégés, poursuivis par les Musulmans, se pressèrent en foule à la porte *Carsia* (Egri-capou,) et que, de ce côté, on vit paraître Constantin, *monté sur un cheval fougueux;* comme les Turcs venaient d'envahir le quartier du Phanar, et qu'ils entraient par la porte et les brèches *d'Egri-capou*, l'empereur et les compagnons qui lui restaient, se trouvèrent tout à coup entre deux troupes d'ennemis, toutes deux victorieuses; il ne put leur résister, et ce fut sans doute dans l'horrible désordre qui dut suivre cette double invasion des Turcs, que disparut Paléologue; on voit encore près de la porte *d'Egri-capou*, les restes assez bien conservés d'un palais que les traditions ont appelé jusqu'ici le palais de Constantin; ce palais est situé dans un lieu élevé et domine toutes les ruines du voisinage; on pouvait suivre de là tous les mouvemens du siége et veiller sur tous les points menacés; la construction de cet édifice ne paraît pas remonter plus loin que le règne de Paléologue, et tout nous porte à croire qu'il fut bâti par ce prince peu de temps avant l'attaque des Musulmans. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la place où succomba le

dernier des empereurs grecs ; pour ceux qui veulent honorer la mémoire de ce héros du patriotisme, quel plus beau mausolée, quel plus digne monument que ces nobles ruines qui portent encore son nom ?

Je viens de vous faire l'histoire des murailles de Constantinople, au moins pour ce qui regarde les croisades et la conquête des Turcs. J'ai visité très-souvent ce qui reste de ces remparts extérieurs de la ville, qui avaient fini par enfermer dans leur enceinte tout l'empire romain ; aujourd'hui les murailles de la ville du côté du port, sont presque partout détruites ; plusieurs des portes, placées de ce côté, n'existent plus, ou sont en ruines ; en revenant du fond de la corne d'or, à la pointe du sérail, on voit des murs rétablis et rebâtis à neuf, d'après le plan de l'ancienne construction : lorsque l'étranger voit par dessus ces murailles reblanchies, la pointe dorée des kioskes, la cime verdoyante des cyprès, il juge facilement que de pareils remparts ne défendent plus que des jardins solitaires, et les voluptés jalouses des sultans. Du côté de la Propontide, les murs extérieurs de la cité n'ont jamais été exposés aux assauts de l'ennemi, et n'ont eu à souffrir que des ravages du temps, du voisinage des flots, et des tremblemens de terre. Lorsqu'on regarde du côté de la mer cette partie de la ville, on ne voit çà et là que de vieux remparts montrant leurs briques et leurs pierres grisâtres ;

des tours délabrées, qui paraissent comme suspendues au rivage, des créneaux à demi démolis, et de vieilles maisons de bois, mêlant ensemble leurs ruines. Vers l'angle méridional de la ville, on peut voir encore debout l'arc de triomphe de la porte Dorée, et le château des Sept-Tours, jadis une prison redoutée des chrétiens, des janissaires, même des sultans, maintenant un édifice solitaire et presque abandonné.

Je reviens aux murailles extérieures qui regardent la campagne; en suivant la route qui borde la cité, on ne se lasse point d'admirer d'un côté les forêts de cyprès qui couvrent les cimetières, de l'autre, des touffes d'arbousiers, d'oliviers sauvages, sortant des masures, s'échappant du flanc d'une muraille, ou couronnant le sommet d'une tour; si j'avais le talent de la peinture, au lieu de vous écrire une lettre, je vous ferais un tableau; je vous montrerais les fossés d'une capitale, à moitié convertis en jardins, les bois verdoyans, la parure des saisons, croissant sur des brèches faites par le boulet, et montant sur les créneaux de la porte du *Canon;* ce tableau de la nature agreste et des tours qui furent le théâtre du carnage, pourrait servir de pendant à ce bouclier d'Achille si poétique, où le génie d'Homère mêle partout, aux images sanglantes des combats, l'aspect des vertes campagnes, l'aspect des vendanges et des moissons.

Il suffit d'avoir vu les murailles de Constanti-

nople, telles qu'elles ont été conservées jusqu'ici, pour se convaincre que les Grecs regardaient leur capitale comme leur dernier asile, et leur dernière espérance de salut; aussi tout le patriotisme des empereurs consistait-il à faire bâtir ou réparer les portes et les murailles de la ville; rien n'était plus glorieux pour les successeurs de Constantin que d'ajouter quelque chose aux fortifications comme aux embellissemens de la cité impériale. Les travaux de ce genre étaient comparés par la flatterie des Grecs à ceux de Minerve et d'Apollon; quelquefois, on invoquait, dans une inscription gravée sur la pierre, le Dieu qui mourut pour sauver le monde. L'opinion commune attribue au feu grégeois la conservation de Bysance; c'est un préjugé historique, que Montesquieu n'a pas dédaigné d'adopter dans son livre immortel; nous ne voyons pas dans les siéges dont nous avons parlé que les Grecs aient fait un grand usage du feu grégeois, pour défendre leur ville; la vérité est que Bysance plaçait principalement son salut dans la hauteur de ses remparts, dans le nombre de ses tours; Nicétas, après avoir raconté la prise de Constantinople, ne parle pas du feu grégeois, mais il s'en prend aux murailles de la cité qui n'ont pas rempli l'espoir des empereurs et du peuple. Lorsque j'eus franchi la porte Dorée, nous dit cet historien, et que je fus sorti de la ville livrée aux fureurs des Latins, *je me plaignis aux murailles de ce qu'elles demeuraient in-*

sensibles aux grandes calamités publiques, et qu'elles se tenaient encore debout au lieu de fondre en larmes. Ainsi les Grecs regardaient leurs remparts, comme les dieux termes, comme les véritables gardiens de l'empire.

Les Turcs ne paraissent pas avoir la même pensée, et leur préjugés nationaux ne leur permettent pas de croire qu'ils puissent jamais être attaqués dans *Stamboul la bien gardée.* Dans le dernière guerre des Russes, l'armée de Diébitch s'approchait de la capitale; l'idée ne leur est pas même venue de relever les tours démolies et de fermer une seule brèche des murailles. Ces murs, depuis l'entrée de Mahomet dans la ville, n'ont subi aucun changement, n'ont jamais été réparés; si jamais les chrétiens rentraient victorieux dans la cité de Constantin, ils pourraient passer par les brèches qu'avait faites l'artillerie des Turcs, et trouveraient les remparts, les tours, les portes de la ville telles qu'elles étaient au jour de la conquête des barbares.

P. S. Je dois vous avouer, avant de terminer ma lettre, que j'ai reconnu une erreur grave dans laquelle je suis tombé, et dont il m'importe d'avertir mes lecteurs; j'ai dit, dans la description que j'ai faite de Bysance, que les fossés de la ville se *convertissaient en un canal large et rapide*, et *que cette ville artificielle pouvait être alternativement environnée par les eaux ou par le continent.* Il suffit d'a-

voir vu le terrein exhaussé sur lequel la ville est bâtie du côté de la campagne, pour être assuré que jamais les fossés n'ont pu être remplis d'eau; ces fossés se trouvent au-dessus du niveau de la mer et des rivières qui se jettent dans le port. J'avais commis cette inexactitude topographique, d'après une assertion d'*Émanuel Chrysoloras*, adoptée par Gibbon; cet Emanuel Chrysoloras, venu de la Grèce en Italie, m'avait inspiré trop de confiance; il est arrivé quelquefois à des rhéteurs, mais je ne le savais pas alors, de sacrifier des vérités trop simples aux ornemens de la rhétorique; mes voyages me font revenir chaque jour de ma crédulité.

LETTRE LIX.

DES ÉTABLISSEMENS DE CHARITÉ CHEZ LES TURCS.

Péra, octobre 1830.

Après avoir visité quelques-unes des prisons de Constantinople, j'ai voulu connaître les hôpitaux et les établissemens de charité que renferme cette capitale : parmi ces établissemens de charité, se présentent d'abord les *imaret* ou *cuisines* des pauvres. On y distribue du pain, du riz et de la viande; cette distribution a lieu deux fois par semaine; dans quelques imaret, elle a lieu tous les jours; pour avoir part à la distribution, il faut se présenter avec l'autorisation des administrateurs de la mosquée, et un certificat de l'iman du quartier. Stamboul n'a pas un imaret, qui ne nourrisse au moins

deux ou trois mille personnes, sans compter des étudians ou softa, et quelquefois les desservans des mosquées, les gardiens des bibliothèques dont l'entretien est à sa charge. La multitude des Osmanlis, inscrits dans les imaret, s'accroît chaque jour en proportion de la misère publique; si j'en crois les habitans de Pera les mieux informés, je ne crains pas de vous dire que dans le moment où je vous parle, la bonne moitié des familles turques de la capitale vit des distributions de la charité.

Stamboul renferme d'autres établissemens moins connus; ce sont des maisons ou des édifices très-vastes, destinés à recevoir les infirmes et les pauvres gens sans asile. Les salles y sont spacieuses et bien aérées, mais on n'y trouve d'autres meubles, d'autres lits que de grands sophas circulaires, sur lesquels trente ou quarante personnes restent étendues la nuit et le jour. A chacun de ces hospices, se trouve réuni un jardin où les malades peuvent prendre l'air; on n'y a pas oublié les fontaines pour les ablutions. Chacun de ces établissemens a beaucoup de gens employés au service des infirmes. Ces hospices sont appelés en turc, *darousch-schifa,* (maison de la guérison,) ou *dewakane,* (maison des médicamens,) ce qui semblerait prouver qu'ils étaient autrefois des hôpitaux comme ceux que nous connaissons en Europe. Les traditions de Stamboul ajoutent que plusieurs de ces hôpitaux, tels que celui de Solimanieh, ont eu en d'autres

temps une assez grande célébrité. L'hôpital de Soliman, nous dit-on, avait quatre-vingts coupoles d'où se répandaient l'air et la lumière, soixante-dix salles, deux cents serviteurs, d'habiles médecins; il était dit dans l'ordonnance de fondation que les malades auraient la nourriture la plus délicate, la plus succulente, et qu'on leur servirait souvent des *pigeons, des moineaux et des rossignols*. Au moment où je vous parle, cet hôpital et les autres hôpitaux des mosquées impériales ont bien dégénéré; non-seulement on n'y sert plus des rossignols, des colombes et des moineaux, mais on n'y trouve plus ni médecins ni remèdes. Ce qu'il y a de curieux, c'est que dans des hospices abandonnés aux soins de la nature, et dépourvus des secours de l'art, il n'y a guère plus de mortalité que partout ailleurs; si les Turcs n'étaient pas une nation grave et sérieuse, ne croiriez-vous pas qu'ils ont voulu faire une épigramme ou une mauvaise plaisanterie contre la pharmacie et la médecine? Il faut ajouter toutefois qu'on ne vient dans *ces maisons de la guérison*, que lorsqu'on n'est pas sérieusement malade.

On reçoit les pauvres ou les infirmes dans les *dewakené;* mais on ne les y soigne pas. On peut dire en général qu'il n'y a chez les Turcs aucun asile ouvert à ceux qui souffrent, et qui ont besoin de secours. Une remarque qu'on a faite sur la Turquie, c'est que la charité ne s'y montre que

pour ceux qui vont au-devant d'elle, qui vont la chercher; tant qu'un homme peut se tenir debout, et qu'il peut solliciter l'appui des âmes charitables, on s'occupe de lui; lorsqu'il tombe et qu'il ne peut plus se montrer, on n'y songe plus; nous chercherions vainement à Stamboul cette charité ingénieuse et toujours inquiète, qui s'étend sur l'infortune absente, qui implore pour autrui la pitié du public, qui se fait comme une profession, comme une gloire de se dévouer aux souffrances des autres; point d'hommes, point de femmes ne sacrifient ici leur vie aux misères humaines; les Turcs ne concevraient ni la vertu angélique de nos sœurs de l'Hôtel-Dieu, ni cette verve de charité que nous admirons dans Vincent de Paule. On croirait volontiers que tout ce qui tombe, que tout ce qui est tombé, a perdu ses droits à la compassion d'un Osmanli. Aussi n'entend-on jamais dire ici qu'un Turc s'est jeté à l'eau pour sauver un homme qui se noye, et dans les incendies, il arrive rarement qu'un disciple du prophète brave le trépas pour dérober aux flammes des malheureux qui vont périr.

Vous ne devez pas néanmoins conclure de ce que je viens de dire que les Turcs n'ont point de charité; les préceptes de leur religion leur font un devoir de secourir et de consoler les malheureux; ils ont une foule de maximes, de proverbes, qui les rappellent au sentiment de l'humanité. Mais leur

charité a quelque chose qui tient de leur caractère; elle craint de se montrer au grand jour; elle n'aime point à sortir du sanctuaire des pénates; elle se plaît dans le silence et le repos. Le Coran ordonne à ses disciples de prélever la quarantième partie de leurs biens pour les indigens; cette loi du Coran est une véritable taxe des pauvres, imposée par Dieu lui-même et levée par la conscience des contribuables; les Turcs passent pour être fidèles à cette obligation sainte. Il y a de plus une foule de péchés pour lesquels un musulman est obligé de nourrir des pauvres; aussi les pauvres ne manquent-ils pas plus que les péchés, et la moitié de la nation vit d'aumônes; mais rien ne se montre au-dehors, rien ne se fait à la clarté du soleil; point de mouvement, aucune exaltation extérieure; à peine voit-on des pauvres dans les rues et sur les places publiques! Chose singulière! la religion musulmane défend à un pauvre de demander l'aumône, lorsqu'il a recueilli de quoi vivre une journée. Est-ce pour donner aux mendians quelque retenue, ou pour que les mendians restent toujours dans la pauvreté? La loi veut ainsi qu'on soulage l'indigence, mais elle ne veut pas que l'indigence puisse disparaître tout à fait, ne fût-ce que pour quelques jours. Il y a là, ce me semble, quelque chose d'incomplet qui montre assez bien ce qui manque à la charité des Turcs.

Il n'existe ici d'hôpitaux comme les nôtres que

pour l'armée. J'ai voulu voir celui qu'on vient d'établir à Maltépé; j'y ai été conduit par le docteur Corio, médecin français attaché à cet établissement. Le plateau de Maltépé, comme je vous l'ai dit, est en face des portes d'Andrinople et d'Égricapou; l'édifice consacré à l'hôpital présente de loin l'aspect d'une caserne; on y entre par une grande cour carrée, autour de laquelle s'élèvent des corps de bâtimens en bois. Nous avons parcouru les salles et les corridors; on y voit surtout une grande quantité de fenêtres, ce qui est un avantage pour l'été et un inconvénient pour la saison des pluies et des frimas; l'hôpital renferme à peu près mille ou douze cents malades; l'organisation du service est encore très-imparfaite; la pharmacie que nous avons visitée, n'a qu'un très-petit nombre de médicamens; toutes les maladies sont confondues, de sorte qu'un soldat, loin de se guérir de la maladie qu'il a, court le risque d'en prendre une autre; la plupart des médecins attachés à l'établissement sont d'une grande ignorance; un de ces médecins, qui est musulman, avait prié le docteur Corio de disséquer avec lui une tête qu'il s'était procurée; après la première leçon, le docteur turc est venu dire qu'il ne pouvait pas continuer, parce qu'il avait fait une chute, et que cette chute était un avertissement de Dieu. L'ignorance superstitieuse n'est pas seulement le partage des médecins, mais elle règne aussi parmi les malades et les empêche quel-

quefois de guérir. Pendant que nous parcourions les corridors de l'hôpital, un grenadier d'une taille de six pieds, et qui paraissait fort comme Hercule, a pris à part le docteur Corio, et lui a dit tout bas que le mal qu'il souffrait était l'effet *du mauvais œil.* Il ne voulait pas qu'on lui tâtât le pouls en présence de ses camarades. Le docteur nous a dit qu'il avait déjà vu plusieurs malades comme celui-là. Les guérissez-vous? lui ai-je dit. — Si j'avais un remède pour la superstition, m'a-t-il répondu, je n'aurais pas eu besoin de venir jusqu'ici. — L'hôpital de Maltépé a deux petites chapelles, où les soldats qui peuvent marcher, vont faire la prière. J'ai été présenté à l'iman attaché à l'hospice. Il passe pour s'enivrer quelquefois; on l'a menacé de le renvoyer, s'il ne se corrigeait; il exprimait ses doléances au docteur Corio; s'ils me renvoient, disait-il, ils ne trouveront pas facilement quelqu'un qui *lave le cadavre comme moi.* Je vous dis ceci pour vous donner une idée de ce que fait un iman dans un hôpital militaire.

Tandis que nous étions à causer avec l'iman de Maltépé, un soldat de la caserne de Péra a été apporté sur un brancard; il avait reçu deux cents coups de bâton sur la plante des pieds pour avoir été surpris dans l'ivresse. Le docteur Corio qui l'a visité devant nous, désespère de sa vie. Le pauvre diable a joué de malheur, car il arrive tous les jours à des soldats de s'enivrer, et les officiers donnent

souvent l'exemple. On aura beau faire des réformes, et parler de la civilisation, le monde où nous sommes nous offrira toujours la malheureuse histoire de l'âne dans *les animaux malades de la peste*.

L'hôpital de Maltépé n'est pas le seul hôpital militaire établi à Constantinople; la garde impériale a deux hôpitaux qui passent pour être assez bien tenus; l'arsenal a aussi son hôpital pour les marins. Si j'en ai le temps, je visiterai ces établissemens, et je vous en parlerai avec quelques détails.

J'ai vu ces jours derniers à Solimanieh l'hôpital des aliénés. Nous sommes entrés dans une cour au milieu de laquelle est un bassin plein d'eau. Quelques platanes sont plantés autour du bassin; les aliénés habitent des loges dont les fenêtres grillées en fer donnent sur la cour. Cette enceinte et les loges qui l'entourent, n'ont rien de triste que le spectacle des infirmités humaines qu'on y rencontre. Nous nous sommes arrêtés devant chacune des loges, et le concierge nous a fait l'histoire des malheureux confiés à sa surveillance. Parmi ces aliénés se trouvent trois ou quatre derviches, qui prononcent toujours le nom d'Allah, mais qui du reste ont une folie tranquille; nous avons causé avec un pauvre jeune homme dont le père a été décapité; sa manie est de croire qu'il a été décapité aussi; il se croit au champ des morts, et s'entre-

tient mystérieusement avec les anges du sépulcre. Nous lui avons adressé quelques questions, auxquelles il a répondu avec un très-grand sens. Le concierge nous a montré un jeune nègre qui a perdu l'esprit en apprenant à lire, et deux pompiers à qui le spectacle et les périls des incendies avaient ôté la raison. L'hospice renferme des aliénés qu'on ne montre pas au public; on m'a parlé d'un renégat, qui était revenu à la foi chrétienne, et qu'on retient en prison comme fou, pour ne pas lui appliquer la loi contre l'apostasie. On m'a cité un visir qu'on accuse d'avoir trempé dans un complot, et qu'on fait passer pour insensé, afin de lui sauver la vie.

Tous les aliénés que nous avons vus, sont liés au cou par une chaîne, qui tient à une fenêtre ou grillage de fer; on leur donne une couverture et une natte; ils ont chacun un pain et une cruche d'eau; l'établissement n'a aucun moyen curatif; l'acte de fondation avait établi un médecin et lui accordait un traitement de trois paras par jour; aujourd'hui trois paras ne valent pas deux centimes de notre monnaie; il résulte de là que l'hospice n'a plus de médecin, car on ne connaît pas à Stamboul la médecine des pauvres; l'établissement ne subsiste que par la charité des étrangers et que par les secours que donnent les familles des aliénés.

J'ai parlé avec le concierge, et je lui ai exprimé ma surprise pour l'espèce d'abandon où le gouver-

nement laissait son hospice. Le gouvernement, m'a-t-il dit, ne dépense jamais un para pour un établissement de charité. Ce sont les mosquées qui sont notre providence; quand les mosquées sont bien administrées, tout va bien; mais souvent la cupidité et la mauvaise foi viennent priver les pauvres de leur patrimoine. Ajoutez à cela que l'altération des monnaies dénature et change la valeur des libéralités pieuses; vingt établissemens publics se trouvent quelquefois ruinés par une refonte de piastres qui fait la fortune d'un directeur et de quelques hommes de la cour. » Je conçois, lui ai-je répondu, les obstacles que vous devez trouver pour servir l'humanité souffrante; mais pourquoi n'a-t-on pas eu quelque déférence pour les fous, dans un pays où la folie passe pour avoir quelque chose de divin? pourquoi les aliénés confiés à votre garde sont-ils chargés de pesantes chaînes et traités plus durement que les criminels? « — Le concierge embarrassé de ma question, s'est contenté de me répondre qu'il y avait plusieurs sortes de fous; je n'ai pas trop compris ce qu'il voulait me dire. — On voit beaucoup de gens, a-t-il ajouté, qui sont privés de la raison, et dans lesquels réside l'esprit de Dieu, ce ne sont pas ceux là qu'on met en prison. — J'ai voulu savoir l'opinion du concierge sur cette espèce de parenté que les Turcs ont établie entre l'esprit de sainteté et l'aliénation mentale; la raison (je vous répète les paroles du con-

cierge musulman), la raison a été donnée à l'homme pour le conduire dans cette vie; dès qu'elle se retire, il faut bien que la bonté divine prenne sa place. Cette explication ne réussirait pas sans doute auprès de nos grands philosophes; pour moi, je m'en contente, car j'y trouve la simple et naïve poésie de la charité.

Chaque secte religieuse de Stamboul a ses hospices pour les aliénés. Celui des Grecs est près de la porte d'*egri-capou*. Les aliénés n'y sont guère mieux traités que dans les hospices des Turcs; en visitant cet établissement, je suis entré dans une église où plusieurs malheureux se trouvaient enchaînés aux stales. Au fond de l'église, quelques papas étaient en prières; les insensés agitaient leurs chaînes, jetaient des cris, nous menaçaient de la voix et du geste; les papas se sont mis à les exorciser; dans ce mélange de la superstition et de l'aliénation mentale, on ne sait trop de quel côté se montrent le plus les infirmités humaines. Pour moi, qui ne trouve rien de plus effrayant, rien de plus triste que le spectacle d'un homme privé de sa raison, je n'ai pas eu le courage d'adresser la moindre parole ni aux papas qui faisaient leurs exorcismes, ni aux malheureux aliénés qui criaient dans les stales; j'ai jeté quelques piastres sur le parvis, et je me suis enfui, en priant Dieu de veiller sur les pauvres malades de cet hospice et sur ceux qui veulent les guérir.

Une remarque toutefois que j'ai pu faire, en visitant les hospices des Grecs et des Turcs, c'est que l'aliénation mentale ne se manifeste pas de la même manière chez les deux nations. Chez les Grecs, la folie éclate par une exaltation vive, par des transports bruyans, par des paroles précipitées; dans les accès du délire, les Osmanlis conservent presque toujours cette gravité silencieuse, ce calme imperturbable qu'on retrouve dans toutes les circonstances de leur vie ordinaire.

Lorsque j'ai visité l'hospice des aliénés que les Arméniens ont établi dans le quartier des Sept-Tours, celui qui me conduisait, m'a montré un cercueil dans lequel on venait de déposer un mort, et il m'a dit: *Voilà comme on guérit dans ce lieu.* J'ai jugé par là qu'il en était de l'hospice des Arméniens comme de ceux des Turcs, et qu'on n'y employait point de moyens curatifs; après nous avoir montré les loges des fous, le directeur de l'établissement nous a fait entrer dans une grande salle où sont enfermés quelques jeunes gens; ce sont les familles qui les envoient là pour les corriger. « Comment traitez-vous vos jeunes captifs? ai-je dit au directeur. — On les nourrit au pain et à l'eau; on leur donne quelquefois la bastonnade, on les force de travailler. — En corrigez-vous quelques-uns? — Il est rare qu'ils ne sortent d'ici meilleurs qu'ils n'y sont entrés. » Je n'ai pu en savoir davantage.

J'ai demandé s'il y avait à Stamboul un hospice pour les enfans trouvés; on m'a répondu que non, et je n'en suis pas surpris. Dans un pays où la débauche non permise est punie de mort, où le concubinage est autorisé et produit des enfans légitimes, comment s'occuperait-on des bâtards!

Il n'y a point de grande ville où les enfans trouvés soient moins nombreux qu'à Stamboul; à Paris, on expose les enfans, parce que leurs parens ne peuvent les entretenir; à Constantinople, il arrive quelquefois qu'on enlève les enfans et qu'on les fait élever, pour les adopter ou pour les vendre; j'ai remarqué ici une bien grande singularité dans la législation criminelle des Turcs; on est puni pour avoir enlevé l'enfant d'un esclave; on ne l'est point pour avoir enlevé l'enfant d'une personne libre; dans le premier cas, la justice peut apprécier la valeur de l'objet volé; dans le second, elle ne le peut, car on ne connaît le prix que de ce qui se vend.

J'ai remarqué en général que les lois en Turquie ne veillent pas sur la naissance de l'homme et sur le berceau de l'enfance, comme dans nos sociétés policées. L'infanticide n'est puni que d'une peine correctionnelle; l'avortement, s'il est autorisé par le maître de la famille, ne peut être poursuivi en justice. Aussi ce crime est-il très-fréquent dans les harems; on a représenté au sultan Mahmoud

qu'il manquerait à la fin de serviteurs et de soldats. Quelques femmes juives, qu'on accusait d'être les complices du désordre, ont été noyées dans le Bosphore ; mais la législation est restée la même.

LETTRE LX.

SUR LES MÉDECINS ET LA MÉDECINE DE STAMBOUL.

Péra, septembre 1830.

Lorsqu'on entend parler d'un *hekim-bachi*, d'un chef des médecins, d'un directeur ou ministre de la médecine, établi au sérail, on est tenté de croire que l'art de guérir est fort encouragé chez les Turcs. Il existe en effet un hekim-bachi dont la place fut créée à la mort d'un kislar-aga, tué par l'ignorance d'un charlatan ; mais le firman, par lequel cette place fut instituée, n'exige pas que celui qui l'occupe ait la moindre teinture de la science d'Hippocrate et de Gallien ; Rousseau disait : *Que la médecine vienne sans le médecin ;* les firmans du grand-seigneur ont dit au contraire : *Que le médecin vienne sans la mé-*

decine. Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que le médecin du sérail est un des personnages les plus considérables du divan, et qu'on le consulte quelquefois sur la paix et sur la guerre. Dans le fameux conseil où les ministres du sultan délibéraient sur la révolte des Janissaires, l'hékim-bachi ayant été interrogé, trouva la *maladie fort grave;* il pensa qu'*un sang corrompu dérangeait l'économie du corps social, et qu'il fallait employer en ce cas la lancette de la sagesse*[1]. Vous voyez par là que l'hekim-bachi ne dédaigne pas de parler quelquefois la langue des docteurs dont il est le chef; mais sa science ne va pas plus loin; et toutes les fonctions de sa place, comme premier médecin de l'empire, consistent à distribuer des diplômes à ceux des sujets tributaires qui veulent exercer la médecine dans la capitale et dans les provinces.

Les Turcs parlent d'une école de médecine et de chirurgie établie à Solimanieh; cette école avait autrefois une grande réputation en Orient; mais l'art de guérir ne s'y enseigne que par des traditions et des préceptes; les élèves y apprennent l'anatomie à peu près comme nous apprenons l'histoire ancienne, et jamais leurs regards n'ont pénétré dans l'intérieur du corps humain. Il est bien

[1] Le discours de l'hekim-bachi est rapporté dans l'histoire turque de la destruction des janissaires.

permis en Turquie de tailler, de couper, de disséquer les gens pendant leur vie; une fois morts, c'est chose sacrée. On a vu des sultans faire ouvrir le ventre d'un page ou d'un esclave pour savoir s'il avait bu du lait ou mangé du melon, mais la loi religieuse défend formellement d'ouvrir un cadavre, lors même que *ce cadavre renfermerait une pierre précieuse qui ne serait point la propriété du défunt.* On doit juger par là du progrès de l'anatomie ou de la médecine dans les écoles turques restées fidèles à la lettre et à l'esprit du Coran.

Dans un pays qui ne peut former des gens habiles, il faut bien prendre les médecins comme ils se présentent; on ne doit pas même se montrer trop difficile sur leur admission : aussi suffit-il pour les rayas du diplôme ou de la patente délivrée par l'hekim-bachi, qu'on accorde sans examen, et qu'on achète pour quelques piastres. Les Francs qui veulent faire de la médecine n'ont pas même besoin de cette formalité.

J'ai entendu dire qu'il y avait autrefois des peines sévères contre les médecins qui ne savaient pas leur métier. Lorsqu'ils avaient tué quelqu'un par ignorance, on leur passait au cou une planche qu'on surchargeait de pierres; puis on y attachait des sonnettes; le coupable était promené ainsi dans les rues, pour que le public fût averti et se tînt sur ses gardes. De pareils avertissemens ne se

donnent plus aux habitans de Stamboul ; les idées de la fatalité ont prévalu de plus en plus, et les médecins ne sont que les instrumens de la volonté divine ; ils n'ont pas même à redouter les épigrammes et les plaisanteries bonnes ou mauvaises qu'on fait contre eux dans la chrétienté, car les Turcs ne plaisantent guère, et traitent tout sérieusement. Il résulte de cela que la Turquie est le paradis des médecins, et surtout des charlatans.

Les médecins de Stamboul peuvent être rangés en deux classes, les médecins francs et les médecins du pays. Ces derniers sont ordinairement des Grecs ou des Arméniens ; ils ont l'avantage de parler la langue turque, et de connaître le caractère, l'esprit de leurs malades. Dans une de nos précédentes lettres, nous vous avons montré un de ces médecins, partant de Pera avec sa pharmacie dans son mouchoir, et se dirigeant vers les quartiers riches de Stamboul. Je veux vous peindre ici son entrée dans la maison d'un Turc qui l'a fait appeler. Après avoir salué jusqu'au moindre serviteur en portant sa main droite au front et à la bouche, le voilà qui est admis dans l'appartement où gît son malade : il a quitté ses bottines noires ou brunes à la porte ; à l'aspect du maître, il se prosterne jusqu'à terre ; il se relève ensuite, et, les bras croisés sur la poitrine, il attend qu'on lui fasse signe d'approcher. L'Osmanli, couché sur un sopha, jette d'abord un regard dédaigneux sur

celui dont il espère son salut ; il lui donne enfin le signal ; celui-ci s'avance dans l'attitude la plus respectueuse, s'agenouille devant le sopha, tâte le pouls, fait des questions sur la maladie, et donne son avis, restant toujours à genoux, et s'asseyant quelquefois sur ses talons. Voilà pour la première visite ; si le malade est un homme riche, un homme puissant, un grand seigneur, le médecin étudiera ses caprices, ses faiblesses plus encore que sa maladie, et cherchera tous les moyens de lui plaire ; point d'humiliations, point de services ignobles qu'il ne partage avec le dernier des esclaves. Quand sa tâche est remplie, il se gardera bien de parler de son salaire, car il serait plus mal reçu que la cigogne qui demande au loup le prix de sa guérison ; mais il profite d'une heureuse occasion pour faire accorder quelque grâce, quelque privilège qu'on le charge de solliciter, et qu'il fait payer à ceux qui les obtiennent. Quand son crédit est une fois établi, rien ne peut résister à ses intrigues ; il est l'esclave, il est le maître, il est le génie familier de la maison, aucune puissance ne pourrait l'en faire sortir ; un insecte, un reptile qui a choisi notre estomac pour sa demeure, ou qui a pris possession de nos intestins, est quelquefois moins difficile à déloger qu'un médecin grec ou arménien qui a pris pied dans la maison d'un visir ou d'un pacha.

Les médecins francs n'ont pas les mêmes mœurs,

les mêmes manières; quelques-uns portent le tarbouch et le costume de la réforme; d'autres sont restés fidèles au chapeau, parce que le chapeau donne toujours quelque crédit aux médecins. La plupart des docteurs européens ne savent point la langue turque, et ne peuvent faire un pas sans un interprète. Comme ils ignorent les habitudes des Turcs, ils ont quelque peine à lutter contre les intrigues et la tactique habiles des docteurs du pays; ils ne sont soutenus que par la persuasion où sont les Osmanlis que les véritables lumières de la médecine viennent de l'Occident. Cette prévention subsiste en dépit des médecins grecs et arméniens, et chaque jour il arrive de nouveaux aventuriers qui en profitent. Les voyageurs ont assez parlé de cette foule de gens sans aveu que la misère a chassés de notre Europe, et qui viennent se faire docteurs chez les Turcs : ma bonne étoile ne m'a fait connaître ici que des gens habiles, et ce sont ceux-là dont le nom vient sous ma plume. Je ne puis oublier les deux médecins qui m'ont traité pendant que j'avais la fièvre, et qui ont eu pour moi les soins les plus généreux : je ne puis oublier M. Corio, attaché à l'hôpital de Maltépé, ni M. Bailly, savant distingué, philantrope dans toute la force du terme, toujours l'ami et souvent le bienfaiteur de ses malades.

Si on voulait faire un dénombrement complet des gens de la faculté, il faudrait mentionner ceux

qui préparent les drogues et qui les vendent, les barbiers chargés de la saignée ou de l'application des sangsues, enfin les interprètes des médecins francs, qu'on peut considérer comme des élèves en médecine, et qui après avoir tous les matins pendant quelques mois traversé la *corne d'or* avec leur maître, ne manquent pas de dire à leur tour : *Et nous aussi nous sommes docteurs!* Il ne serait pas juste d'oublier les imans et les derviches qui se mêlent de l'art de guérir. Ceux-ci font de la médecine avec des talismans et des cérémonies mytisques; le plus souvent ils écrivent des paroles saintes sur un papier, qu'on jette dans un vase d'eau fraîche; le docteur Corio appelle cela de la *tisanne de l'alcoran;* les papas grecs n'épargnent pas non plus les pratiques superstitieuses pour la guérison des maladies, et mériteraient aussi une place sur le tableau des médecins de Stamboul. Ajoutez à cela les fontaines miraculeuses des Grecs, et les tombeaux des santons auxquels la croyance populaire donne la faculté de guérir tous les maux de notre pauvre espèce humaine; que de fois j'ai vu des Grecs se croire délivrés de toute infirmité après avoir bu à longs traits l'eau d'une source, objet de leur vénération! Que de fois j'ai vu autour de la sépulture d'un saint musulman les arbres et les buissons couverts de morceaux d'étoffes de toutes sortes de couleurs, qui étaient là comme les trophées d'une médecine féconde en miracles.

La maladie d'un homme puissant est toujours un grand événement parmi les médecins de Stamboul; il n'en est aucun qui n'ambitionne l'honneur de tâter le pouls du malade; chaque courtisan lui envoie son docteur, chaque secte religieuse veut avoir auprès de lui ses médecins; souvent même une ambassade de Péra réclame pour quelques docteurs de sa nation la gloire d'une cure difficile; ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en pareil cas le malade se croit obligé de recevoir et d'écouter tous ceux qui se présentent; il arrive de là que la maison d'un visir ou d'un ministre gisant sur son lit de douleur, devient tout à coup le rendez-vous de tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir. On y trouve des docteurs juifs, des Grecs, des Arméniens, des Francs; dans cette foule, il se rencontre toujours quelques derviches qui viennent avec leur magie, et c'est ordinairement entre les mains de ces derniers que le malade expire, lorsque la nature ne vient pas à son secours.

C'est ce qui est arrivé au capitan-pacha qui vient de mourir; des médecins grecs, des médecins arméniens, s'étaient d'abord emparés de sa personne. Comme la maladie ne faisait qu'empirer, il vint d'autres docteurs; quand le mal fut à son comble, on appela M. Bailly; la maladie était une hydropisie de poitrine; le nouveau docteur ordonna le régime et les remèdes convenables; mais, en même temps qu'un médecin habile était consulté,

on écoutait d'autres avis, et le pacha mettait sa confiance dans la médecine des imans et des derviches. Un iman qui venait chaque jour, avait imaginé que le malade avait une belette dans l'estomac, et que, pour le délivrer de cet hôte incommode, il fallait prononcer quelques versets du Coran; malgré plusieurs invitations faites au nom du Prophète, il arriva que la belette ne voulut point sortir; que faire, dans ce cas? il était bien évident que la belette était encouragée dans son obstination par la présence des mauvais esprits. Voilà donc notre iman qui se met en devoir d'arracher du corps du pacha les démons qui avaient pu s'y introduire. Ce fut dans ce moment même que M. Bailly vint visiter son malade; le docteur rencontra à la porte un jeune esclave qui avait l'air très effrayé: *Maschalla*, s'écria-t-il, *maschalla!* (ô merveille de Dieu!) il s'était trouvé dans l'appartement du pacha lorsque l'iman y faisait son miracle et retirait du corps du malade les diables qui s'y étaient logés; à mesure que ces diables sortaient du corps, l'iman les prenait dans sa main, et les posait sur un sopha; il en avait déjà retiré cinq, ajouta l'esclave, cinq qu'il nous a montrés; le courage m'a manqué pour voir le reste. — En achevant son récit, le jeune Turc murmurait encore entre ses dents le mot de *maschalla*, et craignait que les diables sortis du corps du pacha ne vinssent s'emparer de lui; d'après tout ce qu'il venait d'entendre, M. Bailly pouvait juger que ses

conseils ne profiteraient guère au capitan-pacha; en effet, le malade était plus mal, et, ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que le pauvre pacha faisait encore de fréquentes visites à son harem. Quand M. Bailli eut reconnu toutes ces circonstances qui devaient rendre la maladie incurable, il pensa que son ministère devenait inutile, et qu'il n'y avait plus rien à faire que de laisser mourir le capitan-pacha entre les mains de son derviche; il ne revint plus; et bientôt on apprit dans Stamboul que le *grand amiral avait tourné son gouvernail vers l'éternité, et que le vent du trépas avait rompu le mât de sa barque.*

Les médecins, en Turquie, ont un privilége que beaucoup de voyageurs doivent leur envier; l'humanité souffrante les appelle quelquefois dans les harems, et toutes les portes leur sont ouvertes; il y a quelques jours que le docteur Bailly fut appelé au village d'Eyoub pour visiter la gouvernante des enfans du sultan; le docteur fut reçu à la porte du palais ou du sérail par trois ou quatre eunuques noirs; à mesure que M. Bailly s'avançait dans de grands corridors, les femmes rentraient à la hâte dans leurs chambres, et les eunuques leur recommandaient d'une voix menaçante de tirer le rideau placé à chaque porte. On arrive enfin dans l'appartement où la malade était couchée sur un riche sopha, élevé de deux pieds au-dessus du parquet; quatre esclaves tenaient un grand voile blanc

brodé d'or, étendu sur la face de la gouvernante; le médecin, resté debout, fait des questions sur la maladie, les eunuques répondent et l'interprète traduit leur réponse; le docteur demande à tâter le pouls; un esclave tire mystérieusement d'une couverture le bras de la malade; il demande à inspecter la langue, le voile tombe, une figure pâle se montre au grand jour, et M. Bailly peut contempler pendant quelques minutes une langue chargée d'humeur; après avoir reconnu les symptômes les plus apparens du mal, le médecin prononce sur la maladie, il prescrit les remèdes; puis les eunuques lui font signe de sortir; on le conduit dans une chambre écartée et solitaire, où il a tout le temps de réfléchir sur ce qu'il vient de voir; comme il fallait suivre les effets immédiats du régime ordonné, il revenait de deux heures en deux heures auprès de la malade, toujours dans la compagnie des eunuques noirs. Il passa ainsi toute la nuit; le lendemain matin, comme la malade se trouvait mieux, on le congédia et les eunuques l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

La maladie était une fièvre pernicieuse; elle avait cédé à une forte dose de kinin; une parfaite guérison ne tarda pas à s'en suivre, mais, quelques jours après, la gouvernante eut une rechute; un médecin grec, qui avait été d'abord appelé, se trompa sur la maladie, et prescrivit un régime qui redoubla les accès de la fièvre. Quand M. Bailly ar-

riva pour la seconde fois; la malade était dans un état désespéré; comme elle sentait sa situation, elle faisait des reproches à son médecin grec. « Que le « démon, lui disait-elle, t'arrache les yeux et le « cœur; que les anges de la mort te maudissent. » Elle le menaçait de le faire châtier sévèrement si elle revenait à la santé; mais, deux jours après, la pauvre gouvernante était enterrée au cimetière d'Eyoub.

M. Bailly a fait beaucoup d'autres visites à des malades turcs; parmi ces malades, je ne puis oublier le fameux Hussein-Pacha; quand le docteur est entré chez lui, il l'a trouvé couché sur son divan, entouré de ses serviteurs et de ses esclaves qui n'osaient lui parler. Le pacha avait l'air abattu, la voix affaiblie; mais sa physionomie conservait sa vivacité, et son regard avait encore quelque chose de farouche et de menaçant; pour se représenter dans son état de maladie le terrible exterminateur des janissaires, et pour trouver ici un point de comparaison, il faudrait peut-être avoir vu un lion malade.

M. Bailly a d'abord interrogé le pacha sur sa maladie; le malade lui a répondu qu'il avait eu comme trois points douloureux dans la région du foie; ces points douloureux étaient quelquefois accompagnés d'une fièvre violente. — Cela provient peut-être de la fatigue ou de quelque contusion. — Étant à Varna, a dit alors le pacha, je fus

trahi par trois misérables en qui j'avais placé ma confiance; je n'ai pu les atteindre et les châtier, c'est alors que mon mal a commencé; j'ai beaucoup souffert pendant six mois; mais au bout de six mois deux de mes traîtres ont été saisis, et je leur ai brûlé la cervelle; depuis ce temps, j'ai été un peu soulagé, je n'ai plus là mes trois douleurs, mais il m'en reste encore une, car le troisième de mes fripons n'a pu être arrêté. — M. Bailly, un peu surpris d'une maladie aussi étrange, n'a pu s'empêcher de dire au pacha que sa guérison lui semblait bien plus du ressort de la police que de celui de la médecine, puisqu'il s'agissait d'arrêter un homme. — Je sais que je serai guéri si le misérable qui m'a trahi tombe entre mes mains; mais, en attendant, ne pouvez-vous rien pour moi? — Je ne puis que vous conseiller de vous modérer, si vous tenez à la vie. — L'âge me modère chaque jour, mon caractère est déjà bien changé; si vous m'aviez connu autrefois! alors j'avais une tête de fer, une imagination de feu, une âme pétrie de poudre à canon; le moindre obstacle que je rencontrais embrasait mon sang; si mon cheval venait à broncher, je l'abattais d'un coup de pistolet, si une pierre me faisait chanceler dans mon chemin, je tirais mon glaive contre cette pierre. — Pour vous guérir, lui a répondu le docteur, il vous faudrait quelque grande bataille, ou une journée comme celle des janissaires. » A ces mots la physionomie du pacha s'est animée; il a

pris la main de M. Bailly en lui disant : *Vous connaissez bien mon mal!* — Oui, a repris le médecin, mais je n'y connais point de remède [1].

P. S. Au milieu des tableaux qui se renouvellent chaque jour sous nos yeux, nous n'avons point oublié nos croisés ; j'ai déjà visité en leur mémoire les murailles de Constantinople, et voici M. Poujoulat qui va vous tracer l'itinéraire de nos vieilles armées à travers l'Asie-Mineure ; les circonstances ne nous ont point permis de parcourir cette contrée ; vous comprendrez alors toutes les difficultés que mon jeune compagnon a dû rencontrer dans son travail. La lettre que vous aller trouver ici est consacrée aux premières bandes de Pierre-l'Hermite, et à l'armée de Godefroi depuis Constantinople jusqu'à Iconium.

[1] Cet Hussein-Pacha est celui qui commandait l'armée du sultan, envoyée en Syrie contre Ibrahim-Pacha. Il n'a pas soutenu sa réputation militaire.

LETTRE LXI.

SUR LES DIFFÉRENTES MARCHES DES CROISÉS DANS L'ASIE-MINEURE.

TROUPES DE PIERRE-L'HERMITE ; ARMÉE DE GODEFROI DEPUIS CONSTANTINOPLE JUSQU'A ICONIUM.

A M. M.....

Octobre 1830.

Nos adieux à Constantinople se mêlent au regret de ne pouvoir parcourir ces contrées de l'Asie-Mineure, où flottèrent à différentes époques les étendards de la croix, et qui sont restées aujourd'hui presque aussi inconnues qu'au temps des guerres saintes. Votre âge qui, plus fort que ma

jeunesse, a jusqu'ici lutté victorieusement avec la fatigue, vous défendait cependant de tenter un voyage par terre trop pénible et trop long, et moi, faible et malade, je ne puis m'aventurer seul dans les pays déserts. D'ailleurs la saison est déjà très avancée, nous sommes pressés de prendre le chemin de Jérusalem, et pour étudier les différentes marches des croisés dans l'Asie-Mineure, nous sommes réduits à n'avoir pour guides que les relations de nos vieux chroniqueurs pélerins, et de quelques voyageurs modernes; nous profiterons aussi des documens que nous ont fournis des personnes éclairées qui connaissent le pays. Dans les vieux chroniqueurs, nous trouvons le récit des événemens de la guerre sainte, et rien ou presque rien touchant les localités; les voyageurs modernes, à l'exception du colonel Leake, nous font plus ou moins connaître le pays, et ne disent pas un mot des expéditions chrétiennes. En interrogeant ces différens compagnons de route, les uns sur les lieux, les autres sur les événemens, nous chercherons à tirer de leurs témoignages une géographie historique des croisades [1].

[1] M. le ministre de la guerre avait adjoint à M. Michaud deux officiers ingénieurs chargés de traverser l'Asie-Mineure, pour y suivre les traces des croisés; l'un d'eux est mort malheureusement à Alep; l'autre, qui n'est point encore revenu en France, n'a rien envoyé qui puisse éclaircir la géographie des croisades, ni à M. Michaud ni au bureau topographique de la guerre.

Les premiers croisés, les bandes de Pierre-l'Hermite et de Gauthier-sans-avoir, passent le Bosphore et vont camper à Hélénopolis, cité grecque qui porta d'abord le nom de Drepanum, et qui était bâtie sur le golfe de Nicomédie; d'après le rapport de Procope, c'est à Hélénopolis qu'on avait coutume de débarquer quand on allait par mer de Constantinople à Nicée. Les troupes chrétiennes, en cotoyant la mer, rencontrèrent la vieille cité de Pantichium, celle de Lybissa, célèbre par le tombeau d'Annibal, et Nicomédie qui s'élevait en triangle au penchant des collines. Dans cet espace de vingt lieues environ, le pays présente des vallées remplies de jardins, des pâturages où paissent des troupeaux, les paysages les plus pittoresques et les plus variés; en se tournant vers la mer, on a devant soi ce petit archipel de la Propontide, ces îles des Princes couvertes de villages et de monastères, de bois de pins et de vignobles, et du côté du sud, vous voyez les cimes neigeuses de l'Olympe bithinien. A la place d'Hélénopolis, on trouve aujourd'hui un petit bourg nommé Hersek, situé dans des marais; on y remarque une mosquée ou djamie, un bain public, et un caravansérai bâti par le sultan Sélim; la distance d'Hersek à Nicée est de dix heures. Quelques chroniqueurs disent que les bandes chrétiennes établirent leur camp un peu plus au sud de la Propontide, près du port de Civitot, où des marchands arrivaient sans cesse avec

des navires chargés de grains, de vins, d'huile, d'orge et de fromages. Civitot dont le nom est une corruption du mot latin *civitas* (cité) était construite sur l'emplacement de l'ancienne Cius, au fond du golfe de Moundania, à peu de distance, à l'ouest, du lac Ascanius; Orderic Vital, historien de Normandie, nous apprend que l'empereur Alexis avait bâti cette ville pour les Anglais qui avaient quitté leur patrie afin de se dérober au joug de Guillaume-le-Bâtard; le chroniqueur ajoute que les Turcs n'avaient point permis à l'empereur d'achever la cité nouvelle. Civitot existe encore aujourd'hui sous le nom turc de *Ghio* ou *Ghemlek;* comme les bois de construction ne manquent pas sur les côtes du golfe, la marine ottomane a établi un chantier dans le port de Ghemlek. Nos vieux historiens nous parlent d'une rivière appelée *Draco*, dont les détours sont sans nombre, et qui entraîna dans ses eaux plusieurs pélerins; nous retrouvons le Draçon dans la rivière appelée en turc *Kirk-Guetchit* (les quarante gués); le colonel Leake raconte qu'en allant de Dil au village grec de Kizderbent, il traversa le Dracon environ vingt fois; le nom de Dracon (serpent) fut sans doute donné à ce courant d'eau à cause de ses sinuosités.

Tous nos auteurs parlent du château de *Xerigordon* ou d'*Exerogorgo*, emporté d'assaut par trois mille Allemands partis du camp d'Hélénopolis, et qui bientôt devint leur prison et leur tombeau;

les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur la situation de ce château; quelques-uns, tels que Robert-le-Moine, l'ont placé à trois journées au-delà de Nicée; je n'ai pas besoin de vous dire combien cette dernière assertion est dénuée de vraisemblance; en recueillant ce qu'il y a de plus probable dans les rapports des historiens, il résulte que le château d'Exerogorgo était situé à l'extrémité des montagnes qui débouchent dans la plaine de Nicée, à trois milles au nord de cette ville. Les croisés, voulant venger la mort des trois mille pélerins teutons, quittèrent leur camp d'Hélénopolis, et vinrent dans les montagnes du côté d'Exerogorgo. Le sultan Kilidj-Arslan, à la tête d'une armée nombreuse, fondit tout-à-coup sur les chrétiens. Le récit des chroniqueurs est ici tellement obscur qu'il est bien difficile de déterminer avec précision les lieux où périrent les compagnons de Gauthier-sans-avoir. D'après les relations d'Anne Comnène et d'Albert d'Aix, on peut croire que la première attaque eut lieu à l'entrée de la plaine de Nicée, du côté du nord; les Turcs, qui avaient sur les pélerins l'immense avantage de connaître le pays, s'emparèrent de tous les passages et surtout de ceux qui conduisaient à la mer, et dans ces vallons boisés, au milieu de ces gorges qui n'offraient aucune issue, le massacre des chrétiens fut horrible. Deux ou trois mille pélerins parvinrent jusqu'à Civitot, où ils ne tardèrent pas à être assaillis par les Turcs

victorieux; l'intervention de l'empereur grec put seule les sauver du glaive musulman. Ainsi plus de vingt mille croisés tombèrent dans ces montagnes qui s'étendent de Ghemlek à la plaine de Nicée. Anne Comnène raconte que les ossemens des Latins furent amoncelés dans la plaine, et qu'ils paraissaient comme une haute montagne; ces ossemens servirent dans la suite à fortifier une ville, ce qui fait dire à la fille d'Alexis qu'on éleva de cette manière un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivans.

L'armée de Godefroi et de Tancrède, ayant traversé le détroit de Saint-George, se rend à Nicomédie où elle reste trois jours. Le duc de Lorraine veut aller droit à Nicée sans passer par Hélénopolis ou par Civitot, et ne découvrant aucune route par où il puisse conduire l'armée chrétienne, envoie en avant quatre mille hommes avec des haches, des sapes, des socs de charrue et des instrumens de fer, pour ouvrir un chemin. Des croix de bois furent plantées à toutes les sinuosités de la route, pour marquer le passage des pélerins. Un chroniqueur qui suivait l'expédition, parle de ce pays comme d'une *terre tout-à-fait impraticable, par les obstacles que présentaient les sommets des montagnes, les creuses vallées et les enfoncemens.* Le même auteur nous dit que le chemin ouvert par les ordres de Godefroi, était assez commode pour tout le monde.

Je ne m'arrêterai point ici aux événemens du siége de Nicée; tout cela est raconté dans votre Histoire; ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les localités. Nicée est située dans une plaine, à l'extrémité orientale du lac Ascanius. Cette plaine, coupée çà et là par des ruisseaux et des torrens, offre tour à tour des champs couverts de mûriers, d'oliviers, d'amandiers et de vignes, des pâturages, des marais couverts de joncs; au nord, les montagnes d'Arganthon couronnées d'arbousiers, d'yeuses et de chênes; au couchant et au midi, d'autres montagnes boisées dominent la plaine. Le lac Ascanius, qui baigne, à l'occident et au midi, les murs de Nicée, a dix milles de longueur sur quatre milles de largeur; ses rivages sont sablonneux; ceux qui ont vu le lac du haut des montagnes voisines, disent qu'il présente un beau spectacle. Tels sont les lieux qui réunirent plus de six cent mille guerriers venus des lointaines contrées de l'Occident. Nicée, capitale de la Romanie, avait d'imposantes fortifications; les chevaliers de la croix admiraient ses hautes tours très-rapprochées les unes des autres, ses doubles murailles construites en briques et en larges pierres carrées, ses larges fossés que remplissaient différens ruisseaux de la plaine; Robert-le-Moine, chroniqueur témoin oculaire, dit qu'aucune force humaine n'aurait pu emporter cette ville sans le secours de Dieu. Vous savez comment les guerriers chrétiens enlevèrent aux

assiégés leur dernière espérance en leur ôtant tout moyen de communication du côté du lac Ascanius; lorsqu'au lever du jour, les Musulmans de la cité aperçurent sur le lac les barques et les navires qu'on avait transportés pendant la nuit depuis le port de Civitot jusqu'à Nicée, ils tombèrent à terre, dit Robert-le-Moine, comme s'ils eussent été morts. Que reste-t-il de Nicée? Des murs plus ou moins renversés; le lierre s'est emparé de ces murailles jadis ébranlées par les catapultes et les balistes de nos croisés. Nicée avait quatre portes qu'on reconnaît encore; les tours les plus hautes et les plus fortes sont celles qui défendent le côté du lac et les différentes portes de la ville. On remarque sur quelques-unes de ces tours, comme sur les tours de Constantinople, des inscriptions grecques que les voyageurs ont recueillies. L'enceinte de la vieille Nicée, semée de débris de tous les âges, a plus de trois milles de circuit: on y trouve des jardins et des terres labourées qui, en été, se couvrent de moissons. C'est au milieu de cette vaste enceinte qu'apparaît la petite cité turque d'Isnid; les mosquées, les bains, les églises grecques qui gisent en ruines dans les champs voisins, font croire qu'Isnid eut dans les derniers siècles plus d'importance qu'elle n'en a aujourd'hui.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE LXI.

Octobre 1830.

Suivons les croisés à Dorylée. Ils marchent pendant deux jours au milieu de montagnes élevées ; le soir du second jour ils s'arrêtent près d'un pont construit sur une rivière dont les bords offraient des pâturages aux chevaux et au bétail ; l'armée s'y reposa pendant deux jours. Il est évident que cette rivière est le Gallus. Le pont près duquel campa l'armée chrétienne ne devait pas être éloigné du lieu où le Gallus se jette dans le Sangare. Quoique les chroniqueurs ne fassent mention d'aucune ville sur ce point, il est hors de doute

que les pélerins se trouvaient alors dans le voisinage de l'ancienne Leuca, remplacée aujourd'hui par le village de *Lefké*. L'armée, pour s'assurer plus de ressources, se partagea en deux corps dont l'un était commandé par Godefroi, l'autre par Bohémond; le duc de Lorraine se dirigea vers la droite et suivit par conséquent les bords du Gallus; le prince de Tarente prit la route directe vers Dorylée et s'avança le long du Sangare (Sakariè) qui se présentait à lui. Ainsi les deux troupes eurent chacune un fleuve; et c'est peut-être la rencontre de ces deux rivières, dont l'une venait de l'est et l'autre du sud, qui engagea l'armée à se partager ainsi en deux routes différentes. Je suis surpris que cette remarque n'ait pas été faite par le colonel Leake, et je m'étonne surtout que ce voyageur n'ait point cité le Sangare. La troupe de Bohémond, après une journée de marche, arrive dans une vallée appelée par les Latins *Dogorganhi*, ou *Gorgoni*, et par les Grecs *Ozellis*. Cette vallée, couverte de belles prairies, était arrosée par une rivière qui ne peut être que le Sangare. A peine les compagnons de Bohémond eurent mis pied à terre dans la vallée de Gorgone, qu'ils aperçurent devant eux une immense multitude de Turcs; le prince de Tarente envoya aussitôt un messager à Godefroi pour l'avertir de l'approche de l'ennemi, et les croisés se hâtèrent de se fortifier aux bords de la rivière. Le colonel Leake, dans cette partie

de son travail sur la marche des premiers croisés, paraît commettre une erreur qu'il est important de relever. Ce voyageur suppose que Bohémond était campé dans la plaine sur les bords du Tymbrius, lorsqu'il fut tout-à-coup attaqué par l'armée de Kilidj-Arslan; les chroniqueurs disent formellement que Bohémond était alors campé dans la vallée de Gorgoni, et non point dans la plaine de Dorylée. La vallée de Gorgoni, que le triomphe de nos croisés a rendue célèbre, est appelée en turc *Tchelteklik-Wadi*. La petite cité de *Sugut* (le saule) est la dernière qu'on rencontre avant d'entrer dans la plaine de Dorylée; on remarque près de Sugut le tombeau du père d'Othman, chef de la dynastie ottomane.

Vous avez raconté cette grande bataille de Dorylée qui décida du sort de la première croisade. Les Musulmans qui avaient eu d'abord quelques avantages, se voient bientôt entourés de tous côtés par les guerriers de Godefroi accourus au secours de leurs compagnons. Le combat avait commencé au bord du fleuve, et les guerriers se réfugiaient tour à tour derrière leurs bagages ou dans l'épaisseur des roseaux; mais bientôt la bataille eut pour théâtre le sommet des monts, les vallées profondes, les roches escarpées; repoussés et emprisonnés dans des gorges de montagnes, les soldats musulmans ne pouvaient se servir de leurs arcs ni de leurs flèches; les mourans, dit un témoin oculaire, se

lamentent, gémissent, broient la terre de leurs talons, ou tombant en avant, coupent de leurs dents l'herbe de la vallée. *Quand les infidèles virent l'évêque du Puy et le comte Raymond se précipiter sur eux des hauteurs voisines, un frisson de terreur s'empara de cette multitude; ils crurent que des guerriers pleuvaient sur eux du haut du séjour céleste, ou qu'ils s'élevaient contre eux du sein des montagnes;* le même chroniqueur nous dit que la terre et les flancs des monts étaient rouges de sang, et que la rivière avait grossi par le sang qui s'était mêlé à ses eaux. Le lendemain, après qu'on eut pieusement enseveli les martyrs du Christ, on s'occupa de piller le camp des Turcs; les croisés vainqueurs ramassèrent sur le champ de bataille des traits et des flèches pour remplir leurs carquois vidés dans le combat. Le butin de cette journée fut immense. Le chroniqueur Robert qui, en sa qualité de moine, avait beaucoup prié ce jour-là dans la vallée de Gorgoni, ne peut s'empêcher d'exalter le nom de Dieu, *toujours admirable dans ses œuvres.* Maintenant les caravanes, qui vont de Stamboul à Koutayé, traversent la vallée de Gorgoni sans songer aux grandes choses qui s'y sont passées; elles font halte à Lefké, auprès du pont qui servit de lieu de repos à l'armée chrétienne, car il y a là toujours un pont qui sert de passage, et quand les caravanes s'abreuvent dans le Sangare, elles ne savent point que le glaive des Francs ensanglanta jadis ses eaux.

En quittant la vallée de Gorgoni, on entre dans la plaine d'Eski-Cher ou de Dorylée. La ville turque d'Eski-Cher (vieille ville) occupe l'emplacement de l'ancienne Dorylée. Elle est renommée par ses bains chauds, et c'est de là qu'on envoie à Stamboul cette terre rouge ou noire dont on se sert pour fabriquer les noyaux de pipes Eski-Cher a deux grandes djamies, des caravansérais et des basars. D'après le rapport du colonel Leake, la ville est agréablement située au pied des collines qui bordent la plaine du côté du nord; elle est partagée en haute et en basse, et traversée par un petit courant qui joint au pied des collines le Tymbrius, appelé par les Turcs *Poursouk*. Cette rivière, qui sort des flancs du mont Dindymène, se confond bientôt après avec le Sangare; les deux fleuves arrosent la vaste plaine de Dorylée. Les croisés laissèrent à leur droite l'ancienne Cotyleum, aujourd'hui Koutayé, bâtie au pied du mont Dindymène, sur les bords du Thymbrius, et couronnée d'un vieux château. Cette ville, qui est le siége d'un grand pachalik, ne compte pas cependant plus de vingt mille habitans. Long-temps les voyageurs avaient traversé le pays de Koutayé sans y rencontrer les ruines d'Esanos ou d'Azania; cette ville grecque était comme perdue et entièrement effacée de la mémoire des hommes, lorsque en 1826 M. Alexandre de Laborde, passant à Koutayé, apprit qu'il existait de belles ruines, à

huit heures de là, à l'ouest, près d'un village appelé Chap-deer; le voyageur, accompagné de son fils, M. Léon de Laborde, se rendit au lieu qu'on lui avait indiqué, et trouva au penchant d'une colline les restes magnifiques d'une antique cité, deux temples ioniques bien conservés, un théâtre, plusieurs portes encore debout et d'autres monumens; plusieurs inscriptions lui annoncent qu'il foulait les débris de l'ancienne Azania; huit jours passés au milieu de ces ruines lui ont permis de lever le plan de la ville et d'en prendre tous les dessins. Pendant notre séjour à Smyrne, nous avions entendu parler de cette découverte qu'on attribuait à des Anglais; mais nous avons su à Constantinople que la gloire en appartient au voyageur français.

Les guerriers de la Croix s'éloignèrent sans doute avec regret d'un pays fertile et arrosé par plusieurs rivières, car on était alors dans les premiers jours de juillet, et la contrée qu'ils allaient parcourir était aride et déserte; de plus les Musulmans avaient dévasté les campagnes qui se trouvaient sur le passage de l'armée chrétienne; les épis échappés au fer des barbares furent la seule nourriture des pélerins; nos croisés, pressés par la faim, arrachaient les tiges à peine mûres, les froissaient dans leurs mains, et mangeaient ainsi les grains de la moisson. La plupart des chevaux moururent sur la route. Les chroniqueurs ne peuvent voir sans attendrissement tant d'illustres chevaliers réduits à mon-

ter sur des bœufs et des vaches, sur de grands chiens et de hauts béliers. Albert d'Aix, décrivant la marche de l'armée chrétienne, parle de montagnes appelées *Montagnes Noires*, au sommet desquelles les croisés passèrent une nuit. Les voyageurs ont remarqué à l'extrémité sud-est des plaines au-delà de Koniah, une montagne isolée appelée *Karadagh* (montagne noire); mais ce n'est point évidemment celle dont il est question dans Albert d'Aix; il ne serait pas impossible que le nom de *Montagne noire* eût été donné à toute la chaîne en général. Albert d'Aix ajoute que les Latins, en descendant de ces hauteurs, se trouvèrent dans une vallée nommée *Malabyumas*, remplie de défilés étroits. Des désastres marquèrent le passage des Francs dans ce pays sans eau; le récit qu'en fait Guillaume de Tyr devient presque invraisemblable, tant il est affreux; l'historien raconte, d'après Albert d'Aix, que plus de cinq cents personnes moururent de soif et de chaleur dans l'espace d'une seule journée. C'est ainsi que les chrétiens traversèrent la Phrygie brûlée, et allèrent de Dorylée à Antiochette. Les pays que parcouraient alors les armées de la Croix avaient vu jadis les lieutenans d'Alexandre se disputant l'empire de l'Asie-Mineure; depuis le passage de nos paladins, d'importantes cités se sont élevées dans cette contrée; plus d'une fois à Stamboul, nous avons entendu parler d'Afioum-Karahissar, ville industrieuse qui

envoie à la capitale musulmane ses maroquins, ses tissus de laine et ses tapis. Cette ville, composée d'une population de trente à quarante mille habitans, est surtout connue des mangeurs d'opium, car c'est de là principalement que vient cette substance enivrante qui donne les songes enchanteurs et les voluptés du paradis. Afioum-Karahissar est dominé par une haute montagne isolée qui présente un étrange aspect; cette montagne a gardé un vieux fort à son sommet et des murailles délabrées qui de tous côtés entourent ses flancs.

Une fois entré dans la Pisidie, les croisés trouvèrent un pays abondant et fertile, des pâturages, des ruisseaux et de belles forêts; les princes et les chevaliers, *voulant se donner quelques délassemens agréables à la suite de tant de fatigues, et se distraire un peu des soucis rongeurs dont ils étaient habituellement préoccupés*, pénétrèrent dans l'épaisseur des bois pour y chercher les plaisirs de la chasse. C'est dans ces forêts que Godefroi terrassa un ours d'une taille énorme qui poursuivait un pauvre pélerin. L'armée chrétienne campa dans des prairies auprès d'Antiochette qui lui ouvrit ses portes. Nous retrouvons à la place de cette ancienne capitale de la Pisidie, la cité turque d'*Ak-Cheer* (la ville blanche), qui est le chef-lieu du Sanjak de ce nom. Cette ville a été distinguée des voyageurs comme étant assez bien bâtie; on cite comme monumens remarquables la grande mosquée d'Ak-

Cheer et le médressé qui porte le nom de Bajazet. La *Ville-Blanche* est entourée de vignobles, de jardins et de ruisseaux; les hadji de la Mecque qui ont passé par là vantent les délicieuses retraites de Buiuk-Tékié (le grand couvent). Le pays d'Ak-Cheer est encore aujourd'hui couvert de forêts comme au temps des croisades. Beaudoin et Tancrède se séparèrent de l'armée chrétienne à Antiochette, et prirent le devant dans la Lycaonie et la Caramanie; vous savez ce qui se passa sous les murs de Tarse. Les chroniqueurs parlent d'une *voie royale* que suivirent les croisés. Des chameliers qui vont sans cesse de Stamboul à la cité d'Alep, et que nous avons interrogés sur cette *voie royale*, nous ont dit que le pays de Koniah est en effet traversé par une ancienne route, large et commode, par où passent les piétons et les chars. Nos vieux auteurs ne se sont pas beaucoup étendus sur Iconium, métropole de la Lycaonie; selon les uns, la ville était déserte, et l'armée n'y trouva aucune ressource; selon les autres, Iconium était une ville opulente, et les chrétiens, *par l'inspiration du Seigneur, y furent comblés de tous les biens de la terre.* Koniah est maintenant une cité de vingt-cinq mille habitans, environnée de murs épais que surmontent des tours carrées; on remarque sur les murailles et sur les tours des croix grecques, des lions, des inscriptions grecques et des inscriptions arabes, qui représentent au voyageur les dif-

férens âges d'Iconium. Les mosquées de cette vieille métropole ont été remarquées par les voyageurs; le style arabesque n'a rien produit de plus parfait; les minarets, semblables à nos clochers gothiques, présentent des formes légères et gracieuses, des découpures infinies; les plus belles mosquées d'Iconium sont les plus anciennes, et présentent l'aspect de ruines abandonnées; la prière a déserté ces sanctuaires des premiers temps, et les fidèles de l'islamisme se réunissent dans les nouvelles mosquées. Au milieu de la grande plaine qui entoure cette ville, est un lac où se jettent plusieurs courans d'eau; la cité a des faubourgs et d'assez beaux jardins; on cultive dans la plaine le coton, le lin, l'orge et le blé; les tapis de Koniah sont estimés et forment une des principales branches du commerce de la ville. L'Asie-Mineure n'a point de cité plus religieuse et plus musulmane que Koniah; là sont fidèlement conservées les mœurs premières et les vieilles traditions de l'islamisme. Koniah renferme, dit-on, des familles très-anciennes, une entre autres, qui remonte à des temps plus reculés que la famille impériale d'Othman. La ville est remplie de derviches; le monument le plus remarquable qu'on y trouve, est le tombeau du fondateur des mevlevi, objet d'un culte public; c'est à Koniah que furent envoyés la plupart des derviches Bektachis frappés de proscription.

Je ne suivrai pas plus loin les pélerins de la pre-

mière croisade ; je laisse les croisés prendre le chemin de Tarse et d'Antioche ; dans quelques mois, j'irai les joindre sur les bords de l'Oronte et du Cydnus ; je vous dirai alors ce que j'aurai vu, et l'aspect des lieux répandra peut-être plus d'intérêt et de couleur dans mes récits.

En attendant que j'étudie dans une prochaine lettre les autres itinéraires des croisés à travers l'Asie-Mineure, je veux indiquer en peu de mots quelle est aujourd'hui la physionomie morale et politique de ces contrées ; mes observations seront fondées sur le témoignage de quelques personnes qui ont visité récemment le pays.

La population de l'Asie-Mineure est mêlée de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, comme au temps des croisades ; les Musulmans de cette contrée ont gardé la simple et naïve barbarie des premiers temps ; impassibles et résignés à tous les destins, ils regardent passer avec une égale indifférence toutes les dominations. L'Asie-Mineure a toujours été une proie facile pour les conquérans, parce qu'elle a toujours été habitée par différens peuples qui ne s'entendaient point, qui n'avaient ni les mêmes intérêts, ni les mêmes mœurs, ni les mêmes croyances ; il y a eu de tout temps dans l'Asie-Mineure, des tribus, des castes, des peuplades, il n'y a jamais eu une nation. Dans ces dernières années, ce pays est devenu le refuge de la plupart des fanatiques et des mécontens ; janis-

saires, derviches, ulémas de l'opposition, tous les soutiens de l'ancien régime ottoman ont été envoyés dans l'Asie-Mineure comme dans un lieu d'exil. On pense bien que tous ces exilés ne prêchent point la réforme dans ce pays : leur présence et leurs discours ne peuvent qu'y entretenir le fanatisme musulman, et nous ne devons pas nous étonner qu'aux yeux des Turcs de l'Asie-Mineure le sultan Mahmoud ne soit rien moins que l'Antechrist.

Toutefois on s'accorde à vanter le caractère doux et pacifique, les mœurs religieuses et hospitalières des Turcs de cette contrée; ils sont là plus voisins de leur origine première, et le souffle impur de l'Europe n'a point corrompu cette race naturellement bonne et inoffensive ; aussi vivent-ils en paix avec les Grecs. Les Grecs de l'Asie-Mineure ne se plaignent point du joug musulman ; ils s'adonnent paisiblement au commerce ou aux travaux agricoles, sans songer aux révolutions de la Morée. L'Asie-Mineure a des peuplades intéressantes à étudier ; les plus connues et celles qu'on rencontre le plus souvent, ce sont les Turkomans et les Kurdes, vivant sous des tentes noires ou sous des huttes de boue. Les deux peuples s'en vont de plaine en plaine, de vallée en vallée, suivis de leurs troupeaux et de leurs chevaux, cherchant les pâturages et les bords des fleuves. Les Turkomans sont affables, généreux et hospitaliers ; les Kurdes sont

rudes et cruels, et leurs mœurs inhospitalières les font redouter des voyageurs. Les deux peuplades, toutes deux fières et belliqueuses, ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs chefs de tribus; la Porte ne leur demande qu'un léger Karatck; encore ne le payent-ils que quand cela leur plaît.

P....

LETTRE LXII.

SUR LA LITTÉRATURE DES TURCS.

Péra, octobre 1830.

Depuis que je suis arrivé dans cette capitale, je me suis appliqué à connaître l'état de la littérature chez les Turcs. Je connais ce qu'en ont dit l'abbé Sevin, l'abbé Toderini, le savant anglais Jone, et plusieurs voyageurs éclairés; je vous dirai dans cette lettre tout ce que j'ai pu savoir par moi-même, et par de fréquentes conversations avec les Francs les plus instruits de Péra.

Je commencerai par la poésie, car la poésie est connue des peuples barbares comme des peuples policés : elle a été cultivée avec succès en Turquie à diverses époques; on cite plusieurs sultans qui l'ont

encouragée par leurs largesses et quelquefois même par leur exemple; ceux qui connaissent le sultan Mahmoud, disent que sa hautesse ne dédaigne pas les concerts des poètes de son empire, et que, parmi les louanges qu'on lui adresse, les louanges en beaux vers sont celles qu'elle préfère. Quoique les jours de troubles et de sédition ne soient guère favorables à la poésie, il ne faut pas croire qu'elle soit toutefois abandonnée, et que personne ne s'en occupe aujourd'hui. Le goût des vers est même assez répandu parmi les gens qui ont reçu une certaine éducation; il n'est point de courtisan bien élevé qui ne sache tourner un quatrain et mettre en vers une flatterie. Dans les maisons des grands, dans les mosquées, sur le marbre des fontaines, et sur les murailles mystérieuses des harems, on trouve des inscriptions qui annoncent quelquefois le talent des vers. C'est surtout dans les cimetières qu'un voyageur qui sait la langue du pays, peut faire un cours de poésie turque; que de regrets touchans, que d'inspirations originales sont gravés sur la pierre des cercueils!

Dans une de ses lettres, M. Poujoulat a parlé de l'inscription tracée en lettres d'or sur le bend, construit à Belgrade par le sultan Mahmoud; cette inscription est fort longue, et tout entière à la louange de sa hautesse; après avoir pris son parti sur l'exagération des éloges donnés au sultan, on ne peut qu'admirer le talent et l'imagination du

poète; il faut croire d'ailleurs que cette exagération est naturelle aux muses d'Orient, car toutes les inscriptions grecques du Bas-Empire portent le même caractère. Pour s'en faire une idée exacte, il suffit de relire les vers inscrits au-dessus de la porte dorée, ceux qu'on retrouve sur plusieurs monumens, et surtout les lignes fastueuses retracées au bas de l'obélisque égyptien.

Afin de vous faire oublier l'emphase des inscriptions, qui de tout temps ont fait mentir les pierres, je veux vous citer les vers composés par Achmed III, pour une fontaine que ce sultan a fait construire près de Sainte-Sophie. L'inscription commence ainsi : « La fontaine te parle de son âge dans ces vers du sultan Achmed. » Ici les mots indiquent la date du monument, car les mots dans la langue turque ont une valeur numérique et servent quelquefois à exprimer un nombre ou à marquer une époque. Après ce début, l'auguste poète ajoute : « Passant, ouvre la clé de cette source pure « et limpide qui ne tarit point, et prie Dieu pour « le sultan Achmed. » Voilà toute l'inscription. Une si grande simplicité serait remarquée dans tous les pays du monde. Il faut toutefois observer ici que dans un pays despotique, où tout le monde loue le prince avec excès, il n'y a guère que le prince lui-même qui puisse parler de lui avec une certaine modération : on aurait peut-être étranglé un courtisan qui se serait exprimé avec la simplicité

qu'on admire dans l'inscription du sultan Achmed.

Cette remarque excusera sans doute dans votre esprit l'inscription emphatique qui dépare le bend de Belgrade. Vous serez plus porté encore à l'excuser, quand vous saurez que cette inscription est l'ouvrage d'un poète, mort en exil, pour avoir hasardé une vérité dans des vers adressés au sultan. *Izzet Mollah* avait consacré son talent à célébrer les vertus et la gloire de Mahmoud; plusieurs fois le sultan avait paru touché de ses louanges, le poète jouissait même d'un assez grand crédit à la cour; lorsque la révolution de la Grèce eut éclaté, les ministres ottomans voulurent détourner Mahmoud du projet de déclarer la guerre à la Russie, et pour réussir dans leur dessein, ils s'adressèrent au poète Izzet Mollah, comme le seul capable de faire entendre la vérité au sultan. Izzet ne se dissimula pas le danger, mais il n'en accepta pas moins la mission honorable qu'on lui proposait; il adressa des supplications poétiques au trône impérial ; pour toute réponse, on lui envoya l'ordre de garder les arrêts dans sa maison. Lorsque plus tard, la Porte publia son manifeste contre la Russie, le patriotisme d'Izzet Mollah lui inspira un nouveau poème, le meilleur ouvrage, dit-on, qu'il ait composé ; il fut exilé à Sivas.

Vous savez que les ministres de Louis XIV, pour éloigner de leur pays le fléau de la guerre, employèrent de même l'influence d'un grand écrivain et l'autorité de la poésie. La supplique éloquente de Boileau

ne fut point écoutée, mais au moins la noble opposition du poète n'attira point sur lui d'amères disgrâces.

Izzet Mollah, après être resté quelque temps dans son exil, fit parvenir au sultan un poème dans lequel il déplorait sa disgrâce et sa misère; comme je me suis procuré une copie de cette espèce d'élégie, j'essaierai de vous la faire connaître d'après une traduction littérale de M. Desgranges. Le poète se plaint d'avoir perdu la présence du sultan, et d'être jeté sur la terre lointaine de Sivas. « Semblable au » derviche en voyage, la tasse des offrandes à la » main, il a couru long-temps les monts et les « vallées; *les larmes de la rouge absence ont mis* » *autour de ses yeux le corail à la place du surmé* » *de la joie et de la volupté.* Depuis qu'il a été ar- » raché aux douceurs (le *sucre Candi*) *de la présence* » *impériale*, sa douleur *est si grande* qu'elle suffi- » rait pour convertir *en poison un champ de cannes* » *à sucre.* Ne pouvant plus me voir, ajoute le poète, » *au miroir de cette ombre de Dieu*, il me semble » que je n'aie plus rien de la noble face de l'homme; » ce qui est arrivé à Adam, le père du genre » humain, m'arrive aussi; nous avons quitté tous » les deux les délices du paradis pour une terre » inculte et sauvage. »

Ce qui afflige le plus l'infortuné Izzet dans son exil, c'est qu'un firman adressé au pacha de Sivas contient ces mots : *Prends garde qu'il ne s'échappe.*

« Non, il ne cherchera point à s'échapper, puisque
» les procédés généreux du pacha de Sivas sont au-
» tant de chaînes qui le retiennent, et qu'il se croit
» encore comblé des bienfaits de sa hautesse. Oh
» non ! s'écrie le poète, je ne m'échapperais pas,
» quand tous les Persans du monde me nommeraient
» pour l'éternité leur premier mollah. » Il faut venir dans le pays du despotisme pour savoir que l'art de la louange a quelquefois ses difficultés et même ses périls; le despote craint toujours de trouver un conseil ou une censure sous la forme d'une flaterie ou d'une prière. Il n'aime pas d'ailleurs les éloges qui s'adressent à d'autres qu'à lui ; Izzet va au-devant de cette humeur jalouse; après avoir loué un pacha, il revient au sultan pour lui dire que la disgrâce a éteint son génie, et que loin de son prince il n'a plus rien de ce qui l'avait fait poète ; c'est de la faveur impériale qu'Izzet recevait ses poétiques inspirations; c'est au jour de son bonheur qu'il fallait le voir, pour connaître son talent; alors *il eût peint une rose dans un œil en pleurs; alors du sein même de l'enfer, il aurait fait sortir l'Océan et l'aurait montré à la pointe d'un cil.* Avec les bonnes grâces du sultan, tout ce pouvoir magique s'est évanoui, sa muse ne sait plus que pleurer et gémir.... Mais les jours de la félicité et de la gloire ne peuvent-ils donc plus revenir ! Izzet est-il tout-à-fait rayé de la liste des vivans ! Ici le poète renaît à l'espoir, et termine ainsi son épître :

« O Dieu, prolonge les jours heureux de mon sou-
» verain ; oui, c'est encore lui qui me délivrerait,
» si j'étais jeté dans une obscure prison ; lorsque la
» gloire de ce prince habite mon cœur comme un
» hôte sacré, pourrais-je dire à un autre : *Etran-*
» *ger, sois le bien venu;* si je n'avais su reconnaî-
» tre la grâce que m'a faite sa hautesse, vieux fou
» que j'étais déjà, je l'aurais été doublement ; il-
» lustre visir, souviens-toi de ton prisonnier ; *avec*
» *le temps tu verras. Ce puissant monarque est favo-*
» *rable aux désirs de ses ministres...* Que Dieu te
» conserve à lui, que Dieu le conserve aux Musul-
» mans. »

Quel fut l'effet de cette supplication poétique sur l'esprit de Mahmoud ? on ne l'a jamais su bien positivement; si on en croit les bruits qui ont circulé, ces mots *avec le temps tu verras*, auraient donné de l'ombrage à sa hautesse; le sultan Mahmoud aurait trouvé dans cette phrase et dans celle qui la suit, un complot de ses ministres en faveur d'Izzet ; ce qu'il y a de certain, c'est que le poète ne fut point rappelé, et que peu de temps après avoir envoyé son épître, il mourut à Sivas.

Je compare quelquefois cette elégie d'Izzet avec *les Tristes* d'Ovide, composés aussi dans l'exil et presque sous le même ciel ; on retrouve dans le poète turc et dans le poète latin les mêmes sentimens et le même esprit de mélancolie : les éloges adressés à Auguste ressemblent à ceux qui sont adressés à

Mahmoud. Toutefois, l'auteur des *Tristes* fut plus heureux que le poète de Stamboul; le prince qui l'avait exilé, n'interrompit point ses chants, et le despotisme turc n'a pas permis à Izzet de continuer les siens; on a pensé généralement que ce dernier avait été empoisonné; car ce qu'on croit le moins dans ce pays-ci, c'est qu'un homme disgracié survive à sa disgrâce, et que ceux qui ont déplu au souverain puissent mourir naturellement. Les Turcs qui avaient la plus haute estime pour le caractère et le talent d'Izzet Mollah, l'ont placé comme homme parmi les martyrs de la vérité, et comme poète, parmi *les rossignols du paradis*. On a fait un recueil de ses vers, et ce recueil est entre les mains de tous les amateurs de la littérature turque.

Je n'ai pu me procurer des œuvres de ce poète, que l'élégie dont je viens de vous donner un extrait; vous y reconnaîtrez sans doute des couleurs qui n'appartiennent qu'à l'Orient; je regrette que le style et les images de ce poème soient si difficiles à traduire dans nos langues d'Europe; nous n'avons rien des mœurs, de la manière de sentir et de l'esprit des Orientaux; ils ont un autre ciel, une autre nature, et c'est pour cela que des expressions très-simples aux yeux des Turcs, sont pour nous bizarres, recherchées, quelquefois même inintelligibles; ceux qui parmi nous se plaisent le plus à la nouveauté et à la singularité du langage, ne pourraient se faire à certaines expressions de la poésie

turque; je veux vous en citer un exemple : Izzet mollah dit dans son élégie que rien ne peut attirer ses regards, depuis qu'il ne voit plus le sultan Mahmoud; le *rossignol*, ajoute-t-il, *fuyant la rose des joues impériales, ne regarde point les vergers et les vignes dans de tristes vallons*. Comment faire passer en français *le rossignol qui fuit la rose des joues impériales?* J'ajouterai que la langue turque se prête facilement aux jeux de mots et aux doubles sens; les poètes et les prosateurs les prodiguent volontiers dans leurs compositions; ce qui embarrasse souvent les traducteurs et ne leur permet pas toujours de rendre avec facilité ce qu'on admire le plus dans ce pays-ci.

Les Turcs ont une poésie lyrique comme les Arabes et les Persans; ils ont des hymnes dont quelques-uns ont été recueillis par les voyageurs et les savans; toutefois ils ne connaissent pas le chant dans leurs cérémonies religieuses, et jamais la poésie n'a fait retentir ses accens dans les mosquées pour célébrer les louanges de Dieu ou du prophète. Dans nos courses à travers l'Anatolie, nous avons souvent entendu nos chameliers chanter des complaintes; chacune de ces complaintes a tant de couplets, qu'une journée suffirait à peine pour les chanter; je crois qu'ils s'en servent quelquefois pour mesurer le temps et les distances dans les lieux inhabités; en chantant trente ou quarante couplets d'une chanson, ils savent qu'ils ont fait deux ou

trois lieues, et qu'il s'est écoulé deux ou trois heures.

Je ne m'arrêterai pas ici sur ces complaintes, presque toutes consacrées aux aventures romanesques d'un guerrier ou d'un héros; on croit parmi les Turcs que les mulets et les chameaux ne sont pas insensibles à cette poésie lyrique des grandes routes; et souvent un chamelier entremêle ses chants avec les sons d'une flûte ou d'un flageolet, pour ranimer une caravane fatiguée.

Quoique les Turcs soient un peuple grave, les poésies légères et badines ne leur sont pas inconnues; ils doivent avoir peu de ces chansons que nous appelons chansons de table, chansons à boire, par la raison que les Turcs dînent fort rarement ensemble, et que lorsqu'ils s'enivrent, ce qui leur arrive quelquefois, ils s'enivrent tous seuls; on m'a pourtant montré des couplets où l'ivresse et les joies illicites de Bacchus sont très-gaîment célébrées. Quant aux poésies galantes, il n'est guère permis aux Turcs de chanter d'autres beautés que celles qu'ils achètent ou qu'ils épousent; cependant la galanterie inspire parfois leurs poètes, et l'amour, à qui ils font une guerre perpétuelle, n'est pas toujours banni de leurs chansons M. Desgranges s'est procuré un recueil de chansons amoureuses toutes copiées par la sœur de Mahmoud. Je voudrais vous en faire connaître, mais je n'ose l'entreprendre, même avec le secours de mon savant interprète. Il en est de la poésie des Orientaux,

car je ne saurais trop le répéter, comme de leur climat et de leur soleil ; tout cela ne se traduit point et ne s'envoie point par la poste; comme il faut pourtant que vous ayez une idée de la poésie légère des Turcs, je vous parlerai de quelques romances que M. Desgranges a pris la peine de m'expliquer.

« Une belle se joue de mon amour, s'écrie un » poète passionné; elle me renvoie toujours au » lendemain ; faudra-t-il dire : Adieu, la belle ! » Tes sourcils, charmante amie, sont un arc, et » mon âme est blessée ; ta voix module les sons » du rossignol, tes paroles sont du miel, ta taille » est le jeune cyprès qui se balance ; ton cœur sera- » t-il moins flexible que les rameaux inclinés sous » le vent ? » Dans une autre chanson, un amant *traîne les lamentations du chagrin*, et voudrait être *le rossignol ou bulbul de la rose ;* sa vie *s'est éteinte* depuis qu'il ne voit plus la beauté qu'il aime; *je souffre*, dit-il, *toi qui es la lumière de mon âme, tu peux voir de tes propres yeux ma souffrance.* » Un autre appelle en secret l'objet de son amour parce qu'il *a un mot à lui dire* et que sans lui *il ne peut plus comprendre ni son cœur ni le monde; tu es au ciel la lune, sur la terre la neige*, dit celui-ci à sa belle, *viens vers moi;* celui-là se plaint de ce que son amie, *tendre bouton de rose, a détourné de lui son visage*, mais il l'aimera néanmoins *jusqu'à la résurrection;* un autre reconnaît ses torts envers celle dont les formes gracieuses appartiennent *aux ré-*

gions aériennes; il s'est réfugié *sous le cyprès de sa grâce,* et demande qu'on laisse là le passé, *car il n'y a dans la vie qu'un temps, c'est le présent;* un autre enfin languit d'amour et verse des larmes *sans qu'on n'en sache rien*, et ces derniers mots sont le refrain de tous les couplets de sa romance. La plupart de ces productions légères n'ont rien de très-remarquable par la pensée, mais ceux qui connaissent la langue turque y trouvent une vivacité, une grâce d'expression que nous ne pourrions imiter.

La langue turque n'ayant point de genre, on ne peut savoir facilement à quel sexe appartient la personne qui parle et celle à qui on s'adresse dans les chansons d'amour; cette équivoque peut servir à cacher les mystères de la galanterie; une femme n'oserait prononcer le nom de son amant, ni un amant celui de sa maîtresse; on fait semblant quelquefois d'adresser des hommages à son propre sexe, et cette espèce de déguisement de l'amour ne scandalise pas trop les Turcs.

Quoique la poésie turque soit difficile à comprendre pour un européen, il faut dire toutefois que les Osmanlis, comme nous l'avons vu, si éloignés de nous dans le genre sérieux, dans le style tempéré, s'en rapprochent souvent dans leur poésie érotique, la nature a voulu que les peuples qui ont des lois et des mœurs différentes, parlassent cependant le même langage, pour exprimer ce que l'amour a de délicat et même ce qu'il a de licencieux.

Vous pourrez en juger encore mieux par le petit poème érotique dont il me reste à vous parler.

Ce poème qui a pour titre, *Description d'un bain de femmes*, a beaucoup de succès parmi les Orientaux; on l'attribue au fils d'Omer de Saint-Jean-d'Acre, dont parle Volney dans son voyage de Syrie; la poésie en est facile et pleine d'images riantes; malheureusement, l'auteur ne respecte pas toujours la décence, ce qui me donne quelque scrupule pour mon extrait; il faudra que j'en écarte tout ce qui paraîtra trop libre, et que la muse du poète reprenne ici son voile qu'elle a quitté pour plaire aux amateurs de Stamboul.

« Écoute, ô amateur du sexe féminin, la joyeuse
» description d'un bain de femmes; que ne font-
» elles point, sitôt qu'elles se trouvent dans l'en-
» ceinte intérieure! et les murs de cette enceinte,
» quel n'est pas leur empire sur eux-mêmes pour
» résister du matin au soir à la vue du tableau
» qu'ils renferment! D'une part, ces baigneuses
» remplies de grâce, de l'autre, ces tellag (filles de
» bain) au pantalon d'écarlate, aux corps trans-
» parens, vrais cristaux à pieds humains! elles
» portent sous le bras des paquets enveloppés sous
» des draperies d'or; le cœur des amans n'est-pas
» enfermé dans ces brocards?.... Ici une jeune
» beauté laisse tomber négligemment le vêtement
» qui la couvre, et son corps répand autour d'elle
» la lumière. Son visage se reflète dans les eaux

» du bassin ; tel on voit dans la mer le disque du
» soleil. De ses deux doigts teints en *henné*, elle
» dénoue avec grâce la tresse de ses longs che-
» veux, et ses doigts rouges dans sa belle cheve-
» lure, ressemblent à une branche de corail sur de
» l'ébène. Elle a cherché à disparaître sous sa che-
» velure brunie ; mais comme l'astre des nuits dans
» l'épaisseur des ténèbres, sa taille élégante brille
» d'une douce clarté... Cependant les dames s'as-
» seoient à l'écart, des femmes cherchent à les di-
» vertir ; les *tuecha* (cornichons), les fruits, les sor-
» bets sont apportés ; quelques-unes mettent les
» plateaux au pillage ; d'autres font voler des bou-
» les de savon ; chacune d'elles s'efforce d'inven-
» ter un nouveau tour ; l'une se fabrique une
» fausse barbe avec le *siffe;* celle-ci jette à ses com-
» pagnes de l'eau froide avec une tasse; celle-là se
» frotte le visage avec l'herbe qui en fait tomber le
» duvet.... Ce désordre ressemble à une noce; il
» n'y manque que les musiciens. Parmi ces jeux,
» une dispute éclate enfin ; toutes les assistantes se
» précipitent au milieu de la salle ; l'une comme un
» homme, saisit d'une main vigoureuse un *nalin*,
» l'autre, la boîte du *siffe*, une troisième, la tasse;
» le diable arrive au milieu d'elles; qu'on se figure
» le tapage; toutes se prennent aux cheveux ; les
» fronts se heurtent ; elles s'adressent des inju-
» res;... chacune fait honte à l'autre,... les dames
» sortent des chambres intérieures ; la sueur et le

» sang coulent de leur visage; cependant leur figure
» apparaît comme un astre aux gardiennes qui les
» attendent en dehors, et qui les reçoivent aux cris
» de *Maschalla!* Notre jeune bouton de rose s'est
» étendu sur un lit délicat; ses esclaves se ran-
» gent en cercle, les mains croisées; puis vient la
» cérémonie des parfums, de l'ambre, du bois
» d'aloës brûlé dans des cassolettes... Quelle excla-
» mation! quelle voix délicieuse! ah! je vais me
» trouver mal, s'écrie l'une avec un accent plein
» de charme; entourée de ses esclaves, elle revêt
» ses habits en faisant mille minauderies. Que de
» bruit, que de gentillesses, que de grimaces! que
» de bijoux et de diamans!! quels beaux pendans
» d'oreilles! La société reste jusqu'au soir dans
» l'appartement extérieur, elle reste, jusqu'à ce
» qu'un intarissable flux de paroles se soit écoulé.
» Alors, les femmes sortent du bain, comme des
» malades, l'œil languissant, l'air délicat, la dé-
» marche lente; tous leurs pas sont étudiés; elles
» veulent paraître faibles et abattues. »

J'ai beaucoup retranché de ce poème d'Omer; peut-être en ai-je encore trop laissé; le poète est malheureusement dans tous ses tableaux d'une clarté qui désespère; j'avais supprimé du poème d'Izzet Mollah plusieurs passages trop difficiles à rendre dans notre langue; dans celui-ci sont accumulées des peintures qui ne se comprennent que trop, et qu'on n'ose mettre sous les yeux du lec-

teur. Je vous invite toutefois à relire dans Miladi Montague, la description qu'elle fait d'un bain de femmes turques. Les couleurs de la spirituelle voyageuse ne sont guère moins vives que celles que vous venez de voir; elles serviront d'excuse à ma citation; je n'ai pu d'ailleurs résister à la tentation de vous faire connaître la poésie des Turcs, et de mettre en même temps sous vos yeux un tableau de mœurs qu'on m'assure être d'une grande fidélité.

Les Osmanlis cultivent plusieurs autres genres de poésie, ils ont un grand nombre d'apologues, de fables, de contes plus ou moins estimés; j'ai remarqué que leur littérature n'avait produit aucun poème épique, aucun poème d'une grande étendue; seulement, ils employent quelquefois le rhythme de la poésie dans des ouvrages historiques.

Vous me demanderez peut-être si les Turcs ont un théâtre; je vous répondrai que non; des représentations théâtrales seraient tout-à-fait incompatibles avec leur manière de vivre; les Osmanlis, comme vous avez pu le voir, ne vivent que de la vie privée, de la vie domestique; ce que nous appelons chez nous des assemblées, tout ce qui peut ressembler au public, est inconnu aux Turcs; on peut dire qu'il n'y a de véritable public à Stamboul, que le jour d'un incendie, d'une grande émeute, ou dans les solennités du Beyram. Chez les Grecs et chez les Romains, le peuple était presque tou-

jours assemblé ; il fallait l'amuser et le distraire par des spectacles ; on n'a pas besoin de faire tant de frais et de prendre tant de soins avec les Turcs qui n'aiment point à se réunir ni pour leurs plaisirs ni pour leurs affaires. Des baladins, des voltigeurs, les farces de Karagueuse, mélange de polichinel et des ombres chinoises, voilà tout ce qui est en possession d'égayer quelquefois la gravité des Osmanlis. Les scènes héroïques de notre tragédie ne sauraient émouvoir leur imagination ; la comédie qui vit des ridicules de la société, ne pourrait réussir dans un pays qui n'offre point de contrastes, point de nuances, où tout le monde se ressemble ; les petites scènes de Karagueuse, qui divertissent parfois les Turcs, ne sont pas même en rapport avec les mœurs habituelles ; on s'y amuse aux dépens des étrangers, aux dépens des chrétiens, mais jamais un bourgeois de Stamboul, assistant à ces représentations grossières, n'a pu rire *d'un fidèle portrait sur lui-même tracé.*

L'éloquence ne doit avoir fait que peu de progrès dans un pays où il n'y a ni barreau ni tribune publique. L'éloquence de la chaire y est protégée par les mœurs et les lois religieuses ; mais les prédications n'y sont pour l'ordinaire que des paraphrases, des commentaires du Coran ; on n'y trouve jamais ni cette chaleur de discussion, ni ces attaques contre le vice et contre les passions, qui donnent tant de vie aux chefs-d'œuvre de notre élo-

quence chrétienne. Des prédicateurs turcs censurent quelquefois la marche du gouvernement, mais cette espèce d'opposition qui ne sort guère de l'enceinte des mosquées, n'a rien produit qui mérite d'être rappelé. Lorsqu'on parle de l'éloquence des Osmanlis, il serait injuste de ne pas leur tenir compte de plusieurs pièces émanées de leur chancellerie; on retrouve quelquefois une véritable éloquence daus un firman, dans un katti-scherif, dans un manifeste, et jusques dans une note diplomatique; les Turcs mêlent toujours la religion et la morale à leurs affaires, ce qui donne au langage de leur politique, un caractère de noblesse et de dignité qu'on ne retrouve point dans ce qui émane de nos gouvernemens d'Europe. Rien ne m'a paru plus éloquent que la plupart des discours et des firmans, qui ont accompagné la destruction des janissaires. Vous savez que dans la dernière guerre, la Russie et la Porte ont publié plusieurs déclarations; dans cette exposition réciproque de leurs griefs, dans ces combats de la diplomatie, dans cette polémique des souverains, on peut dire que les écrivains du sérail l'ont emporté de beaucoup sur ceux du cabinet des czars.

Les Turcs ont un assez grand nombre d'ouvrages historiques et plusieurs histoires nationales; quelques-unes de ces productions ont été traduites en français, et nous pouvons juger de leur mérite. C'est en vain qu'on y chercherait le moindre esprit de

critique et quelque philosophie. Les annalistes turcs rapportent les faits tant bien que mal, mais leur raison ne s'applique jamais à en connaître les effets et les causes; une révolution se présentera à leur pinceau ou à leur calem, sans qu'ils songent à lui demander d'où elle vient, où elle va; ils raconteront une guerre sans avoir la moindre envie de savoir et de nous dire si elle est juste ou injuste; de grands personnages, des héros, des tyrans passeront journellement devant eux, sans qu'ils s'occupent de nous retracer leur physionomie. On croirait en lisant les historiens turcs, que le Coran qui a défendu à la peinture de reproduire l'image de l'homme, a fait la même défense à l'histoire.

J'ai lu plusieurs fois l'histoire de Cogia-effendi dans une traduction française de Galand, conservée en manuscrit à la Bibliothèque du roi; cette histoire que les Turcs admirent beaucoup, a tous les défauts dont je viens de parler; l'auteur met toutes ses facultés à rechercher des images hyperboliques, à répandre partout les ornemens du style figuré, et voilà ce qui a fait ici sa grande réputation. Il me suffira de vous en citer un seul exemple; en racontant le dernier siége de Constantinople qui avait commencé au mois d'avril, l'historien turc croit devoir nous montrer le printemps dans son histoire, et pour que le printemps ne paraisse pas trop étranger au milieu des scènes de la guerre, il nous fait une nature toute belliqueuse. L'ané-

mone *porte sa massue* de fer; la rose a *couvert son visage d'un bouclier;* l'œillet *élève sur sa tête une lance d'émeraude; cette armée végétale attire les regards de la terre et du ciel;* le zéphyr en est l'*avant-garde;* le narcisse, *la sentinelle;* le jasmin *montre en avant un étendard blanc;* le platane *étend les bras pour faire des vœux en faveur de Mahomet II, et demande à Dieu la possession de Constantinople pour les Turcs.* Après une peinture aussi bizarre, ne serait-ce pas manquer de sens que d'appliquer à l'histoire de Cogia-effendi les règles d'une critique sérieuse? J'aime mieux m'arrêter un moment sur une production contemporaine dont je vous ai déjà parlé, *l'Histoire de la destruction des janissaires.* Cette histoire ne fait point assez connaître les principaux personnages de la fameuse journée du 16 juin. Mais l'enthousiasme du peuple, le désordre de l'odjak, la politique ferme et habile du divan, la conduite de Mahmoud, tout cela est présenté avec vérité, clarté et intérêt; l'historien sacrifie dans sa narration au goût de ses compatriotes pour le style figuré, toutefois ce style, employé avec une certaine mesure, ne déplaît pas trop, parce qu'on y retrouve la physionomie du pays; l'auteur de ce livre, *Mohamed Assad-effendi,* me paraît un homme plein de candeur; il ne manque pas d'ailleurs de philosophie, et j'aime à le voir quelquefois, *lâchant la bride au coursier de ses pensées dans le champ des observations.*

Tout en lui reprochant d'avoir exagéré l'éloge de Mahmoud, on ne doit pas oublier qu'il écrit par ordre du sultan dont il est l'historiographe ; il nous dit dans son dernier chapitre, quelles récompenses il a reçues, et ces récompenses sont bien autre chose pour un historien turc que les suffrages des gens de goût; vingt bourses, *aussi précieuses que les fruits du paradis*, la place de mollah de Scutari, voilà le prix de ses travaux; il nous dit qu'il est maintenant plongé *dans un océan de grâces*, et qu'il est *exempt des soucis de ce monde;* ce qui vaut mieux sans doute que de vivre en proie au démon de la vérité. J'entre dans ces petits détails, parce qu'ils peuvent vous faire comprendre comment et pourquoi la Turquie n'aura jamais de grands historiens.

LETTRE LXIII.

ITINÉRAIRE ET DÉSASTRES DES CROISÉS DE 1101.

A M. M.....

Octobre 1830.

Les pays que je vais parcourir avec vous dans cette lettre, sont ceux que la géographie connaît le moins. Il n'est venu à la pensée d'aucun voyageur de rechercher dans cette partie de l'Asie-Mineure les traces des armées de la croix; nous ne pouvons nous empêcher de regretter encore une fois que ceux qui nous ont précédés, n'aient rien fait pour éclaircir la géographie des croisades. Pourtant

ces immenses événemens valaient bien la peine qu'on leur donnât un souvenir, les gigantesques victoires ou les grandes catastrophes de nos phalanges chrétiennes, sont aussi intéressantes, aussi épiques que la marche de Cyrus ou d'Alexandre, de Trajan ou de César. Mais il faut dire que l'histoire du moyen-âge est bien moins connue que l'histoire ancienne; les croisades sont long-temps restées dans un indifférent oubli avant de trouver en vous leur Tite-Live, et nous sommes les premiers qui traversions l'Orient, escortés de nos vieux chroniqueurs.

Quand les armes chrétiennes eurent délivré le divin sépulcre, une immense multitude de pélerins entraînés par l'enthousiasme de la conquête, passa tout à coup d'Europe en Asie pour aller défendre le nouveau royaume de Godefroi. Vous n'avez pu consacrer que quelques pages à cette expédition de 1101 qui fut un immense désastre; je ne craindrai donc point de raconter dans mon itinéraire géographique quelques-uns des principaux faits qui ne sont point entrés dans votre tableau. J'ai avec moi trois chroniqueurs pour me redire cette lamentable histoire, l'abbé Ekeard qui suivait les Allemands, Orderic Vital et Albert d'Aix; ce dernier est celui dont le récit est le plus complet [1].

[1] Guillaume de Tyr parle aussi de cette malheureuse expédition, mais son récit n'est guère que la copie d'Albert d'Aix.

L'expédition de 1101 se partage en trois corps d'armée; nous suivrons chacune de ces armées. L'évêque de Milan et le comte Albert avec trente mille Lombards; Conrad, connétable d'Henri III, avec deux mille Teutons; Etienne, comte de Blois, que la honte ramenait sous les drapeaux de la croisade; Etienne de Bourgogne et d'autres princes partis avec leurs troupes des rives occidentales de la France, se donnent rendez-vous dans la cité de Nicomédie. Vous avez parlé des désordres et des brigandages qui excitèrent la colère d'Alexis contre les Lombards, et de leurs attaques contre la ville impériale; ces flots de barbares qui venaient ainsi battre en passant la capitale grecque, devaient inquiéter un empereur qui n'avait que des murailles pour toute force et pour toute défense; aussi, sans partager ici les préjugés des pélerins, il est bien permis de croire que l'empereur Alexis ne fût pas trop fâché des désastres qui tombèrent sur ces grandes troupes d'hommes.

La première bande, composée d'environ deux cent soixante mille pélerins, ne veut point prendre le chemin qu'avait suivi Godefroi, et oblige ses chefs à la conduire à travers les montagnes de la Paphlagonie *pour conquérir le royaume du Korazan*. La route du sud était la meilleure et la plus connue; la route du côté du nord-est devait présenter une longue suite d'obstacles difficiles à vaincre. La troupe chrétienne, ayant à sa tête Raymond de

Saint-Gilles et cinq cents turcopoles qui lui servaient de guides, arrive après trois semaines de marche à un château que les chroniqueurs appellent *Ancras*. Dans cet itinéraire de vingt jours, nos vieux auteurs ne citent aucun nom de ville, de château ou de rivière; au premier coup-d'œil qu'on jette sur une carte de la Turquie, on voit que les pélerins traversèrent les montagnes qui dominent *Sabandja*, et passèrent par les pays de *Cheiva*, de *Terekli* et de *Torbali;* le château que les chroniques nomment *Ancras* est probablement Angora (Ancyre); vous me direz peut-être que depuis bien des siècles Angora n'est pas seulement un château mais une grande ville; à cela je pourrai vous répondre que nos vieux historiens donnent souvent le nom de château à une cité; j'ajouterai que plusieurs chroniqueurs parlent d'*Ancras* comme d'une ville, et que d'ailleurs Angora est sur cette route le seul lieu qui, par sa dénomination et sa position géographique, corresponde au château d'Ancras. Angora se trouve à quatre-vingts lieues environ de Nicomédie; les caravannes font ce trajet en dix jours; il en fallait bien vingt à une armée qui traînait avec elle toutes sortes de bagages et une multitude confuse et embarrassante. Le chemin qui va d'Isnik à Angora passe dans des contrées fertiles; aussi Albert d'Aix nous raconte que pendant les trois premières semaines, la marche des croisés fut heureuse; ils vivaient dans une grande abondance, et

la plupart des gens du peuple, dit le chroniqueur, *se livroient à toutes sortes de débauches et d'impuretés*. En approchant d'Ancyre, les pélerins ne remarquèrent point sans doute les ruines de Pessinonte et de Gordium, répandues sur les rives de Sangare, près de Beybazar et de Nalikan. J'emprunte au voyage de M. Felix de Beaujour une description d'Angora qui pourra vous intéresser : « Angora, l'ancienne Ancyre, est située au milieu d'une grande plaine autour d'un groupe de petites collines, dont la plus élevée est occupée par la citadelle. La ville, bâtie autour de la citadelle, est fermée d'un double mur, flanqué de tours, dont quelques-unes sont terrassées et portent du canon; mais le mur extérieur est en général mal entretenu et croule sur plusieurs points. Au milieu de cette double enceinte est un labyrinthe de petites rues et quelques restes d'anciens édifices, parmi lesquels on distingue ceux du temple d'Auguste. Angora peut avoir trente mille habitans, Turcs ou Arméniens, mêlés de quelques juifs. Son territoire est nu et dépouillé d'arbres; mais il est très fertile, surtout en pâturages, où l'on nourrit des chèvres, renommées pour la beauté et le soyeux de leur poil. »

L'armée chrétienne s'empare du château d'Ancras pour le compte de l'empereur grec, et poursuivant sa marche, elle arrive au château de Gargara ou de Gangra que nous retrouvons, au nord-est d'Angora, dans la dénomination moderne de *Kian-*

kary; les voyageurs ont remarqué à Kiankary, sur une roche élevée, d'anciens restes de fortifications. Albert d'Aix nous dit que le château de Gargara était inexpugnable par sa position, et que les pélerins, ne pouvant s'en rendre maîtres, ravagèrent les récoltes et les moissons.

A partir de Gangra, l'itinéraire de la troupe chrétienne devient plus difficile à suivre; les indications de nos chroniques sont rares et fort incomplètes, et les croisés s'avancent comme dans une profonde nuit. Albert d'Aix, notre principal guide, se contente de nous dire que *les chrétiens passèrent successivement devant plusieurs villes et places fortes, dont les noms sont inconnus.* Comment déterminer les véritables positions géographiques avec des données aussi incertaines? cette manière de tracer un itinéraire était sans doute fort commode pour le chroniqueur, mais nous qui aimerions à suivre pas à pas les champions de la croix, à marquer, pour ainsi dire, toutes les étapes de l'armée chrétienne, combien nous regrettons qu'il ne soit rien resté pour nous aider à reconnaître les chemins des croisés! Continuons à suivre pourtant, avec le secours de la critique et des conjectures, la marche des pélerins.

Les croisés vont en avant à travers des *pays inhabités* et des *montagnes horribles;* les Turcs, dans de fréquentes embuscades, massacrent les traînards, les malades et la partie faible de l'armée; sept cents

Lombards, chargés de protéger l'arrière-garde, s'enfuyent lâchement devant l'ennemi et abandonnent au glaive musulman une multitude sans défense. Etienne, duc de Bourgogne, avec cinq cents chevaliers cuirassés, se présente pour le service de l'arrière-garde ; ce jour-là l'armée ne perd pas un seul homme. Le comte Raymond, à son tour, fait sa journée de garde, et malgré une rude attaque de la part des Turcs, trois pélerins seulement reçoivent la mort. Mais la disette qui était aussi un ennemi terrible, vint attaquer l'armée ; l'or et l'argent devinrent inutiles dans un pays où l'on ne trouvait rien à acheter. Les Provençaux qui, d'après le rapport des chroniqueurs, étaient les plus ardens au butin et au pillage, se portaient en avant pour chercher des vivres, et beaucoup d'entre eux périssaient surpris par les Musulmans. Les hommes riches et illustres, dit Albert d'Aix, qui, du port de Civitot et de la ville de Nicomédie, avaient apporté dans leurs chariots de la farine, du pain, des viandes sèches ou du lard, étaient les seuls qui eussent de quoi se nourrir ; les autres, pressés par la faim, se voyaient forcés pour remplir leur estomac, de dévorer les feuilles et l'écorce des arbres ou des racines de plantes.

Nous retrouvons ici un nom de ville qui peut nous mettre sur les traces des pélerins ; c'est une ville qu'Albert d'Aix appelle *Constamne*. Tout nous porte à croire qu'il s'agit ici de *Castamoun*

ou *Castamouni*, qu'on suppose bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Germanicopolis. Ainsi donc les croisés, partant de Gangra, s'étaient dirigés du côté du nord en suivant, dans une distance plus ou moins prochaine, les rives tortueuses de l'halys nommé aujourd'hui *Kizil-Ermak*. Mille hommes de pied avaient trouvé dans les environs de Castamouni de l'orge qui n'était pas encore mûre ; l'orge fut moissonnée, et les croisés la firent rôtir pour leur nourriture dans un vallon voisin. Les pélerins ramassèrent aussi sur des arbustes de ce désert un fruit amer qu'ils ne connaissaient point et qu'ils firent cuire pour apaiser leur faim ; un voyageur nous a parlé d'un fruit sauvage assez commun dans ce pays, et qu'on appelle la *graine jaune;* cette graine ne serait-elle pas le fruit amer dont il est ici question? La troupe réunie dans cette vallée de Castamouni, trouva une mort misérable ; les Turcs avec des branches d'arbres et de l'herbe sèche, entourèrent de flamme tout le vallon, et les mille pélerins furent brûlés. L'armée des fidèles du Christ, dit Albert d'Aix, franchit les défilés étroits et difficiles de la Flaganie et descend dans une vaste plaine. Ces défilés peuvent être ceux de *hadji-hamzeh*, qui présentent encore des débris de fortifications, et cette plaine celle d'Osmandjik ; l'Halys est guéable dans les défilés de hadji-hamzé. On s'étonne qu'Albert d'Aix ne cite aucun fleuve dans cette partie de son récit, car

les croisés ont dû nécessairement passer l'Halys; quelques jours avant la bataille générale, trois mille chrétiens sortent du camp, et vont attaquer un fort occupé par les Turcs, et situé dans le territoire de *Marash;* cette ville de Marash ne serait-elle pas celle qu'on appelle aujourd'hui Marsivan? Il paraît probable, d'après toutes les indications, que c'est dans la partie occidentale de la plaine d'Osmanjik que se livra cette bataille où tombèrent successivement les troupes de Raymond-de-Saint-Gilles, du comte de Blois, du duc de Bourgogne et du connétable Conrad. Le rocher sur lequel s'était réfugié le comte Raymond, pour échapper aux Turcs, appartiendrait aux montagnes de Hadji-Hamzé. Le comte de Saint-Gilles, qui s'enfuit le premier, et tous les autres princes qui abandonnèrent ensuite le camp, ont passé par les défilés de Hadji-Hamzé pour se rendre à Sinope. C'est un trajet qu'ils pouvaient faire en quatre ou cinq jours. Il est difficile de marquer la place du château de *Pulveral* qui recueillit d'abord le comte Raymond et sa troupe fugitive; on ne peut guère en retrouver des traces que dans le bourg de *Voïavat* sur la route de Sinope [1].

Les Turcs, montés sur des chevaux rapides, poursuivirent les fuyards, et les pélerins tombèrent

[1] M. Fontanier, voyageur distingué, qui a occupé pendant quelque temps le consulat de Trébizonde, nous a donné d'utiles renseignemens pour cette partie de notre travail.

sous leurs coups *comme les épis sous la faulx du moissonneur*. Albert d'Aix parle avec les plus minutieux détails du butin que firent les infidèles : « Les Musulmans, dit-il, enlevèrent une quantité incalculable d'argent, que les chrétiens fatigués abandonnaient sur la route ; ils prirent aussi des vêtemens moëlleux, des fourrures de diverses espèces, de petit-gris, d'hermine et de martre, beaucoup de pourpre brodée en or..... Dans cette dispersion complète d'une grande armée, la terre et les montagnes étaient tellement jonchées de bysantins d'or et d'argent et de toutes sortes de monnaies, que, sur une longueur de plus de trois milles, les fuyards et ceux qui les poursuivaient marchaient sur l'or, sur les pierreries, sur les vases d'argent ou d'or, sur la pourpre admirable et précieuse, sur des vêtemens d'une grande finesse et des étoffes de soie ; de plus, toute la route était arrosée du sang des mourans et des morts. » Le chroniqueur s'attendrit d'une manière particulière sur *les femmes très nobles*, et les *matrones illustres* que les Musulmans épargnèrent pour en faire leurs captives ; plus de mille de ces pélerines furent envoyées comme un troupeau muet chez *des nations barbares, où l'on parle des langues inconnues ;* condamnées à un exil perpétuel, elles furent enfermées dans le pays de Khorazan *comme dans une prison ou dans un appartement inaccessible*. Ce qui attriste surtout le naïf historien, c'est de voir tant de ma-

trones *nobles et délicates livrées à des hommes impies et horribles qui ont des tonsures sur le devant, sur le derrière, sur la droite et sur la gauche de la tête, et de longues mèches de cheveux qu'ils ne coupent jamais et qui les font ressembler à des esprits noirs et immondes.*

Le comte Raymond s'embarqua à Sinope et revint à Constantinople : les autres débris de l'armée chrétienne se rendirent par terre à la ville impériale. Les pélerins fugitifs, en suivant les côtes de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'à Héraclée, étaient protégés contre les Turcs de l'intérieur du pays par une haute chaîne de montagnes qui borde la mer. D'ailleurs le pays que traversaient les croisés vaincus appartenait à l'empereur grec ; ce pays était défendu par de bonnes forteresses, qu'on voit encore debout.

Dans la déroute de cette première armée, il périt plus de cent soixante mille pélerins sous le glaive ou sous les flèches des Turcs. La seconde armée, conduite par Guillaume de Nevers, occupe à peine quelques pages dans les chroniques ; cette troupe française, composée de quinze mille combattans et d'une immense multitude de femmes, passe le Bosphore, dresse ses tentes sur le rivage asiatique où s'élevait alors une colonne de marbre surmontée d'un bélier doré, et se rend ensuite à Civitot. Les pélerins vont à Angora pour y joindre les Lombards dont ils ignoraient le sort, et ne pouvant les at-

teindre, ils laissent Angora sur leur gauche et se dirigent vers la ville que les chroniqueurs appellent *Stancone*. Après de longues recherches sur les cartes de l'Asie-Mineure et dans les relations des voyageurs, je n'ai pu trouver aucune ville qui puisse correspondre à la position géographique de Stancone; tout ce que je puis vous dire, c'est que Stancone ne devait pas être loin de Konieh.

Ce fut dans le voisinage de Stancone que commencèrent les malheurs de cette seconde armée; les Turcs qui huit jours auparavant, avaient détruit ou dispersé les Lombards, tombèrent sur les compagnons de Guillaume de Nevers et donnèrent la mort à un grand nombre d'entre eux. Les pélerins, après avoir vainement attaqué la forteresse de Stancone, lèvent leur camp et prennent le chemin d'une ville nommée Héraclée par les chroniqueurs. Comme les pélerins suivaient la route du sud et qu'ils songeaient alors à se rapprocher d'Antioche, il me paraît clair que l'Héraclée dont parle ici Albert d'Aix, n'est autre chose que la cité d'*Erekli*, placée sur le chemin d'Iconium à Tarsous. Le nom d'*Erekli* ou d'*Erkli* a pu faire croire aux chroniqueurs que cette ville était une des vieilles cités grecques qui portaient le nom d'Héraclée; il est pourtant certain, ainsi que l'a remarqué le colonel Leak, qu'il n'y a jamais eu d'Héraclée dans cette partie de l'Asie-Mineure; il y avait là Archalla ou Archélaïs; Erekli a pu être la corruption de ce nom.

Erekli de Caramanie, située à trente heures environ de Konieh, renferme plusieurs mosquées, des khans et des basars. Les pélerins de la Mecque passent par Erekli, et s'y arrêtent un jour; la halte des hadji est ici d'obligation, car depuis plusieurs siècles Erekli a été transformée en vakf ou fondation pieuse de la Mecque et de Médine.

Les croisés trouvèrent cette cité détruite et abandonnée par les habitans; ils restèrent là pendant trois jours en proie à une soif dévorante; trois cents pélerins moururent dans cette cité, faute d'un peu d'eau, car les Turcs avaient comblé les puits et les citernes. L'armée de Guillaume de Nevers, déjà accablée par la disette et la soif, fut attaquée par les Musulmans dans une grande vallée voisine d'Héraclée; il y eut, de part et d'autre, des ruisseaux de sang répandus par le glaive, l'arc et la lance; mais bientôt le comte de Nevers et les principaux chefs, ne pouvant résister au nombre, cherchèrent le salut dans la fuite; le peuple et le gros de l'armée furent anéantis par les Turcs; sept cents chrétiens purent seuls sauver leur vie en gagnant les forêts et les montagnes; Albert d'Aix ajoute que mille femmes appartenant aux chevaliers du Christ furent emmenées en captivité. Je ne sais où placer cette cité de *Germanicopole*, où se réfugia le comte de Nevers; c'était évidemment une ville de la Cilicie, puisque le comte Guillaume la rencontra lorsqu'il s'enfuyait vers Antioche: ne serait-ce pas

Marash ? Vous savez que ce prince et ses derniers compagnons fugitifs furent dépouillés et mis à nu par des Turcopoles, et qu'ils arrivèrent à la ville de Tancrède, couverts de misérables haillons.

L'histoire de la troisième armée est plus courte mais non moins lamentable. Cent soixante mille pélerins (Orderic Vital dit trois cent mille), marchant sous les ordres de Guillaume de Poitiers, de Guelfe duc de Bavière, et de la comtesse Ida margrave d'Autriche, partent de Nicomédie et se rendent à Stancone où d'abord ils rencontrent la faim et la soif. En quittant Stancone, ils vont saccager deux villes musulmanes qu'Albert d'Aix appelle *Finimine* et *Salamie;* le nom de Finimine ne serait-il point l'altération du Philomelium ou Philomenium, cité mentionnée par Strabon, et située dans cette partie de la Phrygie appelée Phrygie *parorée?* Les voyageurs modernes ont reconnu Philomelium dans la cité turque nommée *Ilguin*, située à huit ou neuf lieues d'Akcher. Quant à la ville de Salamie, je ne vois guère dans cette direction que *Ladik* ou Kadoun-Khan, qui puisse nous la représenter.

Il y a ici dans la relation d'Albert d'Aix une contradiction que je dois vous faire remarquer, parce qu'elle jette de l'obscurité sur les derniers événemens de l'expédition chrétienne; en parlant de la troupe du comte de Nevers, le chroniqueur dit qu'elle ne trouva pas une goutte d'eau à Héraclée

(Erekli), et que des pélerins montés sur une roche élevées ne purent découvrir un peu d'eau pour étancher leur soif; quelques pages plus loin, le même chroniqueur parle d'une rivière qui arrose la ville d'Héraclée; ce fut sur les bords de cette rivière que les Turcs attaquèrent la troupe de Guillaume de Poitiers; les flèches aiguës et l'épée dévorante couvrirent des cadavres des croisés les rives du fleuve et les campagnes voisines. Le comte de Poitou, fuyant dans les montagnes avec un seul écuyer, se réfugia vers Tarsous, dans une ville qu'Albert d'Aix appelle Longinach; et quelques jours après, Tancrède lui envoya des chevaliers qui le condiuisirent à Antioche; le comte de Vermandois alla mourir à Tarsous de ses blessures; le duc de Bavière put échapper à la poursuite des vainqueurs; les chroniqueurs ignorent quel fut le sort de la comtesse Ida.

Maintenant il s'agit d'expliquer la contradiction d'Albert d'Aix, et de trouver la rivière aux bords de laquelle fut attaquée l'armée du comte de Poitou; l'histoire contemporaine nous dit que les Turcs ayant comblé les puits et les citernes d'Héraclée, les compagnons du comte de Nevers souffrirent tous les tourmens de la soif; ce qui prouve évidemment qu'il n'y avait point de rivière qui traversât Héraclée. D'un autre côté, il est certain que l'armée de Guillaume de Poitiers et du duc de Bavière tomba aux alentours d'Héraclée, près d'une rivière.

Le colonel Leake marque au nord d'Érekli, à peu de distance de cette ville, une rivière qui se perd dans un lac; le voyageur ne dit point son nom. C'est probablement au bord de ce courant que les Musulmans attaquèrent l'armée chrétienne; comme cette rivière coule dans le voisinage d'Héraclée, Albert d'Aix a pu croire qu'elle traversait la ville; ce qui d'ailleurs n'empêche pas qu'on ne doive reprocher à l'historien une grossière contradiction. Ce que je viens de dire paraissait indispensable pour expliquer ici la relation des chroniqueurs.

Voilà donc trois grandes armées qui, dans le même temps, passent d'Europe en Asie pour s'évanouir tout à coup sans laisser aucune trace; cette Asie-Mineure nous apparaît comme un vaste sépulcre qui tour à tour se r'ouvre et se referme sur elles. Quel deuil pour la chrétienté! que de larmes devaient couler, quand des croisés, revenus de la Romanie comme du pays des morts, racontaient tant de tristes aventures, de déplorables catastrophes! Le chroniqueur Ekkeard nous dit que ces nouvelles armées auraient voulu, comme l'armée de Godefroi, se faire un nom parmi les peuples du monde, mais que Dieu refusa de les seconder dans leurs desseins. Dans cette année de 1101, plus de cinq cent mille pélerins laissèrent leurs os dans les montagnes et les déserts de l'Asie-Mineure.

P....

LETTRE LXIV.

VISITE A UN NAIB.

Péra, octobre 1830.

J'avais souvent prié le Turc mon voisin de me conduire chez un naïb de sa connaissance qui demeure près de la porte d'Andrinople et dont il m'avait vanté la philosophie et les lumières. Ce naïb parle assez bien le français, et personne à Stamboul n'est plus versé dans la science des lois religieuses et civiles. Nous avons été le voir hier; j'ai d'abord été accueilli avec politesse, mais avec froideur; la pipe et le café nous ont mis à notre aise, et la confiance s'est établie entre nous ; je ne puis vous dire le charme qu'on trouve à la conversation d'un Turc homme de savoir, homme de bon sens, qui n'est

point gêné par la présence des autres Turcs, et qui s'abandonne aux inspirations naturelles de sa raison et de son esprit. Les Turcs, lorsqu'on les trouve réunis, ne sont guère communicatifs, ne sont guère tolérans, ne sont guère raisonnables; mais ils sont tout cela lorsqu'on les voit isolément, et qu'on peut causer avec eux dans une certaine intimité; on pourrait dire des Turcs ce que Rousseau a dit des hommes : *L'homme est bon, mais les hommes sont méchans.*

J'étais venu chez le naïb pour m'entretenir avec lui sur l'ordre judiciaire établi en Turquie; mais chez les Turcs, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas l'usage d'aller droit au but; et les premières questions ne doivent jamais porter sur ce qu'il vous importe le plus de savoir. Notre conversation n'a roulé d'abord que sur des choses générales; nous avons parlé des préventions que les hommes avaient entr'eux pour leurs opinions religieuses ou politiques. Les opinions humaines, a dit le naïb, se partagent la terre, et s'élèvent souvent comme d'invincibles barrières entre les peuples; je pense, lui ai-je répondu, que ces opinions diverses et quelquefois ennemies, ont presque toutes un but moral; nulle part les hommes ne sont assez pervers, pour que des doctrines tout-à-fait mauvaises et nuisibles à l'humanité, puissent s'établir et subsister long-temps. Les opinions accréditées parmi les peuples, sont comme les monnaies

qui ont toutes un titre et des effigies différentes, et ne circulent pas dans tous les pays; elles ont plus ou moins d'alliage, ce qui fait qu'elles sont plus ou moins recherchées; mais toutes les monnaies diverses, lorsqu'on les met au creuset, donnent un métal précieux, dont la valeur est reconnue partout. Telles sont les opinions qui se répandent parmi les hommes, et la morale s'y trouve comme l'or ou l'argent dans les monnaies. Cette manière de voir a paru charmer mes deux auditeurs musulmans; j'ai dissipé par là tout ce qui pouvait rester de défiance dans leur esprit, et mon langage, surtout ma comparaison, ont été pour moi de véritables lettres de créance auprès du sage naïb.

La conversation est tombée sur l'ordre judiciaire; je ne répéterai de cet entretien que ce qui est propre à piquer votre curiosité; je ne vous dirai point ce que c'est qu'un cadi, un mollah, un naïb; les livres vous le diront de reste; chaque tribunal ou mékémé n'a qu'un seul juge, et toute sentence est sans appel; ainsi la justice turque peut facilement se tromper, et ses erreurs sont irréparables; notre naïb a gémi avec moi sur cette imperfection de l'ordre judiciaire en Turquie; mais il a ajouté que le peuple ne s'en était jamais plaint. Vous apprendrez sans doute avec surprise que dans ce pays-ci il n'y a point d'avocats, j'en ai demandé la raison; d'abord la justice est toujours si pressée, qu'elle n'aurait pas le temps d'entendre des

plaidoiries ; ensuite, il faut vous dire que cette justice est faite à l'image du despotisme, qui n'aime guère les discussions ; vous savez d'ailleurs que la rhétorique a été inventée pour parler aux hommes assemblés ; comment se mettrait-elle en frais pour convaincre, pour émouvoir, pour charmer un magistrat unique, un juge assis tout seul dans l'angle d'un divan ? Un bureau est établi sous la direction du mouphti, qui doit répondre à toutes les questions qu'on lui fait sur la morale ou sur des points de droit ; ces interprétations de la loi, qu'on appelle fetwa, pourraient être regardées comme des consultations, et les ulémas qui les rédigent comme des avocats consultans ; mais elles sont ordinairement si laconiques, si peu motivées, qu'elles ne sauraient éclairer la conscience des magistrats ; comme les plaideurs ne peuvent se faire aider dans les procès, il y a des gens qui se chargent de voir les juges, de leur faire parler ; ainsi, les avocats se trouvent remplacés par des solliciteurs ; j'ai pensé qu'il ne fallait pas aller plus loin avec mon naïb, et qu'il eût été impoli de lui adresser la moindre question sur l'incorruptibilité des juges.

Nous avons laissé le chapitre des avocats, pour parler d'une autre singularité qui se trouve dans la justice des Turcs : on ne tient presque aucun compte devant les tribunaux de ce qui est écrit ; si vous réclamez l'exécution d'un engagement, d'un marché, d'une convention quelconque, vous aurez beau

montrer un contrat, une obligation rédigée en bonne forme, cette preuve ne vous suffira point; il vous faudra une déclaration de témoins; une signature apposée au bas d'un billet n'est jamais prise en considération, si le billet ne porte avec lui le cachet ou le sceau du signataire. Vous jugez par là que notre fameux proverbe, *scripta manent, verba volant,* ne doit pas avoir de sens en Turquie, et qu'on n'y connaît pas les experts en écritures; mais en revanche, les témoins doivent jouer un grand rôle; il y a dans chaque ville des gens connus pour témoigner en justice, et qui en font métier; ils affirment, moyennant un salaire, ce qu'il importe à chaque plaideur de prouver à leur juge; ils s'occupent peu de savoir si le fait qu'ils attestent est vrai ou faux; ils sont payés pour faire une déclaration, et ils la font; je n'ai pas besoin de vous dire, d'après cela, que la Turquie est le pays du monde où il y a le plus de faux témoins; on les punissait autrefois très-sévèrement; leur nombre n'en diminuait point, et on a fini par les tolérer et les laisser se multiplier, comme on laisse croître l'ivraie avec la moisson. Le juge avait le droit de les interroger sur la foi religieuse, et de les récuser, s'il ne les trouvait pas suffisamment instruits; on a même renoncé à ce dernier moyen, qui n'arrêtait point les progrès du mal. « Quand le vice est » impuni, ce sont les paroles du naïb, il finit tou- » jours par devenir le maître; le sultan serait

» plus facile à détrôner que le moindre des abus » à qui on a laissé le temps de s'établir. »

Notre conversation est restée long-temps sur la justice criminelle des Osmanlis. Le naïb a répondu à mes questions avec une grande franchise, et n'a point dissimulé tout ce que l'ordre judiciaire de ce pays a de défectueux. Nous avons parlé d'abord du crime de vol; la punition de ce crime est la bastonnade, le bagne, quelquefois la mort. On ne coupe plus les pieds et les mains aux condamnés. Si le prévenu rend l'objet volé, il est renvoyé absous. Un serviteur ou un esclave qui aurait volé quelque chose dans la maison de son maître, n'est point condamné à une peine afflictive, mais seulement à une réprimande. Le plus souvent un vol n'est poursuivi que sur la plainte de la personne volée. Il en est de même de l'homicide, dont la poursuite ne se fait ordinairement qu'à la requête de l'héritier ou des héritiers du défunt; ceux-ci peuvent changer la peine capitale en satisfaction pécuniaire, ils peuvent même gracier le coupable. On trouve difficilement des témoins qui consentent à dire la vérité; car, si d'un côté la loi les y invite, d'un autre côté le *prophète bénit ceux qui étendent leur manteau sur les crimes de leurs frères*. Une remarque à faire ici, c'est qu'on ne voit point dans l'organisation judiciaire des Turcs ce que nous appelons chez nous la *partie publique*, cette magistrature qui veille à ce que les coupables ne restent point

impunis; Stamboul, il est vrai, ne manquera pas d'accusateurs, de juges et de bourreaux, quand il faudra poursuivre une attaque contre le prophète ou contre le prince, quand il faudra punir la fraude la plus légère dans la vente des comestibles; mais dans ce qui attaque la société en général, mais dans ce qui menace la propriété et la vie des citoyens, le plus souvent la justice ne vient point si on ne l'appelle, elle n'agit point si on ne la presse d'agir.

J'ai demandé au naïb s'il existait une loi pénale contre les incendiaires, il m'a répondu qu'il n'en connaissait point. La législation des Turcs a été faite dans le desert, et n'a guère prévu les crimes qui pouvaient menacer les grandes cités. Comme il arrive, ai-je dit au magistrat musulman, que le peuple exprime quelquefois son mécontentement par les incendies, ne serait-ce pas par respect pour la liberté des opinions, que la loi a gardé le silence sur les incendiaires. Le naïb a ri de mon observation. Les incendiaires, a-t-il ajouté, n'échappent pas à la vindicte publique, s'ils sont découverts. Lorsqu'on veut condamner quelqu'un, les moyens ne manquent point : si une loi ne parle pas, on en invoque une autre; si la justice du Coran ne suffit pas, nous avons celle du prince; si on échappe aux arrêts des tribunaux, on tombe dans les mains de la police, qui a aussi le droit de punir.

Le naïb convenait avec moi que toutes ces jus-

tices avaient grand besoin d'une réforme; mais comment remédier à des abus changés en habitudes, à des désordres devenus des croyances? Ordinairement le temps détruit ou modifie l'œuvre du législateur; mais souvent il s'arrête devant les préjugés populaires, et leur donne de la force; les lois des Osmanlis sont mauvaises, parce qu'elles sont anciennes, et c'est aussi parce qu'elles sont anciennes qu'il est difficile de les changer; il en est des sociétés humaines comme de toutes les créatures vivantes qui grandissent et meurent avec les difformités et les défauts qu'elles ont reçus en naissant. Ici notre conversation s'est portée sur la réforme qu'on médite, et sur l'esprit d'opposition qui se manifeste parmi les Osmanlis. Je n'ai jamais entendu un habitant de ce pays parler avec plus de raison, exprimer de plus nobles pensées, s'expliquer plus clairement que ne l'a fait notre naïb. Comme je lui demandais à quelle cause on pouvait attribuer cette répugnance opiniâtre et presque invincible que montraient les Turcs pour toute espèce d'amélioration, voici en substance ce qu'il m'a répondu :

« On a cherché le mal dans l'esprit indiscipliné » des janissaires, dans le méontentement du peu- » ple, et dans celui des ulémas; on a pris ainsi » les symptômes de la maladie pour les causes qui » l'ont amenée. La véritable cause de cette opposi- » tion qu'on ne peut définir, vient uniquement de

» l'esprit qu'on a donné chez nous à la loi reli-
» gieuse. Une loi générale, en restant toujours la
» même au fond, peut se modifier à l'infini, par
» l'application et l'interprétation qu'on en fait.
» Parmi les peuples musulmans, plusieurs ont été
» civilisés, d'autres sont restés barbares, et cela,
» parce que le Coran était compris et entendu d'une
» manière différente; or, le Coran, tel qu'il a été
» entendu et compris par les Turcs, est le plus
» grand obstacle à la civilisation qu'on veut nous
» donner; il en est de la loi de Dieu parmi les
» hommes, comme de la rosée qui tombe du ciel;
» lorsque la rosée, bienfait du créateur, se réunit
» à l'eau d'une source limpide, ou qu'elle grossit
» un fleuve, elle répand partout la fraîcheur, la
» vie et la fécondité; lorsqu'elle tombe dans un
» marécage, elle se corrompt, elle porte la sté-
» rilité autour d'elle, et recule les limites du dé-
» sert. »

En écoutant mon naïb, il me semblait entendre un oracle qui m'annonçait les destinées de l'empire ottoman. Je craignais d'interrompre son discours, et d'arrêter le cours de ses pensées par mes éloges. « D'où vient, lui ai-je dit, que les Turcs n'ont pas entendu le Coran d'une manière favorable à la civilisation? » — « Le mal est venu avec eux
» des montagnes de la Tartarie. Puis il s'est dé-
» veloppé, il s'est accru par la position où la for-
» tune les a placés. Il ne faut pas oublier que les

» Osmanlis se sont trouvés aux avant-postes de
» l'Islamisme, et qu'ils y sont restés pendant plu-
» sieurs siècles, presque toujours en guerre avec
» les nations chrétiennes. Les maximes du Coran,
» qui tendaient à les animer contre les infidèles,
» ont dû leur rester toujours présentes, et se mêler
» à tous leurs sentimens. Chaque génération de
» notre peuple a été nourrie et élevée dans la haine
» et le mépris de cette Europe qu'on nous présente
» aujourd'hui pour modèle ; les guerres sanglantes
» ont cessé ; mais les préventions n'ont fait que
» s'accroître ; il y a aujourd'hui plus de répugnance
» pour ce qui vient des chrétiens, qu'au temps de
» Mahomet II ; car au temps de Mahomet II, les
» Turcs prirent Constantinople avec l'artillerie in-
» ventée dans la chrétienté, avec des canons fon-
» dus et servis par des Giaours ; maintenant tout
» l'empire se révolte contre l'introduction de la
» baïonnette dans nos armées.

» Ce qui ajoute aux progrès de notre décadence,
» c'est que nous n'y croyons pas. Lorsqu'un peuple
» tombe des hauteurs de la gloire, il faudrait pou-
» voir lui faire oublier ses annales, car rien ne peut
» lui nuire comme la mémoire du passé. Le sultan
» Mahmoud a renoncé sagement à se dire en tête
» des lois, le dominateur suprême des nations et
» des rois de la terre ; mais la nation ottomane n'a
» renoncé à rien, elle se croit encore ce qu'elle a
» été autrefois, et semble reprocher à son chef de

» ne pas faire aujourd'hui ce que faisaient Soliman
» le magnifique, et Bajazeth qu'on a surnommé
» *Iderim* ou la *Foudre*. Les illusions d'une gloire
» éclipsée la tourmentent dans sa décadence, et son
» orgueil qui n'est plus en proportion avec sa force,
» ne lui laisse pas voir l'abîme ouvert devant elle.
» Je me représente notre malheureuse nation sous
» l'image d'un homme qui se serait endormi dans
» la jeunesse, et qui se réveillerait dans l'âge des
» infirmités. Il ne sait point le temps qui s'est
» écoulé, les changemens qui ont eu lieu pendant
» qu'il dormait; il s'est réveillé avec l'ardeur, avec
» les penchans et les illusions du jeune âge; il de-
» mande des armes, des chevaux, des combats;
» il ne veut pas voir qu'il est entouré de médecins,
» qui lui préparent des remèdes, et qu'il est retenu
» *sur la natte du repos*, par toutes sortes de mala-
» dies qui l'empêchent de marcher. »

Plein d'admiration pour la haute sagesse du naïb, je n'ai pu m'empêcher de lui dire que, puisqu'il y avait en Turquie des hommes aussi distingués par leurs lumières, je m'étonnais qu'ils ne fissent pas tous leurs efforts pour éclairer le peuple. Comment se fait-il que les ulémas s'associent à l'opposition aveugle de leurs compatriotes? Les ulémas ne sont pas autant de l'opposition qu'on le croit; comme ils sont les interprètes de la loi, il est tout simple qu'on les mette en avant, et même qu'on leur suppose quelques craintes toutes les fois que la loi

paraît menacée ; voici au fond quelle est la position des ulémas, quels sont leurs sentimens par rapport à la réforme. Plusieurs la regardent comme dangereuse ; leur raison s'alarme de tout ce qu'ils ne connaissent point ; mais leur résistance n'a rien de violent ; les plus éclairés craignent de perdre leur crédit sur l'esprit de la multitude, et s'éloignent des idées d'une sage réforme, non parce qu'ils la désapprouvent, mais parce qu'ils ont peur d'en être les martyrs. Si le sultan ne peut faire étrangler les ulémas, la multitude n'a pas renoncé au privilége de les tuer dans une émeute ; dans les temps de crise, on se déclare souvent pour celui qui peut faire le plus de mal, et ce qu'on peut dire encore, c'est que plus un peuple est ignorant, plus on doit craindre de lui déplaire. Le naïb, pour achever d'exprimer sa pensée, m'a cité un apologue oriental dont voici le sens : « Il y avait un pays » où tout le monde était privé de la vue, ce qui » n'empêchait pas qu'on ne se fît une idée de ce » monde qu'on ne voyait pas ; or, il arriva que » dans ce peuple aveugle quelques hommes naqui- » rent avec deux yeux sur le front comme tous les » fils d'Adam. Ils parlèrent du spectacle qui s'of- » frait chaque jour à leurs regards, et personne ne » les comprit ; ils parlaient avec enthousiasme d'un » flambeau qui éclairait le monde, des astres qui » brillaient à la voûte du ciel ; on les prit pour des » fous ; on leur supposa bientôt l'intention sacri-

» lége de censurer les œuvres de Dieu, et de cons-
» pirer contre les lois de la nature. A la fin, on ne
» vit plus en eux que des perturbateurs de l'ordre
» universel, que des novateurs impies qu'il fallait
» exterminer. »

Je crois avoir lu quelque chose de semblable dans Platon; ainsi on rencontre encore quelques maximes des sages de la Grèce dans le caractère et le langage des Ottomans, comme on retrouve quelquefois dans leurs mosquées des colonnes qui ont appartenu à des temples de Jupiter, d'Apollon ou de Minerve.

SUITE

DE LA LETTRE LXV.

DE L'AUDIENCE DU GRAND-VISIR.

Péra, août 1830.

Combien je regrette d'avoir connu si tard mon naïb de la porte d'Andrinople! il m'aurait appris tout ce qu'il nous importe de savoir et ce que les livres ne nous apprendront jamais, sur le caractère et sur les mœurs des Osmanlis, sur leur justice et leur législation. Pour ajouter aux connaissances que j'ai pu acquérir par la conversation des gens instruits, j'ai voulu assister à ce qu'on appelle ici *l'audience du grand-visir;* c'est le premier tribunal de l'empire; il tient ses séances dans le palais de la

Porte ; ce palais n'est pas loin du sérail ; il avait été brûlé dans la sédition où périt le visir Berekta ; on l'a reconstruit sur le même plan et rétabli tel qu'il était autrefois.

Nous avons choisi l'audience du mercredi, comme étant la plus solennelle ; nous sommes arrivés de bonne heure, et nous avons eu le temps de reconnaître les lieux ; on entre d'abord dans une cour ; puis on monte un double escalier, au-dessus duquel est un vestibule, que les Turcs pourraient appeler leur *salle des Pas Perdus*. Après avoir traversé ce vestibule, on arrive à une grande salle en forme de carré long ; le plafond est recouvert d'une toile peinte où sont représentés des armes et des trophées. En face de la porte est une estrade élevée, sur laquelle se place le grand-visir ; à droite et à gauche, le long du mur, sont placés des sophas où s'asseyent les mollah et les kasi-esker d'Anatolie et de Romélie, qui assistent ordinairement à l'audience. A l'angle de la salle vers l'Orient, on nous a montré des fenêtres peintes sur la muraille, et près de là une ouverture recouverte d'un grillage. C'est là que vient se placer le sultan, lorsqu'il veut connaître la justice qu'on rend en son nom ; je pense que sa hautesse y vient rarement, car par le temps qui court, elle a bien d'autres choses à savoir que ce qu'on peut découvrir en regardant par cette fenêtre grillée.

Plusieurs maximes écrites sur le mur en lettres

d'or, vous avertissent que vous êtes dans le sanctuaire de la justice; au-dessus de l'estrade où s'assied le grand-visir, on voit le chiffre du sultan avec ces paroles : *une heure de justice est plus méritoire que soixante-dix ans de prière;* vers la porte par laquelle arrive le grand-visir, on lit cette autre maxime : *l'homme protégé de Dieu ne s'écarte point de l'équité dans les affaires.* Vous voyez par là que si les juges ne suivent pas toujours le sentier de la justice, ce n'est pas faute d'avertissement.

Au reste, c'est assez l'usage ici, d'étaler en public de belles sentences. On pourrait accuser quelquefois les Osmanlis d'être comme les Pharisiens qui respectaient peu la morale dans leurs actions, mais qui la plaçaient sur les franges de leurs habits.

L'heure de l'audience approchait; des espèces d'huissiers ont introduit les plaideurs et les témoins. Ceux-ci se rangeaient en face du tribunal : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Les Juifs, les Arméniens et les Grecs restaient placés derrière les Musulmans. Les officiers des *tchaoux*, qui répondent à notre gendarmerie à pied, étaient chargés de maintenir l'ordre. Quelques soldats attachés à la maison du visir occupaient l'extrémité de la salle. La séance s'est ouverte à onze heures précises. Le visir, qui est absent de la capitale, a été remplacé par le kaïmacan. A la droite et à la gauche du kaïmacan se sont assis les deux kasi-esker,

les mollahs d'Eyoub, de Galata et de Scutari; devant lui, était le magistrat, chef de la police, chargé de poursuivre les coupables qu'il a arrêtés, et le procureur-général des *vacoufs*, qui doit, dans toutes les affaires, défendre les intérêts des mosquées; ni les juges, ni les huissiers, ni les écrivains attachés au tribunal suprême n'ont de costume particulier, c'est le turban et le simple vêtement des ulémas. Quand tout le monde a été placé, des acclamations se sont fait entendre en l'honneur du sultan. Alors un huissier a élevé la voix pour appeler les causes; à mesure qu'il les appelait, un autre huissier lisait les requêtes et les placets des plaideurs; ceux-ci exposaient leurs griefs ou leurs motifs de défense; la plupart parlaient à voix basse, et paraissaient intimidés par l'appareil de la justice. Les femmes plaidaient elles-mêmes leur cause, et ce qui nous a étonnés, c'est que plusieurs d'entre elles s'exprimaient avec la plus grande facilité et la plus parfaite assurance. Les Francs qui avaient à plaider, étaient accompagnés d'un drogman de leur nation, qui prenait pour eux la parole. Nous avons remarqué que chaque mollah prononçait dans les causes qui appartenaient à sa juridiction. Le kaïmacan entendait la sentence et la confirmait; un secrétaire assis devant les juges écrivait sur la requête de chaque plaideur le jugement qui venait d'être rendu. Ce qui m'a surpris d'abord dans cette audience solennelle, c'est le mélange des causes civiles, et des

ui sont du ressort de la police correction-nelle; après un procès sur la possession d'une maison ou d'un champ, venait une autre affaire où il était question de la bastonnade; chose plus étrange encore, des malheureux qu'on venait de condamner à recevoir cent coups de bâton sur le dos ou sur la plante des pieds, étaient à l'instant même traînés dans la cour du palais où leur jugement était exécuté. Leurs cris plaintifs et la voix de celui qui comptait les coups arrivaient jusqu'à nos oreilles, et se mêlaient à la voix des juges, des huissiers et des plaideurs. On m'assure que ces sortes d'exécutions se font quelquefois dans la salle de l'audience, et même pour des condamnations à mort, tant la justice turque est pressée d'en finir.

Cette audience du grand-visir a duré deux heures; vingt-cinq ou trente affaires ont été expédiées; notre interprète n'a pas eu le temps de nous expliquer un seul des procès que nous avons vu juger. Nous sommes sortis avec la foule des plaideurs presque tous mornes et tristes; nous avons trouvé dans la rue deux des hommes qui avaient reçu la bastonnade; ils se traînaient avec peine, et regagnaient leur domicile en gémissant. Deux ou trois femmes qui avaient perdu leur procès, jetaient les hauts cris, et s'emportaient contre les juges; l'audacieuse vivacité de leurs plaintes contrastait avec le silence presque religieux de la foule, qui paraissait prendre à la lettre cette maxime accréditée chez

les Turcs : un *doigt abattu par le glaive de la justice ne fait point de mal*[1].

De tout ce que j'ai vu jusqu'ici à Stamboul, rien ne m'a paru plus curieux que le spectacle auquel nous venons d'assister; ce mélange de la barbarie et de la grandeur, cette équité qui ne veut être conseillée que par l'instinct, les bourreaux si près des juges, des arrêts qui se succèdent comme les éclairs de la foudre, tout cela nous montre parfaitement ce qu'ont été les Turcs dans leur origine, et ce qu'ils sont encore aujourd'hui; on peut voir ici tout à son aise cette justice nomade qui rendait autrefois ses arrêts parmi les hordes errantes du mont Taurus, et qui est venue avec tout son appareil grossier, s'établir dans la capitale d'un grand empire. L'expérience des siècles ne lui a rien donné, et tout le monde s'accorde à dire, comme le naïb de la porte d'Andrinople, qu'il est impossible aujourd'hui d'y rien changer. Quelle espérance reste-t-il pour une réforme, dans un pays où le temps n'amène avec lui que la destruction et point de lumières, où il n'y a de fort que ce qui est barbare, où il n'y a de vivant que ce qui tue!

[1] Tous ces détails sur l'audience du grand-visir se trouvent dans une lettre écrite à mon ami, M. Guichard, avocat au tribunal de cassation.

LETTRE LXVI.

PRÉPARATIFS DE NOTRE DÉPART DE CONSTANTINOPLE.

Péra, 17 octobre 1830.

Voila plus de deux mois que nous sommes à Constantinople; ces deux mois que nous avons passés dans des courses continuelles, se sont écoulés comme une seule journée. Avant de partir, j'ai voulu dire adieu à tous ceux qui ont eu des bontés pour moi, qui m'ont aidé dans mes recherches, qui m'ont fait connaître ce pays. Ces dernières visites de reconnaissance ou d'amitié m'ont ramené à Thérapia et à Buyuk-déré; j'ai revu ce beau kiosque de l'ambassade française où le général Guilleminot m'avait offert une chambre pendant que j'étais malade; je me suis promené de nouveau dans ce jardin où les arbres,

les plantes et les fleurs, où les belles allées de platanes, l'élégante distribution du terrein, la forme des jets d'eau et des fontaines, tout me rappelait nos jardins de France; j'ai passé encore une nuit dans cet appartement où je voyais chaque matin de ma fenêtre la *montagne du Géant* et la *vallée du grand-seigneur*, où chaque jour le Bosphore offrait à mes yeux les scènes animées de la pêche des pélamydes, et tous les pavillons d'Europe revenant de la mer Noire.

Je n'oublierai point les heures que j'ai passées avec l'hôte de ce séjour délicieux; le général Guilleminot se plaît à encourager tous ceux qui voyagent dans l'interêt de la géographie et de l'histoire. Combien de fois nous avons suivi ensemble sur des cartes rectifiées par ses soins, la marche des croisés à travers les contrées trop peu connues de l'Asie-Mineure ! combien de fois, en nous promenant sous les arbres de Thérapia, notre conversation s'est prolongée avec un charme extrême sur les grands événemens des temps passés; je racontais au bon général ce que je savais des guerres saintes; il me racontait à son tour les guerres de la révolution. Personne n'a rassemblé plus de documens, personne ne connaît mieux tous les champs de bataille; ses souvenirs sont les véritables archives de la gloire des derniers temps; le général Guilleminot a vécu comme Xénophon, tantôt au milieu des camps, tantôt occupé des

affaires publiques ; puisse-t-il, comme Xénophon, achever sa noble carrière, en racontant les événemens militaires dont il a été témoin, et dans lesquels il s'est lui-même distingué !

L'ambassadeur de Russie et l'internonce d'Autriche habitent Buyuk-déré pendant la belle saison. Je les avais vus quelquefois pendant mon séjour à Thérapia, et j'en avais reçu le plus touchant accueil. M. de Ribeaupierre est d'origine française ; il pourrait par ses manières servir de modèle à beaucoup de nos gens de cour. Les derniers traités qu'il a signés au nom de la Russie, lui donnent un très-grand crédit au divan. Vous savez que les Moscovites n'ont pas abusé de la victoire ; M. de Ribeaupierre a tout ce qu'il faut pour être le digne organe d'une politique généreuse, et rien n'a manqué à sa gloire en cette occasion. Je n'ai pas eu moins à me louer de la politesse affectueuse de M. le baron d'Ottenfels ; l'internonce d'Autriche est le seul ambassadeur chrétien qui, dans ses rapports avec le divan, puisse se passer d'interprète ; la colline de Péra n'a point d'habitant qui connaisse mieux l'ancienne et la nouvelle Constantinople, qui sache mieux la langue des Osmanlis, et qui soit plus versé dans leur littérature ; rien n'est plus intéressant que sa conversation pour les voyageurs qui veulent étudier l'Orient. Comme la poste de Vienne passe toujours par le palais d'Autriche, ma curiosité inquiète m'a souvent conduit chez l'internonce,

qui est toujours bien informé, et plus d'une fois j'ai interrompu nos entretiens ordinaires sur les ruines de Bysance, pour l'interroger sur les ruines qui se font ou qui se préparent dans notre Occident; plus d'une fois, j'ai quitté Banduri, Pierre Gilles ou d'Osson, pour lire avec l'internonce le *Journal de Francfort* ou la *Gazette d'Ausbourg* qui, dans chacune de leurs colonnes, nous apportent une révolution nouvelle.

Après avoir fait mes visites d'adieu à Buyukdéré, j'ai parcouru une dernière fois la *Grande Vallée;* je me suis reposé sous le platane de Godefroi de Bouillon. Je n'y ai trouvé personne; les feuilles commencent à tomber des arbres, et les beaux rivages du Bosphore ont déjà pris les teintes mélancoliques des derniers jours de l'automne. Le ciel d'Orient que j'ai toujours vu si serein, si éclatant, se montre de temps à autre chargé de nuages, et les ondées m'ont surpris sous ces arbres qui m'abritaient naguère contre les chaleurs de l'été. Ce changement de la nature m'avait attristé, et quand je suis rentré dans mon caïque, la vue du Bosphore n'a fait qu'ajouter à ma mélancolie. Je ne sais pourquoi, lorsque je suis triste, mes pensées se reportent toujours vers la France. Tandis que tous ceux qui me sont chers, supportent le poids du jour et les misères d'une révolution, je me demande ce que je fais parmi les peuples d'Orient. Je crains quelquefois qu'on ne me compare à ces alcyons

du Bosphore, à ces oiseaux toujours errans, qui vont sans cesse et quelque temps qu'il fasse de la Propontide à la mer Noire, et de la mer Noire à la Propontide, sans qu'on puisse savoir quel instinct les anime, et quel mobile les pousse dans leurs courses sans fin?

Revenu à Péra, j'ai voulu visiter aussi les amis qui me sont restés après la révolution de juillet, et j'en ai trouvé la liste bien diminuée; j'avais été si bien accueilli, en arrivant sous les auspices d'un gouvernement encore debout! Il y a des gens qui ne m'épargnaient point alors les tendresses, les prévenances, les protestations amicales, et qui attendent maintenant, pour me saluer dans la rue, qu'il arrive un courrier de Paris. Tout cela me fait sourire, et d'ailleurs j'aurais pu faire cette expérience sans venir jusqu'ici. Toutefois il est une amitié qui me console de mes disgrâces, c'est celle de M. Alix Desgranges, premier drogman de France, qui a été mon guide dans plusieurs de mes courses, qui m'a présenté chez plusieurs personnages importans, et dont les connaissances locales m'ont été si précieuses pendant mon séjour à Constantinople; je pourrais encore vous citer deux ou trois personnes dont j'emporte le souvenir. Après cela je ne laisse plus à Péra que des étrangers, que des indifférens, et cette colline que vingt nations habitent, va redevenir pour moi la colline des figuiers sauvages.

Je viens de recevoir le firman qui doit nous servir de passeport à M. Poujoulat et à moi. Ce firman est daté de Constantinople *la bien gardée*, du mois de rebi second. Après avoir rappelé la bonne harmonie et la vieille amitié entre les *sultans de France et de Stamboul*, les capitulations faites pour protéger les négocians et les voyageurs, après avoir déclaré que le *général Guilleminot est son ami*, et *que c'est lui qui a demandé pour nous un firman impérial*, l'empereur Mahmoud annonce que nous sommes venus en Turquie pour *faire un voyage de curiosité*, et nous donne le titre de *bey-zadeh*, qui équivaut à celui de *gentilhomme;* le sultan nous recommande à tous les pachas, les muselims, les ayans, les cadis et à toutes les autorités de son empire. Il menace de sa disgrâce ceux qui nous maltraiteront ou nous feront un mauvais accueil; sa Hautesse veut en outre que, *pour notre argent*, il nous soit permis de nous procurer toutes les choses dont nous pourrons avoir besoin.

DÉPART DE CONSTANTINOPLE. — ARRIVÉE AUX DARDANELLES.

18 octobre 1830.

Nous nous sommes embarqués hier à trois heures après-midi, à bord d'un petit bâtiment génois, qui était à l'ancre devant Tophana. La brise était favorable, et nous n'avons pas tardé à voir fuir derrière nous, à gauche la *Tour de la fille* (Kyz-Koulleci), et les cyprès de Scutari; à droite, le jardin et les murs du Sérail; au sud-est, devant nous, se montraient les îles des Princes que je regrette de n'avoir point visitées; et plus loin, le golfe de Nicée, qui nous rappelait des souvenirs historiques des croisades. Il était six heures quand nous sommes arrivés en face de San-Stéphano. A cette distance, la capitale musulmane n'apparaît point au voyageur comme nos grandes cités d'Europe, presque toujours cachées dans d'épaisses vapeurs, et dans des nuages de fumée; un ciel pur éclairait l'horizon de Stamboul, et le soleil couchant jetait ses flots d'or sur les minarets et les

dômes des mosquées ; c'est en voyant ainsi la ville des sultans, qu'on se rappelle ce qu'en ont dit les poètes orientaux. « La cité s'avance dans la mer, » et les flots ne baignent que ses genoux.... Sem- » blable à une femme aussi belle que la lune, elle » porte des murs en ceinture autour de sa taille.... » C'est un prodige que de voir comme les sept » tours apparaissent à la hauteur des cieux ; le » soleil y habite en qualité de commandant du » fort ; les étoiles y font sentinelle.... Comme dans » le firmament les sphères se pressent contre les » sphères, ainsi se pressent les édifices contre les » édifices ; des dômes et des coupoles revêtus de » plomb s'offrent à la vue comme des vaisseaux à » pleines voiles.... Personne ne voudrait quitter » Stamboul, même pour le Paradis ; ses créneaux » et ses murailles touchent au ciel, au point que » les hommes et les anges peuvent s'entendre.... » Deux mers joignent leurs bras autour de son » corps, l'enlacent de trois côtés comme un ruban » d'azur ; elle n'est pressée par la terre que d'un » seul côté, où s'élance un triple rang de tours et » de murailles.... elle fait envie à Sarmacande et à » Bochara ; celui qui a vu la Chine, la Syrie, l'Inde » et l'Égypte, sera obligé de reconnaître que Stam- » boul est la plus belle des cités.... [1] » Ainsi j'empruntais le langage des poètes d'Orient pour adres-

[1] Tous les passages qu'on vient de lire sont tirés du poète Yahjabey, qui

ser un dernier adieu à la ville impériale, et déjà cette reine des cités musulmanes s'effaçait derrière nous sous le crépuscule de la nuit.

Constantinople avait disparu, et mes yeux la cherchaient encore; il m'a semblé alors qu'on voilait devant moi un magnifique tableau, il m'a semblé qu'un grand et beau livre d'histoire venait de se fermer à jamais pour moi. Quand les ténèbres de la nuit nous ont dérobé la vue de la terre et de la mer, mes réflexions se sont portées naturellement sur ce peuple, sur cette révolution ottomane qui a été souvent le sujet de mes méditations et de mes études. A l'heure présente, l'empire est en repos, mais que de troubles peuvent naître dans un pays où les lois anciennes sont comme suspendues, où les lois nouvelles n'ont aucune consistance, où le prince qui voudrait sauver l'Etat, ne comprend point sa nation et n'est point compris par elle! Il n'est que trop vrai de dire que la civilisation européenne aura été pour les Turcs comme la robe de Nessus pour Hercule; elle n'a fait jusqu'ici qu'allumer un feu qui ne peut plus s'éteindre, et qui finira par les consumer. La diplomatie de Péra pourrait bien arrêter une guerre fatale, mais son intervention ne serait-elle pas vaine contre le fanatisme populaire? Il sera facile à l'Europe de dire à

a célébré dans son poème des Villes les beautés de Stamboul. L'historien Sead-Eddin a composé un livre intitulé : *Panégyrique de Stamboul, ou Couronne de l'histoire.*

une armée ennemie : « Tu n'iras pas plus loin ; mais que dire à des préjugés, à des ressentimens aveugles, à des croyances qu'on aura réduites au désespoir? Singulière destinée d'un empire musulman, qui n'aura bientôt pour appui que des chrétiens, et qu'entraîneront peut-être dans un dernier abîme, de grandes puissances qui se disputeront la gloire de le sauver !

Telles étaient mes réflexions sur l'avenir des Turcs, tandis que le vent nous entraînait à travers la Propontide; la nuit nous a empêchés de saluer en passant sur la côte d'Europe les villes de Sélivrée, d'Héraclée et de Rodosto; quand le jour a paru, nous avions dépassé l'île de Proconèse ou de Marmara, et les petites cités de *Ganos*, de *Miriophito*, *Peristasis* et de *Paleo-Patino* se montraient à nous sur la rive européenne. A huit heures du matin, nous avons pu découvrir les rochers élevés de la côte de Gallipoli; bientôt nous ont apparu sur les deux rives, d'un côté Gallipoli, de l'autre Lampsaque, dont le souvenir nous était encore présent. Dans le cours d'un lointain voyage, je ne sais rien de plus intéressant et de plus doux que de revoir les lieux qu'on a déjà vus ; les souvenirs récens se mêlent aux vieux souvenirs, et sur ces bords qu'il a déjà une fois parcourus, le voyageur aime à rechercher ses propres traces et pour ainsi dire sa propre histoire. Combien nous avons regretté de ne pouvoir descendre dans cette belle vallée de

Percotte, où nous avions passé une journée que je vous ai décrite ! Avec quelle joie nous aurions revu les rives du Praicus, le Tchiflik de Bergasi si hospitalier pour nous, et ce pauvre Méhémet que nous avions laissé malade sur le chemin de Lampsaki !

A six heures du soir, nous avons doublé la pointe d'Abydos, et nous sommes entrés dans la baie de Nagara, où notre navire a jeté l'ancre. Descendus à terre, nous avons reconnu le noyer à l'ombre duquel nous avions lu le poème de Musée et la *Fiancée d'Abydos* ; la vigne était dépouillée de son pampre vert, les feuilles des arbres avaient jauni et le vent les emportait dans l'Hellespont ; ce rivage, je le crois, n'était pas plus triste le jour où l'infortuné Léandre trouva la mort dans les flots en courroux. Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit dans la ville des Dardanelles (Soultanieh-Kalessi), où le consul de France nous a fait le même accueil que trois mois auparavant. Nous n'avons point retrouvé aux Dardanelles le pacha à qui nous avions été présentés à notre premier passage ; on nous a dit qu'il était parti depuis trois ou quatre semaines. Le motif de son déplacement mérite d'être raconté. Lorsqu'on reçut la nouvelle de la révolution de juillet, le consul de France demanda que le pavillon tricolore fût salué par les canons du fort ; le pacha accorda sans peine les vingt coups de canon qui lui étaient démandés, d'autant plus

que la Porte lui recommandait par-dessus tout de ne jamais contrarier les consuls. Cependant la révolution n'était point encore reconnue par la Porte; le reis-effendi refusait même de lire les notes que lui adressait à ce sujet l'ambassade française; quand on connut cet empressement du commandant des Dardanelles à saluer les trois couleurs, je vous laisse à juger quelle colère éclata dans le divan; le pacha, qui croyait avoir fait merveille, ne tarda pas à recevoir un firman dans lequel on lui répétait, à peu de chose près, ce que Voltaire fait dire à son Mahomet :

Qui fait plus qu'il ne doit ne sait pas me servir.

Le pacha a été envoyé dans l'intérieur de l'Asie mineure, où il n'aura plus rien à démêler qu'avec les chameliers des caravanes; le ci-devant visir de l'Hellespont laisse peu de regrets dans cette ville, et n'emporte pas même l'estime de ceux dont il a salué le drapeau.

ARRIVÉE A TÉNÉDOS.

20 octobre 1830.

Nous sommes partis des Dardanelles ce matin. J'aurais pu vous donner une description des châteaux qui défendent l'Hellespont, mais vous la trouverez partout; il me suffira de vous dire que ces châteaux sont au nombre de quatorze, depuis Gallipoli jusqu'au cap Sigée; huit de ces châteaux sont sur la rive d'Europe, six sur la rive d'Asie, on y compte 609 pièces de canon, 28 mortiers; cette artillerie et ces châteaux appartiennent à différentes époques; les quatre principaux châteaux sont ceux de *Koumkalé* et de *Setil-Bahr* du côté de la mer Egée, ceux de *Tchanag-Kalé* et de *Kilit-Bahr* sur la rive opposée aux Dardanelles. Tous ces forts qu'on peut facilement attaquer par terre, n'ont jamais défendu sérieusement le passage de l'Hellespont; l'artillerie qu'on y emploie, les énormes canons de fer qu'on y trouve encore, les boulets de pierre, ne sont guère dangereux que pour ceux qui s'en ser-

vent ; ce que je ne pardonne pas à tous ces châteaux des Turcs, c'est de faire oublier aux voyageurs les traditions de la fable et de l'histoire ; j'aime mieux chercher sur la rive européenne qui fait face aux Dardanelles, les tombeaux d'Hécube et de Protésilas, que de m'informer en quel temps a été bâtie telle ou telle forteresse ottomane, si elle est l'ouvrage de Mahomet II, de Mahomet IV, ou de tout autre sultan.

Entraînés par une brise rapide, nous avons doublé le cap Trapèze ou la *Pointe des Barbiers*, et bientôt Koumkalé nous est apparu avec ses sables et ses murailles blanches. Les grandes images de l'*Iliade* nous attendaient sur la rive ; l'hôte magnifique qui nous avait si bien reçus dans les campagnes de Troie, Homère venait au-devant de nous avec tous ses dieux et ses héros. Toutes ces figures si imposantes de l'épopée ne nous ont point empêchés d'arrêter nos regards sur la petite ville de Koumkalé, où nous avions passé quelques jours ; nos lunettes ont été un moment braquées de ce côté, pour découvrir la maison que nous avions habitée ; nous n'avons vu personne sur la plage ; a notre premier passage, tout le monde était malade à Koumkalé ; maintenant, à voir cette solitude, on pourrait croire que tout le monde est mort. Mais notre bateau génois descendait rapidement l'Hellespont, et bientôt les moulins à vent du cap Sigée, le sommet du Gargaze couvert de neiges, nous ont

seuls suivis sur les flots lointains. Nous venons de mouiller dans la rade de Ténédos.

P. S. Je vous ai dit dans une de mes lettres que Frédéric Barberousse qui conduisait les croisés allemands à Jérusalem, traversa l'Hellespont à Gallipoli. M. Poujoulat vient de retracer l'itinéraire de l'armée chrétienne depuis les côtes de Lampsaque où elle dut aborder, jusqu'à Laodicée du Méandre. J'espère que vous lirez cet itinéraire avec attention, et que vous mettrez quelque intérêt à suivre avec nous la marche de nos vieux pélerins.

LETTRE LXVII.

MARCHE DE L'EMPEREUR FRÉDERIC BARBEROUSSE EN 1190, DEPUIS GALLIPOLI JUSQU'A LAODICÉE DU MÉANDRE.

A M. M.....

Octobre 1830.

Il y a tant de poésie et d'histoire sur les rivages de l'Hellespont, que l'imagination peut à peine suffire à tous ces souvenirs ; il y a tant de bruits de gloire autour de ces flots que nous traversons pour la seconde fois, que l'oreille du voyageur peut à peine tout entendre. Après les grandes ombres d'Achille et de Priam, de Xerxès et d'Alexandre, d'autres ombres non moins glorieuses se dressent devant nous sur les rives du détroit. Frédéric Bar-

berousse, qui s'était signalé dans quarante batailles, arrive à Gallipoli à la tête d'une grande armée; la mer d'Hellé, qui avait brisé le pont de Xerxès, incline ses vagues devant les bannières marquées de la croix de pourpre. Le duc de Souabe, suivi de sa troupe, fut le premier qui passa le canal; l'empereur d'Occident traversa l'Hellespont avec le dernier corps d'armée, escorté d'un grand nombre de galères et de navires, au bruit des trompettes et des clairons. Les pélerins d'Allemagne débarquèrent non loin de Lampsaque, dans ces belles campagnes que nous avons parcourues, et qui contrastent d'une manière si frappante avec la nudité et la teinte jaunâtre du rivage d'Europe.

Je crois faire une chose intéressante pour vous, en cherchant à connaître ici quelle fut la marche de l'armée de Frédéric depuis les bords de l'Hellepont jusqu'à Laodicée; vous aimerez à voir l'itinéraire des chevaliers teutons se mêler parfois à la route d'Alexandre et des Dix-Mille. Toutes les gloires sont sœurs dans l'histoire, et le voyageur qui rencontre sur le même chemin le fils de Philippe et Frédéric Barberousse, s'arrête avec un égal respect devant les deux drapeaux.

Nos chroniques commencent le récit de cette partie de l'itinéraire de Frédéric, en disant que les croisés germains laissèrent à leur droite la vieille Troie; Frédéric, partant ainsi pour l'Asie, n'eut point sans doute la pensée d'aller visiter,

comme Alexandre, les tombeaux d'Achille et de Patrocle; d'autres souvenirs que ceux de l'*Iliade* préoccupaient les héros de la Croix; qu'importait à nos chevaliers croisés le sépulcre du fils de Thétis? Le monde n'avait qu'un seul sépulcre glorieux, celui du fils de Marie.

L'armée chrétienne, après trois jours de marche dans des chemins rudes et montueux, dresse son camp près de la ville de *Spigast*, sur les bords d'une rivière que les chroniqueurs appellent *Diga* Il existe sur les bords de l'OEsepus, à trois lieues de la Propontide, un bourg appelé Biga. Comme il n'y a point de *p* dans la langue turque, et que cette lettre est remplacée par le *b*, les Osmanlis ont dit *Biga* au lieu de dire *Piga* ou *Spiga*. Biga se trouve à quinze ou seize lieues de Gallipoli; cette distance convient à l'itinéraire de Barberousse. La rivière que les chroniqueurs appellent Diga sera évidemment l'OEsepus. Les pélerins, obligés d'acheter des vivres dans cette ville, s'y arrêtent deux jours. Avant d'atteindre l'OEsepus, l'armée chrétienne ne put faire autrement que de passer le Granique; il est même vraisemblable que les compagnons de Frédéric traversèrent ce fleuve près du lieu où se rencontrèrent les armées d'Alexandre et de Darius; mais vous pensez bien que nos chroniqueurs n'ont point parlé du Granique ni d'Alexandre. En suivant la marche des croisés germains, on se demande d'abord pourquoi ils ont pris une di-

rection qui semble les éloigner de Pergame et de Philadelphie; pourquoi, au lieu de marcher vers le sud ou le sud-ouest, traversent-ils, du côté du nord-ouest, une étendue de quinze ou seize lieues? La réponse est toute simple. La route qu'ont suivie les pélerins allemands, était la seule par où pût passer une armée; en avançant du côté du sud-ouest, ils auraient eu à franchir un pays montueux et difficile que nos géographes ne connaissent point encore, et qu'ils désignent sous le nom de *Pays couvert de bois*. Aucun chemin n'a été tracé sur ces terres ignorées, et c'est le défaut de route qui a jusqu'à ce jour empêché les voyageurs de les explorer. Il peut se faire aussi que l'armée de Frédéric ait voulu se rendre d'abord à Biga, parce que cette cité était la seule du voisinage qui offrît des vivres abondans. Il y a trois mois que nous avons parcouru nous-mêmes une partie de ces rivages qui s'ébranlèrent alors sous les pas de cent mille guerriers teutons. Ce pays n'était probablement pas plus heureux à l'époque du passage de Frédéric qu'il ne l'est maintenant. Les Grecs du Bas-Empire étaient aussi indolens que les Turcs de notre temps, et des terres fécondes restaient, comme aujourd'hui, livrées aux arbustes inutiles et aux plantes sauvages.

En quittant l'Œsepus, l'armée impériale, après une journée de marche, passa une rivière nommée par les chroniqueurs *Aveloaica*, dans laquelle furent noyés un chevalier, un enfant, beaucoup de

chevaux et d'ânes; sous le nom barbare d'Aveloaica, il faut ici reconnaître le Tarsius; les croisés purent le prendre pour un *grand fleuve*, parce qu'ils le traversèrent dans la saison du printemps, où la fonte des neiges de l'Ida grossit les rivières et leur donne l'impétuosité des torrens. L'armée chrétienne eut à réprimer l'audace d'une troupe de Grecs qui attaquaient fréquemment les pélerins sans armes, et dépouillaient ceux qu'ils avaient tués. Les croisés, dit une chronique, se trouvaient sur la terre des scorpions, dont la tête n'a rien qui inspire la crainte, mais qui piquent avec la queue. Les Allemands rencontrèrent sur leur passage deux villes, dont la première est appelée par les chroniqueurs *Ypomenon*, et la seconde *Archangelos*, puis un château dont ils ne disent point le nom. Je ne sais quelles cités modernes pourraient nous représenter les deux cités grecques d'Ypomenon et d'Archangelos, je ne sais quelle masure ou quel caravansérail pourrait marquer la place de ce château sans nom. Je vous dirai seulement que les pélerins avaient alors tourné leur direction du côté du sud.

Le chroniqueur Ansbert, en poursuivant l'itinéraire de Frédéric, cite une ville appelée *Sycheron*, placée dans les montagnes, et un bourg nommé *Calamor*; l'armée perdit deux chevaliers dans les montagnes de Sycheron. Nous retrouvons sur cette route Kirk-Agach qui correspondrait à l'emplacement de *Sycheron*; le bourg de Somma, à trois lieues

à l'ouest de Kirk-Agach pourrait être ce que le chroniqueur appelle *Calamor*. Kirk-Agach est une ville de dix ou onze mille habitans Grecs ou Turcs, bâtie dans une vallée, au pied d'une montagne; elle est renommée par son commerce de coton, et envoie des caravanes à Smyrne et à Stamboul. Le bourg de Soma, renfermant environ cinq mille habitans, moitié Grecs, moitié Turcs, s'élève au penchant d'une colline couverte de forêts de pins et de roches brunes et escarpées; la plaine qui l'avoisine, arrosée par le Caïcus, produit les plus beaux cotons de l'Asie; elle est semée de villages qu'entourent des vergers et des jardins, et dans ses riches pâturages paissent toujours des troupeaux nombreux. Le pays a des kans, des kiosques et des fontaines pour la commodité des caravanes et des voyageurs; chaque monument, chaque vallée qu'on y rencontre, attestent les bienfaits du gouvernement des Karasman-Oglu, dont le souvenir ne mourra point dans cette contrée.

Les croisés traversent une ville en ruines appelée *Méléos*, et s'arrêtent dans la cité d'*Ayos;* pendant son séjour à Ayos, Fréderic reçut de l'empereur grec une tente et une coupe d'or. Je crois pouvoir dire que cette cité d'Ayos n'est autre chose que Pergame; voici sur quoi je fonde mon opinion. Les voyageurs admirent encore aujourd'hui à Pergame les ruines majestueuses d'une église grecque qui porte le nom d'Agios ou d'Aiios Théologos (c'est

ainsi que les Grecs et même les Turcs appellent Saint-Jean l'évangéliste); cette église était pendant le moyen-âge la cathédrale de Pergame; serait-il impossible que les écrivains de cette époque eussent donné le nom d'Aiios ou d'Azios Théologos à la cité dont le saint évangéliste était comme le patron? Je laisse à votre critique le soin de résoudre cette question. Vous savez ce qu'est maintenant Pergame, cette antique demeure des rois Attalides; beaucoup de voyageurs en ont parlé avec de grands détails. J'ai ouï dire qu'à l'époque de la révolution des Hellènes, les Grecs de Pergame souffrirent presque autant de maux que les Grecs d'Aivali.

L'armée d'Allemagne, continuant sa route, laisse à sa droite le mont Sipyle, consacré par le temple de Cybèle, et Magnésie qui n'a pas cessé d'être une des principales cités de l'Asie-Mineure; à leur gauche, les pélerins auraient pu visiter le lac Gygée et de gigantesques tombeaux lydiens. Les vieux chroniqueurs ne citent ni le Pactole, ni l'Hermus que Frédéric dut cependant traverser. Ansbert parle d'une ville d'*Alos*, par où passèrent les Allemands avant d'arriver à Philadelphie. Sous le nom d'*Alos*, Ansbert a voulu désigner, comme il paraît par d'autres chroniques, la vieille capitale des rois lydiens, la cité de Sardes, dont l'importance était grande au moyen-âge, mais qui maintenant n'offre plus que des ruines. Philadelphie, dernière cité grecque, frontière des Turcs, ne fut point hospi-

talière pour l'armée des Francs; elle lui refusa des vivres et traita les pélerins en ennemis. Des chevaliers, irrités d'un tel accueil, enfoncèrent une des portes de la ville, et blessèrent plusieurs Grecs; d'autres croisés lancèrent des flèches ou des pierres du haut des murailles, et ces tentatives belliqueuses ne cessèrent que par l'intervention de Frédéric. Au temps de Strabon, Philadelphie n'avait pas de murailles; il paraît, d'après le récit des chroniqueurs, que cette ville était fortifiée à l'époque du passage de l'armée de Frédéric. La ville turque d'Ala-Cher occupe la place de l'antique cité d'Attalus-Philadelphe. Ce côté de l'Asie a été jusqu'ici fort peu visité par les voyageurs; on connaît les côtes de Pergame et de Magnésie, mais on ne s'est point avancé dans l'intérieur du pays.

En allant de Philadelphie à Laodicée, les croisés rencontrèrent des montagnes difficiles, où périrent beaucoup de leurs chevaux; ces montagnes sont celles de Messogis, traversées par une ancienne route qui mène à Tripolis. Les croisés foulèrent les ruines de cette dernière ville, qui consistent en un théâtre et en restes d'anciens édifices; près de Tripolis se voit un village appelé *Caschemdjé;* c'est là que le Méandre débouche dans les plaines de Laodicée. Le lendemain, les Allemands virent les ruines d'Hierapolis. Les magnifiques débris de cette antique cité ne frappèrent pas beaucoup le chroniqueur Ansbert, car il se borne à prononcer le

nom de la ville tombée, et tout ce qu'il sait d'Hiérapolis, c'est que là fut martyrisé l'apôtre saint Philippe. Les restes de cette ville atttirent encore l'attention des voyageurs ; on y voit deux théâtres, deux temples en style corinthien, des bains d'eaux minérales et un grand nombre de sarcophages revêtus de festons et de têtes de béliers ; ces ruines sont répandues sur le penchant méridional d'une montagne, à deux heures au nord de Laodicée ; Hiérapolis a fait place au pauvre village de *Pambouk-Kalessi*. L'armée chrétienne passa le Lycus, que le chroniqueur Ansbert appelle *Mœander minor* (le petit Méandre). « L'armée, dit Ansbert, se trouva au milieu d'une charmante vallée remplie de myrtes, de figuiers, de cardamones et d'une foule d'autres arbustes ; nous parvîmes ainsi à Laodicée, où les vivres ne nous manquèrent point. »

Je suspends ici l'itinéraire de l'empereur Frédéric ; dans peu de temps, je visiterai les rives du Méandre, et je suivrai les croisés germains depuis Laodicée jusqu'au mont Taurus.

P....

LETTRE LXVIII.

TÉNÉDOS.

Ténédos, 20 octobre 1833.

En entrant dans le port, nous avions à notre droite, la citadelle avec ses tours élevées, devant nous la petite ville de Ténédos, bâtie sur un coteau. Nous avons voulu voir d'abord l'agent consulaire de France ; un Grec nous a conduits dans le haut de la ville ; après avoir traversé une rue étroite, sale et déserte, nous sommes entrés dans une petite maison délabrée, dans une véritable masure, où nous avons trouvé *il signor Demerani*, étendu sur quelques planches recouvertes de la moitié d'une natte. *Il signor Demerani* représente le royaume de France à Ténédos.

Son excellence n'a pu nous offrir ni la pipe ni le café; comme elle n'avait pas même un divan pour nous faire asseoir, elle nous a proposé de nous donner son audience en plein vent, et de nous conduire sur les hauteurs voisines, d'où nous pourrions voir à notre aise toute l'étendue de l'île, ainsi que la mer qui l'environne; cette proposition était tout à fait de mon goût, et nous avons suivi le consul. Nous avons d'abord visité les lieux où croît la vigne. Les ceps qui couvrent les coteaux de l'île sont cultivés comme en Bourgogne et dans nos meilleurs pays de vignoble; ils ont l'avantage de n'être jamais exposés ni à la grêle, ni à la gelée, et la récolte est presque toujours la même. Le vin rouge de Ténédos qui ressemble un peu au vin de Bordeaux de la seconde qualité, a dans le Levant une assez grande réputation. Malheureusement, il ne supporte pas la mer, et ne se conserve pas long-temps dans les caves. L'île produit un peu de blé et quelques légumes; beaucoup de terres restent incultes; nous avons trouvé quelques figuiers et quelques amandiers. On trouve dans l'île une grande quantité de perdrix rouges, beaucoup plus grosses que les nôtres, et dans le temps du passage des cailles, tout le territoire est couvert de ces oiseaux voyageurs; l'eau de Ténédos est excellente; dans toutes les parties de l'île, il y a des sources. Comme Virgile fait venir de Ténédos les serpens qui dévorèrent Laocoon et ses fils, j'ai voulu savoir s'il y avait

dans l'île quelques serpens dont la forme pût rappeler les traditions de l'épopée; *il signor Demerani* m'a dit qu'il n'avait jamais vu le moindre reptile dans ses courses; il faut conclure de là que les serpens sont tout à fait de l'invention du poète. Sur un des sommets de l'île, vers l'ouest, on nous a montré un bouquet de bois; derrière ce sommet couvert de bois, sont deux rochers nus qui bordent la mer; c'est là que se cacha la flotte des Grecs, la veille du sac d'Ilion. J'ai interrogé là-dessus le consul français, mais ses connaissances historiques ne remontent pas si loin.

Après avoir parcouru une partie de l'île, nous sommes descendus dans la ville. Cette ville est petite et mal bâtie; elle n'a pas trois mille habitans, avec la garnison du fort, et c'est là toute la population de Ténédos; car dans les autres parties de l'île, il n'est pas un seul lieu qui soit habité. La ville compte à peu près autant de Grecs que de Turcs. La cité a une mosquée et une église; les deux religions s'accordent assez bien ensemble; il y a quelques mois que la Porte a mandé à Stamboul quatre primats de Ténédos, pour savoir si les Grecs avaient des plaintes à former; les primats ont répondu que la population grecque de l'île était contente du gouvernement; le pays n'a aucun genre d'industrie; quand leurs vendanges sont finies, les bourgeois de Ténédos n'ont plus rien à faire, et passent leur vie au café. *Il signor Deme-*

rani nous a présentés aux notables du lieu, assemblés autour d'un *mangal*, espèce de brasier auprès duquel on se chauffe en hiver. Les Grecs de Ténédos ne ressemblent point à ceux que nous avions vus sur les côtes d'Asie; la révolution de Morée ne les préoccupe point; ils paraissent plus tranquilles et plus heureux.

Comme la nuit approchait, j'ai songé à regagner notre petit navire génois. Le consul de France a voulu m'accompagner; chemin faisant, il m'a dit qu'il appartenait à une famille noble de Venise, et que depuis trente-six ans, il était *per la natione francese;* comme il parlait toujours italien, et que cette langue ne m'est pas familière, je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas appris le français. — Pour acheter une grammaire, il lui aurait fallu *della monetta*, et la *monetta* lui avait toujours manqué. — Il a fini par m'avouer qu'il était pauvre comme Job, et qu'on l'abandonnait dans sa misère. C'est une pitié, mon cher ami, que de voir cette diplomatie française de l'Hellespont et des îles. J'avais déjà vu aux Dardanelles un drogman du consulat français, qui ne paraît pas mieux traité que ce pauvre Demerani; c'est le fils de l'israélite Germano qui avait aidé M. de Choiseul dans ses recherches; vous voyez, me disait-il, en me montrant les lambeaux dont il était couvert, comment on traite le *fils de celui qui a trouvé le tombeau du grand Achille.*

J'aurais bien voulu retenir à souper il signor Demerani; mais plusieurs raisons s'y opposaient; d'abord, nous n'avions que peu de provisions; ensuite il faut vous dire que je n'ai qu'une petite chambre qui n'a tout au plus que cinq ou six pieds carrés, et dans laquelle plusieurs personnes ne peuvent se trouver ensemble; je suis bien sûr qu'Ulysse et ses compagnons se trouvaient plus à l'aise dans le fameux cheval d'*Epeus;* la place est même si peu commode, que je suis obligé de suspendre ma lettre, et je laisse à M. Poujoulat le soin de terminer mon récit. Comme il est resté à terre, il pourra vous parler du corps diplomatique de Ténédos qu'il n'a point quitté, et dont il a été parfaitement reçu.

P. S. Pendant que M. Michaud était enfermé dans son cheval de bois, comme il vient de vous le dire lui-même, moi, qui ne puis trouver du sommeil dans un navire, je suis resté avec les trois consuls de Ténédos. Le représentant de la France, déjà cassé par l'âge, porte avec peine le poids de ses trente-six ans de service; son bonnet noir, et son manteau gris, tant soit peu usés, sembleraient, comme lui, aspirer à la retraite. Le consul de Sardaigne est moins misérable que notre consul; les armes de son souverain brillent sur la porte de sa cabane de pierre; il ne s'est jamais occupé de savoir dans quelle partie du monde se trouve la Sardaigne, mais il est consul sarde; il ne jette que des yeux

superbes sur ce pauvre peuple de Ténédos, et le roi Ténès qui donna son nom à l'île, était moins fier que lui. Le Grec qui représente la Russie et la Hollande, est le plus riche et le plus puissant des trois consuls; il est comme le chef de la diplomatie de Ténédos, et c'est à lui qu'aboutissent les grandes affaires (c'est-à-dire les fournitures de vin aux ambassades d'Europe établies à Péra). Sa maison est la plus belle de la ville, et son écusson consulaire qu'il fait repeindre trois fois par an, plus large et plus brillant que l'écusson sarde, plus propre que celui de France, annonce aux passans que là réside la représentation d'une puissance du premier ordre; c'est dans la maison du consul de Russie que j'ai eu l'honneur de passer les deux nuits qui viennent de s'écouler; un matelas sur une natte était mon lit; des confitures grecques, des figues, des raisins secs et le vin du cru, composaient mon festin du soir; le consul avait mis son manteau rouge et s'était coiffé de son plus beau turban; sa femme avait déployé ses robes les plus riches, pour donner plus de solennité à la réception d'un voyageur européen; il ne s'agissait de rien moins que de l'honneur de la Russie, et la gloire moscovite eût souffert quelque chose, si, dans une occasion semblable, une parure fût restée dans l'armoire, et si un seul diamant n'eût pas été étalé au grand jour.

Ténédos, comme vous le savez déjà, a un café,

rendez-vous des habitans grecs et turcs. C'est là qu'on raconte les histoires des pays voisins, qu'on parle des affaires, et des navires qui passent et repassent dans l'Hellespont; c'est là que coulent sans cesse les flots dorés de la liqueur d'Orient, et que le divin chibouk laisse échapper nuit et jour sa fumée odorante. MM. les consuls fréquentent assidûment ce lieu de réunion, car on ne connaît point ici de manière plus économique de passer son temps, et chacune de leurs excellences peut y rester toute la journée, entre la pipe et le café, avec le *mangal* à discrétion, pour cinq ou six paras, qui ne font pas un sou de notre monnaie. C'est là aussi que j'avais coutume de me rendre, pour m'entretenir avec les consuls, et me mêler avec les notables et les conteurs de Ténédos. MM. les consuls et moi, placés ensemble sur une estrade élevée, entourés d'une trentaine d'insulaires, qui avaient les yeux attachés sur nous, nous avions l'air d'être venus là pour prononcer quelque harangue; je crois qu'avec un peu d'imagination, on eût pu prendre le café de Ténédos pour un *forum* ou un aréopage.

On m'a d'abord questionné sur la révolution de Paris; je n'en savais guère plus là-dessus que les Grecs de Ténédos; MM. les consuls me demandaient des nouvelles de la dynastie qui venait de monter sur le trône du dernier roi; c'est sans doute, me disaient-ils, la famille de Bonaparte; j'ai ré-

pondu que Napoléon Bonaparte une fois mort, tout était fini pour sa race, que son fils était retenu dans la Germanie, et qu'il n'y avait plus de main assez puissante pour manier l'épée de l'empereur. Les paroles ne suffisent point pour peindre la surprise de tous les consuls et de tous les bourgeois de Ténédos quand je leur ai dit que les Bourbons exilés avaient été remplacés par d'autres Bourbons leurs parens. Le consul de France ne pouvait lui-même s'expliquer une semblable révolution; il n'avait pas eu connaissance de l'élection du peuple et du vœu de la nation ; les politiques de l'île de *Ténès* n'étaient pas assez avancés dans la science constitutionnelle, pour comprendre les attributions d'une chambre des députés, et pour savoir tout ce qu'elle peut faire dans un changement de dynastie. Du reste, notre discussion sur ce point a fini par des lieux communs qu'il est inutile de répéter, et MM. les consuls, croyant qu'il n'était pas convenable de parler devant moi de la révolution de France, sans rendre hommage à sa gloire, se sont mis à crier comme pour me faire honneur : *Viva la liberta! viva la liberta!*

Puis, par une transition qui ne vous paraîtra peut-être pas naturelle; « Quelle belle langue que la langue française! s'est écrié le consul sarde en mauvais italien; combien j'aimerais à savoir la parler! » Les autres consuls, qui n'en savent pas plus que lui, étaient tout à fait de son avis; *il signor*

Demerani, chargé de représenter toutes les gloires de la France, parmi lesquelles on peut bien compter la langue de Racine et de Fénélon, renchérissait sur tout ce que les autres avaient dit, avec un enthousiasme qui lui aurait mérité les éloges de vos trente-neuf confrères. Ici le consul de Russie m'a fait part du projet qu'il avait formé d'aller à Paris; il espérait rapporter de son voyage la science, la liberté, le bonheur, et surtout une bonne quantité de mots français. « Ma femme, me disait-il, cherche à me détourner de mon dessein; mais je veux qu'elle m'accompagne; je destine pour cela quatre cents thalaris (deux mille francs). » Je l'ai beaucoup encouragé à suivre son projet; je lui ai parlé des avantages qui pouvaient en résulter pour lui et pour les habitans de Ténédos; il m'a répondu qu'il était tout à fait décidé, et nous nous sommes promis de reprendre à Paris notre discussion sur la langue française qu'il serait alors plus à portée d'apprécier.

Tels ont été, le premier jour, nos entretiens avec les consuls de Ténédos; le lendemain, réunis encore dans le café, nous avons traité d'autres sujets. Cette fois-ci, j'ai laissé l'histoire du temps présent pour parler à mes hôtes d'un passé qui fut un peu leur histoire. J'ai prononcé devant eux, en face du rivage troyen, les noms de Priam et d'Hector, d'Agamemnon et d'Achille; les consuls et les Grecs qui m'écoutaient, connaissaient le nom de Troie, de

cette Troie nouvelle que fit bâtir Alexandre au bord de la mer; mais l'antique ville d'Assaracus, mais tous les héros d'Homère, le siège et la destruction d'Ilion, toutes ces merveilles des temps héroïques n'avaient jamais frappé leurs oreilles; à plus forte raison ignoraient-ils que deux serpens fussent partis à cette époque des rives de Ténédos pour dévorer un prêtre de Minerve-Ilias, et que la flotte des Grecs, sortie de l'embouchure du Scamandre, se fût cachée derrière la côte occidentale de leur île, la veille de la prise de Troie; tout ce qu'ils savaient en fait d'histoire des temps passés, c'est que les Russes, à la fin du siècle dernier, avaient fait une descente dans l'île, et que le pays n'avait point encore réparé les ravages qu'ils y avaient causés. Voilà quelles ont été mes conversations avec les représentans de l'Europe à Ténédos, au milieu du plus pauvre des peuples, et sur le rivage le plus triste qu'on puisse voir dans les contrées où nous sommes.

ROUTE DE TÉNÉDOS A MITYLÈNE.

Mételin, 22 octobre 1850.

Nous sommes restés deux jours dans le port de Ténédos, où nous n'étions défendus de la violence des vents et de la fureur des ondes que par d'énormes quartiers de rochers, qui semblent placés là par le hasard plutôt que par la main des hommes; au-dessus de ces rochers, les flots de la mer Égée bondissaient et retombaient en écume; en me promenant sur le pont de notre navire, j'ai pu reconnaître à loisir l'exactitude de Virgile, lorsqu'il dit de ce port situé en face du rivage de Troie, *malefida carinis*.

Quand nous sommes partis, le 21 octobre au matin, la mer était encore très-agitée; nous ne perdions pas de vue le Gargare où les tristes frimas ont remplacé l'hyacinte, le lotos et les autres fleurs qui ornaient la couche de Jupiter et de Junon. Nous avons pu revoir, en suivant la côte, les forêts de

chênes velanèdes que nous avions traversées dans notre route du cap *Lectos* à la source du Scamandre; nous avons revu les plaines et les vallées arrosées par la rivière de Toula, et les collines où se trouve bâti le joli village de *Kiolafli;* tous ces paysages aperçus de la mer et dans une autre saison, nous apparaissaient sous un aspect nouveau. Le vent nous emportait avec rapidité, et trois heures après notre départ de Ténédos, nous étions dans la rade de Baba.

A peine débarqués sur la rive, nous avons gravi à la hâte la montagne sur laquelle la ville est bâtie. Nous étions impatiens de revoir une cité dont nous n'avions pas perdu le souvenir, et nous y avons tout retrouvé, comme nous l'avions laissé. C'est toujours la même garnison qui, la nuit, jette des cris d'alarmes de quart d'heure en quart d'heure; c'est toujours la même musique, ou plutôt le même charivari turc dans le château; c'est le même muezin dont la voix aérienne appelle les fidèles à la prière; dans le café où nous avions logé, ce sont toujours les mêmes figures, qui restent là avec la même physionomie et dans une attitude immobile comme les personnages d'un tableau d'histoire. Nous n'avions pas renoncé à voir les ruines d'Assos; mais cette fois les précautions étaient prises; on nous avait donné le nom turc que portent aujourd'hui les ruines de l'ancienne ville; c'est le village de Behram; à notre premier passage, nous avions parlé

d'*Assos* et personne ne nous avait compris; le village de *Beyram* était connu de tout le monde; il est situé sur la côte du golfe d'Adramytte, à cinq ou six lieues de Baba. Nous avons eu d'abord la pensée d'y aller par mer; mais le vent était contraire; pour ne pas perdre trop de temps, il a été décidé entre nous que M. Poujoulat ferait la route par terre, et qu'il suivrait la côte jusqu'à Beyram; pour moi, je regrettais que mes forces et mon état de santé ne me permissent pas de faire cette course pénible. Il a fallu me résigner; mon jeune compagnon est parti avec un Grec de Baba, et je suis revenu tristement dans notre navire génois, qui avait jeté l'ancre à quelque distance de la côte.

J'espérais que M. Poujoulat serait de retour le lendemain 23 octobre et que nous repartirions ensemble, pour reprendre la route de Smyrne. Lorsqu'il a été parti, j'ai passé toute la journée à regarder les rochers déserts du rivage, et les navires que le vent poussait dans la rade; à l'approche de la nuit, le vent soufflait avec plus de violence; nous éprouvions des roulis insupportables; une de nos ancres s'est cassée, et notre frêle embarcation risquait d'être jetée sur la rive; la journée du 22 a commencé sous ces tristes auspices. Nous attendions le retour de M. Poujoulat, et je ne perdais pas de vue les chemins par lesquels on descend des montagnes; personne ne paraissait; le vent du midi qui soufflait avec force, nous portait vers la côte; notre position

devenait dangereuse; le capitaine m'a déclaré que nous allions faire naufrage, si nous ne prenions le large; j'ai consenti à ce qu'il s'éloignât de la rive, espérant que le vent changerait et que nous pourrions revenir dans la journée. Toutefois, comme l'orage pouvait nous entraîner, j'ai pris le parti d'envoyer par un canot un billet à l'adresse de M. Poujoulat; ce billet devait attendre au café de Baba mon jeune compagnon, pour l'avertir que les vents nous avaient emportés, et que nous reviendrions bientôt ou que nous l'attendrions dans un port de l'île de Mételin. A peine les matelots qui avaient porté mon billet, sont-ils rentrés dans le navire, que la tempête est devenue plus forte, et que nous avons bientôt perdu de vue la côte d'Asie; après avoir essayé vainement de lutter contre les vents et les vagues en courroux, nous avons été poussés dans le canal de Mételin; la journée était déjà fort avancée, et nous étions vers les cinq heures du soir à sept ou huit lieues du point d'où nous étions partis; la ville de Mételin ou de Castro se présentait sur la côte de l'ancienne Lesbos. On nous avait dit que les parages où nous nous trouvions étaient infectés de pirates et de brigands qui couraient le long des côtes dans des barques; d'un autre côté, les vents contraires ne nous permettaient plus de regagner Baba. Nous n'avions rien de mieux à faire que d'entrer dans le port qui se trouvait devant nous; mon premier soin, en débar-

quant, a été de me rendre chez l'agent consulaire de France, et d'envoyer un exprès à Baba, pour avertir M. Poujoulat que nous l'attendions à Mételin.

LETTRE LXIX.

VOYAGE AUX RUINES D'ASSOS.

A M.. M.....

Baba, octobre 1830.

En rentrant dans Baba, hier, à la nuit tombante; la première personne que j'ai rencontrée, c'est un jeune Turc qui m'a remis un billet de vous, ainsi conçu : « Les vents nous obligent à abandonner la » baie de Baba ; nous allons regagner le large, et » demain, si nous pouvons, nous reviendrons vous » joindre. » J'ai passé toute la nuit dans de sérieuses inquiétudes ; ce matin, au premier rayon du jour, j'ai couru du côté de la rade pour y chercher votre navire, mais la rade était déserte; je n'ai trouvé que deux ou trois caïques attachés au rivage. J'espère pourtant qu'un vent meilleur ne tardera

pas à vous ramener vers moi; en attendant votre prochain retour, voici la relation de mon voyage aux ruines d'Assos.

Vous fûtes heureusement inspiré en renonçant au voyage d'Assos, car les ruines de cette cité sont bien plus loin de Baba que nous ne le pensions, et le chemin qu'il faut suivre est continuellement difficile et périlleux; on marche pendant sept heures au milieu de montagnes, dans des sentiers non frayés, remplis de pierres, hérissés de ronces, bordés de rocs à la pente escarpée, où le faux pas d'une monture vous deviendrait funeste. Les difficultés du chemin qui mène à cette ville ont fait dire à un auteur ancien que *c'est s'exposer à périr que d'aller à Assos d'un pas trop rapide* (*qui celeri passu Assum it, mortis periculum adit*).

J'avais pour guide le grec Paneioti, qui est le boulanger de Baba; comme il voulait tirer de son voyage avec moi le meilleur parti possible, il n'a point voulu accepter la monture que je lui ai proposée, aimant mieux, disait-il, recevoir au retour la somme que j'aurais dépensée pour son cheval. Dans cette course à travers les montagnes, j'ai rencontré cinq ou six pauvres villages, dont les principaux sont *Araba*, *Vatabli*, *Gouiouvéré*, *Bergasi*; ces villages composés de masures croulantes, ne sont habités que par des Turcs; à la vue de ces bourgades entourées de terres incultes, on se demande quelles sont les ressources de la population,

quels sont ses moyens de subsistance ; on ne trouve là ni champ, ni verger, ni jardin, pas un coin de terre que le travail ait fécondé ; c'est une magnifique contrée où l'on dirait que l'homme n'a point encore passé ; c'est l'antique création vierge encore avec ses beautés premières ; c'est l'Ida avec ses pins, ses chênes et son éternelle verdure, l'Ida tel que l'a vu Homère, tel que le vit Junon lorsque, suivant le même chemin que moi, elle s'en allait du cap Lectos au sommet du Gargare où l'attendait son divin époux.

Après cinq heures de marche, j'étais las de traverser des vallons solitaires, cherchant partout des yeux Assos et ses ruines ; Paneioti qui s'était déchaussé pour épargner ses babouches, s'avançait tristement devant moi, les pieds ensanglantés par les ronces et les pierres tranchantes ; tout à coup il pousse un cri de joie, et me montre à l'orient une haute montagne ronde surmontée d'édifices, « *Behram*, *Behram*, s'écrie-t-il ; Paneioti, en sa qualité de barbare, saluait Behram, moi je saluais la vieille Assos. Nous avons cheminé encore deux heures dans des vallons couverts de chênes aux gales noires, et nous sommes arrivés au milieu des cabanes de Behram.

Comme il faut, avant tout, visiter les autorités du pays, je me suis fait conduire auprès de l'aga du village ; je suis entré par une porte étroite et basse, dans un misérable réduit ; j'y ai trouvé pour

tout meuble un lambeau de tapis sur lequel était accroupi un pauvre vieillard d'une très petite taille et d'une extrême maigreur ; cette hutte était le palais de l'aga, ce frêle vieillard était l'aga lui-même placé là pour garder les vénérables débris d'Assos. je lui ai fait lire le firman impérial que nous avons emporté de Constantinople, et qui doit nous assurer aide et protection pour le reste de notre pélerinage en Orient. L'aga de Behram s'est incliné devant le *toura* ou le chiffre du sultan Mahmoud, et les mots *pekéi, pekéi* (fort bien, fort bien) ont été pour moi comme un gage d'hospitalité. Cependant la glorieuse recommandation du grand empereur n'a pu me faire trouver un peu de pain ; on ne pétrit à Behram que tous les deux jours; chaque famille ne prend du pain que tout juste ce qu'il lui en faut pour vivre, et les Turcs de Behram sont trop pauvres pour songer à faire la part du voyageur : les bonnes gens me disaient d'attendre la fournée du lendemain. Le fait est que mon guide n'a pu découvrir dans le village que des melons pour apaiser notre faim ; Paneioti n'avait point laissé ignorer qu'il était le boulanger de Baba ; mais il n'a pas moins été obligé de se passer de pain ce jour-là.

J'ai employé la fin de la journée du 22 octobre et la journée du 23 à parcourir les ruines d'Assos. L'aga de Behram a pris la peine de m'accompagner et m'a expliqué à sa manière les débris que j'avais

sous les yeux ; selon lui, tous ces monumens étaient génois, c'étaient les Génois qui avaient été l'ancien peuple de ce pays. Vous vous souvenez que notre conducteur Dimitri n'avait pas d'autre manière de nous expliquer les vieilles masures de Bournar-Bachi sur l'emplacement de Troie ; vous n'avez pas oublié aussi ce Musulman d'Erisso qui donnait une origine génoise aux anciennes ruines d'Erissus. Les Turcs ne connaissent rien de ce que nous appelons l'antiquité ; les siècles antiques sont pour eux des temps non avenus, et les Génois qui, dans les temps modernes, ont promené leur génie dans tout l'Orient, se présentent à l'esprit des Turcs comme le plus ancien des peuples ; les Génois sont pour les Osmanlis ce que sont pour nous les Phéniciens, les Egyptiens ou les Grecs ; les Génois c'est ce que les Turcs appellent l'antiquité. Vous voyez par là que je n'ai guère pu tirer profit de l'érudition du vieil aga de Behram ; mais il m'a été fort utile en ce qu'il m'a montré scrupuleusement toutes les curiosités d'Assos. J'ai fait cette première visite aux ruines, deux heures avant le coucher du soleil ; un vent froid et violent soufflait sur la montagne, et c'est peut-être alors que votre navire a été forcé de regagner la mer.

Les débris de l'Acropolis au sommet de la montagne sont de peu d'importance ; ce qu'il y a de plus remarquable sur le plateau qui portait jadis la citadelle, c'est une tour carrée de soixante-dix à quatre-

vingts pieds de hauteur ; cette tour se voit de très-loin, et c'est la première ruine que j'avais aperçue en approchant d'Assos ; les vents sifflaient dans les embrasures de cette haute tour solitaire qui retentissait autrefois de cris belliqueux, et d'où partaient les flèches homicides ; d'autres tours d'une grandeur médiocre et d'une construction qui ne paraît pas fort ancienne, sont répandues sur le plateau désert ; ces tours peuvent être l'œuvre des Génois, si tant est que les Génois aient passé par là. Je suis descendu dans deux vastes citernes revêtues de pierres de taille et d'un parfaite conservation ; l'une de ces citernes abreuve encore le village de Berham. A côté de la grande tour carrée s'élève un ancien temple de forme élégante, que les Turcs ont converti en mosquée. Le monument est bâti sur d'énormes rochers de granit qui se détachent les uns des autres et semblent avoir été travaillés par la main de l'homme ; ces grandes roches, avec leurs flancs escarpés et leur teinte sombre, donnent un aspect religieux à l'avenue du temple. L'édifice est moitié carré, moitié conique ; la partie carrée, qui est la partie inférieure, est construite en pierres de taille, et sa circonférence est d'environ quarante-cinq pieds. La partie supérieure, qui s'arrondit et se termine en dôme, est bâtie en briques mêlées de ciment. La porte d'entrée, précédée de trois arches qui forment comme un vestibule, regarde le septentrion ; l'arche du milieu est soutenue

par deux colonnes de marbre blanc tacheté de jaune; la porte n'a que cinq pieds et dix pouces de haut, sa largeur est proportionnée. Une architrave de marbre, placée au-dessus de l'entrée, présente une inscription grecque en sept vers ïambiques, où il est dit que Cérycus, fils de Cornélius, a réparé le temple; cette inscription, d'ailleurs fort obscure et mutilée en quelque partie, présente un caractère d'écriture qui ne permet pas de lui assigner une haute antiquité. Quoique le monument soit consacré à la religion du prophète, il m'a été permis d'y pénétrer; l'intérieur du temple n'offre rien de curieux; les murailles sont nues et intactes, excepté du côté qui regarde la Mecque. De ce côté-là, on a pratiqué une niche jaune pour y déposer le Coran; le mur vers lequel se tournent les pieux Musulmans est blanchi avec beaucoup de soin. Le pavé du sanctuaire est couvert de nattes et de tapis. La religion musulmane nous a ainsi conservé dans son intégrité première un monument appartenant aux beaux âges de la Grèce; les Turcs de Behram n'y ont pas même ajouté un minaret.

Le revers de la montagne est couvert de bas-reliefs en granit, qui nous retracent différentes scènes de mœurs de l'ancien peuple d'Assos; les bas-reliefs sont presque tous de la même forme et de la même dimension; ils ont tous à peu près quatre pieds de long sur deux pieds et demi carrés. Le style de ces ouvrages a quelque chose d'égyptien,

et toutes ces sculptures m'ont paru d'un travail parfait. En parcourant ces précieux débris, j'assistais tour à tour à des danses, à des banquets, à des sacrifices. Ici des femmes mollement étendues sur des lits ou des divans, présentent leur coupe à des esclaves qui leur versent à boire, tandis que leurs longs cheveux, qui sont leur seul vêtement, flottent négligemment sur leurs épaules; là d'autres femmes s'avancent en cadence, les unes derrière les autres, en battant des mains, ou folâtrant ensemble sur des tapis ou sur le gazon; plus loin sont des groupes entourés de coupes et d'urnes. J'ai vu deux femmes, placées en face l'une de l'autre, dont la partie inférieure se termine en queue de poisson comme la femme dont parle Horace; près de là, deux bœufs dont les têtes se touchent et qui entrelacent leurs cornes. J'ai reconnu au milieu d'un tas de décombres, une scène de famille, représentant un hydropique, avec une tête et des flancs énormes, assis sur un lit élevé; à côté du lit est un homme à longue barbe, qui offre au malade un breuvage; une femme couverte d'un vêtement semblable au costume des femmes d'Orient, est assise en face du lit; derrière elle se trouvent quatre femmes debout devant une grande urne; une d'elles est dépouillée de ses vêtemens. En interrogeant ces vivantes figures des temps qui ne sont plus, des voyageurs, plus savans que moi, feraient sans doute d'intéressantes découvertes pour les

mœurs de l'antiquité ; ils pourraient trouver sur ces pierres abandonnées le mot de beaucoup d'énigmes, de beaucoup de mystères ; ces blocs épars, sur lesquels vient parfois s'asseoir le pâtre de Behram, ont gardé peut-être des souvenirs qu'on chercherait en vain dans les livres de notre Europe.

La plus grande partie de l'antique ville d'Assos était située sur le côté sud-ouest de la montagne ; l'emplacement proprement dit de la cité est vide, mais les murailles sont encore debout. Les fortifications d'Assos devaient être redoutables, si on en juge seulement par les débris des tours et des remparts. Les murs, bâtis en pierres de taille, sont épais de huit ou dix pieds ; comme ils sont plus ou moins renversés, je ne saurais dire quelle était leur véritable hauteur. Au pied de la montagne, vers le nord, on remarque une tour de quatorze pas de circonférence, et qui devait être d'une très-grande élévation. Des pierres de taille tombées comblent à demi son intérieur ; les décombres laissent voir encore six embrasures. Il est probable que les murailles d'Assos étaient ainsi flanquées d'énormes tours à différens intervalles ; celle dont je viens de vous parler, touche à un vaste débris de mur qui paraît inébranlable comme un roc. La nature et l'art, ainsi que le dit Strabon, avaient fait d'Assos une des places les plus fortes. Défendue à la fois par d'énormes remparts et des roches menaçantes, l'antique

Assos, assise avec sa citadelle sur le sommet d'une haute montagne, était faite pour épouvanter un ennemi. Les enfans d'Assos, enfermés dans leur Acropolis comme des aiglons dans un nid aérien, n'avaient presque rien à craindre d'une armée.

Les sarcophages et les nombreux débris de tombeaux qu'on retrouve à l'occident de la montagne, annoncent au voyageur la Nécropolis d'Assos. Ces sarcophages dont quelques-uns ont cinq pieds de profondeur et neuf ou dix pieds de longueur, sont en granit, ornés de festons, de têtes de beliers, et revêtus d'inscriptions funéraires. Tous ces tombeaux ont été violés par les Musulmans de la contrée qui espéraient y trouver de l'or; trop faibles pour enlever les couvercles de chaque tombe, ces avides profanateurs ont pratiqué sur le côté des sarcophages une large ouverture, et maintenant les chevreaux et les agneaux de Behram peuvent pénétrer dans ces vieux sépulcres vides pour s'y mettre à l'abri de l'orage ou du soleil. Les auteurs anciens parlent d'une pierre nommée *lapis sarcophagus* qui était commune dans le pays d'Assos, et qu'on choisissait le plus souvent pour faire des sépulcres

Le penchant méridional de la montagne nous présente de grandes ruines; l'amphithéâtre d'Assos peut être regardé comme un des plus beaux monumens que les Grecs nous aient laissés en ce genre; j'ai trouvé à cet amphithéâtre quatre cent cinquante pieds de circonférence; les spectateurs

avaient quarante rangs de siéges, divisés en huit étages, et taillés dans les rochers de la montagne; ces siéges sont encore dans leur état primitif, et n'ont pu être ébranlés ni par le temps ni par les hommes; une chose qui les rend curieux, c'est qu'ils sont creusés de manière à ce que les spectateurs assis ne puissent nullement incommoder ceux qui sont devant. Le peuple entrait par deux grands passages voûtés et montait cinq marches pour aller prendre place au spectacle. On remarque à l'extrémité du théâtre une large terrasse qui pouvait être un lieu de promenade. Il serait difficile d'inventer de plus ravissans tableaux que ceux qu'on découvre du haut du théâtre d'Assos; la nature et les traditions poétiques viennent enchanter à la fois les yeux et l'imagination; sans parler de la montagne d'Assos qui est elle-même un grand spectacle, voyez au midi les vertes collines de Lesbos baignées dans des flots d'azur; à l'orient, les beaux rivages d'Antandros et de Crysa, Antandros d'où partit le fils d'Anchise avec les derniers débris de Troie, Crysa dont le nom rappelle la captive d'Agamemnon, et célèbre par son temple d'Apollon Smintheus; à l'occident, c'est la rive où fut une cité du nom de Palamède, ami d'Achille. Assis en face de ces admirables tableaux, que le génie d'Homère a peuplés de divins souvenirs, je me disais que j'aurais facilement laissé là le théâtre et les vers qu'on y récitait pour me livrer tout entier au grand spectacle de la

nature ; quelque belle que soit la poésie de Sophocle et d'Euripide, mon oreille l'eût certainement oubliée pour s'ouvrir au bruit harmonieux de la mer troyenne, au murmure des vents de Mithylène et du Gargare. Il est probable que les enfans d'Assos s'extasiaient beaucoup moins que moi à l'aspect de cette nature, car l'habitude amène l'indifférence ; mais je me suis toujours étonné que les anciens aient choisi pour leurs théâtres des sites qui pouvaient distraire singulièrement les spectateurs.

Au-dessus de l'amphithéâtre on remarque des ruines et d'antiques fondations ; çà et là gisent des colonnes et des pierres de taille, dont quelques-unes portent des débris d'inscriptions grecques où se trouvent les noms de *Jupiter* et du *dieu César*, ce qui pourrait faire croire que ces anciens restes ont appartenu à des temples. C'est l'opinion de M. de Choiseul, qui a relevé, avec des dessins, les trois temples qu'il suppose avoir existé sur la vaste terrasse dominée par l'Acropolis. En suivant le revers de la montagne, du côté de l'orient, on reconnaît un portique d'ordre dorique, débris de quelque temple grec ; je suis descendu à la mer par l'ancien chemin d'Assos ; ce chemin a de larges degrés, et ce n'est pas une des ruines les moins importantes. A l'extrémité de cette route, au bord de la mer, j'ai vu un café, un four, une douane turque et une fontaine, mais tout cela est à peu près abandonné ; pas une barque ne se trouvait

dans le port, et le cafetier musulman se plaignait à moi qu'on eût oublié les chemins de la vieille cité. Le dernier édifice que j'ai visité sur le rivage, ce sont des bains turcs bâtis avec des blocs de granit, et surmontés d'un dôme; ces bains sont maintenant à demi détruits, et les ruines turques se mêlent ainsi aux ruines d'Assos.

Je n'ai rien négligé pour rendre cette description aussi complète que possible, parce que peu de voyageurs ont visité les ruines d'Assos; M. de Choiseul est, à ma connaissance, le seul voyageur français qui en ait parlé; mais son récit ne donne qu'une imparfaite idée des ruines et des localités.

Quand on foule les débris d'une cité, on aime à se demander quelle fut son histoire, quel rang elle occupa jadis parmi les nations. Assos a peu de souvenirs pour nous. Nous ne savons même rien de certain sur son origine; l'*Iliade* nous apprend que cette côte était soumise autrefois aux Lélèges, un des peuples les plus belliqueux de la Troade, et c'est là tout ce que nous connaissons touchant les premiers temps d'Assos. La page historique la plus intéressante qui se rattache à la cité dont nous venons de parcourir les débris, nous a été conservée par Strabon. Un eunuque nommé Hermias était au service d'un homme riche qui venait de s'emparer d'Assos et d'Atarnée; le nouveau maître d'Assos étant mort, Hermias lui succéda. Celui-ci qui, dans un voyage à Athènes, avait pris goût aux leçons des philosophes

grecs, appela auprès de lui Aristote et Xénocrate, et les combla d'honneurs et d'amitié; Hermias donna en mariage à Aristote une fille de son frère. Mais son règne ne fut pas long; trompé par de vaines paroles d'amitié, il se laissa prendre aux pièges que lui tendit un général rhodien chargé des intérêts de la Perse; arrivé à Rhodes, le tyran d'Assos fut fait prisonnier, et bientôt on l'envoya au roi de Perse qui le fit pendre. Aristote et Xénocrate ne restèrent point à Assos, car les Perses vinrent aussitôt s'y établir. Il résulte de ce récit que, du temps d'Aristote, le pays où nous sommes maintenant, était comme placé sur les confins de la domination des Perses et des Grecs; quelque chose de vague et d'indécis régnait dans le gouvernement et chez les peuples de ces côtes; la législation d'Asie et la civilisation grecque se disputaient alors l'Archipel et les anciens états de Priam. Il est curieux de voir deux philosophes d'Athènes prêchant à Assos des doctrines politiques qui sans doute n'avaient jamais été entendues sur les rivages troyens; peut-être avaient-ils essayé de soumettre l'ancien pays des Lélèges aux rêveries d'une philosophie nouvelle, et les satrapes du grand roi ne pouvaient guère favoriser cet œuvre de propagande. Dans des temps postérieurs, Assos prêta l'oreille à d'autres doctrines qui sortaient du pays le plus obscur de l'Orient; saint Paul vint y prêcher son Dieu crucifié, et les paroles de l'humble apôtre retentirent

bien plus que celles de Xénocrate et d'Aristote. Un étranger prêchant l'évangile du Christ aux lieux où l'*Iliade* fut inspirée, l'apôtre de Tarse opposant la croix de Golgotha aux autels de Jupiter debout sur les hauteurs du Gargare, ce sont là des contrastes frappans qui semblent n'être qu'un rêve de poète, un jeu de l'imagination.

En partant de Behram, je me suis dirigé vers une petite rivière qui coule dans une vallée, au nord d'Assos, de l'orient à l'occident; cette rivière, appelée par les Turcs *Behram-Sou*, va se perdre dans la mer au-dessus du cap Lectos. Pendant que j'achevais ma dernière visite aux ruines d'Assos, mon guide Paneioti, impatient de revenir à Baba, pleurait et se tourmentait; il avait grand'peur des Turcs de Behram, et me disait en gémissant qu'il fallait en finir, si je ne voulais pas que sa tête restât au milieu des ruines de Behram. Sur la route d'Assos à Baba, j'avais pitié de ce pauvre Paneioti pâle de fatigue et de besoin; arrivé au village d'*Araba*, j'ai été appelé auprès de l'aga qu'une violente fièvre tourmentait depuis plusieurs jours; je lui ai administré en passant une bonne dose de kinine, et en échange, il a donné à Paneioti un cheval qui l'a ramené promptement à Baba.

Telle a été ma course au pays d'Assos. Mais vous qu'êtes vous devenu? dans quelle baie, sur quelle mer les vents vous ont-ils poussé?

P.....

SUITE

DE LA LETTRE LXIX.

SÉJOUR A BABA. — VIE DES TURCS DE BABA.

A M. M.....

octobre 1830.

Voilà trois jours passés dans l'attente et les alarmes. Je rôde sans cesse le long de la côte, cherchant à découvrir quelque voile d'Europe; mes regards se tournent tantôt vers le golfe d'Adramitty, tantôt vers Chio, tantôt vers Ténédos; j'interroge tous les points de l'horizon, tous les bateaux qui arrivent ou qui passent, et personne ne m'apprend rien. Je ne sais si vous êtes encore en mer, ou si vous avez trouvé quelque abri dans les parages voisins; Assos

aurait pu vous offrir son port comme un refuge, mais votre capitaine génois n'en sait rien sans doute, et ne connaît probablement d'autre refuge que la vaste mer.

Il me prend quelquefois envie de m'en aller avec un caïque pour vous chercher sur les mers, et de voguer ainsi comme Télémaque de rivage en rivage, cherchant un autre Ulysse, jouet des vents et du destin; mais sur quels bords les dieux vous ont-ils jetés? qu'ont-ils fait de votre navire, les vents orageux qui vous ont emporté loin du cap? Ainsi ma pensée est errante et triste comme mes yeux sur cette mer solitaire; du haut du rocher où je passe des journées entières, j'écoute et je suis de l'œil chaque vague qui vient se briser sur la rive, comme si les vagues pouvaient me parler de vous et m'apporter de vos nouvelles.

Notre séparation soudaine a beaucoup occupé et occupe encore aujourd'hui les bons Musulmans de Baba; ils me disent que mon père reviendra, car c'est ainsi qu'ils vous appellent; ils s'informent de votre navire auprès de tous les caïques qui viennent mouiller ici, et quand la brise semble devenir propice pour vous ramener à Baba, ils sont contens et me répètent que bientôt je vous reverrai. Le brave Mustapha qui vous a plusieurs fois reçu dans sa boutique, me comble de politesses et de bontés; j'ai chaque jour ma place autour de son pilau; il m'encourage et me console, il s'attriste et

il espère avec moi; le soir, il m'apporte lui-même dans le café où je suis, un tapis et un coussin pour que je ne couche point dans la poussière. O touchante humanité! ce Musulman que j'ai vu un jour, que je quitterai bientôt pour ne le revoir jamais, me traite comme un ami ou comme quelqu'un de qui il aurait beaucoup à attendre! Ici, que vous ayez de la pourpre ou des haillons sur l'épaule, vous êtes également admis autour du foyer ou du festin. L'hospitalité en Orient est comme un arbre immense dont les rameaux sont toujours verts, toujours chargés de fruits, et qui appartient à tous ceux qui passent.

Une chose qui m'attache et qui m'intéresse, c'est la vie qu'on mène à Baba. On se lève quand le muezim, du haut du minaret, et le coq, sous la cabane, annoncent le retour du matin; l'horizon du côté de Pergame et d'Adramitty blanchit à peine sous les premières clartés du jour, quelques étoiles brillent encore vers le couchant couvert d'ombres transparentes, et déjà les Turcs se pressent autour de la fontaine pour y laver les souillures de leurs corps, et vont tous ensemble à la mosquée où l'iman les attend. Là ils bénissent *le grand architecte des mondes, celui qui a élevé le firmament sur nos têtes, affermi la terre sous nos pas, tracé aux astres du ciel le chemin qu'ils doivent parcourir; celui qui fait succéder la nuit au jour et le jour à la nuit, le vrai roi de l'Orient et de l'Occident, le dieu clément et*

miséricordieux. Après la prière, les Turcs se réunissent dans les deux cafés de Baba, où coule à flots noirs le nectar qu'ils aiment, et les voilà tous accroupis sur des bancs circulaires, armés du long chibouk, ce divin instrument des félicités musulmanes. Ainsi commence la journée. Quelques-uns vont aux champs, mais le plus grand nombre reste dans les cafés, maintenant surtout que les raisins et les olives sont cueillis. Pendant le jour, aux différentes heures de la prière, les Osmanlis retournent à la mosquée. Des figues, des raisins secs, des olives salées, du liaourt ou du lait aigre, mêlé à du pilau, telle est la nourriture ordinaire des Turcs de Baba; on y tue quelquefois des moutons, et quelquefois aussi des caïques grecs de Pétra ou de Molivo viennent y apporter des poissons. Les veillées sont longues dans les cafés, et souvent, à l'heure de minuit, mes hôtes prêtent encore l'oreille à d'interminables histoires. Les anges, les esprits des bois, les génies des grottes et des fontaines jouent un grand rôle dans ces fables d'Orient; des anecdotes touchant le prophète arabe, des califes déguisés qui conversent avec les plus petits de leur royaume, des leçons de morale données par des derviches à des sultans, tels sont aussi les sujets ordinaires de ces merveilleuses histoires. A voir les mœurs et les habitudes de Baba, on dirait que ce coin de terre n'est habité que par une même famille; on dirait une communauté religieuse qui ac-

complit en silence les mêmes œuvres. La vie de Baba est simple et naïve comme aux anciens jours; vous prendriez ce petit peuple pour une tribu qui n'aurait jamais vécu que dans son désert, qui n'aurait jamais connu que ses propres mœurs et ses propres traditions. Baba est le pays où l'on sait le moins ce qui se passe en Orient. On ne s'inquiète point de ce qu'on fait ou de ce qu'on dit sur les rives du Bosphore ou sur les bords du Nil; aucune nouvelle, aucun bruit du monde n'y arrive; un navire qui s'abrite sous le promontoire, un caïque venu de Mételin ou de Ténédos, voilà les seuls événemens de Baba; il n'y a ici ni variété, ni modification, ni changement; ici tous les jours se ressemblent, la vie est un cercle monotone, une page immobile qu'on ne tourne jamais.

Mais on est ainsi heureux à Baba; on n'envie point à l'Europe ces mœurs élégantes, cette science stérile qui ne peut rien pour le bonheur. Les Turcs de Baba ne demandent point que vous les éleviez au niveau du siècle; gardez-vous de les corrompre sous prétexte de les réformer; laissez couler le clair ruisseau dans ce vallon désert, et n'allez pas le souiller sous prétexte d'embellir ses rives; ce que vous appelez des lumières est une flamme qui dévore, ce que vous appelez progrès est une ruine. Dans les bosquets d'Eden, le premier homme fut heureux jusqu'au moment où, trompé par le serpent maudit, il osa toucher à l'arbre de la science dont

les fruits brillans donnaient la mort : tel est l'arbre de la civilisation; ses fruits sont beaux et dorés comme ceux de Sodome, mais malheur au peuple qui les cueille !

Tandis que, retiré dans un café de Baba, je promène ainsi mon kalem grossier sur des feuilles auxquelles j'aime à confier toutes mes pensées, voici venir un messager de Mitylène qui m'apporte une lettre de vous; son arrivée est la grande nouvelle de Baba; on s'empresse autour de moi, on me félicite; et j'achève ici cette lettre pour aller vous rejoindre.

LETTRE LXX.

DESCRIPTION DES RUINES DE MÉTELIN ; CE QU'ELLE A ÉTÉ DANS L'ANTIQUITÉ, CE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI [1].

Mételin, octobre 1830.

L'homme, dit un poète d'Orient, *parcourt l'univers, poursuivant la fortune ou la science, et lui-même est ponrsuivi par le destin.* Je reconnais aujourd'hui la sagesse et la vérité de cette maxime. M. Poujoulat et moi, nous nous promettions une grande joie de retrouver l'antique Assos, et voilà qu'un si beau projet nous a séparés l'un de l'autre;

[1] M. Michaud, pendant son voyage en Orient, a écrit à Mme Michaud, de tous les lieux qu'il a visités; plusieurs de ces lettres ont été déjà imprimées, d'autres seront publiées à leur tour dans la suite de cet ouvrage; la lettre sur Mitylène est une de celles qui ont été adressées à Mme Michaud.

la tempête m'a jeté à Mételin, et je ne puis savoir si mon compagnon de voyage est encore à Beyran, s'il est revenu à Baba, ou s'il est en route pour venir me rejoindre ; j'espère néanmoins que notre séparation ne durera pas long-temps, et que le destin, qui a mis entre nous un bras de mer, ne tardera pas à nous rapprocher.

M. Granier, agent consulaire de France, a cherché à me consoler de notre triste mésaventure ; il m'a reçu dans sa maison, et comme il a pensé que les ruines avaient pour moi un grand attrait, il s'est empressé de me montrer celles de Mételin. Le premier jour de mon arrivée, nous avons fait une promenade au nord-ouest de la ville ; il m'a fait voir, au milieu des champs, les restes d'un temple de Jupiter; plusieurs inscriptions grecques se lisent sur les marbres épars ; mais aucune n'est entière : près de là, nous avons vu d'autres ruines dans un jardin ; au milieu des marbres mutilés, où se reconnaît encore la magnificence de la Grèce antique, un âne tourne une roue qui sert à tirer l'eau d'un puits. Tout auprès, est une petite enceinte dans laquelle les bonnes femmes ont cru voir un autel de la *panagia*. M. Granier m'a dit qu'on y trouvait souvent des cierges allumés qui étaient enlevés par des passans moins crédules. Cette superstition à côté d'une ruine, n'est-ce pas comme deux antiquités en présence l'une de l'autre! En revenant vers la ville, nous avons visité les restes d'un

temple d'Apollon; avec les débris du temple on avait construit dans le moyen-âge une église grecque consacrée à saint Roch; dans cette église s'est conservée une longue inscription qu'on ne déchiffre qu'avec peine et qui présente un sens incomplet. Il en est des paroles que l'antiquité nous a laissées sur la pierre, et qui restent à moitié effacées par le temps, comme des derniers cris d'un homme qui se noie; on entend quelques accens confus; le reste se perd dans l'abyme des flots, et ne frappe pas l'oreille des vivans. Il existe encore dans le même lieu une ancienne chapelle dont on répare maintenant les murailles; dans un enclos voisin de la chapelle, on enterre les catholiques et les malfaiteurs; leurs ossemens sont confondus ensemble et se mêlent à mille autres ruines; voilà le monde tel que le font chaque jour les révolutions, le temps et la barbarie.

En rentrant dans Mételin, nous avons visité l'église épiscopale; à la porte de l'église et dans une enceinte pavée, un siége ou un fauteuil de marbre attire l'attention des voyageurs : sur les deux bras du fauteuil on distingue des figures de griffons ou de sphynx, et des serpens, symboles de l'étude et de la science; ce siége antique a par derrière une espèce de tiroir ou de niche, qui servait sans doute à enfermer des rouleaux de papyrus ou des tablettes; il est fort endommagé, et des parties disjointes en sont liées par des lames de fer; au bas du fau-

teuil, nous avons lu cette inscription en langue grecque : *siége de Potamon, fils de Lesbonax*. Potamon était né à Mithylène, et professait l'éloquence dans sa patrie. Il obtint de Tibère des lettres-patentes par lesquelles cet empereur romain le mettait sous sa protection spéciale. Insulter Potamon, c'était insulter Tibère lui-même, et se rendre coupable du crime de lèse-majesté. Jamais la rhétorique n'avait obtenu un pareil privilége.

Comme le pacha de Mételin fait bâtir un nouveau sérail, on a remué et déplacé des terres, ce qui a donné lieu à quelques découvertes; on a trouvé plusieurs colonnes, restées debout en forme circulaire et soutenant une voûte; au milieu de ces colonnes, nous en avons remarqué une qui est cannelée, et dont le chapiteau porte une tête de bœuf. Au milieu de la colonnade, on a retrouvé une mosaïque fort bien conservée, avec une coquille en marbre, soutenue par un pilier élégant; beaucoup de marbres antiques et de fragmens de colonnes sont confondus avec les décombres; le kiaia du gouverneur, qui dirige les travaux, nous a laissé voir tout ce qu'il y avait de curieux, et nous a proposé de fumer un chibouc sur tous ces débris qui ne lui disent rien, et ne sont pour lui que des matériaux de construction. Les ouvriers ont découvert beaucoup de médailles avec la tête de sanglier et la lettre *M* signes distinctifs de l'ancienne Mithylène; mais toutes ces médailles, surtout

celles qui sont d'or ou d'argent, deviennent la proie de la cupidité ignorante. Ainsi les restes les plus précieux des anciens temps reparaissent un moment au grand jour, pour être enfouis parmi les trésors de l'avarice, ou pour rester à jamais ensevelis sous les voûtes d'un harem ou d'un kiosque musulman. On croit généralement que l'édifice dont on a trouvé les ruines, était un temple de Vénus. Parmi les objets qui ont été recueillis dans les fouilles, on a remarqué plusieurs petites figures de terre cuite, représentant la tête d'une femme ou d'un enfant. Toutes celles qu'on nous a fait voir, nous ont paru d'une grande perfection de travail, et doivent appartenir aux meilleurs temps de la sculpture grecque.

Dans une de nos promenades au sud-ouest de la ville, nous avons vu sur le chemin qui conduit à Métymne, un grand tombeau formé d'une seule pierre. Ce tombeau était tout-à-fait enfoui dans la terre; un éboulement de terrain l'a fait reparaître; comme il était ouvert, nous avons pu examiner ce qu'il renferme; ce sont des ossemens desséchés, des vases de terre, quelques débris de charbon, et un petit peigne en bois de cèdre avec lequel les femmes de l'ancienne Grèce avaient coutume de tenir leurs cheveux attachés. On nous a parlé d'une médaille; mais elle avait disparu : plus d'un voyageur aurait profité de cette découverte pour annoncer à l'Europe qu'on avait retrouvé le cercueil

de Sapho; ce tombeau n'était pas loin du temple de Vénus; le tertre sur lequel on l'avait placé regardait la mer du côté de Leucate; n'y a-t-il pas là de quoi se laisser entraîner au moins à quelques illusions! Mais aucune inscription n'accompagne le mausolée; le silence des pierres n'autorise pas la moindre conjecture; la seule opinion à laquelle on puisse s'arrêter, c'est que le tombeau que nous avons vu, est celui d'une femme, et qu'il est très ancien.

Dans les temps reculés, les deux portes de la ville de Mételin se joignaient par un canal; maintenant le canal est comblé. Nous sommes montés sur la colline qui s'avance dans la mer, et sur laquelle est bâtie la citadelle de Castro. Il y avait là autrefois un kiosque délicieux, réservé au capitan-pacha, lorsqu'il faisait sa tournée dans l'Archipel. Ce kiosque et les belles fontaines qui l'entourent, se ressentent de l'absence du grand-amiral, et tombent en ruines. La citadelle qu'on aperçoit de loin est comme tous les châteaux des Turcs, qui offrent aux voyageurs une perspective pittoresque, mais qui ne sont pas à l'épreuve d'un coup de main. Dans les dernières guerres contre les Grecs, on a eu l'idée d'entourer la ville de murailles. Ces murailles, construites à grands frais, et aux dépens des habitans de l'île, souvent reblanchies à neuf, ressemblent beaucoup moins à des fortifications qu'à la clôture d'un parc ou d'un jardin.

Sur la colline du château, se trouvent plusieurs tombeaux musulmans; parmi ces tombeaux, on distingue celui de Méhémet-Effendi, ancien pacha de Smyrne, décapité en 1822. Méhémet-Effendi avait été dénoncé au divan, comme ayant des relations suspectes avec les janissaires qu'on voulait détruire, et avec les chrétiens dont on se défiait; le sultan prononça un arrêt de mort, et ce fut le fameux Hosrew-pacha, alors capitan pacha, aujourd'hui seraskier, qu'on chargea de l'exécution. Celui-ci arriva avec une flotte dans la rade de Smyrne; sa présence éveilla d'abord les soupçons; pour dissiper les défiances, il resta quelques jours sans descendre à terre, et comme il avait été l'ami d'enfance du mutselin, il lui adressa plusieurs messages remplis des souvenirs de sa vieille amitié. A la fin, il quitte son vaisseau amiral, et se rend chez Méhémet-Effendi, accompagné d'un petit nombre de serviteurs; il est reçu à bras ouverts, et passe quelques jours dans le sérail du mutselin, au milieu des fêtes et des soins de la plus touchante hospitalité; en quittant son ancien compagnon d'étude, Hosrew-pacha lui donna comme gage de ses sentimens, un beau fusil anglais et un cheval arabe d'un grand prix; toute la ville de Smyrne avait pris part à cette réunion des deux amis. Le mutselin, touché des procédés de son hôte, veut aller le visiter dans le vaisseau amiral. Quelques amis prudens cherchent à l'en détourner; les uns voient une

trahison dans toutes les démonstrations amicales d'Hosrew-pacha, les autres croient à sa fidélité, et se persuadent qu'en donnant au mutselin un fusil et un cheval, il lui a conseillé de prendre la fuite, ou de se mettre en défense; le gouverneur de Smyrne n'écoute point ces avertissemens, et plein de confiance dans les expressions affectueuses du capitan pacha, il se rend au vaisseau-amiral; il est d'abord reçu avec les honneurs dus à son rang; mais à peine est-il entré dans la grande cabine, que les portes se referment sur lui et qu'il se trouve entouré d'une garde nombreuse; bientôt il est jeté dans un brick, chargé de le conduire à Mételin, et lorsque le brick entrait dans le port, la tête du pauvre mutselin était tombée sous le glaive du tchiaoux; le gouverneur de l'île, tremblant pour lui-même, vint recevoir les tristes restes du pacha de Smyrne, et se dépouilla de son manteau pour les couvrir; la tête de Méhémet-Effendi fut portée à Stamboul, et son corps resta sur la colline de Castro; voilà quelle est la justice des sultans, voilà par quels exploits *Youssouf-Hosrew*, qui gouverne aujourd'hui l'empire ottoman, a mérité le surnom *d'Ulysse des Turcs*, et s'est maintenu dans les plus grandes dignités de l'état.

M. Granier m'a conduit sur les collines qui s'élèvent derrière Mételin; on aperçoit de ces hauteurs les côtes d'Asie, couvertes d'un nuage bleuâtre; j'attendais avec impatience des nouvelles de M. Poujou-

lat, et mes regards sont restés attachés sur la montagne de Beyrham dont le sommet couvert de ruines nous apparaissait au fond du golfe d'Adramitty. En descendant des collines, M. Granier m'a montré un couvent de derviches; on n'y voit plus que des tombeaux; le monastère est désert; plus loin, toujours en descendant, nous avons vu une tour abandonnée, près de laquelle le pacha de Mételin fit décapiter, en 1821, quatre-vingts ou cent Hellènes fugitifs que la tempête avait jetés sur la côte de l'île. Plusieurs Grecs qui travaillaient près de là, nous ont raconté cet horrible massacre; tels furent les commencemens d'une révolution ou d'une guerre, qui a fait couler tant de sang, et dans laquelle les passions humaines se montrèrent plus cruelles, plus inexorables que les écueils et les orages de la mer. Un autre spectacle non moins triste est venu affliger nos regards, c'est le village qu'habitent les lépreux; on est persuadé dans le pays que la lèpre est contagieuse, et cette opinion élève un mur d'airain entre les habitans de l'île et les malheureux atteints de la maladie. On fait souvent des quêtes, pour venir à leur secours, ce qui ne les préserve point de la plus affreuse misère. Non loin de là, s'élève un édifice assez vaste, dans lequel on enferme les femmes de mauvaise vie; cette prison, m'a-t-on dit, n'est jamais vide, car les vices qui y conduisent ne manquent pas à Mételin; il est vrai que les Turcs ne se donnent pas la peine de juger

les femmes qu'ils enferment de la sorte; ils font souvent des rondes dans la ville; toutes les fois qu'ils entendent du bruit dans une maison, ou qu'ils y trouvent des hommes et des femmes rassemblés, ils arrêtent tout le monde; les femmes arrêtées sont envoyées dans la maison de police; le bourg de Molivo (Métymne) a aussi une maison de correction pour les femmes, qui est surveillée et dirigée par des religieuses.

SUITE

DE LA LETTRE LXX.

Mételin, octobre 1830.

Depuis que je suis arrivé à Mételin, je suis toujours en course, pour connaître tout ce que le pays a de remarquable et de curieux; j'ai voulu voir ces beaux coteaux, que nous avions vus de la mer, au mois de juillet dernier, et qui me paraissaient de loin un véritable paradis terrestre; il n'est pas de jour que je ne parcoure les belles campagnes situées à l'est de la ville; j'aime à m'égarer dans ces forêts d'oliviers à la feuille pâle et couverts d'olives que le soleil a brunies. Partout j'aperçois des kiosques élégans, avec leurs jardins d'orangers; partout, je rencontre des sources limpides, de clairs ruisseaux ombragés par des arbres touffus et bordés de verts gazons; M. Granier m'a proposé une partie

de chasse aux bec-figues; j'ai accepté; nous avons été nous mettre à l'affût, près des ruines du temple d'Apollon; nous avions devant nous de grands arbres aux fruits rouges, où les oiseaux aiment à se percher; déja plusieurs oiseaux étaient tombés sous le plomb meurtrier, lorsque j'ai reconnu sur le champ du carnage, un rossignol étendu à terre; l'oiseau voyageur venait sans doute du pays d'Orphée, et se rendait dans la Haute-Asie, pour y passer la mauvaise saison. Quoique je n'eusse point à me reprocher la mort de ce pauvre rossignol, je n'en ai pas moins déploré sa destinée; je me suis rappelé que dans le lieu où nous étions, s'élevaient les autels du Dieu de l'harmonie, et mon fusil m'est tombé des mains; vous savez, ma chère amie, que nos grands poètes aiment aussi à voyager en Orient. A la vue du rossignol étendu sans vie à mes pieds, mes souvenirs se sont reportés sur l'infortuné Byron. Puisse la providence veiller sur tous les chantres des bois, sur tous les fils d'Apollon qui visiteront désormais ces poétiques contrées !

J'ai parcouru dans tous les sens la ville de Mételin, les maisons y sont fort mal bâties, les rues sales et étroites; on y compte quatre à cinq mille Turcs, cinq ou six mille Grecs, quelques familles juives. La ville n'est pas sans industrie; elle a plusieurs manufactures de savon; les plus belles sont celles du pacha; les bazars paraissent assez bien fournis; ils sont très fréquentés; les rues basses ne renfer-

ment que des boutiques; si j'en crois ce qu'on m'a dit, les mœurs des habitans ne sont pas moins corrompues que dans les temps anciens; nous avons reconnu dans les femmes de Castro la physionomie et les traits qu'on retrouve sur les bronzes ou sur les marbres de l'antique Mithylène. On m'a parlé d'une coutume singulière établie pour les successions des familles. C'est la fille aînée, et après elle, les autres filles qui ont droit à l'héritage de leurs parens; les enfans mâles n'ont rien à prétendre aux biens paternels; cet usage remonte aux temps les plus reculés, et se retrouve dans d'autres îles. Plusieurs savans ont cherché à en expliquer l'origine, sans pouvoir dire quelque chose de satisfaisant. La loi a été modifiée dans les temps modernes, par l'influence et les conseils du clergé, mais le principe subsiste toujours; les Grecs, qui auraient la facilité de profiter de la loi des Turcs, n'ont jamais recours à ce moyen, qui leur semblerait injurieux à la mémoire de leurs ancêtres; on ne peut qu'admirer cette fidélité opiniâtre aux vieilles coutumes de leur nation.

Plusieurs voyageurs ont fait l'histoire de cette ville dans les temps anciens; je n'y reviendrai pas; je vous citerai seulement un trait rapporté par Thucydide; les Lesbiens ayant fait quelques tentatives pour secouer le joug des Athéniens, le peuple d'Athènes, assemblé dans le Pnix, prononça une sentence de mort contre tous les habitans de Mithylène;

le lendemain, quelques orateurs firent entendre la voix de la modération, et la sentence fut rapportée. La galère qui apportait la loi de mort, celle qui apportait la grâce du peuple, entrèrent en même temps dans le port. La ville fut épargnée, mais plus de mille des principaux habitans perdirent la vie, et les terres des Lesbiens furent distribuées à des étrangers. Jamais un gouvernement n'exerça de plus terribles vengeances. Les Perses, qui furent quelque temps maîtres de Lesbos, ne se montrèrent pas si barbares. Serait-il donc vrai qu'un peuple qui en gouverne un autre, fût le plus mauvais de tous les maîtres, et que la domination du despotisme fût quelquefois préférable à celle d'une démocratie passionnée? Mais laissons là l'antiquité, et venons à l'histoire moins connue du moyen-âge. Réunie à l'empire grec, l'île de Lesbos était tombée au pouvoir des croisés latins; elle éprouva la destinée de la plupart des îles de l'Archipel et de la mer Egée, et revint à l'empire grec après la chute de Baudouin II. Au milieu du quatorzième siècle, un noble Génois parti des ports d'Italie, épousa la fille de Paléologue, et reçut en dot l'île de Mételin. Jacques, fils et successeur de François Galutisio, gouvernait l'île, lorsque le duc de Nevers et quelques autres seigneurs français, faits prisonniers à la bataille de Nicopolis, étaient retenus en captivité dans la ville de Brousse. Ce fut lui qui fit passer en France des nouvelles de leur défaite, et qui traita avec Bajazet

de leur rançon. Les illustres prisonniers délivrés de leurs fers vinrent à Mételin ; l'historien Froissart, en parlant de la femme de Jacques Gatulisio, qui les reçut à sa cour, nous dit qu'elle *étoit moult révérente, savoit d'amour tout ce qu'on en peut savoir, et étoit dame garnie et pourvue sur toutes autres, car de jeunesse, elle avoit été nourrie en l'hôtel de l'empereur de Constantinople, avec Marie de Bourbon ; si y avoit elle grandement appris et retenu, car en France tous seigneurs et toutes dames sont plus honorables et mieux pourvus qu'en nulle autre terre.* Pendant leur séjour à Mételin, les seigneurs de France furent traités avec *toute la courtoisie et grâce imaginable.* L'île de Mételin jouissait alors d'une paix florissante. Cette paix dura jusqu'à la conquête de Mahomet II. Quand l'île fut menacée, les chevaliers de Rhodes, le duc de Naxos, la république de Gênes vinrent à son secours ; mais ils ne purent la sauver ; l'histoire rapporte que d'infâmes trahisons précédèrent la victoire des Turcs ; la famille de Gatulisio se trouva divisée, et le frère s'arma contre son frère ; enfin, il s'était commis des crimes si honteux, que lorsque Mahomet entra dans Mithylène, les gens de bien auraient pu voir en lui, au lieu d'un conquérant, le redoutable instrument des justices de Dieu.

Depuis que l'île de Mételin est au pouvoir des Turcs, elle semble avoir perdu sa place dans l'histoire ; son nom n'est guère prononcé au divan que

lorsqu'il s'agit d'y envoyer un gouverneur. Dans le dernier dénombrement, le nombre des habitans ne s'élève qu'à trente-sept mille : vingt-cinq mille Grecs et douze mille Turcs. La plus grande richesse de l'île consiste en oliviers ; cet arbre réussit partout; on exporte chaque année plus de deux cent mille quintaux d'huile ; les montagnes de Mételin ont des chênes velanèdes et des bois de construction. On sème de l'orge et du froment dans une partie de l'île. La vigne, quoique la culture en soit fort négligée, ne laisse pas que d'y produire une assez grande quantité de vins.

Le pacha qui, sous le titre de nasir, gouverne maintenant l'île de Mételin, appartient à une ancienne famille du pays. *Hadji Mustapha aga* (c'est ainsi qu'il se nomme) passe pour être assez modéré dans l'exercice du pouvoir; toutefois il se montre sévère, impitoyable même pour la levée des tributs; le pacha, dit M. Granier, n'en veut ni à la liberté ni à la vie des habitans, mais à leur bourse ; le gouverneur d'une île ou d'une province ottomane n'est à proprement parler qu'un fermier ou receveur-général, mais un receveur-général auquel on a donné des troupes à commander, qui peut faire administrer la bastonnade aux contribuables, et qui règle à son gré la perception des impôts. L'habileté d'un pacha consiste à étendre autant qu'il le peut le domaine du fisc, et à ne négliger aucun moyen de faire passer l'argent du peuple

dans ses coffres; à tout ce que le génie fiscal peut inventer, le pacha de Mételin a joint le monopole, et se vante d'avoir pris pour modèle le pacha d'Égypte, devenu le seul marchand et le seul propriétaire du pays qu'il gouverne; chaque année, après avoir prélevé la dîme des olives, il achète toute l'huile qui se fait dans le pays, à raison de trois ou quatre piastres l'ocque, et la revend plus du double. C'est lui qui, dans les années de disette, fournit du blé aux habitans, et Dieu sait ce qui leur en coûte pour ne pas mourir de faim. Comme dans les derniers temps, on a établi des impôts extraordinaires, pour mettre l'île en état de défense, le pacha a fait les avances de ces impôts, mais à des conditions si onéreuses pour les habitans, que ceux-ci, comme il le dit lui-même, n'ont *plus dans leurs maisons une seule pierre qui leur appartienne.* On assure que Mustapha aga retire chaque année deux ou trois millions de piastres de son gouvernement, et qu'il n'envoie pas la dixième partie de cette somme à la Porte. Il est obligé, il est vrai, de faire construire à ses frais quelques bâtimens de guerre dans le chantier de Mételin; il faut aussi qu'il paye la protection de quelques hommes puissans, qui soutiennent son crédit à la cour de sa hautesse. Il n'a rencontré jusqu'ici aucun obstacle à sa fortune. Le peuple de l'île ne murmure pas trop contre lui, et plusieurs navires qui lui appartiennent, voiturent en paix ses marchandises et ses trésors; il n'est pas néanmoins

sans quelques inquiétudes, et chaque fois qu'il arrive un vaisseau de Constantinople, il craint de voir débarquer la justice du sérail.

La plupart des puissances chrétiennes ont des agens consulaires à Mételin; ces consuls sont presque toujours en guerre les uns avec les autres; il n'y a peut-être pas plus d'accord à Péra, mais on ne s'y querelle pas de la même manière; la discorde a des mœurs toutes différentes selon les lieux où elle s'établit. Depuis quelque temps, l'agent consulaire de Sardaigne est en guerre ouverte avec celui de France; la semaine dernière, cet agent sarde qui est un Grec, vint provoquer M. Granier jusque chez lui; il vomit contre son adversaire mille imprécations, et finit par tracer une croix sur la muraille, jurant par cette croix qu'il se vengerait d'une manière éclatante; tous ces débats particuliers sembleraient annoncer que MM. les consuls de Mételin n'ont pas de grandes négociations à suivre; au reste, cette diplomatie ne coûte presque rien aux gouvernemens qu'elle représente et n'est pas plus payée que celle de Ténédos. M. Granier, homme de mérite, qui a servi en France avec distinction, est ici depuis plusieurs années; les corsaires grecs l'ont pillé plusieurs fois; il est obligé de donner l'hospitalité aux voyageurs, et d'avoir une représentation, sans qu'il ait jamais reçu la plus petite indemnité, on ne lui rembourse pas même ce qu'il dépense pour entretenir son pavillon consulaire,

et changer ses couleurs à chaque révolution qu'on fait à Paris. M. Granier s'est plaint à moi; mais je n'ai pu que déplorer l'injustice qu'on lui fait.

P. S. Après quatre jours d'attente, voilà enfin M. Poujoulat qui nous arrive. Je vais le laisser raconter lui-même son Odyssée.

LETTRE LXXI.

MOLIVO L'ANCIENNE MÉTYMNE — ITINÉRAIRE DE MOLIVO A MITYLÈNE.

A M. M.....

Octobre 1830.

Un caïque m'a porté, en trois heures, du cap Baba à Molivo, l'ancienne Métymne ; vingt-cinq ou trente bateaux remplissaient le port. Molivo a une petite *échelle*, composée d'une douane et de plusieurs boutiques ; le bourg est bâti sur le penchant d'un coteau, à quelque distance de la mer. En comparant Baba et Molivo, j'ai reconnu d'abord entre les deux cités la différence qui existe entre la physionomie turque et la physionomie greque ; dans tous les lieux où les Grecs se trouvent en as-

sez grand nombre, vous remarquez plus d'industrie, de mouvement et de gaîté. Les Génois qui furent les derniers dominateurs chrétiens de cette contrée, ont laissé à Molivo un souvenir de leur passage; on retrouve sur le haut de la colline les débris d'un château bâti par ces guerriers marchands. Molivo, par sa position et la salubrité de son air, est un des endroits les plus agréables de Mételin; aussi le boug renferme-t-il plus de deux mille habitans grecs ou turcs.

Molivo occupe la place de l'ancienne Métymne, patrie d'Arion. Je suis bien sûr que personne à Molivo ne sait qu'aux anciens jours la tête et la lyre d'Orphée, jetées dans les eaux de l'Hèbre, furent religieusement portées par les vagues de la mer jusqu'aux rives de Métymne, et que, pendant ce poétique voyage, la tête et la lyre d'Orphée exhalaient leurs plaintes en des sons divins; personne ici n'eût pu m'indiquer le lieu où fut déposée la tête du poète, et l'emplacement du temple d'Apollon où sa lyre fut suspendue. Le dieu de l'harmonie ne fait plus de miracles à Métymne. Quoi qu'en dise le voyageur Olivier, les musiciens de Molivo n'ont rien de commun avec Orphée ni avec Arion.

Les vins de Métymne étaient célèbres dans l'antiquité; le bon Tournefort qui, parmi les productions d'un pays, met toujours en première ligne la liqueur de Bacchus, ne craint pas de dire que le vin de cette partie de Lesbos n'a rien perdu de sa répu-

tation, et que Strabon, Horace, Athénée, Élien le trouveraient aussi parfait que de leur temps. Je ne puis ici partager l'avis de Tournefort. La seule chose qui n'ait point dégénéré à Métymne, ce sont les figues; elles sont encore dignes de la réputation qu'elles ont toujours eue dans l'Archipel, et j'ai cru retrouver à Molivo nos figues marseillaises; on les vend enlacées avec des fils grossiers, en manière de colliers ou de rosaires.

C'est par erreur que le voyageur Olivier a placé Molivo à l'est de Pétra; le village de Pétra est situé dans une petite plaine au bord de la mer, au sud de Molivo, à une heure de distance. Ce village doit le nom de *Pétra* à un rocher de granit qui se trouve dans son enceinte. Une vingtaine de familles grecques ou musulmanes composent la population de Pétra; la bourgade a quelque chose de calme et de sérieux; les femmes de Pétra ont un air sévère et recueilli; elles portent une robe assez semblable à la robe des caloyers et sont coiffées d'un large et haut bonnet qui emprisonne leur chevelure. Du reste, le costume des Lesbiennes diffère dans presque tous les cantons de l'île; j'ai vu à Molivo des costumes de femmes assez gracieux. Lors de notre premier passage à Mételin, nous avons rencontré à Érisso, et surtout du côté de *Coloni*, des vêtemens de femmes qui nous rappelaient que nous étions dans le pays de Sapho. J'ai cru remarquer que chaque canton de Lesbos a ses traditions, ses

coutumes et ses mœurs particulières; cela ne doit pas nous étonner dans une contrée où les populations vivent presque toujours solitaires et isolées, n'ayant entre elles que de rares communications, et s'inquiétant peu de ce qui se passe au-delà de leur territoire. Les hauteurs qui dominent les rivages de Pétra, sont revêtues d'une teinte noirâtre; le feu des volcans a passé sur ces rochers et ces montagnes; plus on avance vers le sud, plus la nature devient sauvage et sombre. Le voisinage du cap Sigri présente des précipices et des abîmes ; les riantes idées que réveille le nom seul de Lesbos s'effacent en présence de ces lieux austères. J'ai entendu parler d'une femme grecque à la taille gigantesque, aux formes athlétiques, qui avait choisi ce promontoire pour sa demeure, et dont les charmes attiraient les corsaires et les matelots. Lord Byron, le poète de la bizarrerie et des passions noires, aurait eu là un beau sujet de peinture; il nous eût montré les brigands des mers, ses héros favoris, mêlant dans la coupe des voluptés le sang de leurs victimes, et cette Circé aux larges flancs eût sans doute mieux souri à son génie que la simple et gracieuse figure de Sapho.

En poursuivant ma route du côté de Mitylène, j'ai longé avec mon caïque la rive septentrionale de Lesbos et j'ai passé la nuit auprès d'un gros village appelé *Scamia*. Quelle différence entre ces rivages et ceux de la partie occidentale de Mételin ! Des

forêts d'oliviers couvrent le penchant des collines; les orangers aux fruits dorés et aux fleurs embaumées, les grenadiers chargés de leurs fruits mûrs, tous ces arbres si rares et si enviés dans notre Europe sont répandus sur ces bords comme des arbres vulgaires. Je n'ai vu le village de *Scamia* que pendant la nuit, je ne saurais donc vous en parler; j'ai pu seulement découvrir, à la brillante clarté des étoiles, que Scamia est dans une charmante situation, entouré de grands arbres et de jardins; on y trouve un petit port qui sert d'asile aux caïques. A peu de distance du rivage, une lampe suspendue nous a montré la boutique d'un Grec que le bruit de nos pas a réveillé; mes rameurs turcs et moi, nous avons soupé avec du fromage et des œufs, et quelques planches de la boutique nous ont servi de lit. Nous étions endormis depuis deux heures, quand tout-à-coup un vent violent s'est levé autour de nous; nous nous sommes réveillés au milieu d'un grand orage. En sortant de notre boutique, j'ai vu des nuages noirs qui montaient dans le ciel du côté d'Adramitty, et bientôt des torrens de pluie ont inondé la plage. Ce ciel, qui peu de temps auparavant était si pur et si bleu, avait disparu sous de profondes ténèbres; la mer battait violemment son rivage, et du sein des bois et du haut des montagnes partaient de longs bruits semblables au sifflement des cordages d'un navire. Une tempête d'automne à Lesbos eût été pour moi un

beau spectacle pendant le jour, mais au milieu de la nuit ce spectacle ne parlait qu'à mes oreilles; j'entendais la voix de la mer, de la tramontane et des forêts, mais je n'apercevais partout que de noires ombres.

Après trois heures d'orage, nous nous sommes remis en mer; le vent soufflait à peine; cependant la mer n'était point encore calmée; j'étais si impatient de poursuivre ma route que je n'ai tenu compte ni des vagues que l'orage de la nuit avait soulevées, ni de la pluie qui recommençait à tomber. Nous serions arrivés ce jour-là à Mitylène, sans le vent du sud qui nous était contraire et qui n'a cessé de souffler; il y a trois mois, c'était le vent du nord qui nous tourmentait dans ces parages; maintenant c'était le vent du midi qui m'empêchait d'aller vous rejoindre à Castro. Une forte pluie tombait sur nous; obligés de voguer à force de rames, nous nous traînions péniblement de côte en côte. En portant nos regards sur les rives d'Asie, du côté du septentrion, j'ai reconnu la montagne et l'Acropolis d'Assos que j'ai visités ces jours derniers; j'ai songé à mon vieil aga de Behram, à mon pauvre Paneioti qui craignait de laisser sa tête au milieu des ruines d'Assos, et dans ce pays que j'avais traversé naguère, mes propres souvenirs me charmaient presque autant que les souvenirs de la poésie et de l'histoire.

A la tombée de la nuit, nous avons attaché no-

tre caïque en face d'un kan bâti sur le rivage de la mer. Nous avons allumé dans le khan un grand feu pour sécher nos habits trempés par une pluie de dix heures. Comme nous espérions arriver dans une demi-journée à Mitylène, nous avions négligé d'emporter des provisions ; après avoir passé tout un jour sans prendre aucune nourriture, nous nous trouvions le soir sur un rivage désert. En rôdant aux alentours du khan, je suis arrivé auprès d'une cabane isolée ; dans cette cabane demeure un *tchiaoux*, officier turc qui remplit sur la côte les fonctions de garde ou de gendarme. C'est un jeune homme de vingt-sept ans, d'un maintien noble, d'une figure sérieuse et recueillie ; il était vêtu comme les cavasis qui accompagnent nos ambassadeurs ou nos consuls ; sa cabane se faisait remarquer par une propreté admirable ; quelques ustensiles de cuisine, une aiguière pour les ablutions, un kandjar, une paire de pistolets à pommeaux d'argent, un fusil suspendu au mur de la cabane, tels étaient les meubles de la demeure du tchiaoux. J'avais avec moi un Grec de Molivo, qui sait l'italien et le turc ; il a été mon interprète auprès du jeune Musulman. Le tchiaoux avait pêché deux poissons dans la matinée, et me voyant ainsi pressé de la faim, il les a fait cuire lui-même pour me les offrir ; de plus il m'a servi des olives salées et des raisins secs d'Adramitty : je n'oublierai jamais l'empressement religieux avec lequel le tchiaoux

préparait ce repas dont j'avais tant besoin. Les scènes d'hospitalité qu'on rencontre dans l'Odyssée n'offrent rien d'aussi touchant. Après le repas, nous nous sommes assis tous trois sur une natte étendue au milieu de la cabane, éclairés par la faible lueur d'un petit lampion. « Maintenant que vous avez repris vos forces, m'a dit le tchiaoux, puis-je vous demander quel est le but de votre voyage? — Je suis Hadji, lui ai-je répondu; je viens de Stamboul et je vais à Jérusalem. — Que fait-on à Stamboul? — Votre sultan a planté l'arbre de la régénération et de l'espérance; il organise des milices nouvelles qui doivent relever la gloire du Croissant, et bientôt Mahmoud sera aussi grand qu'Omar et Aboubek. — Le gouvernement du sultan Mahmoud coupe trop de têtes. — Mais je suis resté deux mois à Stamboul, et je n'ai pas vu une seule tête exposée à la porte du sérail. — Ne savez-vous pas que son glaive a effacé les janissaires de la feuille de l'existence? » — Ces derniers mots m'annonçaient que mon jeune tchiaoux n'était pas un des plus chauds partisans de la réforme, et qu'il n'était pas un de ceux qui avaient applaudi à la chute de l'Odjak. J'aurais pu lui dire dans son langage turc que les janissaires étaient *comme des buissons d'épines qui déchiraient le manteau impérial*, et qu'il fallait arrêter *ces coursiers fougueux qui bondissaient en liberté dans les pâturages du désordre;* je me contentai de lui faire entendre que le sultan Mahmoud n'avait pas détruit

tous les membres de la milice, et qu'il avait usé de clémence envers plusieurs. « Cette générosité, m'a répliqué mon tchiaoux, n'était qu'un simple devoir, car un de nos sages a dit : La clémence est une dîme que le vainqueur doit payer au ciel pour légitimer sa victoire. » J'ai trouvé cette dernière pensée si noble et si belle que je n'ai pas eu le courage de contredire mon chiaoux sur le chapitre politique. Pour ce qui est des milices nouvelles, il se serait cru damné si, d'après un firman impérial, il leur avait donné le nom de *soldats victorieux de Mahomet;* il croyait que c'était la volonté du ciel et non point l'art et le génie qui donnaient la victoire, et sans doute il avait oublié ce mot du prophète arabe : *La guerre est un jeu au plus fin.*

Vous avez eu bien raison de dire que la réforme ne s'étend pas au-delà des murailles de Constantinople, et qu'elle est sans force comme sans avenir; l'arbre de la régénération que Mahmoud a planté au milieu des peuples de l'Islamisme, reçoit les secrètes malédictions de tous les Osmanlis; cet arbre qui n'a point eu de printems voit déjà ses feuilles jaunes tomber une à une; il est sans sève et sans vigueur, ses racines ne sont point profondes et tiennent peu à la terre; peut-être ne faudra-t-il qu'un orage pour le briser.

J'ai dormi quelques heures dans la cabane du tchiaoux; pendant la nuit, mon hôte s'est levé plusieurs fois pour faire ses oraisons musulmanes;

il priait avec la ferveur d'un cénobite. Le jour n'avait point paru quand mes rameurs sont venus m'appeler. Après de longues et ennuyeuses bordées le long d'une côte dont nous avons pu admirer les paysages tour-à-tour romantiques et gracieux, j'ai pu toucher enfin au port de Mitylène.

P....

LETTRE LXXII.

RETOUR A SMYRNE ; SÉJOUR DANS CETTE VILLE.

Smyrne 4 novembre 1830.

Nous sommes partis de Mételin, le 28 octobre, à six heures du soir; aucun vent ne soufflait, et nous avons fait peu de chemin pendant la nuit, le lendemain une violente tempête a succédé au calme plat; nous avions en perspective le cap Noir *Kara Bournou;* notre petit navire a voulu entrer dans le golfe de Smyrne; mais toujours repoussé par les vents, il a cherché un asile dans le port le plus voisin. Au milieu des contrariétés et des périls de notre navigation, c'est toujours à l'île de Mételin que nous revenons; il y a quelques mois que nous avions été poussés dans la baie d'Erisso par le vent

du nord; d'autres vents nous ont portés plus tard dans le port de Castro; nous voilà maintenant dans le port Olivier ou le port d'Iéra, le plus vaste et le plus commode des ports de l'île. Son avenue, masquée par des roches élevées, présente un accès difficile. On entre d'abord comme dans un fleuve, puis la rade s'élargit au loin et forme différens bassins sur une étendue d'environ deux lieues. Lorsqu'on y est arrivé, on ne voit autour de soi que des montagnes couvertes de bois; on se croirait au milieu d'un grand lac de la Suisse; une pluie abondante qui est tombée après la tempête, a donné aux payages qui nous entouraient une fraîcheur, un éclat, que le spectacle de la nature ne nous avait point offert, depuis que nous avions quitté le printemps de France. J'ai entendu les concerts des oiseaux comme au mois de mai, et c'est la première fois que je les entends, depuis que nous sommes partis de Toulon; je me suis promené sur les coteaux voisins du port Olivier; des nuages blancs comme la neige sortaient des vallées, et mêlaient leur blancheur transparente à la verdure pâle des oliviers, et à la verdure plus vive des pins et des chênes velanèdes. Les arbres qui produisent l'olive sont ici plus grands, plus touffus que partout ailleurs; un air d'antiquité est empreint sur leurs troncs ridés et minés par le temps; l'aspect de ces arbres dont plusieurs sans doute ont vu les temps glorieux de Lesbos, a fait sur moi la même impres-

sion que les colonnes et les restes du temple d'Apollon et de Jupiter que nous venions de voir à Mételin. Vers le septentrion, le village grec de *Lautran* nous apparaissait comme suspendu au sommet des montagnes; au côté opposé, à quelque distance de la mer, s'élève le village d'*Hiéra* ou le village sacré. Les rivages du port sont tout-à-fait déserts; personne n'y vient au-devant des étrangers qui débarquent; il est venu si souvent des pirates pour piller cette belle contrée, que l'arrivée d'un navire n'y apporte que des craintes; les Grecs ne paraissent pas plus heureux dans le voisinage du port Olivier que dans les autres parties de l'île; en quel lieu de l'Orient l'homme jouit-il donc des biens que la nature a créés pour lui! J'ai vu les moissons dans l'Attique, les vendanges aux rives du Bosphore, la récolte des olives à Mételin, je n'ai trouvé la joie nulle part.

Nous sommes partis le 31 octobre du port Olivier; un vent favorable nous a poussés rapidement jusqu'au fond de la rade de Smyrne; il était sept heures du soir quand nous sommes débarqués; la rade était remplie de bâtimens marchands et de vaisseaux de guerre de toutes les nations que la tempête des jours précédens avait forcés d'y chercher un asile. Nous avons été à l'auberge où nous avions logé au mois de juillet dernier; elle avait eu le sort des vieilles cités d'Orient; la maison était abandonnée; heureusement que nous avons trouvé tout près

de là un logement commode ; nos fenêtres donnent sur la mer ; la première fois que nous étions arrivés à Smyrne, j'avais failli étouffer de chaleur ; cette fois-ci, la neige était tombée sur les sommets du Sipille, et j'éprouvais le besoin de me réchauffer auprès du mangal et de me couvrir de mes vêtemens d'hiver.

Le lendemain de notre arrivée était le jour des morts ; je n'ai vu personne à Smyrne, et j'ai voulu que ma première visite fût au mont Pagus. C'est autour du Pagus que sont tous les cimetières des nations qui habitent Smyrne ; c'est là que dorment toutes les générations qui se sont succédé depuis plusieurs siècles dans la capitale de l'Ionie. Nous avons revu les ruines du château ; que de souvenirs nous rappelle ce mont couvert de vieux débris ! que de conquérans divers s'en sont emparés ! quels contrastes s'offrent à la pensée, lorsqu'on songe que ces lieux ont vu Alexandre et Tamerlan, les héros de la Grèce et de l'Asie, l'étendard de Gênes, de Rhodes, celui du Pape et celui de Mahomet ! Les cicognes qui au mois de juillet voltigeaient en troupes sur ces hauteurs, sont parties pour d'autres climats, et je ne vois plus sur les toits des maisons que leurs nids solitaires. Je suis revenu par le pont des Caravanes, et je me suis assis à l'ombre des saules ; les feuilles des platanes commencent à se détacher des branches et tombent doucement sur le cristal du Melès. Les chameaux défilaient lentement, les cloches pendues à leur cou, imitaient le carillon de nos

églises de village le jour de la Toussaint. Je me suis promené quelque temps dans les campagnes voisines; rien n'est beau comme l'aspect de ce ciel d'Ionie qui nous éclaire; mais il n'y a plus de fleurs dans les jardins, plus de récolte dans les champs, plus de raisins dans les vignes; c'est un printemps sans roses, un été sans moissons, un automne sans vendanges; la terre n'est ornée que de la verdure des gazons et des cyprès; les environs de Smyrne n'ont pour parure que les rayons d'un soleil tempéré; on n'y voit plus que des citronniers et des orangers chargés de leurs fruits d'or. La première fois que j'ai vu ce pays, je n'y trouvai partout qu'une fournaise ardente; la ville et son territoire m'avaient paru un séjour désagréable; je suis peut-être plus porté maintenant à la mélancolie que je ne l'étais alors, et pourtant il me semble qu'autour de moi la nature est plus riante; il me semble que le climat et le ciel d'Orient ont repris le charme et l'éclat que leur a donnés l'antique poésie.

J'aurais bien voulu aller jusqu'aux rives du Méandre, et suivre la route qu'avait prise Louis VII, lorsqu'il se rendait avec les croisés français à Jérusalem; mais on m'a fait craindre que la course ne fût trop fatigante et ne surpassât mes forces. M. Poujoulat vient de partir avec M. Carcel, jeune naturaliste qui arrive de Paris; ils doivent pousser leur course jusqu'à Laodicée, et peut-être jusqu'à

Satalie. Pour moi, en attendant leur retour, je vais vous parler de ce pays que je vois pour la seconde fois.

La physionomie de Smyrne m'a paru plus animée que pendant les chaleurs brûlantes de juin et de juillet; on trouve plus de monde dans les bazars et sur les quais; il ne tiendrait qu'à moi de voir des bals et des réunions nombreuses; mais je m'en tiens à la société de quelques voyageurs et des personnes que j'avais connues à Smyrne, à mon premier passage. Je dois commencer par exprimer des regrets pour ceux que je ne retrouve plus; il y a bien peu de temps que je vous parlais, dans mes lettres, de M. Dupré, consul de France; devais-je croire que ce que je vous en disais, que les éloges donnés à sa loyauté, à son savoir, à sa modestie, allaient devenir comme ces paroles funèbres qu'on écrit sur la pierre d'un cercueil; la mort de M. Dupré est la première nouvelle qu'on m'a donnée en arrivant à Smyrne. Quoique le bon M. Fauvel soit beaucoup plus âgé que ne l'était M. Dupré, je l'ai retrouvé plein de santé et de vie, toujours avec ses admirations pour l'ancienne Grèce, avec son humeur contre la Grèce nouvelle; chaque fois que je vais le voir, il me semble que je fais le voyage d'Athènes, et que je m'arrête dans la rue des Trépieds. Tous les jours, nous visitons ensemble la ville de Minerve qu'il a représentée avec tant d'exactitude sur un bas-relief de cire; nous nous arrêtons devant tous

les monumens, devant toutes les ruines, et chaque station est toujours accompagnée d'une explication ou d'une remarque savante et ingénieuse. M. Fauvel a été chargé de remplir provisoirement la place restée vacante par la mort de M. Dupré. Qui n'aurait plaint l'ancien consul d'Athènes, en le voyant occupé du matin au soir à juger des procès, à signer des passe-ports ou des lettres de bureau sans pouvoir jeter un coup-d'œil sur le Parthénon, sur la tour des Vents ou sur les colonnes du temple de Jupiter! Heureusement pour lui que son consulat n'a duré que quelques jours, et qu'un ordre venu de Paris a rendu notre philosophe à ses loisirs, à ses goûts et à ses dieux.

M. Cramer, dont je vous ai parlé et que je vois souvent, m'a présenté à son oncle, M. Lée. M. Lée, négociant anglais établi depuis long-temps à Smyrne, est un de ces caractères qu'on ne rencontre plus que dans les romans de Richardson; son esprit semble appartenir à d'autres temps que le nôtre, et les paroles qui sortent de sa bouche sont pour moi comme les inscriptions que nous trouvons quelquefois au milieu des ruines. M. Lée a beaucoup étudié les livres saints, et les souvenirs de la Bible lui sont très-familiers; sa conversation paraît tirée des prophètes, et son langage habituel est celui d'Isaïe, d'Ezéchiel ou du roi David; il ne connaît d'autre sagesse que celle qui se trouve dans les *Proverbes* de Salomon, d'autre politique que celle qui se trouve dans le *Livre*

des Rois. J'aime à le voir s'armer contre les travers du temps présent, de toute la colère du Dieu d'Israël, et comparer nos grandes cités de l'Occident tantôt à Ninive, tantôt à Babylone. Si je demeurais long-temps à Smyrne, je voudrais voir tous les jours M. Fauvel et M. Lée; chaque matin, je me croirais dans la cité de Minerve, chaque soir, je pourrais me croire sur le mont Sion et dans la cité du prophète-roi. Je passerais ainsi ma vie entre les poétiques images de la Grèce et les grands souvenirs de la Bible. M. Lée a une très-belle bibliothèque, et ce qui est un véritable prodige, il a lu tous les volumes dont sa bibliothèque se compose; il les a presque tous commentés, presque tous annotés de sa main; il m'a prêté plusieurs ouvrages que j'avais besoin de consulter, et cette facilité d'avoir des livres me fait croire que je suis encore à Paris.

Mes relations de société s'étendent jusques sur la rade, où je visite souvent les officiers de la marine française qui s'y trouvent en station. Il y a dans la vie des marins quelque chose d'aventureux, un oubli des ennuis et des misères de ce monde, qui me font rechercher leur société; la plupart d'ailleurs ont beaucoup vu, beaucoup appris. Parmi ceux que j'ai rencontrés ici, je vous citerai M. Peyronel, commandant du brick le *Génie*, M. Hernouf, commandant du brick l'*Eclipse;* je n'oublierai point leurs conversations instructives, nos dîners joyeux, tantôt à leur bord, tantôt dans notre auberge. Je

regrette de ne pas retrouver dans cette société choisie M. de Vienne, commandant du *Loiret*, avec qui j'avais fait mon premier voyage de Toulon à Smyrne, et qui avait eu tant de bontés pour moi. Nous avions vu ensemble Navarin, Naupli, Athènes; je devais aller avec lui jusque sur les côtes de la Palestine; mais la fortune et les révolutions en ont décidé autrement, et nous ont séparés.

Parmi les voyageurs que je rencontre chaque jour, je m'attache surtout à ceux qui reviennent des pays que je me propose de parcourir. Les derniers coups de vent nous ont amené une flottille sarde qui vient d'explorer les côtes de la Syrie et de l'Asie-Mineure; plusieurs des officiers ont visité l'Égypte, le Mont-Liban, Jérusalem. Que de questions j'avais à leur adresser, que de détails curieux pour moi dans leur itinéraire! quel plaisir j'avais à les rencontrer chez le consul de Sardaigne! La longue tournée qu'ils viennent de faire, sous les ordres du chevalier Aldini, dans les parages les moins connus de la Méditerranée, ne manquera pas de tourner au profit de la navigation en général, et d'ajouter à la considération dont jouit la marine sarde dans le Levant.

Toutes mes journées s'écouleraient agréablement, si votre politique de Paris ne venait souvent gâter nos loisirs; on ne reçoit ici les courriers d'Europe que tous les quinze jours; mais lorsqu'il n'arrive pas de nouvelles, nous avons, comme

partout, des gens qui en font à plaisir, et celles-là ne sont pas les moins sinistres. Le besoin de connaître la vérité me conduit quelquefois au bureau du *Courrier de Smyrne*, où je rencontre l'excellent M. Blaque, dont je vous ai déjà parlé dans mes lettres; M. Blaque, publiciste très-distingué, ne partage pas mon opinion; mais il est au moins très-modéré, très-raisonnable dans la sienne, et cela me suffit. Il m'a prêté les journaux de France nouvellement arrivés; je n'y ai vu que des tableaux bien tristes; parmi tant de détails affligeans, une chose m'a frappé, c'est que dans la chambre des pairs on accuse la royauté et ses ministres d'avoir violé la charte, tandis que dans la chambre des députés la charte est remise en discussion, et qu'on paraît s'occuper d'en faire une autre; ce contraste vu de près ne fixe peut-être pas votre attention, mais vu de loin, il nous explique assez bien ce qui s'est passé. Il est facile de s'apercevoir qu'on n'a pas fait encore tout ce qu'on voulait faire, et que les pavés de l'insurrection parisienne ne seront pas le dieu terme devant lequel la révolution doit s'arrêter.

Parmi les moyens qu'on emploie pour faire une révolution, il y en a toujours qui servent à la défaire ou tout au moins à la recommencer sur de nouveaux frais. Ceux qui aiment assez le changement pour ne pas craindre de bouleverser les royaumes, ne tiennent guère ordinairement à ce qu'ils ont fait, et le premier sentiment que leur inspirent les

monumens élevés par leurs mains, est une grande envie de les renverser. Je ne connais que les peintres et les poètes qui soient toujours contens de ce qu'ils ont fait et qui ne veulent pas en démordre; le reste des humains s'associe volontiers à ce besoin universel de la nature, qui consiste à détruire pour créer, à créer pour détruire.

Vous me demandez mon avis sur tout cela : il faut d'abord prier Dieu qu'on ne dresse point les échafauds, et que le sang des proscrits ne soit point versé ; ensuite, il faut attendre et voir venir ; n'avons-nous pas vu depuis quarante ans les révolutions travaillant pour les rois, les rois pour les révolutions, la royauté pour la république, la république pour la royauté, la légitimité pour l'usurpation, l'usurpation pour la cause légitime? Il est probable que les choses se passeront encore de la même manière. Heureux ceux qui n'agiront point ou qui agiront peu, car on ne s'armera pas contre eux de leurs fautes; dans les révolutions il arrive souvent que tout le monde travaille pour ceux qui ne font rien; la politique du destin qu'on reproche aux Turcs, serait peut-être chez nous la politique de la raison, et le fameux *bacaloun* des Osmanlis, pourrait, ce me semble, trouver son à-propos dans un temps passionné où les partis comme les gouvernemens se sont souvent perdus pour avoir voulu faire violence à l'avenir.

SUITE

DE LA LETTRE LXXII.

Smyrne, 12 novembre 1830.

Je fais souvent des courses aux environs de la ville avec M. Fauvel. Nous avons dirigé nos dernières promenades vers le mont Pagus, que je dois vous faire connaître en détails, et vers le mont Sipille, dont je n'ai encore prononcé que le nom. Pour aller au mont Pagus, nous avons passé par le cimetière des Juifs au sud-ouest de la ville, et nous nous sommes arrêtés sur une belle esplanade, où, d'après l'opinion de M. Fauvel, se trouvait un temple d'Esculape; on reconnaît facilement la place qu'occupait la double colonnade dont l'édifice était entouré. Nous avons pu juger au fragment d'une

des colonnes, qu'elles avaient environ cinquante pieds de hauteur et six pieds de diamètre. On aperçoit sous les décombres les plaques de marbre qui formaient le parvis du temple. Tout le sol est couvert de débris et de morceaux de marbre blanc; dans un ancien cimetière, qui est près de là, nous avons reconnu un grand nombre de tronçons de colonnes qui ont appartenu au temple d'Esculape: singulier rapprochement qui nous montrait ce qui reste des autels du dieu de la médecine, mêlé à la poussière des trépassés!

En quittant l'emplacement de l'ancien temple d'Esculape, nous avons poursuivi notre promenade vers le nord; M. Fauvel nous a montré une fontaine où, si on en croit la tradition, Alexandre s'endormit à l'ombre d'un platane; non loin de là, on voit l'emplacement du Stade, avec deux portiques à moitié démolis du côté de la mer, et quelques restes de murailles du côté septentrional; le terrein du Stade, qui a conservé sa forme, est couvert de ronces et d'herbes sauvages; au lieu occupé par les spectateurs, nous avons vu paître un troupeau de brebis. Plus loin, toujours vers le nord, on reconnaît les remparts de la première cité, qui était bâtie au-dessous de l'Acropolis. Enfin nous sommes montés jusqu'au vieux château, où nous avons remarqué ce que nous avions déjà vu dans nos courses précédentes, une citerne à moitié détruite, une mosquée abandonnée, le buste de la nymphe

Smyrna, incrustée dans le mur de la porte occidentale. Les murailles de la citadelle présentent trois âges différens ou plutôt trois sortes de constructions; le bas du rempart au midi est une construction ciclopéenne, le reste du mur, une construction grecque du temps d'Alexandre et de Lysimaque; les autres ruines sont du bas-empire et du moyen-âge. Des voyageurs modernes parlent d'une porte, bâtie au nord de la citadelle, par Jean Comnène; cette porte était bâtie en beau marbre blanc, et portait une longue inscription en l'honneur de l'empereur grec, qui l'avait fait construire ou réparer. Elle a été démolie, il y a quelques années, et les débris ont été employés à la construction d'un bazar; M. Fauvel, au lieu d'accuser les Turcs, s'en prenait aux Grecs qu'il met toujours en première ligne dans l'échelle des peuples barbares. « Ce sont les Turcs, disait-il, qui en pareil cas donnent les ordres, et ce sont toujours les Grec qui tiennent le marteau; ils ne se font pas prier pour obéir, et jamais un Grec n'a reçu la bastonnade pour avoir respecté un monument de l'antiquité. » Nous écoutions la boutade de M. Fauvel, assis sur quelques décombres; pendant qu'il parlait, il est tombé près de nous un pan de muraille, reste de la porte Impériale. Vous voyez bien, ai-je dit à notre malin philosophe, que toutes les destructions ne sont pas l'ouvrage des Grecs, et que le temps aussi met quelquefois la main à l'œuvre.

En descendant la montagne du côté de la ville,

nous avons reconnu l'emplacement de l'ancien théâtre; on y voit des restes de murailles, avec une voûte assez bien conservée; on aperçoit le long des murs intérieurs de l'édifice la place qu'occupaient les statues colossales, destinées à l'ornement de la scène. Tout autour sont des ruines éparses et des fragmens d'architecture. Nous avons trouvé près de là dans la clôture d'un jardin, une main de marbre qui avait huit ou neuf pouces de largeur; elle paraissait avoir appartenu aux statues colossales placées dans l'enceinte du théâtre.

Comme il se retrouve toujours quelque chose du temps présent, mêlé à nos recherches de l'antiquité, je veux vous raconter ici un petit incident de notre course scientifique. Nous étions à examiner la main de marbre, trouvée dans les décombres du théâtre, des femmes turques ont passé près de nous, et nous ont adressé la parole, en nous disant qu'il y avait sans doute de l'or dans cette pierre; quelques Grecs qui passaient en même temps, ont cru que nous venions de trouver un trésor; sans trop faire attention à ce qu'ils nous ont dit, nous avons continué à examiner la main de marbre que le hasard nous avait fait découvrir; comme elle était fort mutilée, et qu'elle pesait plusieurs livres, après l'avoir tournée et retournée dans tous les sens, nous avons jugé à propos de la laisser où nous l'avions trouvée. Tandis que nous poursuivions notre chemin, nous pensions encore à la main de marbre, et l'idée

nous est venue qu'elle avait pu appartenir à la nymphe Smyrna, dont le buste se voit dans les murs de la citadelle; cette réflexion nous a fait revenir sur nos pas, car notre découverte prenait une espèce d'importance, mais la main de la nymphe avait disparu; nous avons jugé que les Grecs qui avaient passé auprès de nous, s'étaient emparés de cette main mutilée, persuadés qu'elle était pleine d'or, et qu'elle devait les enrichir. De notre côté, nous nous reprochions d'avoir laissé derrière nous une véritable merveille, et ne retrouvant plus le précieux chef-d'œuvre à la place où nous l'avions laissé, nous avons partagé toute l'humeur de M. Fauvel contre ce qu'il appelle la barbarie des Grecs. Toutefois en y réfléchissant de sang-froid, j'ai pensé que nous étions nous-mêmes en cette occasion les véritables barbares, puisque nous avions abandonné aux outrages des passans une main de la divine *Smyrna*.

Nous sommes rentrés dans la ville par le côté qui regarde la citadelle; ce quartier doit renfermer beaucoup d'antiques ruines, car c'est là que la cité fut bâtie, lorsqu'elle se rapprocha de la mer; on sait que Smyrne avait un temple de Jupiter, un temple d'Apollon, un temple de Cybelle; Strabon nous parle du temple et de la statue d'Homère. Smyrne, soumise aux Romains, avait élevé un temple à l'empereur Claude, un autre à l'empereur Adrien; l'histoire fait mention d'un odéon ou école

de musique, d'un gymnase où se célébraient tous les cinq ans des jeux solennels; la plupart de ces monumens avaient sans doute été bâtis dans le quartier que nous avons parcouru en rentrant dans la ville. Mais que de révolutions sont survenues! que de merveilles des arts ont dû disparaître pour toujours! Pour comble de malheur, rien n'est plus difficile aujourd'hui que de découvrir ce qui a pu échapper aux ravages du temps. Toute la ville haute est habitée par des Osmanlis; on ne peut entrer ni dans les maisons ni dans les mosquées; un voile éternel semble avoir été ainsi jeté sur les archives de l'histoire et sur les trésors de l'antiquité. En descendant vers la mer, nous avons traversé une place assez étendue, couverte de platanes et de cyprès; cette place présente l'aspect d'un jardin ou d'une campagne au milieu de la cité; on y voit encore à travers les arbres, des fondations d'anciennes murailles, et plusieurs colonnes placées de distance en distance qui sont restées debout. Tout nous porte à croire que c'est là qu'était le gymnase de Smyrne.

J'ai oublié de vous dire qu'en allant au mont Pagus à l'est de la ville, nous avons traversé un espace de terrein assez vaste, où se reposent les chameaux des caravanes. Au milieu de cette grande place, malpropre et d'un aspect dégoûtant, nous nous sommes arrêtés devant une fontaine, construite très élégamment. C'est un dôme moresque

porté sur des colonnes de très-belle proportion. Je ne me rappelle pas avoir vu rien d'aussi élégant et d'aussi achevé dans ce genre, ni à Constantinople ni dans les autres villes turques où nous avons été. Quand ce qui est nouveau deviendra ancien, cette fontaine prendra place parmi les plus belles ruines de Smyrne.

Hier, 20 novembre, nous avons traversé la rade avec M. Fauvel, et nous avons abordé à une demi-lieue de Bournabat; en nous avançant ensuite vers la gauche, nous sommes montés jusqu'au tombeau de Tentale. Ce tombeau n'est qu'un amas de pierres qui a deux ou trois cents pieds de circuit; il ressemble à ceux que nous avons vus sur l'Acropolis de la vieille Ilion. On remarque au milieu du *tumulus*, une espèce de souterrain, formé de grosses pierres; ce souterrain a été ouvert. C'est là sans doute qu'étaient déposés les restes de Tantale. Près de là, se font remarquer huit à neuf monticules de pierres, semblables au premier, mais moins considérables.

Arrivés au sommet d'une colline pierreuse et de difficile accès, nous avons pu voir les restes de ce qu'on appelle le temple de Cybelle. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les vestiges de ce monument des temps primitifs, c'est une porte formée de pierres grossièrement taillées; on distingue au-dessus de la porte un escalier qui conduisait au temple de la bonne déesse. Des pierres arrangées en formes cyclo-

péennes sur une esplanade étroite, marquent encore l'enceinte de l'édifice; assis sur les rochers qui servaient de fondation au temple, nous avions sous les yeux le plus magnifique spectacle; à l'ouest, on voit l'Hermus qui coule dans une vaste plaine, au nord, la vallée où la tradition place les cinq grottes d'Homère, qu'il ne faut pas confondre avec les grottes des nymphes. A deux lieues de là, est le lac qui porte le nom de Tentale; devant nous, s'élevait le plus haut sommet du mont Sipille, derrière lequel est bâtie Magnésie. Redescendus dans la plaine, nous avons visité une esplanade fort étendue, où dans la plus haute antiquité s'élevait une ville que les savans ont appelés *Tentalis*. Il est facile de reconnaître l'enceinte de la vieille cité. On y voit encore les fondemens de plusieurs tours carrées; au milieu de l'esplanade est un tumulus, sur lequel un platane étend son large branchage. L'emplacement de Tentalis se trouve entre Bournabat, la pointe du golfe et le mont Sipille.

Je regrette de n'avoir pu visiter d'autres lieux des environs de Smyrne, auxquels se rattachent les traditions les plus intéressantes de l'antiquité fabuleuse. Les voyageurs vont voir, comme une des merveilles de ce pays, la grotte des nymphes qui se trouve à deux lieues au-dessus de Bournabat; M. Fauvel m'a fait voir le dessin d'un bas-relief trouvé à Athènes, et représentant l'apothéose d'Homère; ce bas-relief montre fidèlement la

grotte des nymphes, avec ses roches couvertes de mousse et ses cascades, ombragées par des arbres. On a dit et l'imagination se plaît à croire qu'Homère allait rêver dans ce lieu que la nature avait pris soin d'embellir, et que les muses se plaisaient à fréquenter. Ce n'est pas le seul endroit qu'ait consacré la présence du père de la poésie; il serait curieux de faire connaître tous les sites, toutes les grottes dans lesquelles Homère a trouvé des inspirations; sept villes se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à ce grand poète; toutes les fontaines, tous les coteaux des environs de Smyrne, pourraient se disputer l'honneur bien plus véritable de l'avoir inspiré.

Si j'en trouve l'occasion, et si M. Fauvel veut bien m'accompagner, je ne manquerai pas d'aller voir ce rocher du Sipille sur lequel l'antiquité croyait retrouver l'image de Niobé. « Fixée sur la cime du mont, dit l'auteur des Métamorphoses, elle se fond en eau, et les larmes coulent du marbre même. » A la manière dont le divin auteur de l'Iliade nous parle de la fille de Tentale, on peut juger qu'il avait vu son image empreinte sur la roche inanimée du Sipille; le désespoir d'une mère et le prodige de sa métamorphose ont été célébrés aussi par Quintus de Smyrne qui, en gardant ses troupeaux sur les rives de l'Hermus, sur les coteaux voisins du temple de Diane, avait pu voir souvent la triste représentation de Niobé.

Tout nous porte à croire que le beau pays où nous sommes, fut bouleversé dans l'antiquité par de grandes révolutions de la nature, qui détruisirent ou déplacèrent les montagnes, les fleuves et les cités; Strabon rapporte que le mont Sipille fut violemment ébranlé au siècle de Tentale, et que ce prince se trouva comme enfermé dans un lac dont l'eau était salée, ce qui expliquerait assez naturellement le supplice fabuleux du père de Niobé. Si, comme le dit Lucrèce, ce fut la crainte qui enfanta les dieux, ne doit-on pas croire que les dieux de la Grèce naquirent dans ces temps de catastrophe, et que la mythologie des Grecs commença dans l'Ionie? Les vieilles traditions dont ce pays est rempli, le grand nom d'Homère qui retentit partout avec celui de ses Dieux, donnent à l'aspect de la terre et du ciel, aux rives de la mer, aux fleuves et aux montagnes, je ne sais quel prestige merveilleux, je ne sais quelle poésie de souvenirs qui me charment dans toutes mes promenades.

SUITE

DE LA LETTRE LXXII.

MARIAGE DU FILS DU MUTSELIN.

Smyrne, 22 novembre 1830.

Le mutselin de Smyrne marie son fils, qui n'a pas seize ans, avec la fille du chef du Miry. Il y a quatre jours qu'on est en fête pour ce mariage ; dimanche dernier, les procurateurs du futur et de la future ont fait les accords; comme la loi musulmane le prescrit, ils ont déclaré devant le mollah que les deux époux consentaient à se lier par les nœuds de l'hymen, et le contrat qui doit les unir, a été dressé. Ce matin, j'ai fait avec le consul de France une visite au pacha; un air de solennité

se faisait remarquer sur les avenues du palais. Nous sommes d'abord entrés chez Osman bey, gendre du gouverneur. Dans un coin de la salle où nous avons été reçus, étaient accroupis sur le parquet, cinq ou six musiciens juifs ou arméniens, qui jouaient du violon, de la mandoline et d'un espèce de tambourin. Vingt-cinq ou trente notabilités turques fumaient le chibouc, assises sur le sopha circulaire de l'appartement. Nous avons pris place parmi les assistans, et tandis qu'on nous servait la liqueur arabique, nous avons vu entrer deux *kiotchek* ou danseurs, accompagnés d'un bouffon arménien. Les bouffons chez les Turcs sont presque toujours des Arméniens, sans doute par la raison que, pour faire rire les autres, il ne faut pas rire soi-même. Les danseurs avaient à la main des castagnettes; une robe d'étoffe bleue, découverte par devant, leur descendait par derrière jusqu'aux talons; ils portaient par-dessus un surtout qui leur allait jusqu'à la hanche. Il est difficile de décrire une danse où les jambes et les pieds ne sont presque pour rien; j'ai remarqué avec quelque surprise une sorte de tristesse sur le front des *kiotchek;* les chansons dont ils accompagnaient leur pantomime, exprimaient, m'a-t-on dit, l'amour et la joie, mais leur voix traînante semblait répéter des complaintes lamentables; cependant je voyais autour de moi s'épanouir tous les visages, et le rire circulait dans la grave assemblée. Au reste, il serait difficile de rien

voir de plus indécent que les attitudes de ces danseurs qui font les délices des Turcs.

Après avoir fait une visite à Osman bey, nous avons été voir le mutselin, qui nous a reçus avec politesse, mais qui ne nous a donné d'autre spectacle que sa personne grave et solennelle ; en sortant de chez lui, nous avons reconnu de toutes parts les apprêts d'un grand festin ; partout des esclaves portaient des viandes rôties, des gâteaux sur de grands plateaux étamés. Comme j'avais obtenu la permission de voir la prison de Smyrne, j'ai voulu profiter de cette occasion pour la visiter ; elle est au rez-de-chaussée du palais, car une prison en Turquie est comme une dépendance de la demeure d'un pacha. Nous sommes entrés dans une salle assez étroite, qui renferme une vingtaine de prisonniers. La prison du mutselin de Smyrne est tenue, à peu de chose près comme celle du Seraskier que j'avais vue à Constantinople. La joie qui animait toute la maison du pacha, avait gagné jusqu'à la prison ; cette joie m'a fait peur, comme celle des *kiotchek* m'avait attristé.

Quand nous sommes sortis, la place publique qui est devant le palais, était remplie d'une grande foule qui attendait un spectacle qu'on lui donne tous les jours depuis dimanche ; ce sont des danseurs, des escamoteurs, des baladins ; le seul bruit qu'on entendait dans cette multitude, était celui d'un tambourin, fait avec une écaille de tortue, recouverte de peau. Il n'y avait là ni soldats, ni sentinelles, pour

faire ranger les spectateurs; seulement le directeur de la police a paru lui-même, armé de son grand bâton; à cette vue, beaucoup de gens ont pris la fuite, un ordre parfait s'est établi dans la foule. Ceux qui étaient aux premiers rangs se sont accroupis par terre; les autres étaient debout. On voyait sur les terrasses, sur les toits des maisons, un grand nombre de curieux, surtout des femmes avec leurs voiles blancs ou noirs.

Le mutselin, à l'exemple du sultan, a voulu donner une fête aux représentans de l'Europe chrétienne; les plus notables parmi les Francs ont été invités; ma bonne étoile m'a fait trouver sur la liste des convives, ce qui vous vaudra une description plus détaillée. Quand nous sommes arrivé chez le pacha, toutes les avenues du palais étaient remplies d'esclaves et de soldats; le mûtselin nous a reçu sans quitter le coin de son sofa, et nous a salué de la main en souriant. Comme le jour commençait à tomber, la salle de réception était éclairée par quatre flambeaux de cuivre, placés sur le parquet. Les invités se sont assis sur le divan; ils étaient plus de soixante, tant consuls que négocians, voyageurs et officiers de marine. On a présenté à chacun un chibouc, qui avait quatre ou cinq pieds de longueur; et comme tout le monde s'est mis à fumer, nous nous sommes trouvés tout-à-coup au milieu d'un épais nuage qui nous permettait à peine de nous reconnaître. Le plus grand silence ré-

gnait dans l'assemblée; on a servi le café et les confitures, puis on nous a fait passer dans l'appartement où la table du festin était dressée; c'est une grande salle dont la voûte est soutenue par des piliers en bois; au fond de la salle, on voyait un transparent avec un croissant faiblement éclairé. Les convives se sont placés autour d'une longue table; au lieu de sofas et de coussins, nous avions des chaises empruntées aux consuls. Tout était servi à l'européenne, et les mets apprêtés d'après notre *cuisinière bourgeoise;* Osman bey, le premier des Ayans de Smyrne, le colonel de la garnison, se sont mis à table et ont fait les honneurs du dîner. Le mutselin s'est excusé de ne pouvoir assister au banquet, sous prétexte qu'il était indisposé. La vérité est qu'il n'a pas voulu dîner avec des infidèles, et qu'il a cru devoir se ménager ainsi l'estime des vrais croyans de Smyrne. Nous avons eu pendant tout le repas du vin de Bordeaux et du vin de Champagne; les Turcs avaient devant eux un sherbet d'une couleur rouge, qui pouvait nous faire croire qu'ils buvaient du vin; on a porté des toasts au sultan Mahmoud, à la nation ottomane, aux alliances de la Porte; les Turcs ont bu à la santé des rois de l'Europe chrétienne. Ce dîner, qui ressemblait tout-à-fait à nos banquets européens, a duré une heure et demie; après le dîner, nous sommes rentrés dans l'appartement du mutselin; les fenêtres ouvertes nous laissaient voir sur la

place une grande multitude assemblée; le profond silence qui régnait dans cette foule, m'a paru au premier coup-d'œil l'expression du mécontentement plutôt que de la joie. Comme le directeur de la police est arrivé en ce moment, et qu'il s'est approché du pacha pour lui parler à l'oreille, l'idée d'une émeute m'est venue, et j'ai cru que notre dîner pouvait en être la cause. Mais au lieu d'une émeute, nous n'avons pas tardé à voir un beau feu d'artifice.

Après le feu d'artifice, nous sommes entrés chez Osman bey qui avait encore chez lui les *kiotchek*, dont les Turcs ne se lassent point. Le divertissement de *karagueuse* est venu après les danseurs; c'était la première fois que je voyais ce spectacle; *karagueuse* n'est autre chose que le personnage de polichinelle qui paraît derrière une toile transparente comme nos ombres chinoises : si j'en juge par la pièce qu'on nous a donnée, le polichinelle musulman ne respecte pas plus les règles d'Aristote que celles de la décence et de la pudeur. Dans le premier acte, il s'agissait d'un mariage, et dans le deuxième ou troisième acte, les enfans de ce mariage ont eu le temps de devenir des derviches : dans les comédies de karagueuse on ne voit que les passions les plus brutales et tous les personnages s'y montrent *in naturalibus*. Ce qu'il y avait de plus curieux à cette représentation, c'était la satisfaction des spectateurs turcs, qui auraient volontiers crié *bis* à chaque scène, à chaque mot; il faut dire qu'une partie de leur con-

tentement vient de ce que karagueuse se moque des Grecs et des Chrétiens; c'est un moyen sûr de plaire à des Musulmans; j'ai cru remarquer que les Turcs ne se dérident guère que pour ce qu'ils méprisent; pour être en possession de les amuser, il faut être l'objet de leur dédain; bien différens en cela de nos bons Parisiens qui font grand cas de ce qui les divertit, et qui ont toujours beaucoup estimé ceux qui les faisaient rire. L'indécence des spectacles que j'ai vus en Turquie, est bien faite pour révolter tout voyageur qui vient d'Europe; toutefois ce scandale n'a pas chez les Turcs toutes les suites qu'il pourrait avoir chez nous; car les lois turques ne souffrent guère que la corruption aille plus loin que le lieu de la scène. Il ne serait pas sûr chez eux de succomber à la tentation qui pourrait naître d'un tableau licencieux. On courrait le risque d'avoir la tête coupée, si, au sortir du spectacle, on se permettait la moindre des facéties que se permet karagueuse à la grande satisfaction d'un auditoire turc.

Au milieu de toutes ces fêtes, nous n'avons vu le nouveau marié qu'une seule fois, et par hasard; nous l'avons rencontré sur l'escalier du sérail; quant à sa moitié, il eût été fort impoli de demander seulement de ses nouvelles. Nous avons su que des fêtes avaient été aussi données dans la famille de la jeune épouse. Le futur lui avait envoyé plusieurs présens de noce, parmi lesquels se trouvaient des

souliers de satin dans une cage d'oiseaux; la veille du jour où elle devait être conduite chez son époux, elle s'est rendue aux bains publics; c'est là que les jeunes filles qui se marient, se font teindre le bout des doigts et la paume des mains avec la poudre de *henné*, et qu'elles se parent des dorures ou clinquans qu'elles ont reçus comme premiers gages de la foi conjugale. On donne à ces clinquans toutes sortes de formes, et le chef-d'œuvre dans ce genre est de les mêler avec les cheveux, de manière à figurer un passage du Coran. Si vous voulez en savoir davantage sur ces sortes de cérémonies, ouvrez d'Hosson et tant d'autres qui vous instruiront en détail de tout ce qui se passe dans une noce en Turquie. J'aurai peut être l'occasion de revenir sur ce sujet avant de quitter l'Orient.

P. S. Après un voyage de quinze jours, M. Poujoulat est de retour à Smyrne; la fièvre a repris mon pauvre compagnon dans son excursion sur le Méandre, ce qui ne l'a pas empêché de découvrir une ville, l'ancienne Magnésie, et de suivre avec une grande exactitude la marche de l'empereur Frédéric Barberousse et du roi Louis VII à travers l'Asie-Mineure. Je recommande à votre attention son travail non-seulement comme un itinéraire curieux, mais comme le résultat le plus satisfaisant qu'aient produit jusqu'ici nos courses laborieuses dans ces pays lointains.

LETTRE LXXIII.

DE SMYRNE AU VILLAGE DE CHIRKINGÉ.

A M. M.....

Chirkingé, 9 novembre 1830.

Depuis que j'ai mis le pied sur les chemins de l'Asie-Mineure, une joie secrète se mêle à ma curiosité de voyageur; je m'estime heureux de voir une riche et admirable nature, des mœurs simples et douces, un peuple qui vaut mieux que nous. Si ma santé reste ce qu'elle est maintenant, si la fièvre ne vient point me barrer les chemins de l'Asie, j'espère que j'aurai bien des choses intéressantes à vous raconter.

En venant de Smyrne au village de Chirkingé

j'ai repassé par la route d'Ephèse que je vous ai déjà décrite; j'ai couché à Devedi-keui comme à mon premier voyage, mais je n'y ai plus retrouvé ce joyeux cafetier grec qui, moyennant quelques paras, m'avait donné asile dans sa cabane; on n'a pas su me dire ce qu'il était devenu; il sera sans doute allé chercher meilleur destin sur une autre route, car dans le *village des Chameaux* le cafetier Georgio ne serait arrivé que difficilement à la fortune. Pendant que nous soupions à Devedi-keui, nous avons vu des colonnes de flammes s'élancer de la maison de l'aga; une demi-douzaine de Grecs assis auprès de nous sous un mûrier, avaient de la peine à contenir leur joie à la vue de cet incendie; ces honnêtes rayas n'ont pas fait le moindre mouvement pour sauver la demeure de celui qu'ils regardent comme leur tyran, et ce n'est pas leur faute si le feu n'a pas tout dévoré.

Ce n'est point sans plaisir que j'ai revu le Caystre, un fleuve qu'on passe deux fois dans les pays lointains est une connaissance qu'on aime à retrouver; le même bateau et le même Turc m'ont transporté d'une rive à l'autre; le vieux nocher m'a reconnu, et portant la main sur son turban blanc, il m'a salué d'un air joyeux : « Les vagues du Caystre, lui ai-je dit, passent devant votre cabane et vous quittent sans retour; un voyageur passe et vous le revoyez encore ». En tournant mes regards du côté des lacs Silénésiens, j'y ai vainement cherché les

grues et les oies sauvages qui s'y trouvaient par milliers à l'époque de mon premier passage. S'il n'avait fallu me détourner un peu trop de mon chemin, je serais allé volontiers jusqu'au bord de la mer pour y savoir des nouvelles de la tribu turcomane que j'avais vue campée sous ses tentes noires; la tribu s'en est allée peut-être comme les oiseaux des lacs Silénésiens.

Il y a quatre mois, quand j'ai fait le voyage de Smyrne à Éphèse, j'ouvrais de grands yeux devant tout ce que je rencontrais; les objets les plus vulgaires excitaient mon attention, et chacun de mes pas amenait une surprise nouvelle; c'était mon premier début dans les régions musulmanes; je m'aperçois aujourd'hui que je suis un peu moins ignorant, car je regarde avec des yeux indifférens une foule de choses qui m'avaient alors émerveillé. Pour ce qui est des ruines d'Éphèse, je n'ai rien à ajouter ni à changer à mon premier récit. Les restes d'Aiasoluk se sont montrés à moi sous un aspect nouveau; je n'y ai pas vu seulement les débris d'une cité musulmane; ces kiosques en ruines, ces bains renversés, ces longs minarets encore debout à côté des mosquées détruites, ces marbres épars et tous ces décombres entourés de peupliers, de platanes et d'autres grands arbres jaunis par l'automne, formaient un tableau des plus pittoresques; une caravane qui venait d'Aïdim et s'en allait à Smyrne, avait campé autour du café d'Aiasoluk;

cette troupe de chameaux auprès des ruines venait ainsi naturellement compléter le tableau. Au bas du café, à quelques pas de la fontaine, j'ai vu un ancien tombeau sans couvercle que je n'avais pas remarqué la première fois; il avait long-temps servi d'abreuvoir pour les chameaux et les mulets des caravanes, mais le sépulcre ayant été un peu fendu et ne pouvant plus contenir l'eau de la fontaine, on l'a mis à l'écart. Le sarcophage est en marbre; il a dix pieds de longueur sur trois et demi carrés : on peut croire qu'il reçut autrefois les dépouilles d'un grand, car il est orné de têtes de béliers et de festons, et sur un des côtés du sépulcre on voit quatre personnages portant des torches. Le tombeau est revêtu d'une inscription grecque qui probablement était consacrée à la louange du mort, mais la moitié des mots manque à l'épitaphe. Le récit de mon second passage à Éphèse serait incomplet, si j'oubliais de vous dire que je n'y ai point retrouvé les corneilles et les cicognes; elles ont déserté la grande mosquée et les ruines d'Aiasoluk comme les grues et les oies sauvages ont déserté les lacs Silénesiens; ces légions de voyageurs animaient les rives du Caystre, les solitudes du Corissus et du mont Prion; la nature y paraît plus triste en leur absence; les ruines regrettent leurs derniers habitans; il semble que le pays se dépeuple une seconde fois.

Le village de Chirkingé, composé d'environ trois

cents maisons, est situé dans les montagnes, à deux lieues à l'est d'Aiasoluk. Vous vous souvenez de l'aga Osman qui m'avait fait les honneurs d'Ephèse, et qui m'avait donné un dernier rendez-vous dans son village de Chirkingé. Je l'ai retrouvé là au milieu d'un petit peuple qui s'estime heureux de vivre sous son autorité paternelle ; quoique les trois quarts de la population soient Grecs, tout le monde l'aime et le révère. Je pourrais difficilement vous exprimer le plaisir que j'ai éprouvé en revoyant Osman ; lui-même paraissait rempli de joie et me rappelait en souriant notre journée d'Aiasoluk. « Dieu m'a donné une preuve d'amour, me répétait-il, en vous envoyant une seconde fois vers moi ; demandez à votre ami tout ce que votre cœur désire. Il est triste, ajoutait-il, qu'on soit obligé de faire passer des paroles d'amitié par la bouche d'un interprète. — Le langage de l'amitié est un langage universel ; tous les peuples le comprennent ; d'ailleurs votre air et vos manières m'en disent bien plus que mon Drogman. » Osman a mis à notre disposition une maison voisine de la sienne ; un agneau a été tué comme pour notre festin d'Aiasoluk ; notre arrivée a coûté la vie à deux coqs que j'eusse bien mieux aimé entendre avec les premiers rayons du matin, et la générosité de notre hôte semblait ne connaître aucune borne. Mon Cavasi Méhémet ne pouvait s'expliquer les politesses affectueuses de l'aga de Chirkingé ; mon

interprète Marco qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, concluait de tout cela que les Turcs sont meilleurs qu'on ne croit; quant à M. Carcel, mon compagnon de route [1], il me félicitait d'avoir de tels amis dans l'Asie-Mineure, et cet accueil magnifique était d'un bon augure pour notre voyage.

Depuis que je suis en Orient, je n'ai rien vu d'aussi frais, d'aussi riant, d'aussi pittoresque que les vallons et les montagnes qui environnent le village de Chirkingé. Nous voici au mois de novembre, dans la saison où les arbres de nos pays sont entièrement dépouillés, où nos campagnes sont pâles et attristées; les rives du Bosphore que nous avons quittées, il y a près de vingt jours, commençaient déjà alors à perdre leur parure; les arbres d'Aiasoluk ont pris les teintes jaunes de la saison, et les vallons de Chirkingé ignorent si l'automne est venu. Le laurier y est encore vert, l'acacia a gardé ses fleurs embaumées, et l'herbousier balance sur la tête du voyageur ses fruits pareils à la fraise pourprée; le platane et le peuplier n'ont pas plus jauni que le

[1] M. Carcel, jeune naturaliste, que nous avions rencontré à Smyrne et qui avait fait avec moi le voyage aux rives du Méandre, est mort misérablement à Koumkalé en 1831; dans une course qui a duré quinze jours, j'ai pu aprécier son dévoûment pour la science et les qualités de son cœur; quand nous l'avons quitté à Smyrne, il avait déjà préparé une riche collection d'insectes, de papillons et de coquillages rares; pourquoi faut-il que la mort soit venue l'arrêter tout-à-coup dans ses intéressantes recherches? M. Carcel a été enterré près du tombeau d'Achille.

sapin et le mélèze; le jasmin, la marguerite, le souci, l'anémone et mille autres fleurs que l'homme n'a point encore nommées, brillent d'un éclat charmant au milieu de cette nature jeune et riante. Dans votre dernière lettre, vous dites en décrivant les campagnes de Smyrne, que vous avez trouvé aux bords du Mélès un printemps sans roses; moi je trouve au contraire dans ces montagnes un automne avec les roses et la fraîcheur du plus beau printemps. Ces vallons si admirables de verdure et de végétation sont peu cultivés et produisent à peine de quoi nourrir les habitans de Chirkingé; sous ce magnifique vêtement de verdure printanière, on découvre la misère et le besoin. Osman me disait que la population ne se plaint point de sa pauvreté; d'ailleurs l'aga ne demande point aux habitans plus de karatch qu'ils ne peuvent en payer, ce qui arrive fort rarement dans les villages de Turquie. Les Grecs et les Turcs de Chirkingé vivent dans un parfait accord et semblent ne faire qu'une même famille. « Cette bonne intelligence est votre ouvrage, disais-je à Osman; si tous ceux qui gouvernent les hommes étaient comme vous, la paix du monde serait moins souvent troublée. — Pourquoi serais-je injuste et méchant? me répondait l'aga; les soupirs de l'opprimé montent au pied du trône divin plus rapidement que le vent ne traverse l'espace, et la malédiction pèse sur les jours de l'oppresseur. — Vous avez raison, brave Osman, les larmes du pauvre sont brûlantes et al-

lument le courroux du ciel contre celui qui les fait couler.

Je vous ai dit au mois de juin dernier que l'aga de Chirkingé avait affermé le territoire d'Éphèse; comme les rives du Caystre ne lui rapportaient presque rien et que cette ferme était ruineuse pour lui, il est parvenu à s'en débarrasser. Il va néanmoins visiter quelquefois encore son ancien domaine; la semaine dernière, tandis qu'il s'en allait à Aiasoluk, suivi de ses gardes, il apprit que des bandits samiens avaient dépouillé et tué le boucher de son village; ces malfaiteurs dont j'ai eu occasion de vous parler, s'étaient avancés jusques dans les vallons de Chirkingé; Osman avec ses gardes se mit à la recherche des brigands; quatre d'entre eux furent atteints, et l'aga leur coupa la tête. Osman conserve comme un trophée les armes de ces bandits et me les a montrées avec orgueil; ce sont de longs fusils qui peuvent porter à plus de soixante pas, des sabres recourbés au fil tranchant, des iatagans de la meilleure trempe.

P.....

LETTRE LXXIV.

DE CHIRKINGÉ AU VILLAGE DE GUSMUSCH-OVASSI. DÉCOUVERTE DE MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

A M. M.....

Gusmusch-Ovassi, 11 novembre 1830.

Le 10 novembre, j'ai quitté le bon aga Osman pour ne plus le revoir que dans la vallée du dernier jugement; il nous a donné trois de ses gardes pour nous escorter au milieu des forêts qui s'étendent sur le côté méridional des montagnes de Chirkingé. Ces forêts sont désertes et nous n'y avons pas rencontré un seul homme; nous n'y entendions que le bruit du vent dans les rameaux des pins et des mélèzes, et les ruisseaux qui descendent de cascades en cascades dans des vallons profonds. Nous étions

loin du chemin des caravanes, loin des sentiers frayés; autour de nous, ce n'étaient que rochers, enfoncemens et précipices. Après une marche de deux heures et demie, nous sommes arrivés à l'extrémité de ces montagnes, et nous avons fait une halte de quelques minutes dans un pauvre village appelé *Balachik*. A un quart d'heure au-delà de Balachik, nous avons vu un amas de colonnes de marbre, dont la plupart sont dans une entière conservation; j'ai reconnu là des vestiges d'anciennes fondations, ce qui pourrait donner à penser que ces débris sont ceux d'un temple. La campagne environnante est belle; on y voit des prés et des jardins arrosés par des ruisseaux, et la nature y est encore parée comme au mois de mai. A notre droite, sur le revers d'une colline, nous avons remarqué un assez gros village qui porte le nom de *Tchifflik*. Le sentier que nous suivions devait nous conduire à Gusmusch-Ovassi; nous voulions aller droit à ce village pour y demander des indications positives sur les ruines d'une ville dont on nous avait beaucoup parlé, Ces ruines avaient été ignorées jusqu'à ce jour, parce qu'on ne peut les rencontrer qu'en quittant les routes battues. J'etais ainsi préoccupé de je ne sais quelle ambition de découverte, et je m'avançais dans une plaine inculte et marécageuse, quand tout à coup je reconnais au loin devant moi de vastes ruines au pied d'une montagne. Je montre du doigt à mon

muletier les ruines et la montagne, et je lui fais dire de se diriger de ce côté. Bientôt nous arrivons sur les lieux; je demande à un Turc qui passe si nous sommes loin de Gusmusch-Ovassi; à une heure, me répond-il. Me voilà au comble de la joie; il me semblait que je venais de conquérir une ville.

En lisant les relations des voyageurs modernes, surtout les savantes notes que M. Barbié du Bocage a ajoutées au voyage de Chandler, j'avais appris que le véritable emplacement de Magnésie-du-Méandre était encore à découvrir; avant de parcourir les ruines répandues devant moi, j'ai repassé ce qui a été dit sur cette question. Pline compte quinze milles romains d'Éphèse à Magnésie; Strabon compte cent vingt stades pour la distance de ces deux villes; les quinze milles romains de Pline et les cent vingt stades de Strabon équivalent à peu près aux mêmes mesures, et ces mesures nous donnent cinq heures de chemin; il ne faut donc point placer Magnésie-du-Méandre à Guzel-Hissar, puisque cette dernière cité est à onze heures d'Éphèse. M. Barbié du Bocage a fort bien prouvé que Guzel-Hissar ne pouvait représenter Magnésie; il a pensé avec raison qu'on devait chercher les restes de Magnésie à mi-chemin d'Aia-soluk à Guzel-Hissar, au pied d'une montagne qui pût représenter le Thorax, sur les bords d'une rivière qui pût être le Léthéus, mais

aucun voyageur n'avait trouvé des ruines dans cette direction. Le docteur Smith avait vu, à six heures de marche de Guzel-Hissar, un lieu appelé *Ghermeanle*, situé près des montagnes; Pokoke fait mention du même lieu sous le nom de Germanseik, et ce nom est aussi indiqué dans les manuscrits de M. Peysonnel; Germanseik répondait assez à la position de Magnésie; toutefois personne n'avait rencontré des ruines en cet endroit, et la découverte de Magnésie était encore à faire. Mais voilà qu'à cinq lieues d'Éphèse, dans la distance précise assignée par Pline et Strabon, je me trouve au milieu des débris d'une antique ville située dans la plaine, au pied d'une montagne et sur les bords d'une rivière; n'est-il pas évident que ces ruines sont celles de Magnésie, que cette montagne est le Thorax et que cette rivière est le Léthéus? Je ne suis point un grand voyageur et la science ne doit point compter sur moi pour marcher aux découvertes; j'ai trouvé Magnésie par un pur hasard, uniquement parce qu'une fantaisie m'avait poussé loin des routes que suivent ordinairement les caravanes. Il y a des gens qui partiraient de là pour se faire une réputation de savant, car ce n'est pas une petite gloire que de fixer l'emplacement d'une cité; pour moi, qui ne suis rien et qui ne prétends à rien, je ne vois dans tout ceci qu'une bonne fortune de voyageur.

L'enceinte de la ville qui n'a guère plus de trois quarts d'heure de circuit, est encore de tous côtés

entourée de murailles; elles sont construites en briques mêlées de terre et revêtues de grandes pierres de taille; ces murs ont dix pieds d'épaisseur sur une hauteur de trente-cinq à quarante pieds; ils sont encore debout sur tous les points. Du côté de l'est, les remparts forment comme deux larges avenues, dont l'une fait face au nord, l'autre à l'orient; l'avenue de l'est, grande et majestueuse, montre à droite et à gauche douze niches, dont les unes en marbre, les autres en pierre de taille; le côté gauche de cette avenue est percé de dix ouvertures ou fenêtres. On remarque dans un angle du mur un grand pilier de marbre. C'était là sans doute l'entrée principale de la ville. L'autre avenue qui regarde le nord est moins belle; elle n'a d'un côté que quatre niches; de l'autre que trois; une partie de cette avenue est renversée. Il est probable que dans les différentes niches des deux avenues, étaient placées des statues de divinités ou de grands hommes; les Dieux étaient là comme pour garder la grande porte de la ville. J'ai reconnu six portes; l'une des portes du midi est construite en pierres énormes semblables à des quartiers de rocs. L'une des portes du nord donne sur un ancien chemin pavé de grosses pierres. On voit dans l'enceinte trois petites élévations de terrain, dont l'une est couverte de grands piedestaux en marbre et de pièces de colonnes détachées; ces colonnes sont cannelées et en marbre magnifique; si les pièces

éparses étaient replacées dans leur ordre primitif, ces colonnes pourraient être comparées à celles du temple de Jupiter Olympien à Athènes. Plusieurs beaux fragmens d'architecture sont confondus au milieu des colonnes et des piedestaux. Il est probable que ces éclatans débris ont appartenu au temple de Diane *aux sourcils blancs*. Strabon nous dit que, sous le rapport de l'art, ce temple surpassait de beaucoup celui d'Éphèse, et que, sous le rapport de la grandeur, il l'emportait sur tous les temples d'Asie, à l'exception de celui d'Éphèse et de celui d'Apollon Didymée dans le pays des Milésiens. A l'extrémité de l'enceinte, à l'ouest, gisent des tronçons de colonnes cannelées et non cannelées, des débris de chapiteaux et de corniches, et des marbres de toutes les dimensions. Sur un fragment de marbre, à demi enfoncé dans la terre, j'ai reconnu une inscription grecque; malheureusement l'inscription a été brisée avec le marbre. Voici les mots que j'ai pu recueillir, après avoir enlevé la terre et le gazon qui recouvraient en partie ce vieux débris.

. . . . . Κίονα
. . . . . αἰου υιοσ
. . . . . φ. ῆ.
. . . . . μοσ ανδρονικοσ
. . . . . ῆ κοσ. μον.

Le nom d'Andronic (ανδρονικοσ) qui est resté sur ce

fragment de marbre, est comme un trait de lumière jeté sur les derniers temps de Magnésie; il paraîtrait qu'Andronic qui, dans le treizième siècle, rebâtit la ville de Tralles, fut aussi un des bienfaiteurs de l'antique ville des Magnésiens.

Les débris dont je viens de vous parler sont les seuls restes de construction que le temps n'ait point balayés dans l'enceinte; comme il faut faire aussi la part des choses de l'époque présente, je ne dois point oublier de vous dire que les vaches se sont emparées de l'enceinte de Magnésie; il y a là un parc qui leur sert de demeure et une cabane de pierre pour leur gardien. Cette cabane est ombragée par quelques arbres qu'on appelle en grec *prènari*. Le Léthéus, appelé aujourd'hui *Ieni-Sai*, coule sous les murailles de Magnésie et va se jeter dans le Méandre; ses eaux sont d'une rare limpidité et paraissent comme argentées; la rivière fait tourner deux moulins à une demi-heure au sud de Magnésie; vous savez que le Léthéus sort du Mont Pactyas, près d'Éphèse. A un quart d'heure de Magnésie, à l'est, dans la plaine, j'ai vu trois tertres assez smblables de loin aux tombeaux de la Troade; ces tertres formaient les petits îlots de *Derasidæ* et de *Sophonia*, dans le temps où la mer s'étendait jusque dans la plaine qu'arrose aujourd'hui le Méandre. M. Barbié du Bocage, dans ses notes, indique ces monticules comme autant de signes pour reconnaître l'emplacement de Magnésie.

Le terrain qui s'étend autour des murailles, du côté de l'ouest, est semé de débris d'édifices, de colonnes brisées ou debout et enfoncées dans le sol. A un quart d'heure de distance, dans cette direction, j'ai trouvé un amphithéâtre dont les gradins sont taillés au penchant de trois collines; c'est comme un vallon qui n'est ouvert que du côté du nord; l'espace renfermé par les trois collines est uni comme la surface d'un lac et couvert d'un beau gazon; il a quarante-cinq pieds de largeur, et deux cent vingt pieds de longueur. Les gradins, à l'est et à l'ouest, sont encore comme au temps des Magnésiens; la colline du sud n'en a conservé que les vestiges. Ce qu'il y a de fort curieux dans cet amphithéâtre, c'est la distinction des sièges; on en trouve de plus ou moins commodes, de plus ou moins élégans; il y a des bancs pour deux, pour trois ou pour quatre places, des bancs pour des familles; les grands sont séparés de la foule des spectateurs; j'ai vu plusieurs sièges marqués d'un nom propre ou d'une initiale. A l'est et à l'ouest, j'ai compté environ quarante rangs de gradins. La configuration du terrain nous porte à croire que ce lieu fut en même temps un cirque et un théâtre; j'aurais voulu y découvrir la place qu'occupait la statue en bronze du magnésien Anaxénor qui, avec sa voix et sa guitare, s'était fait une grande renommée; sur le piedestal de la statue on lisait deux vers de l'Odyssée qu'on peut traduire ainsi : *Il est agréable d'entendre un chanteur*

tel que celui-ci, comparable aux Dieux pour la beauté de sa voix. Presqu'en face de l'amphithéâtre est un vaste édifice dont il reste de fort belles ruines; le monument est de forme carrée; les pierres de cet édifice sont d'une épaisseur et d'une dimension peu communes. Les hauteurs du Thorax, sur une étendue de trois quarts de lieue, sont traversées par une haute et forte muraille. D'après le rapport de Strabon, Magnésie avait changé de place; il est possible qu'elle ait été construite d'abord un peu plus à l'ouest, ce qui expliquerait le grand nombre de ruines dispersées de ce côté-là. Les remparts qui traversent le Thorax ont pu appartenir à cette première Magnésie. Strabon parle d'un temple consacré à Dindymène, mère des Dieux, qui cessa d'exister par la translation de la ville. Je dois ajouter que l'enceinte de Magnésie, telle que je l'ai vue, n'annonce pas une grande cité; une population nombreuse ne s'enferme guère dans un espace de trois quarts d'heure de circuit. Je ne m'arrête qu'en passant à toutes ces questions qui demanderaient trop de temps. Je désire que des voyageurs plus éclairés que moi viennent mettre au grand jour des ruines que je n'ai pu qu'indiquer; ils achèveront ce que j'ai commencé à peine, et leurs recherches auront tout l'intérêt de la nouveauté. C'est pourquoi je marque ici la situation de ces ruines avec la plus scrupuleuse exactitude. Les ruines de Magnésie sont à une heure, à l'est du village de Gusmuch-Ovassi,

à une demi-heure d'un autre petit village appelé Ieni-Keui. Sur le penchant des collines, au nord de la plaine, se trouve un bourg nommé Tépé-Keui ; Ces ruines sont connues dans le pays sous la dénomination turque de Jeni-Kalé. La ville est entourée de marais ; la plaine de Magnésie, surtout vers le nord, est abandonnée et sans culture ; on n'y rencontre que des joncs et quelques arbres sauvages. Cette plaine ne produirait pas aujourd'hui assez de froment pour fournir du pain à Thémistocle [1].

Sur le sol d'Asie il n'y a point de ruines qui n'aient d'intéressans souvenirs, et chaque pierre renversée est comme une page du grand livre des révolutions. Magnésie produisit quelques hommes célèbres, et son histoire se mêle à celle des colonies Ioniennes, encore enveloppée de ténèbres pour les savans ; je laisse à la nuit ce qui appartient à la nuit. Je vous citerai seulement un poète magnésien nommé Simus, qui corrompit le genre lyrique, mit à la place une littérature bâtarde qui porta son nom, et précipita le théâtre grec vers sa décadence; les Lysiodes et les Magodes avec leurs enchantemens et leurs mascarades, vinrent renchérir

[1] Le colonel Leak, dans son voyage de l'Asie-Mineure, cite un Anglais nommé Hamilton qui a cru trouver les ruines de Magnésie près d'un village appelé Inek-Basar, dans le voisinage de Méandre ; comme il me parait démontré que les ruines de Magnésie sont celles qui avoisinent Ieni-Keui, il faudra que le voyageur Hamilton rapporte à une autre ville les restes qu'il a découverts.

sur les innovations de Simus, et toutes ces folles nouveautés finirent par tuer l'art dramatique. On vit alors sur les rivages d'Ionie ce qu'on voit chez nous depuis quelques années ; nous avons aussi en France des Lysiodes et des Magodes qui croient chausser le cothurne parce qu'ils montent sur des échâsses, qui se disent nouveaux parce qu'ils sont bizarres, et qui ont déclaré la guerre aux anciens dieux, uniquement parce qu'ils ne sont pas dieux eux-mêmes. En voyant le Thorax qui domine Magnésie, on se rappelle le grammairien Daphitas qui, d'après Strabon, fut crucifié sur cette montagne pour avoir dit aux rois de Pergame qu'ils étaient des *raclures des trésors de Lysimaque, des esclaves qui cachaient sous la pourpre les marques des coups de fouet.* Ceci nous prouverait que dans ce temps-là, les rois étaient plus susceptibles qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Nous sommes venus coucher à Gusmusch-Ovassi, dans la demeure de l'aga du village ; la nuit était froide et nous avons trouvé l'aga accroupi au coin d'une large cheminée, où brillait la flamme du chêne et du tamarin ; quelques Turcs étendus sur une natte faisaient cercle autour du feu. Un souper abondant nous a été servi ; nous avons mangé des gâteaux pétris avec de l'huile et des œufs ; le pain du festin était semblable à des crèpes et pouvait se plier comme du papier. Gusmusch-Ovassi est un village composé de vingt-cinq maisons, dont quatre

seulement sont grecques. J'ai demandé à l'aga si les habitans avaient quelques ressources; il y en a de riches et de pauvres, m'a-t-il dit; les fortunes sont inégales comme les doigts de la main. Le frère de l'aga est attaqué de fièvres intermittentes; il a fallu en venir aux consultations, et, pour payer mon hospitalité, je me suis résigné sans peine au rôle de médecin. Le malade a coutume de boire chaque jour, en manière de tisane, un litre d'eau-de-vie; je me suis permis de lui faire observer que ce remède ne me paraissait pas devoir amener une prompte guérison; je lui ai conseillé un régime plus doux, et, pour toute tisane, l'eau du Léthéus qui coule près de son village; mais il aimait mieux le *raki* que l'eau du Ieni-sai; il ajoutait que, sans le secours du *raki*, il ne pourrait pas vivre deux jours et qu'il n'y renoncerait jamais. En disant ces mots, le jeune Musulman avalait de grands verres d'eau-de-vie, et son regard terne qu'il cherchait à rendre moqueur, semblait accuser mon ignorance en matière de médecine. Dans le cours de la soirée, j'ai donné aux Turcs qui étaient là un spectacle qui les a divertis; il ne s'agissait cependant que de quelques tours de promenade que j'ai faits dans l'appartement de l'aga. Ces braves gens, accroupis et immobiles autour de la cheminée, riaient de surprise en suivant des yeux mes promenades; j'allais et je revenais tour à tour, et ce mouvement qui ne signifiait rien dans leur esprit, leur a fait croire

un moment que j'étais un fou ; *pourquoi marche-t-il puisqu'il ne veut aller nulle part?* Telle est la question à laquelle mon interprète a été obligé de répondre trois ou quatre fois. Comme mes hôtes surpris me pressaient de leur répondre moi-même, je suis, leur ai-je dit, comme l'oiseau du ciel qui sautille de feuille en feuille, de branche en branche et voltige dans tous les sens au milieu de l'arbre qui lui a servi d'asile; quant à vous, mes bons hôtes, on ne vous accusera point de ressembler à l'oiseau léger, et vous aimez mieux sans doute qu'on vous compare à ces colonnes que j'ai vues aujourd'hui sur les rives du Iéni-sai?

On nous apporte des coussins pour reposer notre tête cette nuit; M. Carcel et moi nous sommes couchés sur la même natte autour d'un bon feu qu'on a soin d'entretenir, et j'ai voulu crayonner ces notes en attendant le sommeil. Demain, au point du jour, nous partirons pour Guzel-Hissar; si je rencontre, chemin faisant, quelque chamelier de Smyrne, je lui remettrai ces deux lettres pour vous, sous le pli du consul de France.

P.....

LETTRE LXXV.

VILLE DE GUZEL-HISSAR. RUINES DE TRALLES.

A M. M.....

Guzel-Hissar, 11 novembre 1830.

En quittant Gusmusch-Ovassi, avant hier matin, nous avons rencontré l'aga notre hôte qui avait devancé le jour et qui courait à cheval avec des serviteurs sur les bords du Léthéus. Comme nous n'avions pu lui dire adieu avant notre départ, nous nous sommes approchés de lui pour le saluer; l'aga nous a salués à son tour, mais avec une politesse indifférente qui eût pu faire croire qu'il ne nous avait jamais vus. Les Turcs font du

bien à ceux qui passent comme on accomplit un devoir religieux, comme on fait une chose toute simple et toute naturelle, sans demander qu'on leur dise merci, sans attendre aucune espèce de reconnaissance; ils ne s'inquiètent point de savoir si leurs bienfaits sont écrits dans la mémoire ou dans les livres des hommes; tout ce qu'ils demandent, c'est que leurs bonnes œuvres ne soient point oubliées dans le livre de Dieu.

De Gusmusch à Guzel-Hissar on compte sept heures de marche; la route est toujours en plaine et va de l'ouest à l'est. Nous avons revu en passant les ruines de Magnésie; je me suis arrêté une dernière fois devant ces grands débris qui, avant moi, n'étaient connus que des Turcs de la vallée. On a parlé quelquefois du langage des ruines; ce langage que les âmes poétiques peuvent seules comprendre, révèle des secrets qui ne sont point du domaine de l'histoire, et qui ont souvent bien plus d'intérêt et de charme que l'histoire elle-même. Ces ruines de Magnésie si long-temps ignorées devaient parfois se plaindre de leur éternelle solitude, de l'abandon où le destin les avait laissées; la grande ombre de Magnésie s'attristait de ce que personne ne venait visiter son sépulcre.

Après une marche d'une heure et demie, nous avons vu, sur notre gauche, au penchant des collines, le village d'*Eumer-Bakli*; en face d'*Eumer-Bakli* sur le chemin est un autre village nommé

Beuklu. A une heure plus loin se trouve *Tékéli* qui se compose d'environ cent maisons. On chemine encore deux heures pour arriver à *Kara-Bounar*, le dernier village qu'on rencontre avant Guzel-Hissar, situé à deux lieues de là; je pourrais vous citer d'autres bourgades répandues dans la plaine; je ne vous ai nommé que les principaux endroits; les villages situés sur la route ont tous des cafés ou des khans; ils subsistent de la culture des champs et surtout du passage des caravanes. A notre droite, vers le midi, nos regards allaient chercher le Méandre dont les sinuosités sans nombre se perdaient au loin dans la plaine; cette plaine, comme le dit Strabon, était commune aux Lydiens, aux Cariens, aux Ioniens de Milet et de Myus, aux Éoliens de Magnésie. Sur notre gauche, nous avions le mont Messogis qui est comme un prolongement du Pactyas appelé en turc Kestenous-Dagh. De Kara-Bounar à Guzel-Hissar, le chemin devient une véritable grande route qui n'a d'autre inconvénient que celui d'être sablonneuse; cette large route est bordée de platanes, de figuiers, d'oliviers, de roseaux et d'agnus-castus; de distance en distance le voyageur peut s'arrêter auprès d'un puits ou d'une fontaine; à défaut de fontaines, la charité des Turcs a placé au bord des chemins de grandes urnes remplies d'une eau pure. Pour que ces urnes gardent plus long-temps la fraîcheur de leurs eaux, il y a là tantôt un arbre qui s'incline autour d'elles

pour les défendre du soleil, tantôt un berceau de verdure qui les couvre d'ombrages : dans quel pays de la terre songe-t-on plus au pauvre voyageur?

De Magnésie au village de Kara-Bounar, la nature n'offre rien de magnifique; en beaucoup d'endroits vous n'y rencontrez que les images de la solitude, et l'art de Triptolème semble n'être point connu dans ces plaines du Méandre, qui jadis avaient coutume de se parer des plus riches moissons. Mais en approchant de Guzel-Hissar, de rians et pompeux spectacles se déroulent devant vous; les alentours de cette ville sont comme un vaste jardin que les mauvais jours n'ont point encore flétri. La foule qui couvrait la route à l'approche de Guzel-Hissar, plaisait à mes yeux fatigués de la solitude; c'étaient de longues files de chameaux avec leurs sonnettes qui retentissent comme le *tintinnabulum* de Phèdre; des Osmanlis à cheval revêtus du manteau blanc ou écarlate, d'humbles piétons qui marchaient nu-pieds dans le sable, portant leurs babouches sous le bras; des derviches qui cheminaient paisiblement tenant en main le long rosaire.

Arrivés à Guzel-Hissar, nous sommes allés tout droit chez le mutselin; nous n'avons trouvé d'abord que son kiaïa accroupi à l'angle d'un divan; mais bientôt le mutselin a paru, accompagné du kadi, et nous avons vu réunies autour de nous toutes les autorités de la ville. Le gouverneur a lu notre firman à haute voix; comme je n'ai point de Tartare

avec moi et que le firman parle d'un Tartare, le mutselin m'a demandé pourquoi je n'en avais point; « Je l'ai laissé à Smyrne, lui ai-je dit, parce qu'il m'eût été inutile dans un pays où règnent, par vos soins, le bon ordre et la sûreté; un enfant pourrait traverser tout seul votre Sandjak avec de l'or sur la tête sans courir le moindre risque. » Le compliment a paru ne point déplaire à son excellence; Elle m'a répondu poliment que nous méritions toutes les bonnes choses qui sont écrites dans le firman impérial. Le gouverneur qui s'était déjà avisé que je n'avais point de Tartare, a remarqué aussi que le sultan Mahmoud parlait de deux *beys* voyageurs, et que j'étais seul : « Êtes-vous Bey Michaud ou bey Poujoulat? » m'a dit le mutselin. « —Bey Michaud, » ai-je répliqué, est resté à Smyrne avec le Tartare; » c'est un uléma français qui a eu l'honneur de » dîner à Stamboul avec votre grand empereur. » — « Pékéi, pékéi, un uléma qui voyage, c'est la « lumière qui traverse l'espace pour éclairer le « monde. »

Le mutselin a fait venir le primat des Grecs et l'a chargé de nous donner un logement convenable : « Mon palais est à vous, m'a-t-il dit, mais je pense que vous serez plus à votre aise avec des chrétiens qu'avec des Musulmans ». Le primat nous a conduits au quartier grec, où réside un vice-consul de France; celui-ci est parti depuis deux jours pour Échelle-neuve appelée par les Turcs Kouch-Adassi

(l'île des oiseaux), et en son absence sa maison ne s'ouvre point aux voyageurs. Pendant que mon cavasi et mon interprète Marco frappaient à coups redoublés à la porte de la maison consulaire, une femme grecque nous a offert sa demeure, et c'est là que nous sommes logés; le cavasi et nos chevaux ont trouvé asile dans le séraï du mutselin. La maison que nous occupons est tenue avec une admirable propreté; je vous écris dans une salle meublée d'un divan que recouvre une étoffe écarlate; un riche tapis est étendu sur le parquet. La maison a une petite cour plantée de grenadiers, d'orangers, de citronniers et d'acacias. Notre hôtesse est bonne et attentive; elle me rappelle par ses soins et ses prévenances mon hôtesse de Thérapia.

Guzel-Hissar, appelé aussi Aïdin, renferme environ trente-cinq mille habitans, dont les trois quarts appartiennent à l'islamisme; les Grecs occupent un quartier séparé. La ville a des khans pour les caravanes, et des bazars fort malpropres, où sont étalés les comestibles et les marchandises qui forment le commerce du pays. Le territoire produit beaucoup de grains et de fruits; je n'ai vu nulle part d'aussi belles oranges qu'à Guzel-Hissar. J'ai eu occasion de vous parler du caractère général des Turcs de l'Asie-Mineure; ce caractère se retrouve tout entier dans la population musulmane d'Aïdin. Comme la ville a d'assez belles mosquées

j'aurais voulu pouvoir en visiter quelques-unes, mais le fanatisme écarte bien loin de ces sanctuaires tous ceux qui portent des chapeaux ou des turbans noirs. Une garnison composée de quelques centaines de soldats est ici aux ordres du mutselin; vous imaginez bien que ces soldats n'appartiennent point aux nouvelles milices; ce n'est point dans un sandjak de l'Asie-Mineure qu'on peut retrouver l'exercice à l'Européenne, le fesse et les souliers, la veste courte et l'étroit pantalon de la réforme; la garnison d'Aïdin est tout ce qu'il y a de plus turc au monde, et je ne crois pas que des instructeurs francs y fussent bien reçus.

Guzel-Hissar s'élève à la place de l'ancienne Tralles; j'ai voulu voir ce qui reste de cette ville. Nous avons traversé le Thébaïs qui partage la cité musulmane; le fleuve coule dans un lit profond couvert de lauriers roses, de saules et de platanes; en ce moment le Thébaïs n'est qu'un faible courant, mais l'eau est fraîche et limpide comme celle du Léthéus. Au sommet du plateau, nous avons vu des murailles modernes débris d'une forteresse; des tronçons de colonnes, des chapiteaux et beaucoup de marbres antiques ont été employés à la grossière construction de ces murailles; la principale ruine de ce plateau consiste en trois arcades semblables à celles d'Alexandria-Troas vulgairement appelées *palais de Priam;* les trois arcades sont décrites par Chandler; à côté de cette ruine

est un vieux mur massif. L'enceinte à l'extrémité de laquelle se trouvent les trois arcades, à l'ouest, présente d'énormes amas de briques; à l'est de cette enceinte on trouve un débris d'ancien mur traversé par sept colonnes de granit d'une grande dimension; ces colonnes ne sont point taillées en ligne droite comme toutes les colonnes en général; elles sont bizarrement recourbées comme pour former un demi-cercle. Des fouilles ont remué profondément toute cette enceinte; les fouilleurs sont des juifs qui chaque jour bouleversent le terrein pour y chercher des marbres dont ils font ensuite des sépulcres. Le cimetière des Israélites se trouve à dix minutes des trois arcades; presque toutes les pierres tumulaires ont appartenu à l'ancienne Tralles; le champ funèbre est une collection de ruines choisies, un vrai musée que l'antiquaire ne parcourrait point sans plaisir. Du haut du plateau, les regards s'étendent sur les belles campagnes de Guzel-Hissar et sur le Méandre qui serpente au loin; c'est une délicieuse perspective.

J'ai trouvé à Guzel-Hissar plusieurs inscriptions grecques; la suivante est gravée sur un petit piédestal qui supporte deux aigles brisés :

ΔΙΟΓΕΝΗΣ ΟΡΘΙ
ΟΣ ΘΕΩ ΔΗ ΕΥΧΑ
ΡΙΣΤΩΝ ΤΟΥΤΟΥΣ
ΔΗ ΔΕΤΟΥΣ ΑΝΕ
ΘΗΚΕ.

« Diogène d'Ortia, reconnaissant envers le » Dieu, lui a consacré ces aigles. » Il est probable que cette offrande avait appartenu à un ancien temple. Toutes ces inscriptions, dont quelques-unes sont incomplètes ou inintelligibles, n'ont pas un grand intérêt; les unes sont à la louange d'un certain Ménandre, qui remporta plusieurs fois la victoire dans les combats du pancrace; les autres parlent d'un autre personnage qui fut aussi vainqueur dans les jeux à Smyrne, à Alexandrie, à Athènes, à Lacédémone et à Tralles [4].

Si je voulais me donner les airs d'un érudit, je pourrais vous citer jusqu'à sept noms différens qui furent donnés à Tralles dans les temps anciens; *Erymna* qui signifie *fortifiée* à cause de sa situation sur le haut plateau, Charax *retranchement*, Anthia la *fleurie*, Séleucia, Antiochia, Dia et Larissa; je pourrais vous dire aussi que Tralles fut une des plus riches cités de l'Asie-Mineure, et que l'intendance des jeux sacrés de la province était toujours confiée à un de ses citoyens; mais ces souvenirs historiques ne jeteraient pas un grand intérêt sur les ruines que nous venons de parcourir. Vous vous souvenez de l'inscription que j'ai trouvée dans l'enceinte de Magnésie et qui parle d'Andronic, fils de Paléologue; ce prince Grec releva en 1280 les

[4] Nous devons de la reconnaissance à M. Miller, jeune helléniste fort habile, attaché à la Bibliothèque du roi, qui a pris la peine de nous déchiffrer ces différentes inscriptions.

murs de Tralles que la guerre avait renversés; il rappela sa population qui se trouvait dispersée dans les pays voisins, et rendit à la ville nouvelle une image de sa grandeur d'autrefois. Andronic cependant n'empêcha point les hordes turques de s'en emparer peu de temps après; c'était l'époque où le glaive musulman détachait chaque jour de l'empire Grec un château, une cité ou une province, et l'antique ville des Tralliens devint alors la cité turque de Guzel-Hissar.

LETTRE LXXVI.

LES TURCS DE SULTAN-HISSAR. RUINES DE NYSA. LE MÉANDRE.

A M. M.....

Sultan-Hissar, 21 novembre 1830.

Les six jours qui viennent de s'écouler ont été bien lugubres pour moi. La fièvre, cette cruelle compagne qui me fait payer si cher les joies poétiques de l'Orient, est revenue me visiter avec une nouvelle violence. Le 15 novembre à Guzel-Hissar, je rentrais dans ma maison grecque après une promenade aux ruines de Tralles; je fus tout à coup saisi par tous les symptômes qui m'annoncent d'ordinaire l'arrivée de mon ennemi, et pendant quatre

nuits consécutives, j'ai souffert tous les maux d'une fièvre dévorante. Les accès ont été si terribles qu'en peu de temps j'ai perdu toutes mes forces; je venais de fouler les ruines, les ossemens d'un ancien peuple, et j'étais devenu moi-même un pâle ossement qu'il fallait bientôt rendre à la terre, une jeune ruine qui resterait perdue sur les bords du Thébaïs.

Le second jour de ma maladie, mon guide et mon interprète m'ont amené le médecin du pays; j'ai vu autour de moi un homme de près de six pieds avec des formes athlétiques : « Je m'appelle, a-t-il dit, le docteur Pérussel. » A ces mots, je me suis rappelé un docteur Pérussel dont on parlait beaucoup à Smyrne lors de notre premier passage. Après avoir servi comme tambour-major dans un régiment français, il était venu s'établir comme médecin dans la capitale de l'Ionie. Pour s'accréditer, il avait supprimé de son premier titre le mot de *tambour*, et se faisait appeler *monsieur le major;* mais dès son début, il avait tellement multiplié les funérailles dans la ville, qu'on l'avait prié d'en sortir et de porter ailleurs son savoir et sa médecine. Le docteur Pérussel, renvoyé ainsi de Smyrne, était venu à Guzel-Hissar, et c'est là que le bourreau m'attendait. Tout en me tâtant le pouls, il m'exposait sa doctrine qui est toute entière dans ces mots empruntés à son ancien métier : *Quand je traite une maladie, je tire dessus à mitraille.* Pen-

dant qu'il s'exprimait de la sorte, il tirait de sa poche un émétique qui devait me couper la fièvre; j'avalai la médecine et quelques heures après j'étais livré à des souffrances atroces; le lendemain, *monsieur le major* peu satisfait du résultat de son premier remède, me persuada qu'il fallait me résigner à une saignée; j'étais trop faible pour opposer aucune résistance, et je tendis mon bras à la lancette homicide; ce jour-là même, croyant qu'une seule saignée n'était point suffisante, Pérussel voulut m'ouvrir la veine une seconde fois; j'étais comme un homme qui dans son malheur n'a plus ni crainte ni espérance, et j'abandonnai mon dernier souffle de vie à la fantaisie du barbare. Le soir, il m'apporta de l'opium pour me faire dormir; je ne pouvais plus ni parler ni me tenir debout; l'opium me plongea dans un lourd sommeil qui dura plus de quinze heures. A mon réveil, je vis autour de moi le docteur Pérussel, il s'applaudissait de m'avoir guéri; pour moi, je me réjouissais de n'avoir plus de fièvre et d'avoir résisté à la *mitraille* de mon docteur.

Mon hôtesse grecque m'avait mis sous la protection de la Panagia; l'image de Vierge se trouvait dans une chambre voisine de la mienne, et, pendant quatre jours et quatre nuits, une lampe n'a pas cessé de brûler devant l'image sacrée. La bonne femme est venue me féliciter à son tour du départ de la fièvre; mais ce n'est pas à monsieur le

major qu'elle attribuait ma guérison. Il faut vous dire que la pauvre Grecque prétend connaître aussi la science d'Hippocrate, et qu'elle n'a pas vu avec joie le docteur Pérussel s'établir à Guzel-Hissar. Avant l'arrivée de l'Esculape franc, mon hôtesse partageait, avec un jeune Corfiote, secrétaire du vice-consul de France, les bénéfices et les honneurs de la médecine dans le quartier grec d'Aïdin. Aussi elle m'a raconté avec une certaine satisfaction que la femme du docteur Pérussel venait d'être dévalisée par des brigands samiens en venant de Smyrne à Guzel-Hissar; dans son opinion, les bandits de Samos n'étaient que l'instrument de la justice divine, car mon hôtesse regardait monsieur le major comme un grand coupable; elle lui reprochait de ruiner ses malades quand il ne les tuait pas, et la mésaventure de madame Pérussel lui semblait *une expiation des péchés du mari*[1].

Le 18 novembre, comme je n'avais éprouvé aucun accès de fièvre depuis ving-quatre heures, je suis monté à cheval malgré une faiblesse extrême, et j'ai pris la route de Sultan-Hissar à l'orient. La route d'Aïdin à Sultan-Hissar est large et sablonneuse; la plaine

[1] A mon retour à Smyrne, j'éprouvai de nouveaux accès de fièvre; cette fois, à la place du tambour-major de Guzel-Hissar, j'eus le honheur d'avoir au chevet de mon lit un médecin fort habile, le major du brik de guerre *l'Eclipse*; je maudis ma mémoire d'avoir oublié le nom d'un compatriote qui chaque jour quittait son bord pour m'apporter les secours de l'art et de soins si empressés qu'ils ressemblaient à des témoignages d'amitié.

qu'on traverse est riche en végétation, et la culture n'y est point négligée. A trois heures d'Aïdin, nous avons vu au bord du chemin deux cimetières remplis de belles colonnes et de fragmens d'achitecture antique; beaucoup de ces marbres précieux ont été taillés en pierres tumulaires. En voyant les débris des anciens monumens ainsi dispersés dans les champs funèbres, je fesais une remarque qui a dû plusieurs fois se présenter à votre esprit, c'est qu'en Turquie les morts seuls profitent des dépouilles de l'antique Orient; pendant sa vie, un Turc eût passé sans y prendre garde devant un temple ionique ou corinthien; après sa mort, on lui prépare une demeure avec les chefs-d'œuvre du génie grec ou romain, et la tombe d'un Osmanli semble étaler avec orgueil des marbres jadis consacrés à Cybèle, à Diane ou à Jupiter.

En allant d'Aïdin à Sultan-Hissar, nous avons passé par deux villages; le premier s'appelle *Umuslu* et se compose de deux cents maisons; on le trouve après une heure et demie de marche; le second se nomme Kios-Keui; il est situé à une demi heure d'Umuslu. De Kios-Keui à Sultan Hissar, deux heures de marche; ce qui fait cinq heures depuis Guzel-Hissar jusqu'à Sultan-Hissar. Avant d'arriver à ce dernier village qui avoisine les ruines de l'antique Nysa, j'ai traversé un grand bosquet. Je me suis souvenu qu'à peu de distance de Nysa, s'élevait autrefois un temple de Pluton et de Proserpine, entouré

d'un bois. Chose étonnante! Le voyageur retrouve le même bosquet après vingt siècles; depuis cette époque, que de cités, que d'empires sont descendus dans la poussière, et le bois du *Plutonium* reverdit encore tous les ans. Près de là, on pourrait reconnaître le *Charonium*, cet antre merveilleux dont parle Strabon. Des marbres épars dans les champs, sont les seuls restes du sanctuaire de Proserpine et de Pluton. Il y avait là un bourg nommé *Acharaca*, où les malades avaient coutume de venir chercher un remède à leurs souffrances, en invoquant le secours de ces deux divinités. Des prêtres passaient la nuit dans le *Charonium* et prescrivaient les remèdes d'après leurs songes; quelquefois les malades y étaient eux-mêmes renfermés sans recevoir aucune nourriture, et cherchaient leurs guérisons dans leurs propres rêves. Cette médecine de Pluton a été remplacée aujourd'hui par une médecine aventurière qui s'en va courant dans l'Asie-Mineure, l'émétique et la lancette à la main; la première avait pour cortège la superstition, la crédulité et les visions de la nuit; la seconde marche appuyée sur le mensonge, la cupidité et l'ignorance; elle ne se montre pas seulement dans un antre ou dans un sanctuaire, mais elle parcourt les campagnes et les cités, frappant tous ceux qu'elle rencontre, comme un fléau nomade ou un vent pestilentiel; n'y a-t-il pas là de quoi nous faire regretter l'antre de Pluton et de Pro-

serpine? Nous lisons dans Strabon qu'on tenait tous les ans une foire au bourg d'*Acharaca*; on y entendait le récit de diverses guérisons, et on pouvait y voir aussi de ses propres yeux des malades miraculeusement rendus à la santé; pendant cette foire, les jeunes gens du gymnase, nus et frottés d'huile, entraînaient un taureau vers le *Charonium*, et le lâchaient ensuite dans la caverne où l'animal trouvait une mort soudaine. On s'étonne que les malades soient allés chercher les songes qui donnent la vie, dans cette caverne, et que le roi des morts fût ainsi envoyé pour conserver la santé des humains, qu'on pouvait prendre pour une des bouches du Ténare.

J'avais envoyé en avant Marco, notre interprète, pour prévenir l'aga de Sultan-Hissar que nous irions lui demander l'hospitalité. En entrant dans le village musulman, nous avons été reçus par des gardes de l'aga qui nous ont conduits dans une maison isolée; nous avons trouvé là Marco bien établi et énivré du bon accueil qu'on lui avait fait; comme notre interprète Smyrniote est laid à faire peur, il est toujours étonné qu'on ne le mette pas à la porte quand il se montre quelque part. L'aga de Sultan-Hissar ne m'a point logé dans sa maison, parce que, durant la nuit, autour de sa demeure, une douzaine de soldats crient et s'appellent les uns les autres comme dans les forteresses turques; Marco lui avait dit que j'étais ma-

lade, et l'aga avait pensé que ce bruit aurait pu m'empêcher de dormir; voilà pourquoi il m'avait donné une maison au bout du village.

L'aga de Sultan-Hissar est le fils du mutselin de Guzel-Hissar; il se nomme Mohammed Khoda-Vyrdi (Dieudonné); c'est un jeune homme de vingt-huit ans, riche, aimable et d'une jolie figure; le matin, quand je suis allé lui faire ma visite, je l'ai trouvé peignant sa longue barbe noire et déposant dans un petit vase d'argent chaque cheveu qui tombait de sa tête; ces cheveux ainsi ramassés ne sont point jetés au vent, mais on les porte religieusement dans le cimetière comme une des saintes dépouilles de l'homme. Le jeune aga aime par-dessus tout les belles armes; pour nous donner une preuve de son adresse à tirer le pistolet, il a visé le tronc d'un platane à quarante pas de là, et la balle est allée frapper le milieu du tronc. Comme il m'a vu malade, il m'a poliment offert de passer quinze jours avec lui; l'aga, le village et la campagne de Sultan-Hissar me plaisent beaucoup, et j'avoue que si vous ne m'attendiez pas à Smyrne, je me laisserais séduire par cette offre obligeante. Quelques jours de repos et ce doux soleil d'automne qui n'a rencontré encore aucun nuage sous le ciel de l'Anatolie, me rendraient, je crois, toutes mes forces. L'aga m'a remis une lettre de recommandation pour le vaivode qui gouverne l'ancien pays de Laodicée, Ahmed-bey Beyzadeb, *le noble*, *l'ami*, *l'illustre*, *l'humain*,

l'affectionné, l'heureux; cette lettre est datée du 3 de djoumadi de l'an de l'hégire 1248. Le cachet de l'âge porte ces mots : *O mon Dieu! veille sur Mohammed Khoda-Vyrdi*[1] ! Sultan-Hissar est ainsi appelé du nom d'une vieille forteresse dont il ne reste plus que des murs écroulés. Le village est habité par une population toute musulmane. On ne voit point ici des physionomies inquiètes, des regards tristes ou soupçonneux ; partout une douce franchise, une bonté naïve ; chacun paraît tranquille et satisfait de son sort, et les visages qu'on rencontre ne respirent que la sécurité et la paix. Les Turcs que je vois ici me rappellent ceux de Baba. La vie qu'on mène à Sultan-Hissar peut nous donner une juste idée de ce qui se passe dans tous ces villages de l'Asie-Mineure que le génie de la corruption n'a pu envahir encore, et qui, au milieu d'un monde caduc et pourri, sont restés comme au temps où l'univers était dans sa fleur et dans sa pureté première.

A une demi-heure de Sultan-Hissar, au penchant du mont Messogis, Nysa offre au voyageur ses pittoresques ruines. Cette cité était séparée en deux par un torrent profond, et formait comme deux cités; les débris répandus sur les deux côtés du torrent ou du vallon, semblent attester l'emplacement de deux villes. Voilà pourquoi Pokoke, Smith,

[1] La lettre de l'aga de Sultan-Hissar nous a été traduite par M. Reinaud.

Well et Chandler ont placé là non-seulement l'ancienne Nysa, mais encore la cité de Tralles, dont j'ai vu les ruines sur le plateau de Guzel-Hissar; comme tous ces voyageurs se sont trompés pour ce qui est de l'emplacement de Magnésie, cette erreur a dû nécessairement amener d'autres inexactitudes dans cette partie de leur itinéraire; il faut donc appliquer à la seule ville de Nysa la description qu'ils ont faite de ces ruines. Nysa avait un théâtre, un amphithéâtre et un gymnase dont on voit encore les débris; cette ville avait aussi des écoles, et c'est là que Strabon étudia la grammaire et la rhétorique. Ce souvenir littéraire a pour moi du charme au milieu des ruines de Nysa; je retrouve au pied du Messogis la première page de la vie d'un grand homme qui fut le père de la géographie comme Hérodote fut le père de l'histoire, et qui, dans les temps modernes, est devenu le compagnon de route de tous les voyageurs en Orient.

J'ai visité ce matin le Méandre que je n'avais vu encore que de loin; le fleuve coule dans la plaine à une heure, au midi de Sultan-Hissar. L'eau du Méandre est bourbeuse; elle est assez profonde et très rapide. Le Méandre est deux fois large comme le Mélès quand il passe sous le pont des Caravanes à Smyrne; je vous donne ce terme de comparaison parce que vous l'avez en ce moment à votre portée. La rive septentrionale du Méandre, particulièrement rongée par le cours du fleuve, se trouve livrée à de

perpétuels éboulemens; le sol étant sablonneux, devient plus facile à emporter; c'est là sans doute ce qui donne aux eaux du Méandre une teinte terreuse; le fleuve qui envahit ainsi sourdement les champs qu'il parcourt, tend par conséquent sans cesse à changer de lit. L'Agnus-Cartus et le Tamarin sont les seuls arbres qui croissent sur ses rives.

Je me suis procuré sur les sources du Méandre et le cours de ce fleuve de précieux renseignemens que je m'empresse de consigner ici. Deux sources sortent à peu de distance l'une de l'autre, du pied d'une montagne, dans un lieu appelé Gurûk. Ces deux sources s'échappent en bouillonnant et font tourner plusieurs moulins; mêlées ensemble, elles traversent, sur une étendue d'une lieue et demie, la plaine de Dombay; là elles s'engouffrent dans un lac. Dans la direction de ce lac, à l'ouest, se trouvent des montagnes; sur le côté occidental de ces montagnes est un village nommé *Bounar-Bachi* (tête de l'eau), d'où sortent des sources qui forment le Méandre; les habitans croient que les sources de Bounar-Bachi ne sont qu'une continuation de ces premières eaux qui, parties de Guruk, viennent disparaître dans le lac de la plaine de Dombay; dans l'opinion des gens du pays, les eaux de Guruk cheminerait sous terre et viendraient donner naissance aux sources de Bounar-Bachi. Le Méandre, en quittant Bounar-Bachi, se dirige d'abord vers le nord, ensuite au sud-ouest et reçoit plus

loin les eaux du Lycus. Ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure au sud de Milet, parcourt un espace d'environ soixante lieues; les villes d'*Oma* et d'*Ischekli* sont les villes les plus considérables qu'on rencontre sur les rives du Méandre.

P.....

LETTRE LXXVII.

ITINÉRAIRE DES CROISÉS FRANÇAIS CONDUITS PAR LOUIS VII, DEPUIS CONSTANTINOPLE JUSQU'A LAODICÉE.

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1830.

La faiblesse que m'a laissée la fièvre me condamne à m'arrêter à Sultan-Hissar; il me faut renoncer au projet d'aller jusqu'à Laodicée, et je vous laisse à penser quels doivent être mes regrets. Je me suis établi pour quelques jours dans la demeure de l'aga de Sultan-Hissar; il a lui-même parcouru tous les pays voisins du Méandre, et je vois ici deux vieux musulmans, dont l'un

a voyagé du côté de Satalie, et l'autre a long-temps habité Dénisli, cité turque bâtie à trois quarts d'heure de Laodicée. Dans ma mauvaise fortune, je trouve encore, comme vous voyez, des gens qui peuvent m'aider à remplir, jusqu'à un certain point, les lacunes de mon voyage. Je m'occuperai ici de l'itinéraire de l'armée de Louis VII, depuis Constantinople jusqu'à Satalie; j'ai parcouru une bonne partie des lieux que cette armée a traversés, et pour les endroits que je n'ai pas vus, j'ai des renseignemens dont je puis vous garantir l'exactitude; je reprendrai ensuite les troupes de Frédéric que j'ai laissées à Laodicée dans une précédente lettre, et je la conduirai jusque sur les bords du Sélef, où s'éteignit leur grand empereur. C'est par là que j'achèverai la rude tâche que vous m'avez confiée, pour ce qui regarde les différentes marches des croisés dans l'Asie-Mineure.

Avant de me mettre en route avec l'armée française, je ne puis me dispenser d'indiquer d'abord comment s'évanouit cette puissante armée de Conrad, qui avait quitté l'Europe en même temps que les croisés de France. Nos vieilles chroniques sont toujours obscures quand il s'agit de raconter quelques désastres; ce voile ténébreux que l'histoire contemporaine aime à jeter sur les malheurs des armées chrétiennes, nous dérobe la moitié des événemens des guerres saintes. Odon de Deuil, qui accompagnait Louis VII en qualité de chapelain,

est le seul chroniqueur qui nous ait transmis quelques détails sur les malheurs de l'empereur Conrad. Les troupes d'Allemagne, partent de Nicée pour se rendre à Iconium; trompées par les Grecs qui leur servaient de guides, elles n'emportent des vivres que pour huit jours, croyant arriver ainsi à Iconium dans une semaine. Après huit jours de marche, les provisions sont épuisées, et au lieu de se trouver dans le riche pays d'Iconium, les Allemands ne voient devant eux que des rochers et des montagnes qui ne leur offraient aucun chemin; ils s'avancent encore pendant trois jours à travers des montagnes qui leur étaient inconnues. C'est là que l'armée impériale fut attaquée par une immense multitude de Turcs. Les pélerins d'Allemagne, déjà affaiblis par la faim et par une pénible marche, se décidèrent tout-à-coup à la retraite. Cette retraite, qui ramena les Allemands à Nicée, fut comme une défaite qui dura plusieurs jours. L'empereur Conrad fut blessé de deux flèches dans cette déroute; les chrétiens qui purent échapper au glaive ou aux javelots des Turcs arrivèrent à Nicée, affamés et pâles de besoin; Odon de Deuil dit que plus de trente mille d'entre eux moururent de faim sur la route de Constantinople. En racontant cette retraite désastreuse, le moine de Saint-Denis se plaint de la multitude inutile qui suivait l'armée allemande; le souverain pontife avait défendu d'emmener des chiens et des faucons,

avait prescrit aux chevaliers la forme de leurs vêtemens et de leurs armes; plût à Dieu, s'écrie le chroniqueur, que le saint pape eût aussi publié des réglemens pour le peuple, et que, retenant les faibles, il eût donné à tous les hommes forts un glaive au lieu d'une besace, un arc au lieu d'un bâton!

Il nous reste peu de documens géographiques qui puissent nous apprendre d'une manière précise dans quel pays se trouvaient les montagnes au milieu desquelles fut attaquée l'armée d'Allemagne. Tagenon, en décrivant la marche de Frédéric dans le pays de Laodicée, observe que c'est là qu'avaient été vaincues les troupes de Conrad; il ajoute que l'évêque de Freisingen y avait perdu ses sandales. Odon de Deuil qui traversa les montagnes de Laodicée avec Louis VII, dit que ces montagnes étaient *encore toutes trempées du sang des Allemands;* le même historien reproche au gouverneur de Laodicée d'avoir entraîné l'armée de Conrad loin des chemins qu'il fallait suivre, et de s'être enrichi des dépouilles des pélerins vaincus. Tous ces témoignages ne suffisent-ils pas pour nous prouver que l'armée de Conrad, égarée par ses guides, se trouva comme perdue dans les montagnes voisines de Laodicée et que c'est là qu'elle fut attaquée?

Le roi de France, resté campé sur les bords du lac Ascanius, alla au-devant de l'empereur, et pleura avec lui sur le triste destin des croisés alle-

mands. Conrad, instruit par ses propres malheurs, conseille à Louis VII de ne point s'aventurer dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, mais de suivre les bords de la mer, quoique cette route fût la plus longue; « il vaut mieux, lui disait-il, vivre plus long-temps et honorablement dans l'abondance, que de périr promptement et honteusement dans la misère; naguère j'avais une armée à laquelle un peuple infidèle n'aurait pu résister, et cette armée, vaincue par la faim, est tombée devant ceux qu'elle eût domptés, si elle avait eu des vivres. » Odon de Deuil parle de trois routes qui menaient de Nicomédie à Antioche; en suivant la première, on pouvait aller en trois semaines à Antioche; on arrivait à Iconium après douze journées de marche, et cinq jours après on touchait au territoire des Francs; les neiges des montagnes rendaient cette route très-difficile en hiver. La seconde route, appelée la route du milieu, était la plus sûre, *la plus pauvre et la plus longue;* la troisième route est celle des bords de la mer; elle fut suivie par l'armée française. Ce chemin présentait des difficultés par les escarpemens du rivage, par les torrens et les fleuves qu'on rencontre, et qui, selon l'expression d'Odon de Deuil, *remplaçaient pour les chrétiens les neiges et les Turcs.*

L'armée française se mit en marche à la fin de l'automne; nos croisés partaient pour l'Asie-Mineure dans la saison où nous sommes, et les montagnes, les

fleuves et les vallons allaient se montrer à leurs yeux sous le même aspect que nous les voyons maintenant; cette coïncidence n'est pas sans intérêt quand il s'agit de suivre les traces d'une armée dans les pays lointains.

L'armée française, partagée en deux corps, vient de Nicée à une cité appelée *Démétrie*, bâtie sur les rives de la Propontide; le premier corps qui avait suivi le chemin direct, arrive à Démétrie après une demi-journée de marche; le second corps où se trouvait Louis VII, reste trois jours pour y arriver, parce qu'il s'était engagé dans des défilés et des montagnes. Odon de Deuil qui suivait le prince, dit qu'en tournoyant au milieu de ces montagnes, *on se rapprochait alternativement des astres et de l'enfer;* la troupe du roi découvrit un tchifflik dont tous les habitans s'enfuirent; un seul resta et fut fait prisonnier; ce fut lui qui servit de guide au roi pour gagner la ville où l'attendait le reste de l'armée. Toute cette côte de la Propontide est montagneuse, et je ne sais quel nom moderne pourrait nous représenter Démétrie. Odon de Deuil parle d'un torrent tortueux et rapide, que les chrétiens traversèrent à gué huit ou neuf fois en un jour. « Presque tous les jours, dit le chroniqueur, nous rencontrions des montagnes escarpées et couvertes de rochers, des lits de torrens très-profonds qu'il était difficile de franchir, même quand ils étaient à sec, et qui auraient été des tom-

beaux pour nous, s'ils eussent été remplis par les pluies ou les neiges. » Un grand nombre de cités célèbres s'élevaient ou montraient leurs ruines sur les côtes que parcoururent alors les croisés français; nous avons visité nous-mêmes les débris de plusieurs de ces cités; mais Odon de Deuil, quoiqu'il fût un des hommes les plus éclairés de son temps, ne cite aucune de ces villes, qui n'avaient point de noms pour les croisés; le chroniqueur ne désigne pas un seul de ces fleuves, auxquels se rattachent de glorieux souvenirs, et que les pélerins rencontrèrent sur leur passage; il règne dans nos vieilles chroniques je ne sais quel mépris pour les lieux et pour le ruines. Le chapelain de Louis VII, en décrivant cet itinéraire, se borne à dire que l'armée trouva plusieurs villes en ruines, qui étaient défendues par des murailles et des tours. Les pélerins passent auprès de Pergame et de Smyrne, et s'arrêtent à Ephèse; en allant de Smyrne à Ephèse, ils durent traverser la grande plaine de Boudjia, arrosée par plusieurs petites rivières. Nos vieux auteurs ne nous disent point ce qu'était alors l'antique ville des Ephésiens; mais on doit croire, d'après leurs récits, qu'à cette époque il y avait encore au pied du mont Prion des habitations et des églises grecques.

Pendant son séjour à Éphèse, le roi de France reçut différentes ambassades de l'empereur Grec; les unes lui annonçaient l'approche des armées enne-

mies et l'invitaient à se réfugier dans les châteaux voisins; les autres le menaçaient de la vengeance des Grecs dont il avait violé le territoire. Louis VII traita dédaigneusement les messagers de Manuel, et ne tint aucun compte de leurs menaces. Conrad qui avait suivi le roi de France jusqu'à Éphèse, reprit alors le chemin de Constantinople pour y passer l'hiver. L'armée française, poursuivant sa route du côté de l'est, vint camper dans une vallée qu'Odon de Deuil appelle Décervion, et c'est là qu'elle célébra les fêtes de Noël. Cette vallée que j'ai traversée deux fois, se nomme aujourd'hui Ouadi-techi-kalessi (vallée du château des chèvres); on m'a montré sur des montagnes voisines de vieilles masures que les Turcs ont désignées sous le nom de *Château des chèvres;* cette dénomination a été donnée à la vallée. Les tentes des Français étaient dressées sur les bords du Caystre. C'est dans cette vallée que les compagnons de Louis VII virent pour la première fois des Turcs; ceux-ci étaient venus en embuscades dans les pâturages où étaient répandus les chevaux de l'armée, et les chevaliers les repoussant au premier choc, *rapportèrent joyeusement*, dit Odon de Deuil, les *prémices de leurs têtes*. Une pluie de quatre jours inonda la vallée où étaient campés les Croisés; le sommet des montagnes se couvrit de neiges. Quand la pluie eut cessé et que le ciel fut redevenu serein, le roi, dit le chroniqueur, craignant d'être arrêté

par les torrens, soit que les neiges vinssent à fondre, soit qu'il tombât du ciel des pluies nouvelles, abandonna la vallée d'Éphèse, et, se pourvoyant de vivres, s'achemina promptement vers Laodicée. »

Nous trouvons dans cet itinéraire l'événement le plus glorieux de la croisade de Louis VII; c'est la victoire remportée par l'armée française aux rives du Méandre. Le passage du Méandre par Louis VII est un fait d'armes aussi important pour nous que le passage du Granique par Alexandre. Odon de Deuil qui cependant avait vu les lieux, manque de précision et d'exactitude dans le récit qu'il a fait de cette marche de l'armée chrétienne. Je dois d'abord vous faire remarquer que le chroniqueur ne cite point le Caystre en parlant d'Éphèse, ni même en parlant de la vallée de Décervion où campa l'armée de Louis VII. Le Méandre est le seul fleuve dont il parle; la description qu'il en fait semblerait plutôt convenir au Caystre; on ne peut pas dire que le Méandre coule *au milieu de montagnes escarpées;* on ne doit point parler de la vaste plaine du Méandre qui était commune aux Lydiens, aux Cariens, aux Ioniens de Milet et de Myus, aux Œoliens de Magnésie, comme *d'une vallée assez large partagée en deux par une rivière;* si nous ne savions pas que la bataille fut livrée à peu de distance d'Antiochette, nous pourrions croire, d'après Odon de Deuil, qu'elle eut pour théâtre les rives du Caystre.

Je vais vous dire le chemin que suivit Louis VII depuis Éphèse jusqu'au passage du Méandre et de là jusqu'à Laodicée. En quittant la vallée *du château des chèvres*, les pélerins passèrent à côté de l'ancienne Tyrreum, remplacée aujourd'hui par une ville turque qui a gardé le nom de Tyra; ils laissaient à droite les montagnes où se trouve maintenant le bourg de Chirkingé, et marchant vers l'orient, ils traversèrent la chaîne appelée en turc Kesténous-Dagh; c'est probablement à peu de distance de Guzel-Hissar, que les croisés descendirent dans la plaine du Méandre. Les deux rives du fleuve étaient occupées par les Turcs; quelques troupes musulmanes étaient postées dans les montagnes voisines de Guzel-Hissar, et d'autres troupes étaient répandues dans la plaine. Louis VII, voulant ranger ses bataillons en bon ordre, plaça au milieu tous ses bagages et tous les hommes faibles, et la tête, l'arrière et les flancs de l'armée furent protégés par les meilleurs chevaliers. Les croisés s'avancèrent ainsi lentement, restant toujours sur la défensive. Mais le roi, harcelé sans cesse par l'ennemi, résolut enfin d'engager un combat décisif; il se disposa à traverser le fleuve en un gué dont le passage était défendu par les Musulmans. A peine quelques chevaliers eurent franchi le Méandre que la terreur se répandit dans l'armée ennemie. Plusieurs attaques contre les Turcs eurent lieu en même temps sur différens points du fleuve; la vic-

toire fut prompte, et les deux côtés de la plaine se couvrirent de cadavres; le roi de France s'était précipité contre les Musulmans qui inquiétaient les derrières de l'armée, il les poursuivit victorieusement jusque dans les gorges des montagnes; la plupart de ceux qui échappèrent au glaive des Croisés prirent le chemin d'une petite ville nommée Antiochette, alors occupée par les Grecs et située non loin du lieu où les Français passèrent le Méandre. Malgré la pluie de fer qui tomba sur elle dans ce glorieux passage, l'armée chrétienne ne perdit pas un seul homme; Milon de Nogent, noyé dans le Méandre, fut le seul croisé dont on eut à déplorer la perte. Comme aux yeux des chrétiens, un semblable triomphe ne pouvait guère arriver sans miracle, quelques pélerins crurent voir, au moment du passage du fleuve, un chevalier vêtu de blanc qui portait les premiers coups dans le combat.

Nous aurons trouvé le théâtre de cette victoire si nous découvrons un gué du côté d'Antiochette. Or, nous connaissons à deux lieues trois quarts, au nord d'Antiochette, un endroit où le fleuve, s'élargissant, permet aux hommes et aux chevaux de le passer sans trop de peine. C'est donc là que les compagnons de Louis VII ont dû traverser le Méandre sous les flèches de l'ennemi. A peu de distance de ce gué, au nord, est un lieu nommé Ertakschik. Antiochette, qui servit de refuge aux débris de l'armée musulmane, est connue aujourd'hui sous le

nom de Ieni-Cher-Kalessi; on voit les débris de cette ville, au sud du Méandre, sur la rive droite de la petite rivière de *Dondola;* cette rivière est un embranchement du Méandre, et sort d'une montagne à huit lieues de là, au midi, près de Geira, l'ancienne Aphrodifias; Antiochette est à une lieue et demie de l'endroit où le Dondola-Sou se jette dans le Méandre. Ce qu'il y a de plus important dans les débris de cette ville, c'est un stade assez bien conservé. La cité était bâtie sur une colline isolée, du haut de laquelle les regards embrassent la riche plaine du Méandre. Un village, qui porte le nom de Dondola-Cher, avoisine les ruines de la petite Antioche. Louis VII ne passa point par Antiochette pour se rendre à Laodicée; il suivit la rive méridionale du Méandre et s'avança directement du côté de l'est; le mont Cadmus, appelé en Turc Babadagh, domine la plaine que traversèrent alors les compagnons de Louis VII. Depuis le gué où l'armée française passa le fleuve jusqu'à Laodicée, on peut compter treize lieues. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous de savoir la route qu'on suit maintenant pour aller de Sultan-Hissar à Laodicée. On va dans une heure de Sultan-Hissar au bourg d'*Atkia*, peuplé d'environ quinze cents habitans; à une heure un quart d'Atkia, se trouve le village de *Dalakia*, habité par deux cents familles; une heure de marche vous conduit de Dalakia à Nosli, cité turque de deux mille maisons; après un

autre quart d'heure de marche, on va de Nosli à *Bazar-Keui*, bourg de cinq cents maisons; de Bazar-Keui au village nommé *Oujak*, deux heures de marche; Oujak compte cent familles; de ce village à Orta-Keui, quatre heures de marche; Orta-Keui, bâti sur l'emplacement de l'ancienne Orthodosia, est habité par cent cinquante familles; d'Orta-Keui à Saraï-Keui, quatre heures de marche; Sarai-Keui a cinq cents maisons; c'est là qu'on passe le Méandre. De là à Dénisli, huit heures de marche. La ville de Dénisli, qui s'élève à trois quarts d'heure au sud des ruines de Laodicée, renferme une population de plus de quinze mille habitans; elle est gouvernée par un mutzelin. Les caravanes qui vont de Smyrne à Satalie, s'arrêtent à Dénisli. On vante les jardins et les campagnes de Dénisli; la beauté de la nature, le mouvement des caravanes, les mœurs douces et l'aisance des habitans, font de cette ville un agréable séjour. A l'époque du passage de Chandler, Dénisli n'était composé que d'un petit nombre de cabanes. Je ne vous parle point des ruines de Laodicée, parce qu'elles ont été décrites par beaucoup de voyageurs. Laodicée que nos chroniqueurs francs appellent *Laliche*, était bâtie sur deux collines au milieu desquelles passe le Lycus; un pont jeté sur le Lycus rapprochait les deux collines; le pont subsiste encore; l'endroit où le Méandre se rapproche le plus de Laodicée est à deux lieues à l'ouest de cette ville.

Peut-être trouverez-vous un peu trop de sécheresse dans cette foule de petits faits et de détails géographiques; mais si vous songez que tout ce que je viens de vous dire est absolument neuf, vous m'excuserez facilement de m'être aussi long-temps arrêté sur les chemins de Laodicée.

P.....

LETTRE LXXVIII.

ITINÉRAIRE DE LOUIS VII DEPUIS LAODICÉE JUSQU'A SATALIE

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1330,

L'armée de Louis VII ne fait que passer à Laodicée, qu'avaient abandonnée les habitans, et prend le chemin de Satalie, du côté du sud. Dans cette direction, on rencontre, après deux heures de marche, des montagnes qui sont une continuation du Mont-Cadmus appelé en turc *Babadagh;* ces montagnes embrassent une étendue de plusieurs lieues, et présentent d'horribles aspects. Rien n'est plus effrayant surtout que les gorges et les ro-

chers qu'on traverse pour aller à Satalie; à droite, ce sont des blocs énormes en pierre calcaire, qui se dressent comme une longue et haute muraille; à gauche, un immense précipice, au fond duquel on aperçoit des pointes de rocs et des masses détachées de la montagne; entre l'abîme et la grande muraille escarpée, passe le sentier que suivent les caravanes; cet étroit sentier, tracé sur la pente des rocs, consiste en trous réguliers, creusés par le passage des mules; il faut qu'à chaque pas, le pied de la mule s'emboîte dans ces trous; c'est l'unique voie que ces animaux puissent suivre; s'il arrivait qu'une mule posât son pied ailleurs qu'au milieu de ces petites cavités, elle roulerait infailliblement dans l'abîme[1]. Telle est la montagne *exécrable* dont parle Odon de Deuil, et qui devint si funeste à l'armée française. « Son sommet nous » semblait atteindre aux cieux, dit le chroni- » queur, et le torrent qui roulait dans le fond » paraissait voisin de l'enfer. »

D'après la courte description que je vous ai faite des montagnes de Babadagh, vous pouvez vous expliquer d'avance tous les désastres qui attendaient l'armée chrétienne dans ces affreux passages. Louis VII envoya en avant Geoffroi de

[1] Ces détails nous ont été donnés par M. Léon de La Borde; ce jeune voyageur nous a donné aussi de précieuses indications sur le Méandre, sur le Sélef et le lac Adjighiul. M. Léon de La Borde travaille à une carte de l'Asie-Mineure, vivement attendue dans le monde savant.

Rancon, et le comte de Maurienne, il fut convenu qu'on ne passerait ces défilés que le lendemain, et l'avant-garde avait ordre d'attendre le reste de l'armée sur la montagne *exécrable*. Le roi n'ignorait pas qu'il trouverait les Turcs dans les défilés, et voilà pourquoi il voulait que les deux corps d'armée les traversassent ensemble, ou restassent à portée l'une de l'autre. Mais l'avant-garde, oubliant les ordres du prince, franchit le passage et alla dresser ses tentes de l'autre côté de la montagne. Ainsi donc Louis VII resta seul avec son escorte pour protéger la foule des pélerins et les bagages de l'armée. Cette arrière-garde devait être bientôt arrêtée par des obstacles invincibles et des périls inévitables. Les Turcs ne pouvaient manquer de profiter de la séparation des deux corps pour attaquer avec plus de succès cette troupe chrétienne qui déjà luttait péniblement avec les difficultés des chemins. « La foule s'accumule sur le même point, dit Odon de Deuil; les pélerins se pressent les uns sur les autres, et demeurent comme attachés sur la place; les bêtes de somme tombent du haut des rocs escarpés, entraînant dans leur chute, et jusque dans les profondeurs de l'abîme, tous ceux qu'elles rencontrent; les rochers eux-mêmes, sans cesse déplacés, faisaient un grand ravage, et ceux de nos gens qui se dispersaient de tous côtés pour chercher les meilleurs chemins, avaient à craindre également et de tomber eux-mêmes, et d'être en-

traînés par les autres. » Ajoutons à ces difficultés des lieux, les Turcs et les Grecs qui poursuivaient de leurs flèches les malheureux croisés; on entendait la chute continuelle des hommes, des chevaux et des mulets, et le gouffre se remplissait des débris de l'armée chrétienne.

Quoi de plus touchant que le dévouement courageux de Louis VII au milieu de ces gorges où son peuple tombait de toutes parts comme un faible troupeau! Oubliant sa propre vie, dit le chroniqueur, pour la foule qui périssait, le prince se précipite dans les rangs de la multitude musulmane, et parvient à dégager la troupe des pélerins. Louis VII et les barons qui le suivaient, eurent à soutenir les attaques d'un ennemi cent fois supérieur en nombre; l'escorte du roi périt tout entière dans cette mêlée; « *Devenus hommes de pied*, dit le chroniqueur, *les chevaliers, couverts de leurs cuirasses, se noient dans les rangs épais des ennemis comme dans une mer.* » Louis VII, *conservant toujours un cœur de roi*, saisit les branches d'un arbre, et s'élance sur le haut d'un rocher; là les flèches des Turcs viennent frapper inutilement sa cuirasse, et, debout sur son rocher comme sur un mur ou une tour de guerre, il fait tomber autour de lui les têtes et les bras de ceux qui l'assiégent. Odon de Deuil interrompt le récit de cette journée désastreuse par des larmes et des sanglots; la plume échappe à sa tremblante main, son âme est déchi-

rée, car c'est là que *les plus belles fleurs de la France se fanèrent avant d'avoir pu porter des fruits dans la ville de Damas*.

On aime à voir le chroniqueur s'attendrir ainsi sur les malheurs de l'armée française; chacune de ses impressions est une douleur, et ce touchant patriotisme donne un intérêt de plus à sa narration. Oh! pourquoi n'ai-je pu moi-même traverser ces montagnes de Babadagh, consacrées par de si nobles souvenirs! J'y aurais traîné mes pas de roche en roche, pour chercher la trace du sang français; j'aurais mesuré des yeux ce profond abîme, qui fut le tombeau de tant de pélerins, et peut-être le destin m'eût-il fait découvrir ce rocher, vrai trône de gloire, où le roi de France se montra si grand.

Le lendemain les chevaliers et la foule des pélerins se réunissent; les croisés de l'avant-garde qui avaient rejoint le roi pendant la nuit, marchent avec l'armée. Les ennemis, *semblables aux bêtes féroces qui deviennent plus cruelles lorsqu'elles ont goûté du sang*, ne cessaient d'inquiéter les chrétiens. Pour mettre plus d'ordre et d'unité dans la défense, la conduite de l'armée fut confiée au commandement des frères du Temple; chaque chevalier, chaque brave eut son poste à défendre, et le peuple fut ainsi protégé dans sa marche. En quittant les montagnes de Babadagh, l'armée entra dans une plaine; elle rencontra sur son chemin deux rivières distantes d'un mille l'une de l'autre, entourées de

marais profonds et difficiles à traverser; avant d'arriver à la seconde rivière, les Croisés eurent à passer entre deux rochers élevés; l'un de ces rochers fut occupé par les chevaliers, l'autre par les Turcs; « ceux-ci, dit la chronique, prenaient leurs bonnets et les foulaient aux pieds, voulant annoncer par là qu'ils se feraient écraser plutôt que d'abandonner cette position. » Mais le corps des hommes de pied suffit pour chasser les Turcs de la hauteur qu'ils occupaient, et bientôt les chevaliers, poursuivant les fuyards, couvrirent de leurs cadavres les marais voisins des deux rivières.

Pour aller des montagnes de Babadagh jusqu'à Satalie, les Croisés français marchèrent douze journées; le trajet n'est pourtant que d'environ cinquante lieues; mais il faut souvent passer par des pays montueux, stériles et déserts, et les pélerins, manquant de vivres et souffrant de la faim, ne pouvaient s'avancer que lentement. D'ailleurs l'ennemi les harcelait toujours; l'armée chrétienne eut à soutenir quatre combats et quatre fois elle remporta la victoire. Les montagnes qui s'étendent du côté de Satalie ne sont pas plus habitées aujourd'hui qu'au temps de Louis VII; on ne peut citer sur cette route aucune ville importante; les villages qu'on y trouve renferment une population rude et sauvage comme le pays qu'elle habite; ce n'est pas là qu'on doit chercher les débris vénérables des temps passés, les monumens d'une ancienne gloire; cette contrée

n'a jamais vu de grandes choses, et le passage de Louis VII est le plus grand événement dont ce désert ait pu garder le souvenir.

L'armée française trouva à Satalie des vivres en abondance; elle célébra dans cette ville la fête de la purification de Marie comme elle avait célébré dans la vallée d'Éphèse les fêtes de Noël : entre ces deux solennités que d'exploits, de misères et de catastrophes! Vous avez raconté le séjour des pélerins français à Satalie; vous avez dit comment Louis VII et la plupart des chevaliers, embarqués à Satalie, parvinrent à Antioche après trois semaines de navigation. La foule des pélerins qui devait se rendre par terre à Tarse, ne se mit point en route, parce que le gouverneur de Satalie, manquant à la foi jurée, refusa de lui donner une escorte; ce pauvre peuple venu de France mourut de maladie ou de faim sous les murailles ou dans l'enceinte d'une ville chrétienne. Huit ou dix mille pélerins jeunes et vigoureux ne voulurent point périr ainsi misérablement sous leurs tentes; rangés en deux corps d'armée, ils allèrent chercher une mort glorieuse en combattant pour la croix; deux fleuves qui coulaient dans le voisinage de la ville, se présentèrent sur leur passage; le premier, qui n'était ni large ni profond, fut traversé sans peine; c'est le Cestrus appelé en turc Ak-chai; le second roulait beaucoup d'eau et ne pouvait être passé qu'à la nage; c'est l'Eurimédon appelé en turc Capri-sou, qui se jette

dans la mer à peu de distance à l'est de Satalie. Les Croisés reculèrent devant la profondeur de ce fleuve, et c'est en revenant sur leurs pas qu'ils furent pris ou massacrés par les Turcs. J'espère avoir plus tard occasion de vous parler de l'état présent de Satalie appelé aujourd'hui *Antaliah* ou *Adaliah*.

P.....

SUITE

DE LA LETTRE LXXVIII.

ITINÉRAIRE DE L'EMPEREUR FRÉDERIC BARBEROUSSE DEPUIS LAODICÉE JUSQU'AUX RIVES DU SÉLEF.

A M. M.....

Sultan-Hissar, novembre 1830.

Le premier endroit que citent les chroniqueurs dans la marche de Frédéric depuis Laodicée, c'est le lac des Salines; ils ne parlent point de deux petites rivières qu'ils durent traverser à gué à peu de distance de Laodicée, et qui toutes deux vont se confondre avec le Lycus; la première se nomme *Geuk-Bounarsou*, la seconde *Cassan-Bounarsou*. Avant de s'engager dans les montagnes, les Alle-

mands dépassèrent les sources du Lycus et laissèrent à leur droite et à leur gauche des ruines d'anciennes cités. Trois heures avant d'arriver au lac des Salines, on rencontre un village appelé *Bachtechmé*. Le lac des Salines est à seize lieues de Laodicée. C'est un curieux spectacle que celui d'un sol brûlé, d'une terre nue et blanchâtre au milieu du beau pays de l'Asie-Mineure; le lac des Salines étend ses eaux dans un désert où ne croissent ni arbres, ni fleurs ni gazon; les bords du lac, semblables à ceux de la mer Morte, blanchissent sous une longue couche de sel que les eaux rejettent sans cesse. Ce lac, nommé Adjighiul dans la langue turque, a près de six lieues de longueur sur une lieue et demie de largeur. L'armée de Frédéric perdit plusieurs bêtes de somme dans ces lieux qui n'offraient aucune trace de végétation; elle rencontra près du lac un grand troupeau de brebis, de chèvres, d'agneaux, de béliers, de bœufs, de chevaux, de chameaux et d'ânes appartenant à des Turkomans campés sur ces rivages; la tribu avait abandonné ses tentes et avait pris la fuite dans les montagnes; mais les pélerins d'Allemagne, ne voulant point allumer des haines sur leur route, jugèrent convenable de ne point toucher au troupeau Les armées de la première croisade n'auraient point donné un tel exemple de modération et de discipline. Le lac des Salines nous rappelle un des épisodes les plus intéressans et les plus poétiques de l'histoire des

guerres saintes; c'est là que périrent Suénon et Florine que la piété et l'amour avaient poussés au pélerinage de Jérusalem; les deux amans avaient juré de ne s'unir qu'au pied du saint tombeau, mais le jour du bonheur n'arriva point pour eux, et leurs cadavres perdus sur des rivages déserts devinrent la pâture des corbeaux et des vautours.

Du lac Salé, l'armée impériale se dirigea vers Philomélium, appelé Vinimil par le chroniqueur Ansbert. Les Allemands mirent plus de vingt jours pour faire ce trajet; leur itinéraire fut un combat continuel; ils eurent à souffrir des maux inouis (*mala a sæculis inaudita*) par le manque de vivres, par les difficultés de la route et la présence d'un ennemi qu'il fallait repousser sans cesse. Les chroniqueurs germains, pour toute indication géographique, citent, dans cette marche, une ville qu'ils appellent *Susopolis;* je ne retrouve cette ville dans aucune relation ni dans aucun livre géographique, et je n'ai aucun document qui m'aide à reconnaître sa position. Comme les croisés ne connaissaient point le pays, et qu'ils avaient pour guides des Turcs prisonniers ou des Grecs qui souvent ne cherchaient qu'à les tromper, ils ne s'avançaient jamais par les chemins les plus directs et les plus courts; mais ils s'en allaient dans tous les sens, à droite et à gauche, et c'est ce qui rend leur itinéraire si difficile à suivre. Nous savons que l'armée de Frédéric alla du lac des Salines à Philomélium. J'ai

eu occasion de vous dire que la petite cité turque d'Ilguin nous représente Philomélium, appelée tour à tour par nos chroniqueurs *Vinimil* et *Philomèle*. Vous n'avez pas oublié qu'Ilguin est située à huit ou neuf heures environ de Konieh.

Dix mille Musulmans attaquèrent le camp des chrétiens dans le voisinage de Philomélium; les pélerins repoussèrent victorieusement les Barbares. En quittant Philomélium, l'armée de Frédéric se voit livrée à toutes les horreurs d'une famine plus cruelle que tous les ennemis ensemble; quelques croisés, entraînés par le désespoir et par l'*inspiration du démon*, abandonnent le saint pélerinage et passent sous les drapeaux des infidèles; à côté de ce scandale l'armée avait sous les yeux le spectacle de la piété la plus touchante. « De pauvres pélerins, » dit Ansbert, accablés de fatigues, de faim et de » maladies, n'ayant qu'un souffle de vie et voyant » qu'ils ne pouvaient plus suivre l'armée, se cou- » chèrent à terre en forme de croix, récitèrent tout » haut le *Credo* et l'Oraison Dominicale, et atten- » dirent la mort au nom du Seigneur. Quoique nous » ne fussions pas loin d'eux, l'ennemi qui s'avan- » çait derrière nous, les décapita et en fit autant » de martyrs de Jésus-Christ. »

La bataille du lendemain de la Pentecôte, dans laquelle trois cent mille guerriers musulmans furent mis en déroute, doit être placée sur la route d'Ilguin à Konieh, à sept ou huit lieues de cette dernière

ville. Tagenon dit que le combat fut livré près d'une ville nommée *Firma*. C'est à Iconium que les débris de l'armée du sultan allèrent chercher un asile. Le Musulman qui servait de guide aux Allemands, les entraîna dans des lieux déserts et sans eau ; ils eurent à souffrir tous les tourmens d'une soif dévorante ; les uns, pour apaiser leur soif, buvaient le sang de leurs chevaux; d'autres buvaient leur urine ou broyaient sous leurs dents des feuilles ou du gazon pour humecter leur bouche enflammée. Les pélerins rencontrèrent un marais dont l'eau corrompue fut pour eux *aussi douce que le nectar;* ils se précipitèrent sur ses bords comme le *cerf qui, fuyant les chasseurs, court après les fontaines*. Le marais dont il est ici question, pourrait être le lac d'eau douce appelé *Bulldur*.

Un ambassadeur musulman était venu proposer à l'empereur Frédéric d'acheter au prix de trois cents écus d'or la liberté de traverser le territoire ennemi : « Nous avons coutume, répondit Frédé-
» ric, non pas d'acheter notre chemin avec de l'or,
» mais de l'ouvrir avec le fer et par le secours de
» Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Les chroniques allemandes ont longuement raconté les combats qui ouvrirent aux croisés germains les portes d'Iconium ; l'armée était partagée en deux corps, dont l'un était commandé par Frédéric, l'autre par le duc de Souabe. Le premier devait combattre les ennemis répandus dans la plaine ; le second diri-

geait son attaque contre la ville. Nos vieux historiens portent à trois cent mille hommes l'armée ennemie. L'empereur, son fils le duc de Souabe, déployèrent tout ce que la bravoure a de plus éclatant, et bientôt les pélerins furent maîtres de la ville. Un témoin oculaire, auteur d'une lettre sur l'expédition de Frédéric, regarde cette victoire comme un événement bien digne d'être transmis à la postérité, car *la ville d'Icone*, dit-il, *égale Cologne en grandeur*. Les croisés purent vivre alors dans l'abondance : « On trouva dans la maison du Satrape » Mélich, dit un chroniqueur, plus de cent mille » marcs d'or et d'argent, qui étaient la dot de la » fille du soudan que Mélich avait épousée. Le » lendemain, ajoute le même historien, nous ren- » dîmes grâces à Dieu en célébrant la messe qui » commence par *charitas Dei effusa est*, et on lut » l'épître où il est fait mention d'Icone. » Dans une lettre précédente, j'ai parlé de Konieh, de sa plaine, de ses murailles et de sa population.

En allant d'Iconium à Laranda, l'armée allemande rencontra un lac d'eau douce; elle traversa une petite cité que le chroniqueur Ansbert nomme *Pirgus*. Le colonel Leak place Pyrgos près d'Iconium, au nord; d'après le chroniqueur Ansbert, il faudrait placer Pyrgos au sud-est d'Iconium, à une journée de Laranda. Les croisés purent voir du côté du nord-est le grand sommet neigeux du mont Argéus, que les voyageurs regardent comme

la plus haute montagne de l'Asie-Mineure. La distance d'Iconium à Laranda est d'environ trente-cinq lieues. Ansbert, en indiquant cet itinéraire, s'arrête pour nous dire que nulle langue humaine, pas même la langue des anges, ne pouvait suffire à raconter toutes les misères que l'armée allemande souffrit sans murmure et d'un air joyeux pour le nom du Christ et l'honneur de la Croix : « Le fa-
» meux Homère, ajoute-t-il, l'éloquent Lucain et
» le poète de Mantoue lui-même, s'ils vivaient en-
» core, ne pourraient remplir convenablement
» une semblable tâche, et mettant le doigt sur
» leur bouche, ils resteraient comme des hommes
» sans langue. » A la place de Laranda nous retrouvons la cité de Caraman. Cette ville est ainsi appelée du nom d'un prince musulman qui, vers l'an 1300, soumit à ses armes la plus grande partie de l'Asie-Mineure; elle conserve encore le nom de Laranda dans la langue des Grecs, et quelquefois même dans les firmans de la Porte. Caraman, située dans la plaine, à deux milles des montagnes, renferme cinq ou six mille habitans ; ses maisons, entrecoupées de jardins, s'étendent sur un assez grand espace ; elles sont construites en briques cuites au soleil, et leurs toits plats comme ceux de Smyrne donnent à la cité une physionomie monotone. On remarque à Caraman les débris d'un château qui atteste l'ancienne importance de la ville. Strabon parle de deux places voisines de La-

randa : ce sont les cités de Derbe et de Lystra dont il est question dans les Actes des Apôtres. Nos chroniqueurs pélerins ne se sont point souvenus de ces deux villes.

Nous approchons de la catastrophe qui termina misérablement une expédition qui avait épouvanté l'Asie. L'armée de Frédéric s'éloigne de Laranda pour se diriger du côté de Tarse : elle dut marcher d'abord le long des rives du Sélef. Cette rivière, dont le nom se mêle à un grand désastre, prend sa source dans une plaine à deux heures au nord de Caraman; elle s'appelle en turc *Guieuk-Sou*. Le Sélef traverse les vallons du Taurus de l'ouest à l'est, et se jette dans la mer de Cilicie, auprès des belles ruines de l'antique Seleucie (Selefké). Depuis sa source jusqu'à son embouchure, cette rivière parcourt une étendue de près de trente-sept lieues. Les Allemands s'avancèrent vers la partie du Taurus traversée par le Sélef. C'est dans ces montagnes du Taurus, *à peine accessibles aux chamois*, que les évêques, les princes et les seigneurs marchaient en s'aidant des pieds et des mains comme des quadrupèdes : « Qui n'aurait été » touché jusqu'aux larmes, dit Ansbert, en voyant » des prélats, d'illustres chevaliers malades, portés » sur des lits à dos de cheval à travers les précipi- » ces; il fallait voir les écuyers, le visage couvert » de sueur, portant sur les boucliers leurs sei- » gneurs faibles et languissans. »

Il paraît, d'après tous nos chroniqueurs, que

Frédéric trouva la mort dans le Sélef au milieu des vallons du Taurus ; les uns disent que l'empereur, attiré par la fraîcheur des eaux, voulut se baigner dans le fleuve ; les autres, et cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable, rapportent que le prince essaya de traverser le fleuve à gué pour chercher dans ces montagnes les passages les moins difficiles. Ce désastre, qui tomba comme la foudre sur l'armée chrétienne, était bien propre à ébranler sa foi ; aussi dans leur désespoir, quelques pélerins désertèrent la cause du Christ pour se réfugier dans la religion musulmane ; mais la plus grande partie de l'armée n'opposa à cette catastrophe qu'une muette résignation. Chez les croisés *Dieu le veut!* était le cri de guerre, *Dieu l'a voulu!* était le cri du malheur.

P.....

LETTRE LXXX.

CHIO ET LES CYCLADES.

A bord de la gabare *la Truite*, 7 décembre 1830.

Nous voilà embarqués pour les côtes de Syrie, nous avons mis à la voile le 2 décembre; quand nous sommes sortis de la rade, la neige couvrait les hauts sommets des montagnes; le ciel de Smyrne, qui avait été si pur et si serein pendant tout notre séjour, ressemblait à notre ciel de Paris dans le cœur de l'hiver. Toutes les rives du golfe avaient pris un aspect sombre; ce spectacle donnait à notre départ quelque chose de mélancolique; avant de quitter les rives du Melès, nous avions reçu des nouvelles de France, et ces nouvelles rendaient plus tristes encore nos derniers adieux à la terre de l'Ionie.

Comme les vents étaient incertains, nous avons fait peu de chemin dans la première journée; vers les sept heures du soir, la *Truite* a jeté l'ancre en face de Folieri; le lendemain matin, nous avons pu voir les îlots et les roches grisâtres, qui entourent la nouvelle Phocée, autrefois célèbre par ses mines d'alun qu'exploita long-temps l'industrie des Génois; l'ancienne Phocée était bâtie sur la côte à quelques lieues de là; le voyageur peut à peine aujourd'hui retrouver quelques vestiges d'une ville qui, dans l'antiquité, avait fondé des colonies jusque dans les Gaules. Nous avons continué notre route, ayant à notre gauche le cap Cara-Bournou ou le cap Noir dont la cime se perdait dans les nuages. Nous n'avons pas tardé à voir l'île de Chio; l'ancienne capitale de l'île paraissait devant nous, au milieu d'une plaine voisine de la mer; derrière la ville s'élèvent des montagnes arides, semblables à celles qui dominent la plage de Toulon. Les voyageurs qui ont parcouru ces parages, il y a quelques années, évaluaient la population de l'île de Chio à cent dix mille âmes; cette population était heureuse; elle avait autant de liberté qu'on peut en avoir dans un pays gouverné par les Turcs; la production du mastic, un commerce étendu, l'amour du travail, ajoutaient chaque jour à la prospérité de l'île; on vantait la beauté, les grâces et la décence des femmes de Chio; la ville avait plusieurs écoles renommées en Orient; mais les révolutions sont venues,

et toute cette prospérité, toute cette gloire s'est évanouie comme l'ombre. La plupart des familles grecques sont tombées sous le fer des Turcs; les épouses et les filles gémissent maintenant dans les harems de Stamboul, de Brousse, de Coutaiyé et d'Erzeroun.

Nous avons pu voir d'assez près les murailles blanches de la cité à moitié démolie et restée sans habitans. Au milieu de toutes ces images de la destruction, on ne demande plus à voir l'école d'Homère, ni la maison où naquit le père de la poésie, ni la vigne dont le nectar échauffait son génie encore enfant. Les plus belles antiquités doivent perdre de leur prix, lorsque, pour les voir, il faut marcher sur des cadavres. Il y a maintenant à Chio un pacha, naguère mutselin de Smyrne, qui fait tout ce qu'il peut pour réparer les malheurs de la révolution; mais comment rendre le désert industrieux, et les ruines florissantes? Comment rebâtir une ville, quand on n'a pour cela que du sable et des pierres! Comment repeupler un pays dont la population tout entière a été mise à mort ou vendue à l'étranger!

Dans la soirée du 4 décembre, le vent a faibli; nous avons eu quelque peine à traverser le canal qui sépare les îles Formis de l'île de Nicarie. Le 5, la matinée était belle, nous nous sommes trouvés au milieu des Cyclades; nous avions autour de nous le plus magnifique spectacle.

Je voudrais vous parler de toutes ces îles, et vous les montrer telles que je les ai vues ; ce sont la plupart des coins de terre, jetés au milieu des eaux ; elles ont quelques coteaux fertiles, quelques plaines riantes, puis on ne voit que des montagnes stériles, des roches nues, des précipices. Toutefois, mille souvenirs poétiques viennent animer ces tristes aspects, et le voyageur ne peut en détacher ses regards. Qui peut refuser un hommage à Paros ! cette île, à peine habitée aujourd'hui, fournissait ces beaux marbres qu'animait le ciseau de Phidias et de Praxitelles ; les temples de Thésée et de Minerve, la plupart des monumens que nous avons vus encore debout dans la ville de Cécrops, furent tirés des carrières de Paros ; c'est à Paros que fut trouvée, parmi les décombres, cette chronique qui précéda toutes les histoires, chronique écrite sur la pierre et connue aujourd'hui sous le nom de *Marbres d'Arundel*. Paros n'a plus que son port, sa grotte et ses cavernes de marbre. Si j'étais poète, je saluerais Délos par mes chants ; Délos, l'île d'Apollon, était consacrée à tous les dieux ; on craignait d'en profaner la sainteté par la sépulture des morts ; à chaque pas qu'on faisait dans l'île sainte, on rencontrait un temple ; c'était le temple de Diane, celui d'Apollon, celui de Jupiter, etc. Ici on voyait un gymnase, là un amphithéâtre, plus loin un portique ; partout des statues, des colonnes, des pilastres ; maintenant les tem-

ples sont renversés sur les temples; tout est confondu, tout est dispersé; de tous côtés on voit des marbres épars, sur lesquels respire encore le génie des arts, et qui disent aux voyageurs : « Moi, je fus un dieu; moi, je fus un héros, moi, je fus un sage. » Cette île, qui attirait les peuples à ses solennités, personne ne l'habite plus; on ne voit plus sur ses rivages que des pirates qui viennent y partager leur butin, ou des maçons qui enlèvent les marbres d'un temple ou d'un palais; là, des lapins creusent leur terrier dans le sanctuaire de quelque divinité, et les serpens sifflent dans les lieux où retentissaient les hymnes des filles de la Grèce.

Notre bâtiment s'est souvent approché de Naxos; nous avons vu sa montagne de Jupiter ou de Dia, le rocher où s'éleva le temple de Bacchus, la vallée où coule encore la fontaine d'Ariane. Dans l'antiquité, Naxos fut renommée entre les îles de l'Archipel; au temps des croisades, protégée par l'étendard de Saint-Marc et par la croix des pélerins, elle fut encore la reine de la mer Égée, et l'histoire des ducs de Naxos se mêla à celle de Bysance. Parmi les îles qui s'offrent à notre vue, je pourrais vous citer encore Tino, connue par l'industrie de ses habitans; Miconi, célébrée par Ovide; Nio, où mourut Homère; Nicaria, Léro, Culymnos, pourraient aussi trouver leur place dans ce vaste panorama; la mer que nous parcourons

n'a pas un îlot, n'a pas un rocher qui n'ait eu ses jours de gloire, qui n'ait eu ses merveilles à raconter; mais les malheurs des derniers temps ont effacé toute cette poésie de l'antiquité, tous ces vieux souvenirs de l'histoire. Poursuivies par l'image de la liberté, ces îles ont les yeux fixés sur la Morée, sur Naupli; elles se passionnent pour des partis, elles s'échauffent pour des idées nouvelles; il n'y a plus aujourd'hui que le voyageur qui se souvienne de leurs temps poétiques, et qui sache qu'elles furent le berceau des dieux et des sages, le théâtre où s'acccomplirent les prodiges des siècles fabuleux.

Comme le vent ne soufflait point, nous sommes restés dans le même endroit toute la journée du dimanche 5 décembre. Le soleil nous a éclairés jusqu'au soir, et nous avons eu le plalsir de le voir se coucher sur l'île de Délos. Pendant la nuit, le vent est venu du sud, soufflant avec une grande violence; nous étions dans la mer où Icare fit naufrage avec ses ailes, et nous pouvions craindre le même sort. Notre commandant a résolu de chercher un asile dans un des ports du voisinage; nous sommes entrés le 6 au matin dans la rade de Latchéta.

SUITE

DE LA LETTRE LXXIX.

SÉJOUR DANS LA BAIE LATCHÉTA.

A bord de *la Truite*, du 8 au 29 décembre 1830.

A peine arrivés dans la rade de Latchéta, notre premier soin a été d'ouvrir Strabon pour savoir si le port qui nous offrait un abri avait été connu de l'antiquité. Strabon ne dit rien de Latchéta, mais il parle du cap Blanc, situé dans le voisinage, en face de la pointe orientale de Chio. La géographie moderne, le *Portulan* lui-même n'en dit pas plus que Strabon; il ne tiendrait qu'à nous de présenter le port de Latchéta comme une découverte. Ce port est vaste et commode; son entrée a quelques écueils qu'il est facile d'éviter. Nous voici à l'ancre; je vais vous donner une idée du pays où nous som-

mes. Des montagnes incultes et couvertes d'une bruyère aride nous environnent de toutes parts ; une petite rivière appelée par les Turcs *Osmaï-sou* a son embouchure au fond de la rade. A une demi-lieue au nord, on aperçoit sur un coteau huit ou dix moulins à vent, et près de là s'élève la petite ville de Latchéta. Cette ville est bâtie en pierres de taille ; toutes les maisons ont des terrasses ; elle renferme à peu près mille familles, la plupart grecques : les terres du voisinage sont couvertes de vignes ; les figues et les raisins secs sont la principale richesse du pays. Nous avons rendu une visite à l'aga ; il était au coin de son sopha, les jambes et les pieds nus ; après la cérémonie de la pipe et du café, nous avons parlé de Stamboul et des réformes de Mahmoud. Mahmoud, lui ai-je dit, est un bien grand prince. Dieu le sait, m'a-t-il répondu froidement. Nous avons vanté les avantages et les progrès de la discipline nouvelle. Il nous écoutait avec indifférence, et, suivant de l'œil la fumée de son chibouk qui s'évaporait dans l'air, il semblait nous dire que la gloire des réformateurs s'évanouirait de même. Au reste, l'aga de Latchéta ne s'occupe guère que de lever les tributs, et pour les affaires de l'empire, il pense, comme le plus grand nombre des Osmanlis, qu'il faut s'en rapporter aux destins.

Nous avons poussé nos promenades jusqu'à Tchesmé (l'ancienne Cyssus). Cette ville est en face

de Chio; elle s'élève sur un coteau assez rapide, et s'étend jusqu'à la mer; on y compte quatre mille habitans; son port, couvert de caïques et de goëlettes, ses minarets et ses collines, son château bâti par les Génois, lui donnent de loin un aspect assez pittoresques : la rade de Tchesmé est célèbre par deux batailles navales : la flotte romaine y triompha de celle d'Antiochus; et dans le siècle dernier, l'escadre de Mustapha y périt tout entière sous le feu des Russes. C'est de la rade de Tchesmé qu'en 1823 la flotte ottomane partit pour attaquer et dévaster la malheureuse Chio. La ville n'a point d'autre commerce que celui des raisins secs. Il arrive chaque année d'Angleterre une *flotte fruitière* qui retourne en Europe chargée des raisins de Tchesmé, de Vourla et de Cara-Bournou. Je me rappelle avoir lu dans une histoire de l'Empire ottoman que la reine Élisabeth envoya une ambassade à Constantinople pour obtenir de la Porte la permission de faire le commerce du raisin sec. C'est la première relation des Anglais avec la Turquie. Il faut avouer que depuis ce temps-là leur diplomatie a fait bien des progrès.

Nous aurions voulu pousser nos courses plus loin; nous avions à l'est de Latchéta les ruines d'Eritrée; à l'orient le Caystre, au sud les rives du Méandre. Nous n'avons point osé nous éloigner, dans la crainte de perdre une occasion favorable pour remettre à la voile. Nous voilà confinés depuis

plusieurs jours dans une rade et sur une côte déserte ; toutes nos promenades se bornent à parcourir la rive qui, du côté du midi, est couverte d'un sable dont la blancheur est éblouissante ; là croissent quelques genevriers toujours verts, chargés de leurs fruits bleus, aussi gros que nos prunes sauvages. Nous nous amusons quelquefois à retracer un nom, une figure d'homme, des colonnes, sur le sable uni ; et quand le vent vient les effacer, cette image de la gloire nous fait sourire ; d'autres fois, nous approchant de la mer, nous nous arrêtons pour voir flotter sur les eaux des pierres ponces, plus légères que l'écume de l'onde, et produites sans doute par quelques volcans qui ont enfanté autrefois une île. Voici comment s'écoulent nos journées dans notre vaisseau ; d'abord nous avons la société des officiers et des médecins de la *Truite*, presque tous gens instruits et d'une humeur joyeuse. Les exercices, les jeux des matelots nous tiennent lieu de spectacle ; on s'amuse des moindres choses ; nous rions de nos propres misères, et nous jouissons ainsi de ce qui nous manque. Quelquefois nous lisons en commun quelques relations d'anciens voyageurs ; souvent un simple banquet nous rassemble lorsque la chasse, la pêche ou le bazar de Latchéta nous a fourni quelques provisions. Après le dîner, la conversation s'établit dans la chambre du capitaine, et chacun raconte ses voyages ou ses aventures de mer. Pour ne rien oublier, je dois

vous dire que le boston ou le wist viennent souvent abréger les soirées de notre espèce d'exil. Nous ne nous couchons point sans être montés sur le pont où notre attention se partage entre les étoiles du ciel et le simple penon ou bâton surmonté de plumes, qui montre la direction des vents. Ces plumes légères, que soulève le plus petit zéphyr, nous inspirent tour à tour l'espérance ou la crainte, et sont pour nous ce que les gazettes sont pour les bourgeois de Paris dans des jours d'émeute. Nos nuits se passent assez tranquillement, et quoique l'orage gronde souvent derrière la montagne, quoique le monde semble parfois s'ébranler, il est rare qu'à dix heures du soir quelqu'un soit éveillé, et qu'on entende quelque bruit dans notre gabare immobile sur ses ancres. Toutes les fois que la mer s'apaise et que le vent paraît favorable, on donne le signal du départ. Il est souvent arrivé qu'on a déployé la grande voile; alors tout le monde était content; mais le vent changeait, il fallait rester. Deux fois nous sommes sortis du port, et nous nous sommes avancés vers Samos : toujours la tempête nous a ramenés. N'est-ce pas la vie humaine avec ses contrariétés journalières, ses espérances déçues, avec nos projets tour à tour abandonnés et repris ?

Le vingt-troisième jour de notre station, nous avons fait une nouvelle tentative ; toutes les voiles étaient dehors ; la *Truite* s'avançait rapidement ;

mais tout-à-coup les vents ont suspendu leur haleine; le calme nous a surpris, et les courans nous ont emportés sur les rochers qui bordent l'entrée de la rade. Nous sentions déjà le contact redoutable des écueils cachés sous les flots. Si le plus léger vent de la mer s'était réveillé un moment, la *Truite* eût été brisée contre les roches; je ne puis vous dire ce que nous serions devenus; il est probable qu'au lieu d'aller en Syrie, nous aurions pris le chemin *de la Jérusalem céleste.* Heureusement que l'habileté de la manœuvre et la providence, qui veille sur les pélerins, nous ont sauvés du danger en éloignant le navire de la côte rocheuse; enfin le vent de nord-ouest s'est levé, et nous avons fait nos derniers adieux à la rade de Latchéta.

SUITE

DE LA LETTRE LXXIX.

L'ILE DE SAMOS.

A bord de *la Truite*, 30 décembre 1830.

Nous sommes depuis deux jours en présence de Samos; cette île n'est séparée de la côte d'Asie que par un canal large de vingt-cinq ou trente milles. Nous avons devant nous une montagne nue et affreuse à voir qu'on appelle *Catabacte*, ou la montagne des précipices et des orages. Notre pilote grec, qui connaît toutes ces côtes, nous dit qu'on voit quelquefois sur la montagne de Samos de grands feux allumés; ces feux allumés ne sont aperçus que de la mer, et restent invisibles pour les habitans. Nous n'avons pu voir aucune de ces apparitions lumineuses, que les papas de l'île appellent

le *grand miracle*. Une de nos bordées nous a portés jusque devant le port de *Seitan*, ou le port du Diable ; l'aspect de la rive, et les écueils qui en défendent l'approche lui ont fait donner ce nom ; ces lieux sauvages ne sont habités que par des caloyers, des bûcherons et quelques troupeaux de chèvres. On aperçoit çà et là des cabanes, des chapelles suspendues sur la pointe des rocs. L'île n'a point de lieux déserts, de gorges de montagnes, de profonds ravins, au milieu desquels ne s'élèvent quelques autels de la *Panagia*. Tout ce qui peut inspirer l'effroi a pris un aspect religieux. Ici, c'est *Notre-Dame-du-Tonnerre*, là *Notre-Dame-des-Mauvais-Chemins*. On ne compte dans l'île que dix-huit villages, dont la population s'élève à peine à quinze mille âmes. Nous avons vu quelques-uns de ces villages, tels que *Castagna;* leur aspect est sauvage et triste ; on ne voit là qu'un peuple tombé dans la misère, que la crainte poursuit dans ses retraites désertes, et qui implore le ciel du fond des abîmes. Il y a loin, comme vous pouvez en juger, de l'état présent de Samos, à ce qu'elle était au temps du tyran Policrate, à ces temps où le poète Anacréon faisait entendre ses chants si gracieux, où Pythagore offrait cent bœufs au soleil, pour la découverte du carré de l'Hipothénuse ; l'île avait alors des flottes et des armées, qui donnaient de la jalousie aux rois d'Egypte, une capitale qui commandait aux cités d'Ionie, un temple de Junon,

qu'Hérodote a placé parmi les merveilles du monde.

Pour s'expliquer ces prodiges de grandeur, il faut remonter ici à la plus haute antiquité; il faut se rappeler que la civilisation du monde ancien arriva par la Méditerranée, et qu'elle porta d'abord ses bienfaits dans ces îles et sur ces rivages d'Asie, qui s'offrent maintenant à nos regards; c'est là que l'Orient et l'Occident se rencontrèrent dans les premiers jours, et qu'ils échangèrent leurs productions, leur industrie, leurs institutions et jusqu'à leurs dieux; c'est là que commencèrent, pour la Grèce, la religion, les sciences et les arts; alors les Cyclades durent jeter un grand éclat, et Samos s'éleva comme une reine parmi les Cyclades. Quand la civilisation, ainsi que le commerce, prit d'autres routes, toutes ces îles, toutes ces côtes, couvertes de cités florissantes, commencèrent à perdre leur prospérité et leur gloire; figurez-vous un moment que l'Egypte a été délaissée par le fleuve qui la féconde, et vous aurez une idée de ce qu'ont pu devenir des pays par lesquels le commerce ne passe plus, et que la civilisation abandonne. Les déclamateurs vulgaires trouvent plus commode d'accuser la domination ottomane; mais dans les contrées où nous sommes, que de ruines qui ne sont pas l'ouvrage des Turcs! Toutes les prospérités, toutes les grandeurs de l'antique Orient n'avaient pas attendu, pour disparaître à jamais, l'arrivée des Barbares. Samos a été ruinée par les mêmes

causes qui ont changé en déserts plusieurs îles de l'Archipel, les côtes de la mer Égée, les rives du Caistre et du Méandre; Samos, dont l'antiquité vantait la puissance, a eu le destin d'Éphèse, de Milet, de Magnésie, de tant d'autres villes qui brillèrent autrefois, et qui dormaient déjà dans la poussière lorsque l'empire du Croissant a commencé.

Cependant on s'est persuadé dans les derniers temps que la trompette de la résurrection avait sonné pour Samos. Quelques esprits exaltés par ce qui se passe en Morée, ont cru qu'on pourrait retrouver l'ancienne gloire de leur île comme on a découvert parmi les ruines quelques colonnes du temple de Junon. Cette exaltation des Samiens est fortement échauffée par les proclamations d'un de leurs compatriotes qui s'est retiré à Nauplie, et qui, pour donner quelque crédit à ses projets de réforme, a pris le grand nom de Lycurgue. Toutes les fois que la voix du nouveau Lycurgue se fait entendre, la fermentation est grande dans les dix-huit villages de Samos; toutefois l'évêque de l'île, les papas et les caloyers, qui possèdent plus de la moitié des terres, voudraient temporiser, car il leur paraît plus raisonnable de mourir doucement avec les Turcs, que de vivre quelques jours et de périr ensuite violemment avec les Hellènes. Il faut vous dire, pour appuyer l'opinion du clergé, qu'il n'y a point de Turcs dans l'île, et que les

habitans se régissent à peu près eux-mêmes ; ajoutez à cela que les impôts sont fort modérés, et que la Grèce régénérée ne peut donner des lois à meilleur marché que les Turcs ; mais toutes ces considérations n'arrêtent personne, car un peuple qui se passionne pour un changement ne voit jamais ni les biens dont il jouit, ni les maux dont il est menacé. *Vive la vieille Samos!* disent les partisans de Lycurgue à tout ce qu'on objecte ; *ressuscitons la vieille Samos!* Voilà qui est fort beau sans doute ; mais la *vieille Samos*, répondez-moi, sortira-t-elle du choc d'une révolution comme aux temps primitifs elle naquit d'un bouleversement du globe ? — Ils en sont pleinement convaincus ; aucune voix humaine ne pourrait les détromper ; le sage Pythagore lui-même y perdrait son éloquence et son savoir. Puisse *Notre-Dame du Tonnerre et des mauvais Chemins*, puisse la *Panagia* dont nous voyons partout les autels sur cette rive, et qui est la seule puissance qu'on reconnaisse encore dans l'île, inspirer enfin aux Samiens des sentimens de modération et les préserver des désastres de Chio !

LETTRE LXXX.

LES ILES FORMIS, NICARIA. — LE POÈME DU CORSAIRE DE LORD BYRON. — PATMOS.

A bord de *la Truite*, 4 janvier 1831.

Après avoir couru de longues bordées, nous sommes entrés enfin dans le grand boghas de Samos. Nous avons d'un côté les îles Formis, et de l'autre l'île de Nicaria; les îles Formis ne présentent que des roches arides et désertes; Nicarie offre de loin ses sommets grisâtres, sillonnés par les torrens, et couronnés de quelques bouquets de sapins. Les marins ne traversent point ce détroit sans être saisis de crainte, car c'est là que les corsaires attendent leur proie; tous les rivages que nous voyons sont bordés de criques, de petites anses, de ports formés par des écueils; les corsaires sortent de là pour tomber

sur les navires marchands, comme les bêtes fauves sortent de leurs antres sauvages pour attaquer les troupeaux et les pasteurs. Ce spectacle joint aux souvenirs qu'il rappelle, attristait mes pensées; le bruit monotone des vagues, les cris des oiseaux de mer, les nuages qui couvraient l'horizon, ajoutaient à la disposition mélancolique de mon esprit.

En doublant la pointe de Nicarie, on nous a montré une tour abandonnée qn'on appelle la tour des Pirates; j'ai voulu relire en présence de cette tour le *Corsaire* de lord Byron, comme j'avais lu au mois de juillet dernier la *Fiancée d'Abydos*, sur les rives de la mer d'Hellé. « Lorsque les pirates, dit le poète, » aperçoivent leur île favorite, les rochers semblent » leur sourire; un murmure joyeux se fait entendre » dans le port; la flamme des signaux brille sur les » hauteurs; les chaloupes plongent dans la baie; les » dauphins se poussent en se jouant à travers l'é- » cume des flots; l'oiseau de mer, à la voix discor- » dante, les salue de son cri rauque et aigu. » Voilà à peu près tout ce que dit le poète de son île des Pirates; il faut avouer que, pour l'exactitude des descriptions et la vérité des couleurs locales, le poème du *Corsaire* ne gagne pas à être relu sur les lieux comme l'*Iliade* et *l'Odyssée;* mais pour la peinture des noires passions, pour la chaleur entraînante du style, pour l'éclat des images, que de beautés renferme le poème anglais! combien il est au-dessus de la *Fiancée d'Abydos!* Le *Corsaire* m'a

charmé dans la plupart de ses tableaux, et mon plaisir serait complet si je n'éprouvais de temps à autre quelque répugnance pour les personnages que le poète met en scène. Comment trouver en effet un côté héroïque et voir des enfans de la gloire dans des écumeurs de mer, surtout lorsqu'on traverse les boghas de Samos, remplis encore du souvenir de leurs brigandages!

Le monde n'offrait-il au génie de Byron d'autre héros qu'un *corsaire chargé de crimes, à qui il ne reste qu'une vertu!* Conrad s'en prend à tous les hommes des injustices qu'on lui a faites, et des crimes même qu'il a commis; le remords n'est chez lui qu'une misanthropie sombre; il s'accuse, il se hait avec le genre humain; pourquoi faut-il que la muse chagrine d'un grand poète ne se plaise que dans la peinture des passions qui tendent à séparer l'homme de ses semblables, et le mettent en guerre avec les sociétés telles qu'elles sont! Il y a déjà tant d'esprits malades qui sont mécontens de notre pauvre univers; il y a tant de gens qui sont toujours prêts à mettre la main à l'œuvre, lorsqu'on leur parle de changer les lois et les mœurs des peuples, de réformer jusqu'au génie de l'homme, de refaire jusqu'à la vertu! ils donneraient volontiers à la raison d'autres règles, à la morale d'autres maximes, à la conscience d'autres remords; les merveilles de la création ont peine à trouver grâce devant ces sages mécontens; le désordre du chaos a quelque

chose qui leur plaît, et s'ils pouvaient s'asseoir un moment sur le trône de Dieu, nous les verrions, je crois, refaire tout ce qui existe, et maudire tout ce qui a existé; à leur voix, les ténèbres prendraient la place du jour; l'empire du monde serait abandonné aux passions brutales, au grossier instinct; l'homme, roi de la nature, serait jeté nu dans les déserts, et tout ce qu'a fait la sagesse humaine serait effacé de la terre. Ne sont-ce pas là les rêves funèbres de Satan? Ne doit-on pas s'affliger que ce profond dégoût pour le monde tel qu'il est, que cette maladie sombre vienne quelquefois se mêler aux plus nobles inspirations de la poésie moderne?

Je venais de fermer le poème du *Corsaire*, et je me livrais à mes tristes pensées, lorsque le vent du nord s'est levé; il a fait disparaître les nuages qui couvraient l'horizon, et nous avons revu le soleil d'Orient dans son éclat accoutumé. Les roches de Nicarie, celles des îles Formis, couvertes de nuées blanches semblaient fuir sur les flots lointains. La côte méridionale de Samos s'offrait seule à notre vue, et tous nos regards se portaient vers une colonne du temple de Junon qui reste encore debout sur le cap Cora. A mesure que nous avançions à l'est, la montagne de Patmos se découvrait devant nous; sur le sommet de cette montagne pierreuse et aride, s'élève une cité assez bien bâtie, et près de là le monastère de Saint-Jean, qui ressemble à une forteresse. Notre pilote grec, qui a long-temps

habité Patmos, nous a donné sur cette île quelques renseignemens. Patmos a deux bons ports qui ne lui servent de rien, et qui ont l'inconvénient de lui amener des corsaires. Presque tous les habitans de l'île sont dans la cité ; le peuple y est pauvre, mais il vit en paix ; l'air y est sain, et la peste, qui désole souvent les îles, n'a jamais porté ses ravages dans Patmos. Patmos a de plus un collége renommé, qu'on pourrait appeler l'université de l'Archipel : on y enseigne le grec littéral, l'italien, la rhétorique, la logique : il y vient des élèves même de la Morée. Le rocher de Patmos n'a point tenté les Osmanlis, qui ne s'y montrent point et se contentent d'un léger tribut. Jamais on n'y aperçut l'ombre d'un minaret, jamais on n'y entendit la voix d'un muezzin ; la cloche, qui retentit à toute heure sur la montagne de Patmos, annonce à la fois que la religion y fleurit, et qu'on n'y vit point dans la servitude. Tandis que dans toutes les îles on s'agite pour être indépendant, Patmos n'a rien eu à faire pour être libre, et la liberté est venue pour elle comme une plante, comme une fleur de sa montagne. Au milieu de cet Archipel toujours troublé par des passions nouvelles, partout armé contre l'oppression, Patmos est la seule île peut-être qui soit véritablement libre, car les révolutions sont quelquefois le pénible enfantement de la liberté, mais il s'en faut de beaucoup qu'elles soient la liberté.

Ce qui a donné de la célébrité à Patmos, c'est le séjour de saint Jean l'évangéliste ; l'Apôtre nous apprend lui-même qu'il avait été exilé en ce lieu ; « j'ai été envoyé, dit-il, dans l'île appelée Patmos, pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus. » On montre au-dessous du couvent de Saint-Jean une grotte où le saint entendit derrière lui une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette ; ce fut cette voix qui lui dicta l'Apocalypse qu'il envoya aux sept églises de l'Asie, représentées sous l'emblême des sept chandeliers d'or. L'île de Patmos est la seule des îles de l'Archipel où les dieux du paganisme n'aient point eu de temple. Son illustration n'a commencé qu'avec le christianisme, et sa gloire est toute dans les prédications et dans les prophéties d'un Apôtre de l'église chrétienne. Je n'ai point la prétention de comprendre l'Apocalypse, encore moins ceux qui ont voulu nous l'expliquer. Mais lorsqu'on a vu comme moi le soleil se coucher sur la montagne radieuse de Patmos, on ne s'étonne point qu'en ce lieu l'imagination humaine ait été entraînée dans des visions célestes, et qu'un favori de Dieu y ait reçu des inspirations qui paraissent au-dessus de la raison et de l'intelligence de l'homme.

Mais il est temps de faire nos adieux à ce brillant Archipel, qui fait l'admiration des poètes et le désespoir des marins ; tandis que les premiers ne peuvent détacher leurs regards de ces îles dont cha-

cune leur offre un souvenir de l'antiquité, les autres tremblent sans cesse à la vue de ces côtes dont chacune leur montre un écueil et leur fait craindre un naufrage. Nous voilà maintenant en face des îles de Léro, de Lipso et de Calymnos, auxquelles je ne saurais plus donner mon attention; nous sommes partout environnés d'îlots et de terres sans nom, semés au milieu de la mer. Il semble que nous naviguons à travers plusieurs grands lacs qui communiquent les uns avec les autres.

Nous avançons lentement; nous revenons quelquefois sur nos pas; nous restons souvent à la même place; ainsi les tableaux qui s'offrent à nos yeux ont peu de variété. Je n'ai d'autre moyen ici, pour animer un peu ma narration et la rendre intéressante, que de vous faire part de mes observations nautiques. On a déjà remarqué que les vagues de l'Archipel sont moins fortes et plus précipitées que celles de l'Océan, ce qui a fait dire qu'elles bondissaient comme des béliers, *sicut arietes*. Pendant la tempête, l'horizon est cramoisi foncé, parsemé de points noirs; quand la mer est tranquille, nous ne distinguons sur l'immensité des eaux qu'une belle couleur bleue. La terre aussi produit des vents qu'elle oppose à ceux de la mer; ils se succèdent avec tant de rapidité, que nous les distinguons à peine, et que la voile indécise trompe parfois la vigilance du pilote et met tout à coup la manœuvre en défaut : rien n'est plus chan-

geant que l'aspect du ciel; souvent le tonnerre gronde et le soleil brille encore; tout-à-coup le firmament s'obscurcit, et bientôt du sein même de l'orage, nous voyons sortir l'arc-en-ciel dont les colonnes éclatantes s'appuient sur les flots de la mer, ou sur les montagnes des îles. Parfois nous voyons accourir des dauphins; tantôt ils nous suivent, tantôt ils viennent au-devant de nous; réunis en troupes, ils accompagnent notre bâtiment comme une escorte d'honneur qui nous serait envoyée par une des puissances de l'onde; mais déjà ces compagnons nous ont quittés, et sont remplacés par des nuées de petits poissons qui cherchent leur pâture sur les eaux sillonnées par *la Truite*, et qui s'élancent autour de la gabarre, semblables aux troupes de passereaux qui voltigent autour de la ferme. Quelquefois les matelots leur jettent un hameçon perfide; ces poissons, en s'approchant, étalent mille couleurs; il nous semble voir des topazes, des émeraudes vivantes, qui fendent les flots azurés avec la rapidité de l'éclair. Tels sont les spectacles qui nous occupent souvent pendant plusieurs heures.

Je voudrais varier l'uniformité de mes tableaux, et descendre avec vous par la pensée dans les profonds abîmes sur lesquel nous naviguons. Ces abîmes, comme la terre qui se montre à nos yeux, ont leurs montagnes, leurs collines, leurs vallées, leurs plaines; ils ont leurs zônes, leurs tempéra-

tures diverses ; les saisons s'y succèdent avec leurs productions et leurs fruits; il n'est point d'antre creux qui ne soit tapissé de verdure, point de rocher sur lequel ne croissent des mousses, point de plaine étendue qui ne se couvre d'algues et de fucus. Cette flore, que nous dérobent les eaux, a moins d'éclat sans doute que celle qui brille à la clarté du soleil, mais peut-être est-elle plus variée dans ses formes, plus nombreuse dans ses espèces! Que vous dirai-je de la population des mers, innombrable comme le sable de leurs rivages? Parmi les habitans de ces vertes retraites, les uns restent attachés à la roche d'où ils semblent sortis, d'autres habitent leur maison de corail ou de nacre, les autres le limon qui les a produits ; d'autres voyagent d'île en île, de climat en climat, de mer en mer ; plusieurs ressemblent aux animaux qui habitent nos campagnes et nos forêts, et l'homme, dit-on, a retrouvé son image parmi les hôtes de l'Océan. Quel historien de la nature décrira toutes ces peuplades diverses cachées sous les flots? qui nous dira les passions, les discordes, les guerres qui troublent ces régions ignorées ? que d'êtres animés ou inanimés doivent rester sans nom, et ne seront jamais connus que du dieu qui les a créés!

On ne peut regarder la mer sans songer aux générations d'hommes qui ont disparu dans ses abîmes; depuis le jour où l'homme osa, pour la première fois, braver les flots sur un tronc d'arbre,

que de cadavres, que de richesses ont été ensevelis dans la profondeur des eaux! Cette mer, si azurée et si belle, n'est-elle pas le plus vaste des sépulcres? Tandis que des îles sont sorties du sein des mers, d'autres îles ont été englouties dans les flots. D'antiques cités, que l'histoire nomme à peine, sont couchées au fond des abîmes avec leurs temples, leurs palais leurs trésors; c'est là qu'on pourrait contempler les ruines des âges primitifs du globe, qu'on pourrait retrouver les premières archives du genre humain. Mais, ô contraste de la faiblesse et de la puissance! l'homme qui a mesuré la carrière du soleil, qui a pesé dans ses balances les constellations du ciel, qui a compté les étoiles de la nuit; l'homme pour qui les cieux n'ont point de lieux inaccessibles, n'a pu descendre à quelques toises au-dessous de la surface des eaux, et les portes ténébreuses de l'abîme, *ostia tenebrosa*, semblent rester à jamais fermées pour lui!

Pendant que ces images poétiques viennent rompre pour nous la monotonie de la route, un vent favorable se lève, et nous porte en face de l'île de Cos. Nous voilà entrés dans la rade.

LETTRE LXXXI.

ILE DE COS.

A bord de la *Truite*, du 6 au 10 janvier 1831.

Nous avons devant nous la ville de Cos ou de Stanchio; sa forteresse, l'étendart du croissant, les drapeaux consulaires qui flottent sur ses murs blanchis, lui donnent au premier abord un aspect imposant; la ville est située an pied d'une montagne. La rade où nous avons jeté l'ancre s'étend comme un grand lac entre les côtes d'Asie et les rivages de l'île; rien n'est magnifique comme cet immense paysage dans lequel on aperçoit d'un côté la ville de Cos, et de l'autre les montagnes de Pétesse et de Boudroun.

Nous nous sommes rendus en débarquant chez

l'agent consulaire de France, M. Davenat, qui nous a reçus avec beaucoup de cordialité. M. Davenat représente à lui tout seul les cinq puissances dont le pavillon est connu dans les mers d'Orient. Lorsqu'il arrive dans la rade un navire français, il déploie le pavillon de France; il arbore le drapeau d'Autriche pour un bâtiment autrichien, celui de Sardaigne pour un bâtiment sarde; il fait de même pour tout ce qui vient sous le pavillon russe ou anglais. Ainsi point de querelles, point de jalousies diplomatiques, et si la guerre se fait entre les états maritimes de l'Europe, elle ne commencera pas par l'île de Cos.

Le jour même de notre arrivée, le consul nous a présentés au gouverneur de l'île; nous avons trouvé dans Ali-Bey un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, la barbe grise, la taille haute, et le dos voûté comme la plupart des Turcs; son regard est doux et triste, son front paraît soucieux; le costume de la réforme ne lui sied pas et lui donne un air gauche; au premier aspect, il montre tout le flegme d'un Osmanli, et les premières paroles de sa conversation ont quelque chose de la timide réserve d'un derviche. Il a beaucoup voyagé en Europe et en Asie; il nous a parlé de plusieurs officiers de la marine française qui l'avaient reçu à leur bord, et du duc de Richelieu qu'il avait vu autrefois en Crimée. Les bons procédés des Français envers lui, nous ont valu de sa part un accueil très affectueux;

il nous a invités à rester quelques jours à Stanchio, nous promettant de faire tout ce qui dépendrait de lui pour rendre notre séjour agréable, et pour faciliter nos courses dans l'intérieur de l'île.

Après avoir fait connaissance avec le consul et le pacha, notre troisième visite a été pour le fameux platane, mentionné dans nos géographies du seizième et du dix-septième siècle. Cet arbre a aussi son histoire comme les peuples de l'Archipel. Il y a un demi-siècle qu'il couvrait de ses rameaux la plus grande place de Cos. Une de ses principales branches est tombée depuis quelques années; malgré cette perte, le patriarche du règne végétal conserve encore un air de majesté et de grandeur. Les branches qui lui restent, affaissées sous le poids des ans, s'étendent horizontalement à une grande distance; plusieurs sont supportées par des colonnes de marbre qui ont soutenu autrefois un temple d'Esculape ou d'Apollon; ces appuis se trouvent là depuis si long-temps que la pierre a pénétré dans l'écorce, et qu'elle semble faire partie de l'arbre dont elle supporte les rameaux. Le platane de Cos ou de Stanchio est révéré des Grecs et des Turcs, qui le mettent au-dessus de toutes les antiquités du pays et qui ne manquent pas de répéter aux voyageurs qu'Hippocrate donnait des consultations sous son ombrage.

Nous avons parcouru la ville, dont la population n'est guère que de trois mille âmes. Les maisons y

sont bâties en pierres, la plupart des rues sont comme des égoûts qu'on a de la peine à traverser, surtout après la pluie. Un temple d'Esculape s'élevait autrefois dans un faubourg de la ville; c'est là qu'on tenait un registre fidèle des maladies humaines et que la médecine était regardée comme le secret des Dieux; c'est là qu'Hippocrate puisa cette science qui lui a fait une si grande renommée parmi les hommes; on ne retrouve plus aujourd'hui l'emplacement du temple d'Esculape; les statues et les autels du dieu, les monumens pieux élevés par l'humanité reconnaissante, tout a été dispersé; on nous a montré sur une place publique un des autels votifs consacrés au dieu de la médecine; on en a fait un abreuvoir pour les ânes et les mulets.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus remarquable dans la ville de Stanchio, c'est la citadelle bâtie par les chevaliers de Rhodes. On aperçoit encore sur les murailles les armes des chevaliers; elles sont mêlées à des fleurs-de-lys, ces glorieux symboles de la France, qui tombent chaque jour à Paris sous la faulx des révolutions, et que le temps a partout respectés en Orient. Nous avons aperçu sur les murs de la ville plusieurs inscriptions ou fragmens d'inscriptions, qui ont été copiés par d'autres voyageurs. La muraille extérieure du château offre, du côté de la mer, les restes d'un bas-relif, qui nous a paru un chef-d'œuvre de la sculpture des anciens. Comme il était d'une grande dimension, les ou-

vriers qui l'ont employé dans la construction de l'édifice, l'ont divisé en quatre morceaux; ils en ont placé deux en bas et deux en haut; on croit généralement que ce bas-relief représente les noces de Neptune ou celles de Bacchus. Il renferme un grand nombre de figures dans des positions diverses, et toutes sculptées admirablement. Un chef-d'œuvre aussi précieux aura été sans doute trouvé parmi les ruines d'Halicarnasse ou de Gnide. Les Grecs de Cos sont persuadés que dans l'intérieur de la citadelle, on conserve un buste d'Hippocrate, et qu'on y trouve une petite chambre qui fut habitée par le père de la médecine. Le peu de respect que les Turcs ont pour l'image de l'homme, ne permet guère de croire qu'ils aient pu conserver un buste, fût-ce même celui de Mahomet; quant à la chambre d'Hippocrate, le gouverneur que j'ai interrogé là-dessus, n'en a jamais entendu parler. A défaut d'anciens monumens, nous avons trouvé chez un médecin grec les *Œuvres d'Hippocrate*, édition de Venise. Nous nous sommes arrêtés surtout dans le volume à ces nombreux messages qu'adressaient au vieillard de Cos les rois et les cités. Nous avons relu avec délices les lettres qu'il écrivait lui-même à ses amis; cette correspondance nous a paru si intéressante et si remplie de traits curieux, que M. Poujoulat s'est chargé d'en faire pour vous un extrait, et d'y ajouter l'expression poétique de nos admirations.

Le surlendemain de notre arrivée, nous sommes montés à cheval, et nous avons été visiter la fontaine d'Hippocrate ; cette fontaine, qui fournit de l'eau à la ville, est sur une haute montagne, à trois milles environ du rivage de la mer : on entre dans le vieux monument de pierre qui renferme la source, par une porte semblable à celle du temple de Cybèle au mont Sipile. Deux murs en pierres, taillées et rangées en forme cyclopéenne, sont surmontés d'une voûte angulaire, également en pierres cyclopéennes ; ce passage ou ce conduit est large de trois ou quatre pieds, haut de huit à dix pieds. L'eau s'écoule dans un lit de pierre. Le lieu d'où jaillit la source est une rotonde assez élevée, qui a une ouverture par le haut ; plusieurs des pierres employées à cette construction paraissent usées par le temps, et leur seul aspect annonce la plus haute antiquité.

On serait fort mal vu à Cos, si on doutait un moment que l'édifice de la fontaine n'eût été bâti par Hippocrate ; les Turcs et les Grecs, qui se rencontrent si rarement dans un même sentiment ou une même idée, se réunissent pour honorer le père de la médecine, et pour conserver tout ce qui peut nous parler de sa gloire. Cet Orient qui ne se souvient plus des grandes choses du temps passé, n'a point oublié Hippocrate ; tous les âges, toutes les sectes ont gardé sa mémoire. On aime à voir les peuples se rapprocher ainsi au souvenir d'un bienfaiteur de

l'humanité, on aime à voir cette vénération touchante qui doit donner au simple monument d'une fontaine la durée des monumens de Pharaon.

La fontaine arrose une esplanade couverte de gazons; près de là s'élèvent de beaux platanes. Les Turcs viennent quelquefois s'asseoir sous ces ombrages, et ce lieu réunit les Grecs dans leurs jours de fêtes. En descendant la montagne, nous avons suivi les eaux de la fontaine, qui roulent de cascade en cascade, de vallée en vallée, jusqu'à l'aqueduc par lequel elles arrivent dans la cité. La campagne paraît assez bien cultivée; on rencontre sur les coteaux beaucoup de brebis et de chèvres, une grande quantité de perdrix. Quoique nous ne soyons qu'au commencement de janvier, les amandiers et les fèves sont en fleurs, et la jonquille jaune brille à travers l'éclatante verdure des prés. L'île de Cos et son soleil qui se montre à travers des vapeurs blanches, nous rappellent notre mois d'avril de France.

Nous avons dîné hier chez le gouverneur; nous sommes arrivés chez lui à midi; il était debout, et nous attendait à l'entrée de son appartement; il nous a conduits dans la salle à manger; on avait déjà dressé une table, qui avait été empruntée au consul de France. La nappe du festin était bordée tout autour de tranches de pain très-minces. Il n'y avait sur la table ni carafe, ni bouteille, ni fourchette, ni couteau; nous étions dix

convives ; chacun des convives avait devant lui un verre dans une assiette, une serviette d'un fort beau linge, brodée en or. On a commencé par une soupe de riz au gras, assaisonnée avec du citron ; elle était servie dans un grand vase de porcelaine, où nous puisions tous ensemble, avec des cuillères de nacre ou de bois d'ébène. On a servi ensuite la moitié d'un mouton rôti ; il se trouvait découpé en petits morceaux, de manière que chacun de nous a pu en prendre sa part avec les doigts. A ce plat copieux ont succédé une grande quantité d'autres plats, qu'on servait un à un, ou deux à deux; chaque plat de viande se trouvait mêlé à un plat de sucrerie ou de pâtisserie. Les plats se suivaient avec une grande rapidité; nous en avions déjà vu passer plus de cinquante sur la table ; ce n'était pas la moitié de ce qui nous était destiné ; nous avons demandé grâce au gouverneur. A la fin le pilau est venu faire la clôture d'un dîner qui aurait suffi à nourrir toute la ville de Cos.

Ali-Bey a fait les honneurs du banquet avec une grâce parfaite ; il n'a point épargné le vin de Cos à ses convives, et le silence qu'on observe ordinairement chez les Osmanlis, n'a pas régné un seul instant dans notre festin. Quand nous sommes sortis de table, on nous a donné du savon et versé de l'eau pour nous laver les mains. Une particularité que je ne dois pas oublier, c'est que tous les plats qui ont passé devant nous, ont été servis en-

suite aux officiers de la maison, puis aux simples serviteurs, enfin, aux étrangers et aux pauvres. Cet usage est généralement suivi en Turquie; le harem, la famille, les domestiques, les esclaves, les mendians, tout le monde vit du dîner du maître, et lorsqu'il y a une fête chez un homme riche, toute la maison se réjouit.

Après le dîner, nous avons suivi le bey dans la salle de réception; la conversation a roulé sur l'île de Cos; la population de l'île est de vingt mille âmes; les principales productions du territoire sont les citrons, les oranges, les raisins secs; les exportations faites dans l'année qui vient de s'écouler (1830), ont été évaluées à plus de cent mille thalaris (cinq cent mille francs). Nous avons complimenté Ali-Bey sur son gouvernement; il passe pour avoir supprimé tout ce qu'il y avait de trop onéreux dans les impôts; on vante surtout son désintéressement; il a répondu à nos complimens, en nous disant qu'il avait la mission de protéger et non de ruiner le peuple. Un gouverneur, nommé par le sultan, nous a-t-il dit, est comme le soleil que Dieu envoie pour mûrir les moissons, et qui ne retient rien pour lui des bienfaits qu'il est chargé de répandre; nous avons félicité de bon cœur le généreux Ali-Bey. Heureuse la Turquie, si tous les pachas suivaient son exemple, et ressemblaient, comme lui, au soleil qui ne prend point la dîme des moissons!

Au milieu de notre entretien, il nous est arrivé un santon, espèce de fou ou de saint musulman presque nu, et n'ayant qu'une chemise tombant à moitié sur son dos; le bey le nourrit, et pour prix de cette charité, il fait de temps à autre quelques prophéties; il s'applaudissait d'avoir annoncé notre arrivée, avant que notre bâtiment eût paru dans la rade; il a fini par nous demander quelques paras, et nous avons payé volontiers notre bien-venue, annoncée ainsi miraculeusement. Ces sortes de fous ont un véritable empire sur les grands qui sont obligés de les supporter, sous peine d'exciter les murmures du peuple; vous savez que la religion musulmane ordonne à ses disciples de secourir les pauvres, et que chacun doit prélever une partie de ses biens pour des actes de charité. Il arrive quelquefois que des mendians, plus hardis que les autres, viennent percevoir eux-mêmes ce tribut imposé à leur profit, et ceux qu'on rencontre ainsi dans la maison des riches, sont comme des espèces de *garnisaires* qui vont s'établir chez les contribuables en retard.

Nous avions formé le projet de visiter plusieurs villages des îles qui renferment des restes de l'antiquité ou du moyen-âge. Le village de Pili, celui d'Antifali, celui de Céphalos, ont des ruines que les voyageurs n'ont point reconnues; les chevaliers de Rhodes y avaient bâti des tours et des châteaux, dont on voit encore les débris. Comme la pluie n'a

pas cessé de tomber, nous avons été obligés de rester à Stanchio. Le consul de France nous a donné à dîner avec Ali-Bey qui lui avait demandé un dîner à la française. Le gouverneur s'est placé à table à côté de la maîtresse de la maison; il n'a pas eu la moindre peine à se plier à nos manières; il ne s'est montré embarrassé que pour se servir de sa fourchette. Nous avons remarqué qu'il s'en est tenu religieusement pendant tout le dîner à l'eau de la fontaine d'Hippocrate. Au dessert, il a voulu verser le vin de Champagne aux dames; on a porté tour à tour des toasts au beau sexe d'Orient et à celui d'Occident. En sortant de table, j'ai demandé au bey s'il avait un harem. Il m'a répondu que non; il a voyagé toute sa vie, et dans la carrière qu'il suit maintenant, il est toujours à la veille d'être déplacé; ce n'est pas une petite affaire pour un mari turc qui change de pays, de voiturer ses femmes et de les transporter d'un lieu dans un autre sans qu'on puisse jamais les voir, car le prophète veut qu'elles restent toujours cachées. Ali-Bey s'est affranchi d'un aussi grand embarras; il faut dire toutefois qu'il est rare de rencontrer en Turquie un pacha, un mutzelin ou un bey qui n'ait point de femmes; un harem est pour les grands un luxe d'obligation. Je ne m'étonnerais pas que notre bon gouverneur, qui ne s'est pas soumis en ce point à la coutume générale, ne fût un peu moins estimé pour cela parmi les Osmanlis.

M. Davenat nous a conduits dans quelques maisons grecques de la ville. A chacune de nos visites, nous avons été reçus dans une salle assez vaste où se tient ordinairement la famille; les étrangers ou les visiteurs s'asseyent sur des estrades couvertes de tapis : d'un côté on voit suspendus aux murs de l'appartement des plateaux de cuivre ou de fer-blanc, des assiettes, des plats, des instrumens de cuisine; de l'autre une multitude de petites fioles ou de tubes de verre, étalés comme chez un marchand ou dans un bazar. J'ai demandé à notre interprète ce que signifiaient tous ces ornemens de verre. On m'a répondu que les habitans de Cos achetaient d'abord ces vases de verre pour l'usage de leur maison, et qu'ils mettaient ensuite quelque vanité à en multiplier le nombre. L'éclat du verre est ici comme en d'autres pays l'éclat des dorures. L'interprète qui nous donnait cette explication, ajoutait que dans les jours de la persécution, dans les temps malheureux, toute cette magnificence de verre avait disparu, et qu'elle ne se montrait de nouveau que depuis qu'Ali-Bey était arrivé dans l'île; singulier thermomètre de la prospérité ou de la misère d'un pays!

Chez les Grecs on n'offre pas la pipe aux étrangers comme chez les Turcs. A notre arrivée, une fille de la maison, avec un voile de soie, une robe traînante, les cheveux tombant en tresses par derrière, la poitrine couverte de perles ou de séquins, venait

nous présenter le café et les confitures ; elle nous offrait ensuite des fleurs, nous baisait la main, et la portait avec respect à son front ; au sortir de la maison, on nous parfumait avec de l'eau de fleur d'orange, et la famille nous accompagnait jusqu'à la porte. Pour nous donner une idée des divertissemens des Grecs, le consul a invité plusieurs dames de la ville à passer la soirée chez lui. Plusieurs y sont venues, et nous avons vu danser la *romaika*. Les dames se tiennent par la main, et forment un cercle qui tourne lentement au bruit d'une lyre grossière et d'un tambourin. Rien n'est moins animé que cette danse, dont la monotonie ne lasse point les belles dames de Cos. Je ne dois pas oublier de vous dire que le gouverneur de l'île assistait à notre soirée. C'est la première fois que je vois les Grecs danser, chanter et se livrer à la joie devant un bey ou un pacha.

Nous avons vu célébrer une noce grecque. Les cérémonies durent trois jours ; le premier jour, le futur arrive seul dans la maison de sa nouvelle famille ; avant d'entrer, il écrase une grenade sous ses pieds, et trempant son doigt dans un vase rempli de miel, il fait un signe de croix sur la porte. L'union des époux est ensuite consacrée par les prières d'un papa. Le second jour, la jeune épouse, assise sur un sofa élevé, se fait voir à tous ceux qui se présentent ; elle est couverte d'habits de soie, brodés d'or et d'argent ; une bougie allumée est à

sa droite, une autre à sa gauche; chacun de ceux qui viennent la visiter, lui apporte un présent, et tous ces présens restent suspendus au mur de la chambre, en forme de trophées. Quand nous sommes arrivés le troisième jour, la maison était pleine de gens qui se réjouissaient; nous avons vu beaucoup de femmes dansant la romaika, d'autres assises sur une estrade. On avait fait venir des femmes de l'île de Nicerie; quand on meurt, ces femmes viennent pleurer aux funérailles; quand on se marie, elles viennent danser et chanter à la noce. Nicerie n'offre point de ressources, et ses habitans n'ont d'autre moyen de vivre que de s'associer aux chagrins ou aux joies des îles voisines.

Pendant toute cette fête, la mariée restait sur une estrade élevée, seule et cachée par des rideaux; j'ai été admis à la voir dans son espèce de sanctuaire; je suis monté sur une escabelle; elle s'est inclinée vers moi, m'a pris la main, l'a portée à sa bouche et à son front; on vante beaucoup sa beauté; mais les paillettes d'or qui couvrent son visage, le fard grossier qui colore ses joues, ses sourcils teints en noir et joints ensemble, tout cela lui donnait à mes yeux une figure étrange. Une remarque que j'ai pu faire sur les femmes d'Orient, c'est que la beauté et les grâces du printemps de la vie ne paraissent presque nulle part comme Dieu les a créées; il n'y a guère dans le beau sexe de ce pays que la vieillesse qui se montre telle qu'elle est.

Je vous ai parlé d'un usage singulier établi à Mételin ; nous l'avons retrouvé à l'île de Cos ; les filles sont les seuls enfans qui aient droit à l'héritage de leurs parens ; quand la fille aînée se marie, le père lui abandonne sa maison et va s'établir ailleurs ; s'il a plusieurs enfans, il doit pourvoir par son industrie à leur éducation et à leur établissement ; la coutume veut que ce soit la femme qui choisisse son mari ; quand elle a pris les informations nécessaires, le père transmet la détermination de sa fille à celui qu'elle a choisi ; le mari n'apporte jamais rien en mariage, et ne fait aucun présent à sa nouvelle épouse.

Cet usage qui n'admet que les femmes à l'hérédité, subsiste encore, plus ou moins modifié, dans plusieurs îles voisines, telles que Naxos, Paros, Santorin, etc. Quelques savans en font remonter l'origine à l'ancienne Lycie, où les femmes possédaient tous les biens, et donnaient leur nom à la famille ; d'autres ont pensé qu'une semblable coutume avait pu naître dans les îles mêmes où nous la retrouvons aujourd'hui. La plupart de ces îles n'avaient qu'un territoire stérile, et leurs principales richesses étaient dans la navigation. Tandis que la nature semblait avoir donné les domaines de la mer au sexe qu'elle avait créé le plus robuste, le plus actif, le plus aventureux, les terres et les maisons avaient pu devenir, sans injustice, le partage exclusif du sexe qui ne pouvait exercer aucune in-

dustrie, et que sa faiblesse attachait au sol. Au reste, je vous donne ces conjectures des savans comme des hypothèses plus ou moins chimériques; aucun fait historique ne les appuye, et aucune tradition positive ne nous aide ici à expliquer d'une manière satisfaisante comment l'usage dont je vous parle a pu s'établir chez les anciens, ni comment il a pu se conserver jusqu'aux temps modernes. Il arrive quelquefois que ce qui subsiste encore des coutumes de l'antiquité, embarrasse plus les voyageurs que les restes dispersés des temples et des vieux monumens.

Dans notre séjour à Cos, nous avions tous les jours sous les yeux les montagnes de Pétesse et le château de Boudroun; la vue du château de Boudroun nous rappelait les chevaliers de Saint-Jean qui l'ont bâti, et l'ancienne Halicarnasse élevée sur cette rive de la Carie. J'espérais trouver là quelques souvenirs des croisades, quelques restes de l'antiquité; je venais de visiter avec respect la patrie d'Hippocrate; comment passer si près du pays où naquit Hérodote, sans avoir une extrême envie d'y aborder? Il me semblait que le souvenir du père de l'histoire, que la vue du lieu qui fut son berceau, devait m'encourager et me porter bonheur dans mon voyage, car, à son exemple, l'amour de la vérité m'avait fait quitter mes foyers, et comme lui je parcourais des régions lointaines, pour connaître les mœurs des peuples, les révolutions des empires et la gloire des anciens

temps. Le commandant de la *Truite*, qui a trouvé mon désir tout naturel, a fait voile vers la côte d'Asie, et nous voilà dans la rade de Pétesse, voisine de Boudroun. Cette rade, entourée de collines sauvages, est plus déserte encore et plus triste que celle de Latchéta dont je vous ai parlé dans mes lettres précédentes; on n'y vient que pour se mettre à l'abri des vents du sud, ou pour charger des bois qu'on transporte en Egypte; nous n'apercevons sur le rivage que de misérables bûcherons, et des troupes de chacals qui font entendre leurs cris semblables à des gémissemens. Depuis que nous avons jeté l'ancre, il fait un temps affreux; j'achève ma lettre au bruit de la tempête qui gronde à la fois sur la mer et sur les montagnes; nous attendons que le calme se rétablisse pour aller en bateau jusque sur la rive de Boudroun.

LETTRE LXXXII.

QUELQUES SOUVENIRS DE LA VIE D'HIPPOCRATE [1].

Cos, janvier 1831.

L'OMBRE et les souvenirs d'Hippocrate sont partout dans le pays de Cos, comme l'ombre et les souvenirs d'Homère remplissent les campagnes d'Ilion; nous parcourrons sous le grand platane de Stancho la correspondance de celui qui fut surnommé le *divin vieillard*, comme nous avons relu l'*Iliade* sous les saules du Simoïs. Le prince de la poésie et le prince de la médecine eurent tous deux des autels; mais il fallut que le poète mourût pour que le monde reconnût en lui un dieu, et le mé-

[1] Cette lettre de M. Poujoulat et la précédente sont adressées à madame Michaud.

decin de Cos fut dieu de son vivant : autant la vie d'Homère fut humble et pauvre, autant la vie d'Hippocrate s'écoula brillante et glorieuse. Au chantre d'Achille le bâton de l'aveugle et la besace du mendiant, au descendant d'Esculape la vénération des peuples, les trésors des rois et le Prytanée.

La correspondance d'Hippocrate se compose de vingt-sept lettres ; nous choisirons dans cette correspondance les récits les plus curieux, tout ce qui peut servir à faire connaître Hippocrate et les choses de son temps. Il est certain, comme on l'a remarqué, que le médecin de Cos n'a pas écrit toutes les lettres qui portent son nom, mais les lettres mêmes qui ne sont point de lui conservent pour nous un grand intérêt, parce qu'elles ont été rédigées sur un fond de vérité que personne ne révoque en doute ; s'il y a du roman dans cette correspondance, c'est du roman fait avec de l'histoire; et dans ce cas, la fable elle-même peut nous révéler de piquans traits de mœurs. Nous lirons la correspondance d'Hippocrate comme nous avons visité ces jours derniers la fontaine qui porte son nom. Ce monument ne fut point sans doute l'ouvrage du père de la médecine ; nous nous sommes pourtant arrêtés avec respect devant toutes ces pierres qui semblaient nous parler de sa gloire.

Nous avons vu dans l'histoire ancienne comment Hippocrate refusa les présens d'Artaxerce ; cette

négociation entre le roi de Perse et le médecin de Cos, a donné lieu à quelques lettres intéressantes. Le grand roi avait demandé un médecin ou des remèdes pour mettre un terme au fléau qui désolait son peuple et ses armées; on lui désigne Hippocrate de Cos, *issu des dieux du côté de son père et de sa mère*, Hippocrate qui, doué d'une nature merveilleuse, guérit toutes les maladies humaines, et qui déjà, dans beaucoup de pays, a obtenu les honneurs divins; on engage le prince à offrir de l'or et de l'argent à celui qui est *le père et le conservateur de la santé*. Bientôt le Satrape de l'Hellespont reçoit l'ordre de mettre aux pieds d'Hippocrate tous les trésors qu'il demandera. On promet au fils d'Esculape de l'élever au rang des plus grands personnages de la Perse. « Dites au » roi des rois, répond Hippocrate, que j'ai ce qu'il » faut pour me nourrir, me vêtir et me loger ; ce » serait un crime d'accepter les trésors de la Perse, » de guérir les Barbares qui sont les ennemis des » Grecs. » Ces paroles allument le courroux d'Artaxerce ; il veut forcer les habitans de Cos à lui livrer Hippocrate, sinon leur cité sera renversée, leur île sera anéantie et disparaîtra dans les profondeurs de la mer, et l'avenir ne pourra savoir s'il exista jamais à cette place une cité et une île de Cos. Les menaces du grand roi furent vaines : le peuple de Cos lui répondit qu'il ne livrerait point Hippocrate son dieu, dût-il subir le plus affreux

destin. Après deux mille ans, les enfans de ceux qui parlaient ainsi au grand roi, sont encore restés fidèles au culte d'Hippocrate ; au milieu des débris de temples dispersés autour du grand platane, Hippocrate est le seul dieu du monde ancien dont on ait ici gardé le souvenir.

La Grèce et l'Ionie, tous les pays que nous venons de parcourir, avaient des hymnes et des couronnes pour le médecin de Cos. Platon, qui était son contemporain, se plaisait à rendre hommage à son génie ; Athènes, pour témoigner sa reconnaissance à celui qui l'avait délivrée de la peste, décréta que les enfans de Cos auraient le privilége de passer leur jeunesse dans son sein. Hippocrate était regardé comme le bienfaiteur des hommes, comme un autre Jupiter sauveur dont les paroles donnaient la vie, dont la voix aurait pu commander au sépulcre lui-même. Dans l'opinion de ses contemporains, il était celui qui guérissait les douleurs humaines, et son pouvoir s'étendait jusques sur les infirmités de l'esprit. C'est pourquoi le sénat et le peuple d'Abdère s'adressèrent à lui pour qu'il voulût bien guérir Démocrite qu'ils croyaient atteint de folie. Cet événement est raconté avec des circonstances fort curieuses dans les lettres que nous avons sous les yeux. Je prendrai la fleur de cette partie de la correspondance pour lui donner place dans mon petit tableau. Écoutons d'abord la voix triste et suppliante des citoyens d'Abdère : « Notre

» grand homme est malade, ô Hippocrate ! lui qui » était notre espérance et notre orgueil, lui dont » la sagesse était divine, a maintenant moins de » sens et de raison que le plus petit des Abdéritains. » Pendant que nous sommes dans l'inquiétude et » le désespoir, Démocrite rit et rit de toutes cho- » ses; il écrit et parle sur des sujets qui ne tiennent » point à cette vie; il dit que l'espace est rempli de » divinités; il écoute d'une oreille attentive la voix » de tous les oiseaux qui passent; souvent il se lève » pendant la nuit et se promène seul; il nous ré- » pète que la vie n'est rien, et quelquefois il nous » dit qu'il part pour l'immensité. Notre grand » homme tombe dans la démence, et son corps et » son esprit s'en vont. Voilà pourquoi, ô Hippo- » crate! nous implorons votre secours; nous ne » sommes point un peuple sans gloire, et d'hono- » rables témoignages parlent en notre faveur. Si » notre ville était de l'or, ce ne serait point assez » pour payer la guérison de notre grand homme. » Venez, ô Hippocrate! car ce n'est pas seulement » un homme qui est malade, c'est toute une ville, » c'est le peuple et le sénat. »

Nous savons qu'Hippocrate consentit à faire le voyage d'Abdère pour voir Démocrite; dans sa réponse aux Abdéritains, il félicitait les peuples qui savent que leurs grands hommes sont leurs monumens, et non point les tours et les murailles; il repoussait l'or et l'argent que lui avaient proposés le

sénat et le peuple d'Abdère; s'il avait voulu s'enrichir, ce n'est point à Abdère mais à la cour de Perse qu'Hippocrate serait allé; « il est aussi criminel, disait le fils d'Esculape, de guérir ses ennemis que de guérir ses amis pour de l'argent ». Je ne sais pas jusqu'à quel point cette maxime du père de la médecine est mise en pratique par la faculté des temps modernes. Avant de partir pour Abdère, Hippocrate se fit remplacer à Cos par un médecin d'Halicarnasse nommé Denis; il lui écrivait que les malades de l'île n'étaient pas nombreux et que l'année n'était pas mauvaise.

Arrivé dans la cité des Abdéritains, Hippocrate se vit entouré de la population toute entière, hommes, femmes, vieillards et enfans; *sauvez-le, guérissez-le,* tels sont les cris de la foule. Le médecin de Cos demande qu'on le mène auprès de Démocrite. Le philosophe habitait alors sur une colline isolée, loin du bruit et des affaires humaines; un ruisseau murmurait au penchant de la colline; ce lieu était couvert de vignobles, et là s'élevait un temple consacré aux nymphes. C'est là qu'Hippocrate est conduit. Il aperçoit Démocrite assis au pied d'un platane, seul, sur un banc de pierre, pâle et maigre, avec sa barbe en désordre et couvert de sales vêtemens. A côté de lui étaient placés des oiseaux morts et d'autres animaux sans vie; le philosophe tenait un livre sur ses genoux, et d'autres livres étaient répandus à terre autour de

lui ; tantôt il écrivait, tantôt il se recueillait et méditait en silence ; puis il se levait, se promenait, observait les entrailles et les restes des animaux qui étaient près de lui et s'asseyait ensuite. « *Vous le* » *voyez, ô Hippocrate!* s'écriaient les Abdéritains tristes et dans les larmes ; *vous voyez Démocrite, voilà la vie qu'il mène maintenant!* Le philosophe, en entendant ces lamentations, secouait la tête ou riait aux éclats. Hippocrate descend la colline et s'approche de Démocrite ; celui-ci l'ayant aperçu, « *Salut notre hôte!* lui dit-il. *Salut ô le plus sage des hommes*, répond Hippocrate. — Je vous ai appelé notre hôte, reprend le philosophe, parce que j'ignore votre nom ; qui êtes vous? — Je suis Hippocrate médecin de Cos ; — O Hippocrate! votre gloire est arrivée jusqu'à moi ; reposez-vous sur le siége de feuillages que vous voyez là, et dites-moi le sujet qui vous amène? — Le désir de vous connaître et de vous entendre m'a conduit dans ce pays ; sur quoi écriviez-vous tout à l'heure, ô Démocrite? — Sur la folie. » Là-dessus la conversation s'engage ; le philosophe voulant expliquer pourquoi il avait coutume de rire de toutes choses, expose en détails toutes les contradictions de l'esprit et de la vie de l'homme ; il s'élève à des considérations qui excitent l'étonnement et l'admiration d'Hippocrate, et celui-ci, enthousiasmé du génie de Démocrite, s'en va au milieu des Abdéritains pour les remercier de lui avoir fait connaître le plus sage des hommes.

Il ne m'appartient point de parler des ouvrages d'Hippocrate; vingt siècles d'études n'ont presque rien ajouté aux lumières qui se trouvent répandues dans les œuvres de ce grand homme, et les leçons du médecin de Cos sont encore aujourd'hui des oracles. Ainsi la gloire habite éternellement ces rivages; elle resplendit comme le soleil dans cet archipel radieux; Homère à Chio, Pythagore à Samos, Hippocrate à Cos, et des dieux partout; vers quelques points de l'horizon que le navire nous entraîne, il nous faut saluer l'autel d'un dieu ou le berceau d'un grand homme.

P.....

LETTRE LXXXIII.

RUINES D'HALICARNASSE. CHATEAU DE BOUDROUN.

13 janvier 1831.

Après avoir attendu deux jours, nous nous sommes embarqués dans la chaloupe de la *Truite*. Nous avons passé à travers une foule de petites îles qui n'ont point de nom dans les auteurs anciens ni dans la géographie moderne. Je ne puis vous exprimer l'effet merveilleux que produit l'aspect du fort de Boudroun, lorsqu'on en approche après avoir traversé les îlots qui en dérobent d'abord la vue; les Turcs, qui ont grand soin, comme je vous l'ai dit souvent, de faire blanchir les châteaux qu'ils ont sur les bords de la mer, semblent chargés de décorer les paysages maritimes, et de tra-

vailler aux plaisirs des voyageurs qui passent devant les côtes. Boudroun a deux petits ports ; l'un au midi, qu'on appelle le port secret parce qu'il n'est aperçu que du château ; l'autre, au sud-ouest, est plus à découvert. C'est dans celui-là que nous sommes entrés. Nous avons débarqué sur un quai vaste et commode ; on nous a d'abord conduits chez le commandant qui demeure en face du port ; après avoir passé par une grande cour où se font voir d'anciennes et de nouvelles ruines, on monte par un escalier de bois, tout délabré ; puis au bout d'une galerie, se trouve un appartement qu'on prendrait chez nous pour un grenier ; c'est l'appartement du vaivode. Celui-ci nous a reçus avec des manières polies ; mais il n'avait point de chibouc à nous offrir, et nous avons été obligés de nous asseoir par terre à côté de lui, car il n'a ni tapis ni divan. J'avoue que cet air de pauvreté dans la maison d'un vaivode a quelque chose qui ne saurait me déplaire ; il m'annonce au moins que le maître n'a point abusé de son pouvoir, qu'il respecte les sueurs du peuple. Quand j'arrive chez un homme puissant, j'aime mieux le voir manquant d'un chibouc, et n'ayant pas de sopha pour se reposer, que d'apprendre en sortant de chez lui que la population qu'il opprime est moissonnée par la faim. On s'occupe maintenant dans la province de Carie du dénombrement ordonné par le sultan Mahmoud. Ce dénombrement jette quelque fermenta-

tion dans les esprits, et déplaît à la plupart des Osmanlis, qui n'aiment point voir leurs noms sur des registres et qui s'appliquent le proverbe : *brebis comptée le loup la mange.* Le vaivode n'était pas sans inquiétude sur la population turque des montagnes.

Avant de visiter la ville, nous avons voulu voir le chantier de la marine, établi près du port. On nous a montré une frégate, qui est en construction depuis sept ans; le bois dont on s'est servi, est déjà en grande partie vermoulu, et le bâtiment tombera en ruines avant d'être achevé. Ce sont les Grecs du pays qui travaillent au chantier; chacun est obligé de travailler tous les ans pendant un mois; les chefs de l'établissement à qui la Porte a déjà reproché leurs retards, n'attendent qu'avec effroi les prochaines nouvelles de Stamboul; on croit généralement qu'il y aura quelques têtes coupées à Boudroun si la frégate, commencée depuis si long-temps, n'est pas lancée dans le bassin avant le mois d'avril.

Nous avons parcouru la petite ville de Boudroun; sa population n'a pas trois mille âmes; elle n'a ni commerce ni industrie; son territoire ne produit que du blé et des figues. Nous avons fait une visite à quelques familles grecques. Nous espérions trouver quelques renseignemens sur l'ancienne Halicarnasse; mais les Grecs n'en savent pas plus là-dessus que les Turcs; nous nous sommes donc mis

à errer autour de la ville nouvelle, n'ayant d'autres guides que les voyageurs qui nous ont précédés. Partout la terre et les chemins sont couverts de fragmens de marbre, de tronçons de colonnes et de sarcophages brisés. En traversant un champ de blé, nous avons remarqué une statue de femme couchée à terre dans l'attitude d'une personne qui est tombée en fuyant; une draperie et la main droite posée sur la poitrine, annoncent le ciseau d'un grand maître; la tête, séparée du tronc, était restée long-temps sur le bord du chemin, lorsqu'elle a été apportée au consulat français de Stanchio. Elle se trouve parmi les objets d'antiquité que M. D'Avenat m'a chargé de remettre au Muséum de Paris. On a cru y voir une tête d'Artémise; comme le souvenir de la reine de Carie est toujours présent à l'esprit des voyageurs qui visitent les ruines d'Halicarnasse, on retrouve volontiers ses traits dans tous les marbres qui ont conservé l'image d'une femme ou d'une déesse. J'ai remarqué qu'on retrouvait aussi son nom dans toutes les inscriptions anciennes que les ravages du temps ne permettent plus de déchiffrer. La science a aussi ses illusions, et nous devons les respecter.

L'ancien emplacement d'Halicarnasse nous présente un bassin circulaire, environné à l'est et au nord de montagnes élevées. En nous avançant du côté du nord-est, nous avons suivi un chemin creusé par l'eau des pluies et semblable au lit d'un

torrent; ce chemin est bordé de murailles presque entièrement ensevelies sous terre : on remarque dans ces décombres de grosses pierres de taille, disposées en formes de degrés ou de gradins. Ces ruines, qui portent l'empreinte de l'antiquité, sont-elles les derniers restes d'un temple ou d'un acropolis? Elles paraissent occuper l'extrémité de l'ancienne ville du côté du nord-est. Lorsque Alexandre-le-Grand fit le siége d'Halicarnasse, son armée s'avança d'abord vers la ville par le chemin de Mylassa qu'on aperçoit encore à l'orient; elle porta ensuite son attaque vers le nord de la place; ses efforts se dirigèrent sans doute contre les fortifications dont nous avons vu les fondemens.

Comme les ruines de la ville ont fourni beaucoup de pierres, on s'en est servi pour la clôture des champs, ce qui rend la campagne très-difficile à parcourir. J'ai été encore une fois martyr de mon amour pour les antiquités. En franchissant une de ces murailles de pierres, qu'on rencontre partout sur son chemin, je suis tombé assez violemment, et je me suis relevé avec quelques contusions au front; la force morale, en cette occasion, est venue à mon secours, et j'ai poursuivi mes courses sans m'arrêter un seul instant. Si je ne craignais pas d'employer une comparaison usée ou de vous paraître trop fanfaron, je m'appliquerais volontiers ce qu'on a dit de la chute d'Antée; car je n'ai jamais été plus dispos et plus ingambe que dans cette journée où

mon front meurtri a touché les ruines et la poussière de l'antique cité.

En gravissant les montagnes du nord, nous n'avons pas tardé à rencontrer un plateau étendu, une vaste esplanade où se trouvent çà et là plusieurs colonnes d'une grande dimension, quelques-unes debout, les autres couchées par terre et à moitié brisées. J'ai cru reconnaître en ce lieu l'emplacement d'un des acropolis d'Halicarnasse; car l'histoire compte plusieurs acropolis placés dans l'enceinte de la ville, et destinés à sa défense. Il est probable que dans l'intérieur de cette citadelle on avait bâti un temple, et que ce temple était celui de Mars; Vitruve nous dit que la statue colossale et les autels du dieu Mars se trouvaient dans le lieu le plus élevé de la ville. Les historiens parlent de plusieurs assauts livrés sur ce point par les soldats d'Alexandre.

Par de là cet acropolis commence ce qu'on peut appeler la région des morts; les sommets de la montagne sont remplis de cellules ou de cavernes sépulcrales; nous sommes entrés dans quelques-unes de ces grottes funèbres; elles sont de plusieurs dimensions; les unes n'ont de place que pour un cercueil, dans quelques autres plusieurs morts semblent avoir été ensevelis. La plupart de ces sépulcres ont été ouverts par la main de l'homme ou par la faux du temps; la montagne se dégrade comme les monumens humains, et plus

d'une tombe a laissé échapper sa proie, c'est-à-dire un peu de poussière et quelques débris d'ossemens. Assis sur ces hauteurs couvertes de tombeaux, nous avions autour de nous les lieux où reposèrent les vieilles générations d'Halicarnasse, et nous pouvions contempler à nos pieds le vaste bassin où sont dispersées les ruines de l'ancienne ville; rien n'est plus propre à remuer l'imagination que ce double spectacle.

En descendant de la montagne, nous avons aperçu de loin un vaste amphithéâtre. Cet amphithéâtre, placé sur un coteau, rappelle au premier coup-d'œil sa destination ancienne; ses gradins, rangés sur plusieurs lignes circulaires, semblent attendre les spectateurs; si le lieu de la scène n'était pas planté de figuiers, on pourrait y donner encore des représentations. Rien n'est plus propre à nous faire juger la magnificence des spectacles chez les anciens; là, tout un peuple était assemblé sous la voûte radieuse du ciel; il avait devant lui et autour de lui la cité, les montagnes, la mer; à ses pieds, on représentait les triomphes des héros, les miracles des dieux, les vertus des premiers sages; on chantait la puissance de Jupiter, la sagesse de Minerve, les bienfaits de Bacchus et de Cérès; ainsi les souvenirs religieux, les beautés de la nature, les arts enfantés par le génie de l'homme, tout se réunissait pour ajouter à la pompe et à l'éclat des grandes solennités. Les ruines que nous

voyons semblent avoir gardé la mémoire de ces temps merveilleux, et le voyageur qui les visite peut encore se croire assis au milieu du peuple assemblé.

Sur les avenues de l'amphithéâtre se trouvent de tous côtés de grands amas de pierres. Parmi ces amas de pierres nous avons remarqué un piédestal représentant les neuf Muses en bas-relief; le monument a été mutilé, mais on y distingue encore les attributs de chacune des neuf déesses. Nous avons trouvé, au milieu de toutes ces ruines, des maçons occupés à enlever des matériaux de construction; la présence de ces ouvriers a dérangé toute la poésie de nos souvenirs; un vieux Musulman à la barbe blanche encourageait les travailleurs; il m'a semblé voir le Temps armé de sa faux, qui, désespérant de détruire à lui tout seul les anciens monumens d'Halicarnasse, avait appelé des auxiliaires, avait fait venir des ouvriers et des maçons pour l'aider. Le Turc que nous avons vu est le propriétaire du terrain sur lequel se trouvent les restes de l'amphithéâtre; il s'est mis à vendre les pierres qui sont entassées en ce lieu, et comme les pierres, surtout celles qui forment les gradins, sont très-bien taillées et d'une belle conservation, il est probable qu'elles seront bientôt vendues. Si j'étais riche, j'achèterais tout l'amphithéâtre, et je ferais volontiers une pension à ceux qui le démolissent, s'ils me promettaient de le conserver et de le montrer aux voyageurs.

D'autres ruines nous attendaient au bas de la montagne; nous voilà en face d'un beau portique, dont les colonnes sont encore debout ; elles ont leur entablement et leurs chapiteaux, couronnés d'arbustes verdoyans. Cette colonnade s'étend sur une ligne de quatre cents soixante pieds, ce qui donne l'idée d'un vaste édifice; vis-à-vis la colonnade, on découvre un pan de muraille antique. C'est là que M. de Choiseul a placé le temple de Mars; je ne puis partager cette opinion tout-à-fait contraire à ce que nous dit Vitruve qui, dans sa description, place le temple de Mars sur le lieu le plus élevé de la ville. Sans donner ici mon avis comme une autorité, ne pourrait-on pas croire que ces colonnes et ces murailles sont les restes du temple de Mercure? Tout près de là, en traversant la cour d'une maison turque, nous avons trouvé d'autres colonnes de marbre; autour de chacune de ces colonnes, qui sont cannelées et d'une forme très-élégante, sont tracées de grandes lettres grecques, dont nous n'avons pu suivre le sens, parce qu'elles se trouvent à moitié cachées dans le mur de clôture d'un jardin; près des colonnes, nous avons vu une mosaïque fort bien conservée; cette mosaïque, ces colonnes, tous ces amas de pierres taillées, sembleraient indiquer l'emplacement d'un temple; ne pourrait-on pas voir en ce lieu le temple de Vénus? Vitruve nous apprend que le temple de Vénus était près de celui de Mercure, et que

ces deux temples étaient bâtis au pied de la colline où s'élevait la statue colossale et les autels de Mars. Pour assigner avec précision la place des deux monumens, il faudrait savoir ce qu'est devenue la fameuse fontaine Salmacis, qui coulait dans leur voisinage. Je n'ai rien pu découvrir sur cette fontaine célèbre chez les anciens, si ce n'est qu'elle est maintenant cachée dans l'enceinte d'un harem. Le lieu où nous nous trouvions, est rempli de jardins, et chacun de ces jardins a quelques débris de vieux monumens; plusieurs Musulmans, assis devant leurs portes, nous invitaient à entrer chez eux pour y voir des débris de l'antiquité. Nous gardons ces pierres, nous a dit un vieillard turc, pour faire plaisir aux étrangers; j'ai remercié nos bons Osmanlis de tous les trésors qu'ils ont conservés pour nous, et rien ne m'a plus touché que de voir ainsi l'hospitalité gardienne des vieilles ruines, car l'hospitalité est aussi un reste ou un souvenir des temps anciens.

Vous êtes sans doute impatient d'apprendre quelle place occupait le tombeau de Mausole, et s'il en reste encore des vestiges; on ne rencontre plus de trace du monument élevé par Artemise; quant à son emplacement, je ne puis que vous répéter ces paroles traduites de Vitruve : « Halicarnasse for-
» mait un circuit au pied des montagnes, et dans
» le milieu du circuit, sur la pente de la colline,
» se trouvait une grande place, où fut bâti le ma-

» gnifique ouvrage nommé *Mausolée, l'une des* » *sept merveilles du monde.* » Il y a long-temps que le tombeau de Mausole est détruit ; mais cette destruction est-elle l'ouvrage du temps ou des révolutions humaines? Vous savez que des accusations graves ont souvent été répétées à ce sujet contre les chevaliers de Rhodes, qui ont fait bâtir le château de Boudroun. On peut dire néanmoins, à la justification de nos chevaliers, que les Sarrazins les avaient précédés sur le territoire d'Halicarnasse, et que les farouches compagnons de Moaviah n'avaient probablement rien laissé à détruire. Toutefois, il est permis de croire que le premier soin de la chevalerie de Rhodes, lorsqu'elle s'empara de cette côte, ne fut pas de sauver ce qui restait de l'antiquité. On peut en juger par la seule inspection des murailles extérieures du château. En jetant les yeux sur ces murailles construites au quinzième siècle, nous avons reconnu des fragmens de marbre qui ont appartenu à des monumens anciens ; on y a remarqué aussi quelques bas-reliefs mutilés, représentant des combats héroïques, tels que celui de Thésée et des Amazones. On composerait peut-être un muséum avec les débris précieux, employés et comme ensevelis ou perdus dans la construction de cette forteresse, et si jamais le château de Boudroun est démoli, la vieille Halicarnasse, nous disent les voyageurs, pourra y retrouver ses plus vénérables ruines confon-

dues avec la brique et les matériaux les plus grossiers.

Rien n'est plus curieux que de voir dans ce château bâti à la place du *Regia domus*, du palais des anciens rois de Carie, toutes sortes de ruines mêlées ensemble, et la représentation confuse de plusieurs âges différens; parmi les marbres mutilés des temples et les vestiges à moitié effacés de l'antiquité grecque, vous pouvez retrouver là de croix, des fleurs-de-lys, des armoiries faisaient Occident, et çà et là des lions [illegible] et du quatorzième nos sculpteurs du [illegible] siècle. Des to[illegible] et des remparts, où flotte l'étendard [illegible] Croissant, offrent encore aux voyageurs des paroles écrites dans la langue de l'Évangile. Ici on lit sur une porte : *Seigneur, sauvez-nous pendant que nous veillons, gardez-nous pendant que nous dormons; si le Seigneur ne protège point une ville, c'est en vain que ses gardiens veilleront pour la défendre.* Ailleurs un marbre vermoulu répète aux passans : *Nous occupons ce lieu en vertu de la foi catholique* (propter fidem catholicam tenemus locum istum). Ces inscriptions, et surtout la dernière, font un contraste assez singulier avec l'occupation des Turcs; mais ceux-ci n'y prennent pas garde; ils n'ont pas même changé le nom du château, car *Boudroun* n'est que la corruption du nom de Saint-Pierre, ou *Santo Bedro*, que lui avaient donné les chevaliers de Rhodes.

Mais je ne vous ai point encore parlé du père de

l'histoire, dont je suis venu chercher les traces dans ce pays ; vous voudriez sans doute savoir comme moi quelle part dut prendre Hérodote aux affaires de cette vieille cité, qui tenait de la Perse ses princes et son gouvernement, de la Grèce son langage, ses mœurs et même ses dieux ; Halicarnasse, au temps de sa splendeur, présentait une double physionomie, et semblait habitée par deux des lois ; on bâtissait des acropolis, on s'entourait on élevait des temples, la tyrannie pour obéir au grand roi ; des palais, on invoquait le génie des arts pour plaire à la nation hellénique. Halicarnasse, comme toutes les villes de cette côte d'Asie, devait avoir dans son sein deux partis opposés, et toujours en présence, celui qui attendait ses destinées de Suse ou de Babylone, siége de la puissance, et celui qui tenait ses regards attachés sur la Grèce où retentissait le nom de liberté. Tout nous porte à croire qu'Hérodote avait chaudement embrassé le parti hellénique, lorsqu'on le proclama le libérateur de sa patrie et qu'il fut ensuite condamné à l'exil ; j'ai cherché là-dessus des éclaircissemens dans Hérodote lui-même ; mais il garde le plus profond silence. Au temps où il écrivait, on parlait peu de soi, et personne n'avait encore eu l'idée de publier ses mémoires. L'histoire était alors quelque chose de si grave, de si solennel, qu'un historien n'aurait osé se montrer dans ses propres récits, et mêler son nom à celui des

empires et des cités. Toutefois nous devons regretter qu'Hérodote n'ait point fait sa biographie, et qu'il ait laissé le soin de parler de lui à Suidas qui ne nous dit rien de clair et de précis. Les marbres d'Halicarnasse n'ont rien non plus qui nous fasse connaître le père de l'histoire; on avait retrouvé à Athènes la maison de Socrate, la maison de Phocion; on chercherait vainement ici celle d'Hérodote. Dans une ville où nous ne retrouvons plus la place qu'occupaient les temples des dieux, comment retrouver la demeure d'un historien qui mourut dans l'exil et dont la gloire fut méconnue de ses concitoyens?

P. S. Nous allons remettre à la voile; nous nous arrêterons à Rhodes, d'où je pourrai peut-être vous écrire; nous visiterons ensuite en passant l'île de Chypre, et j'espère que les premiers jours de février nous trouveront à Saint-Jean-d'Acre et sur la route de Jérusalem.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

—

Lettre LI. Visites. 1
— LII. Visites. 17
— LIII. Sur les bibliothèques de Stamboul. 38
Suite de la lettre LIII. Sur les bibliothèques de Stamboul. . . . 50
Lettre LIV. L'Imprimerie impériale. 56
— LV. Des femmes turques. 63
Suite de la lettre LV. Sur les femmes turques. 78
Lettre LVI. Des Etudes chez les Turcs. 86
— LVII. Des Ecoles chez les Turcs. 99
— LVIII. Sur les murailles extérieures de Constantinople et sur la prise de cette ville par les croisés et par les Turcs 112
Suite de la lettre LVIII. Siège et prise de Constantinople par les Turcs. 126
Lettre LIX. Des Etablissemens de charité chez les Turcs. . . . 137
— LX. Sur les Médécins et la médecine de Stamboul. . . . 151
— LXI. Sur les différentes marches des croisés dans l'Asie-Mi-

neure. Troupes de Pierre-l'Ermite ; armée de Godefroi depuis Constantinople jusqu'à Iconium. 163
Suite de la lettre LXI. 174
Lettre LXII. Sur la littérature des Turcs. 186
— LXIII. Itinéraire et désastres des croisés de 1101. 207
— LXIV. Visite à un naïb. 223
— LXV. De l'audience du Grand-Visir. 236
— LXVI. Préparatifs de notre départ de Constantinople. . . . 242
Suite de la lettre LXVI. Départ de Constantinople ; arrivée aux Dardanelles. 248
Lettre LXVII. Marche de l'empereur Frédéric Barberousse en 1190, depuis Gallipoli jusqu'à Laodicée-du-Méandre. 257
Lettre LXVIII. Ténédos. 266
Suite de la lettre LXVIII. Route de Ténédos à Mitylène. . . . 276
Lettre LXIX. Voyage aux ruines d'Assos. 281
Suite de la lettre LXIX. Séjour à Baba ; Vie des Turcs de Baba. . 296
Lettre LXX. Description des ruines de Mitylène, ce qu'elle a été dans l'antiquité, ce qu'elle est aujourd'hui. 302
Suite de la lettre LXX. 312
Lettre LXXI. Molivo, l'ancienne Métymne. — Itinéraire de Molivo à Mitylène. 321
— LXXII. Retour à Smyrne ; séjour dans cette ville. 331
Suite de la lettre LXXII. 342
Suite de la même lettre. Mariage de fils du Mutselin. 352
Lettre LXXIII. Voyage aux rives du Méandre. De Smyrne au Village de Chirkingé. 360
— LXXIV. De Chirkingé au village de Gusmusch-Ovassi ; découverte de Magnésie du Méandre. 368
— LXXV. Ville de Guzel-Hissar ; ruines de Tralles. 381
— LXXVI. Les Turcs de Sultan-Hissar ; ruines de Nysa ; le Méandre. 391
— LXXVII. Itinéraire des croisés français conduits par Louis VII, depuis Constantinople jusqu'à Laodicée. 403
— LXXVIII. Itinéraire de Louis VII, depuis Laodicée jusqu'à Satalie. 417
Suite de la lettre LXXVIII. Itinéraire de l'empereur Frédéric Barberousse, depuis Laodicée jusqu'aux rives du Sélef. . . 425

Lettre LXXIX. Chio et les Cyclades. 434
Suite de la lettre LXXIX. Séjour dans la baie de Latchéta. . . 440
Suite de la même lettre. Samos 446
Lettre LXXX. Les îles Formis et Nicaria ; le poème *du Corsaire*, de lord Byron. Patmos. 451
— LXXXI. L'île de Cos 461
Lettre LXXXII. Quelques souvenirs de la vie d'Hippocrate . . . 478
Lettre LXXXIII. Ruines d'Halicarnasse ; château de Boudroun . . 486

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

DS
48
M6
t.3

Michaud, [Joseph François]
Correspondance d'Orient

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY